UNIVERSITÉ DE TOURS

ÉCOLE DOCTORALE : **Humanités & Langues – H&L**

ÉQUIPE de RECHERCHE: **Interactions culturelles et discursives (ICD)**

THÈSE présentée par :

Mohamed Zakaria BADIS

soutenue le **: 23 septembre 2021**

pour obtenir le grade de **: Docteur de l'université de Tours**

Discipline/Spécialité : Lettres Modernes

Terrorisme, extrémisme religieux et phallocentrisme dans l'écriture de Yasmina Khadra

Thèse dirigée par :

Madame DOUZOU Catherine Professeur de Lettres, Université de François Rabelais de Tours

Rapporteurs :

Monsieur HORVILLE Robert Professeur émérite, Université de Lille

Monsieur BLANCKMAN Bruno Professeur, Université Sorbonne nouvelle

---

Jury :

Monsieur HORVILLE Robert Professeur émérite, Université de Lille

Madame HECK Maryline Professeur**,** Université de François Rabelais de Tours

Madame MORISI Eve Professeur, Université d'Oxford

Monsieur BAUDELLE YVES Professeur, Université de Lille

Monsieur BLANCKMAN Bruno Professeur, Université Sorbonne nouvelle

REMERCIEMENTS

Je témoigne ma reconnaissance particulière à Madame Catherine DOUZOU**, professeure à l'Université de Tours**, ma directrice de thèse, pour sa confiance, sa disponibilité, son sens aigu de la critique ainsi que son sens des rapports humains. Sans ses conseils, ce travail n'aura jamais vu le jour. J'ai beaucoup appris en étant sous sa direction.

Je remercie également les rapporteurs et membres de jury de cette thèse **BAUDELLE YVES professeur à l'université de Lille**, monsieur BLANCKMAN Bruno, Professeur à l'université Sorbonne nouvelle, monsieur **Robert HORVILLE** , professeur émérite à l'université de Lille, madame **Maryline** HECK maître de conférences-HDR à l'université de François Rabelais de Tours, madame **Eve MORISI** professeure à l'Université d'Oxford et monsieur e pour tout l'intérêt qu'ils ont porté à mon travail et pour avoir accepté de l'examiner. Je remercie aussi tous les membres de l'école Doctorale qui n'économisent aucun effort pour répondre à nos sollicitations. Qu'ils trouvent en ces mots, l'expression de toute ma gratitude.

Merci à mon ami Dimitri **LACROIX** dont l'esprit critique et les recommandations m'étaient d'une très grande utilité.

Un grand merci qui ne suffira jamais à tous ceux celles qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à l'aboutissement de cette épreuve scientifique que je devais me fixer à l'aube de ma carrière.

Je ne saurai conclure sans évoquer ma mère qui, depuis tout petit, n'a eu de cesse de m'abreuver d'amour de littérature ainsi que mon père qui m'a fait aimer la langue de Molière.

Table des matières

Résumé 7

Abstract 7

INTRODUCTION 8

Partie I : LA LITTÉRATURE FACE AU TERRORISME 21

1. La littérature et le terrorisme : du cadrage conceptuel au traitement fictionnel. 22

1.1. Le terrorisme : une définition possible ? 22

1.2. La littérature peut-elle traiter un sujet comme le terrorisme ? 30

1.3. Interroger le terrorisme : ce que peut la littérature. 32

2. La littérature algérienne et la genèse du terrorisme islamiste 35

2.1. La littérature de l'urgence. 36

2.2. L'islamisme et l'Algérie. 39

2.3. Quand les écrivains dénoncent l'islamisme. 42

3. La naissance de Khadra au milieu du drame algérien. 46

3.1. De la littérature algérienne à l'écriture de Yasmina Khadra. 47

3.2. Les pouvoirs de la fiction : le défi de l'écriture khadraienne face à la problématique complexe de la radicalisation 50

3.3. Le réalisme de Yasmina Khadra : quand la fiction interroge la réalité de la radicalisation et du terrorisme. 53

3.4. Le polar de Khadra : un canal pour dénoncer les affres de l'islamisme et du terrorisme. 56

4. Les spécificités de l'écriture romanesque chez Yasmina Khadra. 67

4.1. De l'inattendu à l'intérêt 69

4.2. De l'intérêt recherché à l'émotion suscitée. 74

4.3. Le monologue et le dialogue. 76

4.4. La violence stylistique de Khadra..... 77

4.5. La thématique du terrorisme : quand la reprise récurrente devient une complexité..... 79

Partie II : LE TERRORISME SOUS LE REGARD DE YASMINA KHADRA . 82

1. Le facteur politique. 84

1.1. Le terrorisme, le symptôme d'une opposition entre l'Orient et l'Occident ? 85

1.2. *L'Attentat* : de la recherche de la liberté au sacrifice suprême..... 88

1.3. Les valeurs défendues par le texte dans *l'Attentat* 117

1.4. *Les sirènes de Bagdad* : la géopolitique de l'occupant comme déclencheur du bioterrorisme. 122

1.5. La rhétorique des recruteurs 136

1.6. Lecture Greimassienne Des *sirènes de Bagdad* : comment le facteur politique mène-t-il l'individu à l'acte terroriste ?..... 140

2. Le facteur familial. 146

2.1. La famille : le berceau du terrorisme ? 147

2.2. *Khalil* : Quand la famille produit un terroriste !..... 148

2.3. Nafa Walid et les sautes d'humeur de son père. 161

3. Le facteur socioéconomique..... 168

3.1. Le contexte socio-économique algérien. 168

3.2. Sid Ali : de l'artiste qu'il est à « l'islamiste » qu'il veut devenir. 172

3.3. Nafa Walid : des feux de la rampe à l'humiliation auprès des bourgeois 179

3.4. Les recruteurs et l'opportunité de la crise financière. 182

4. Le facteur psychosocial. 195

4.1. La recherche de reconnaissance produit-elle le terrorisme ? 196

4.2. Le rejet social et le racisme enfantent-ils le terrorisme ? 200

4.4. L'échec sentimental et le terrorisme : un lien possible ?..... 213

5. Le facteur religieux..... 217

5.1. La Religion et le terrorisme : quelle relation ?..... 218

5.2. Le paradis et la mort : la promesse d'une récompense *post-mortem* comme motivation au passage à l'acte terroriste..... 222

5.3. De la répudiation de la vie à l'amour de la mort. 231

Partie III : EXISTE-T-IL DES VICTIMES DE LA RELIGION ?.....236

1. La femme afghane sous la férule des talibans 237

.1.1 *Les hirondelles de Kaboul* : contexte général 238

1.2. Le regard des talibans sur les femmes 241

1.3. Zunaira et le voile. 250

1.4. Le parti-pris du narrateur au sein de l'histoire dans *Les hirondelles de Kaboul* 252

.2 La femme algérienne sous l'égide du terrorisme islamiste 256

2.1. Le phallocentrisme algérien : un phénomène récent ? 257

2.2. La femme algérienne entre le marteau de l'intégrisme et l'enclume du phallocentrisme. 259

2.3. Un espoir que la femme s'émancipe un jour ? 268

3. L'intellectuel : la cible prioritaire des terroristes 270

3.1. Considérations générales : le passé algérien..... 272

3.2. L'intellectuel face à la dictature et à l'islamisme. 276

3.3. Quand Yasmina Khadra traduit la souffrance de l'intellectuel. ... 280

4. L'intellectuel et la mafia politico-financière 283

4.1. Tuer pour mieux gouverner : le massacre des intellectuels comme instrument de pouvoir 283

4.2. Le commissaire Llob et son combat contre la mafia politico-financière. 285

4.3. *Les Agneaux du seigneur* : l'intellectuel face aux idées radicalistes. 292

CONCLUSION 299

Bibliographie..... 309

Corpus d'étude..... 310

Romans annexes sur Yasmina Khadra 310

Articles et travaux sur Yasmina Khadra 311

Interviews de Yasmina Khadra 312

Romans algériens sur le terrorisme islamiste 313

Travaux sur le terrorisme islamiste 313

Essais sur la littérature algérienne d'expression française 315

Ouvrages critiques et théoriques.....316

Résumé :

Ce travail traite la question du terrorisme islamiste et ses causes principales. La fiction de Yasmina Khadra examine le champ des possibles de la radicalisation, compte tenu de plusieurs facteurs. Il explore le moi intime du terroriste ainsi que ses convictions intimes qui le pousse à se radicaliser complètement. L'émergence de l'acte terroriste est loin de se résumer à un seul facteur ; il s'agit d'un processus complexe par lequel passe tout individu susceptible d'être endoctriné. Ce processus est exprimé, par Yasmina Khadra, à travers plusieurs facteurs à savoir : la famille, la société, l'injustice sociale, la psychologie, la politique et la religion. Cette étude ne s'est pas arrêtée à l'étude des facteurs, mais nous avons aussi jeté la lumière sur les victimes les plus touchées de l'idéologie islamiste. Cela concerne la femme d'une manière générale et aussi l'intellectuel qui combat les idées radicalistes et dogmatiques.

Mots-clés : Terrorisme, facteurs, religion, politique, psychologie, la Femme, l'intellectuel, le dogmatisme.

Abstract:

Our work deals with the issue of Islamist terrorism and its main causes. Yasmina Khadra's fiction examines the realm of possibilities whilst considering several factors of radicalization. He explores the terrorist's inner self as well as his convictions that push him to embrace this radical position. The emergence of the terrorist act is far from being summarized to one factor; it is a complex process that any individual goes through who may be indoctrinated. This process is expressed, by Yasmina Khadra, through several factors, namely, family, society, social injustice, psychology, politics and religion. Our study did not stop at the investigation of the factors but we also shed light on the most affected victims of the Islamist ideology. This concerns women in general and also the intellectual category who fight radicalist and dogmatic ideas.

Keywords: Terrorism, factors, religion, politics, psychology, Women, intellectuals, dogmatism.

INTRODUCTION

Rien, ils ne savent rien, ne veulent rien savoir.

Vois-tu ces ignorants, ils dominent le monde.

Si tu n'es pas des leurs, ils t'appellent incroyant.

Néglige-les, Khayyam, suis ton propre chemin.

Omar Khâyaam

Vers le début des années 1990, l'Algérie et le Moyen-Orient ont été secoués par une entrée violente des mouvements terroristes comme les talibans en Afghanistan, le GIA[1] en Algérie, *Jamaat*[2] Abbu Sayaf[3] sur l'ile de Jolo[4]. Ces derniers ont commis des actes barbares mus par une idéologie qui les pousse à déclarer la guerre à toute personne ou communauté qui ne suivrait pas le chemin de Dieu. Ces doctrines se sont permis de tuer au nom de la religion en menant une guerre dévastatrice et sans merci contre l'humanité. Leurs membres légitiment leurs actions par l'idée — irréfutable selon eux — qu'elle est censée défendre et propager :

> Les radicaux activistes font du combat contre les mécréants, les juifs et les chrétiens, mais aussi contre tous les musulmans « dépravés » le principe de base de l'Islam[5].

Parmi les pays affectés par ces mouvements, l'Algérie est l'un de ceux qui en ont payé le plus lourd tribut, et ce pendant dix ans. Quelques années plus tard, aux États-Unis, les attentats du 11 septembre 2001 ont soulevé une question centrale que tout le monde se pose depuis : quelles sont les motivations intrinsèques et extrinsèques qui favorisent ces actes terroristes ? Ces évènements ont également renforcé l'hypothèse selon

[1] GIA est un acronyme du Groupe Islamique Armée. C'est une organisation terroriste crée pendant la guerre civile algérienne.
[2] Groupe de soutien à l'islam et aux musulmans est également une organisation terroriste qui opère dans quatre pays à savoir : le Mali, le Niger, le Burkina Faso et la Libye.
[3] Abou Sayyaf est une organisation terroriste islamiste qui opère aux Philippines.
[4] Il s'agit d'une ile qui se situe au sud-ouest des Philippines.
[5] Dounia Bouzar, *Désamorcer l'Islam radical*, Paris, L'Atelier, 2014, p. 186.

laquelle ces individus constituent un danger permanent qui menace le monde. Malek Chebel précise justement que : *la violence religieuse menée au nom d'Allah est l'un des cancers les plus virulents qui se sont emparés du corps de la Umma durant les quarante dernières années*[6].

Cette idéologie fait couler beaucoup d'encre en posant une polémique universelle et médiatique. la scène internationale s'interroge maintenant sur la logique des terroristes et leur capacité de tuer les innocents. Pourquoi ont-ils renoncé à leur humanité en embrassant une idéologie meurtrière ? Toutefois, la notion d'humanité varie souvent selon les points de vue. Il s'agit d'un concept complexe qui s'ouvre sur plusieurs définitions. Chaque courant et chaque idéologie développe ainsi une conception qui lui est propre. Les terroristes à titre d'exemple ne conçoivent pas l'humanité de la même manière qu'une autre personne. Ils voient dans le sacrifice suprême et la soumission à Dieu un acte purement humain. Les questions posées plus haut, détiennent des éléments importants auxquels notre travail amènera des réponses par une analyse détaillée. Ce dernier sera particulièrement axé sur ces interrogations.

Outre le monde majoritairement musulman qui demeure la principale victime de ces agissements, l'Occident voit ce phénomène s'amplifier dans différents pays. Par voie de conséquence, nombreux sont les jeunes qui se radicalisent[7] en mettant en cause les lois du pays où ils vivent. Il se développe en eux une croyance d'après laquelle Dieu les a élus pour se sacrifier en son nom ; celle-ci puise son existence dans de plusieurs paramètres. En effet, il existe des circonstances et un long cheminement conduisant ces cette catégorie à devenir terroristes. Du déni de soi à la

[6] Malek Chebel, *L'Islam expliqué par Malek Chebel*, Paris, Tempus, 2007, p. 111.
[7] La radicalisation a connu et connait jusqu'à présent une expansion considérable depuis 2005. La diffusion des idées radicalistes et extrémistes à travers internet a grandement facilité le travail des recruteurs qui essaient cette fois-ci d'endoctriner les jeunes à distance. Pour reprendre les termes de Farhad Khosrokhavar — dans son *livre The global islamic Resistance* — nous disons qu'il s'agit « *d'ensauvagement individuel* ».

haine d'autrui en passant par la répudiation de la vie en voulant à tout prix épouser la mort, ces derniers aspirent à exterminer toute personne ou communauté qui va aux antipodes de leurs idéologies. Par conséquent, ils sont alimentés par un grand désir de vengeance en ceci que la violence demeure le seul canal possible de ces individus pour venger une injustice commise soit à l'égard de leur pays (intervention ou ingérence étrangère), soit à l'égard de leur religion. En outre, la théocratie reste l'une de leurs aspirations fondamentales. Raison pour laquelle leur idéologie a touché l'Afghanistan et L'Iran, sans oublier la tentative des islamistes durant les années 1990 pour islamiser l'Algérie.

En effet, cette réislamisation devient alors pour eux la seule voie de sortie, étant donné que seule la force du « vrai Islam » peut sauver le monde contre le « *Mal occidental* »[8]. Ce radicalisme idéologique engendrerait par la suite des actes terroristes abjects motivés par plusieurs facteurs. On peut même dire, sans grand risque de se tromper, que ces comportements sont le résultat d'un processus complexe. Les radicaux, des citoyens « ordinaires » qu'ils étaient, aspirent à une réislamisation de la société. Leur seul moyen demeure la terreur. Dans le même contexte, Dounia Bouzar, anthropologue du fait religieux affirme que :

> Les nouveaux radicaux n'ont pas de projet politique, mais ils se sentent investis d'un rôle de sauveur du monde et exhibent le religieux dans l'espace public, dans la façon à montrer qu'ils doivent revenir aux normes religieuses explicites et à elles seules[9].

De son côté, une partie du monde oriental[10] (sur lequel nous mènerons notre travail) vit, faut-il le dire, sous la férule des despotes qui appliquent marginalement « la charia »[11]. Sa mise en application revêt bien des formes, parmi lesquelles on peut mentionner la dépossession des droits

[8] *Op. cit.*, Dounia Bouzar, *Désamorcer l'Islam radical*, p.64.
[9] *Ibid.,* p. 46.
[10] Nous entendons par le monde oriental : l'Irak, la Palestine, L'Afghanistan et l'Algérie.
[11] La charia est la loi islamique inspirée par le Coran.

des femmes, l'extermination des intellectuels et de toute tête pensante, la proscription de toute diversité idéelle, et, plus généralement, le piétinement absolu de la liberté et des droits humains. Certes, ces actes demeurent condamnables. Cependant, notre travail ne consistera pas à commenter la conséquence de ces actes. On sera amené à faire une investigation causale pour connaitre les racines de cette idéologie.

Notre sujet se focalise sur le terrorisme islamiste. Certes, il existe plusieurs facettes de ce phénomène. Cependant, celui qui puise ses motivations dans la religion demeure le plus répandu en ce moment. Cela dit, la radicalisation n'est pas le résultat automatique de la religion. L'aspect psychologique du personnage et sa mythologie personnelle doivent être mis sous les feux de la rampe. En d'autres termes, pour pouvoir cerner le phénomène dans sa globalité, il nous faudrait placer le terroriste dans son contexte général : religieux, familial, psychologique et social. Compte tenu, de cette multitude de facteurs, l'étude du terrorisme devient urgente et l'examen des mécanismes de son émergence nous parait fondamental. De plus, le traitement de cette question n'a échappé à aucune discipline. De la psychologie à la politique en passant par toutes les sciences humaines, le terrorisme devient un sujet assez consommé. Que l'on s'immerge dans la vie quotidienne d'aujourd'hui ou que l'on se replonge sur celle d'hier, la terreur y a toujours marqué sa présence. D'où vient le terrorisme ? Qu'est-ce qui motive son existence ? Et quel est son but ? Est-il une pathologie ou un acte bien réfléchi ? Pour répondre à ces questions, la littérature joue son rôle d'investigation en remontant aux origines de ce phénomène. En s'éloignant de toute réponse simpliste, elle use, certes, de la fiction pour nous rapprocher de la réalité. Ayant l'avantage de faire appel à toutes les disciplines, elle peut nous conférer une vision détaillée de ces mécanismes.

Dans le même ordre d'idée, dans le contexte algérien, les écrivains algériens n'étaient pas sans suivre la trajectoire de la montée puissante du terrorisme et l'intégrisme religieux. En s'inscrivant dans une démarche de dénonciation, ils n'ont jamais manqué de mettre en évidence tous les travaux et les actes liberticides contraires aux droits de l'humain causés par le terrorisme islamiste. Leur ligne de conduite, tranchée et sans équivoque, consiste à mettre en évidence les horreurs attentatoires à la vie de toutes les personnes et des familles qui ont été brutalement suppliciées.

À l'évidence, la littérature algérienne d'expression française a côtoyé de près le phénomène du radicalisme et du terrorisme islamiste. Elle s'est développée à partir des années 1990 — aussi nommées *années de plomb*[12] — en adoptant un accent farouchement dénonciateur[13], dans l'interprétation des horreurs causées par les radicalistes. Ces derniers, surtout en Algérie, se sont brusquement manifestés pour appliquer marginalement un Islam politique. Ils faisaient partie d'un mouvement politique appelé GIA. En réalité, l'opposition du pouvoir contre cette position a mené l'Algérie dans une guerre fratricide.

Leur opposition avec le pouvoir qui les réprimait a engendré des réactions extrémistes motivées par une quête de vengeance. Après avoir rejoint les maquis, les membres du GIA ont, semble-t-il, planifié une revanche contre tout le monde. Ils ont pris en otage la religion en décidant d'égorger tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin.

Comme mentionné précédemment, l'Algérie a été frappée par une décennie noire où la peur régnait en maitre. De ce fait, la littérature algérienne d'expression française s'est trouvée obligée de durcir son ton. Cela a favorisé l'émergence de romanciers, d'intellectuels et de

[12] Mohamed Ridha et Sabiha Bouhuerra *Histoire de la Littérature au Maghreb*: *Littérature Francophone* , Paris, Ellipses, 2010, p. 108.

[13] *Idem ibidem.*

journalistes, qui, tout en décrivant ces situations de façon réaliste, ont essayé de remonter aux causes de l'Islam radical :

> La littérature magrébine francophone [...] prend des accents farouchement dénonciateurs pour condamner les graves préjudices tant matériels que moraux, que l'intégrisme religieux a causés aux sociétés magrébines. Aussi, et pour plus d'une paire de décennies, en Algérie particulièrement, la matière romanesque puise-t-elle largement désormais dans les violences meurtrières que connait la région et qui commencent après l'arrêt du processus électoral qui a failli porter le FIS[14].

Parmi les écrivains qui traitent ce thème, mentionnons entre autres Rachid Boujedera, Boualem Sansal, Maîssa Bey, Rachid Mimouni, Taher Djaout ou encore Yasmina Khadra. Ces écrivains ne se contentaient pas de décrire localement ces problèmes ; ils ont élargi leurs champs de vision en portant leur regard sur l'Orient.

Yasmina Khadra, auquel nous consacrerons cette analyse, est une figure connue sur la scène littéraire magrébine et mondiale. Il mena une carrière de trente-six ans dans l'armée algérienne où il combattit le terrorisme. Cette expérience constitua un vécu inspirateur qui l'incita à écrire des œuvres où il tenta de décrire la réalité troublante de l'Algérie de l'époque. Par ailleurs, une dizaine de ses romans contiennent un récit documenté et réaliste des recoins ténébreux du monde oriental qui, du fait de l'essaimage des idées radicales, s'était transformé en arènes de torture. Les premiers écrits de Yasmina Khadra sont les plus évocateurs de ce phénomène en ceci qu'ils présentent un tableau réaliste de l'occupation islamiste et terroriste de l'Algérie, l'Irak et de l'Afghanistan.

Le choix de Yasmina Khadra est justifié par plusieurs considérations. Tout d'abord, en décrivant ces phénomènes qui frappent désormais le monde entier, il fut l'un des premiers à avoir parlé du terrorisme et de l'Islam radical. Ajoutons à cela que ses écrits constituent une continuité du

[14] *Idem ibidem.*

malentendu entre l'Orient et l'Occident, et représenteraient ainsi une analyse profonde des faits évoqués.

Ensuite, l'auteur a lui-même combattu le terrorisme durant la guerre civile algérienne et il est vraisemblable que cette implication ait influencé son œuvre et lui ait, par conséquent, conféré davantage de crédibilité et de substance. La troisième raison de ce choix se rapporte à la problématique choisie. En effet, en dépit de son caractère sulfureux, Yasmina Khadra n'a pas hésité à traiter la question du terrorisme et de l'Islam radical sous différents angles. De même, le choix de Yasmina Khadra s'explique également par son approche originale et inédite qui ne consiste pas seulement à dépeindre les horreurs causées par les terroristes, mais à offrir au lecteur un éclairage sur l'origine du phénomène. En d'autres termes, l'approche Khadraienne privilégie une investigation des causes pour mieux en cerner les conséquences (nous y reviendrons).

Outre l'éclairage qu'il a fait sur la psychologie du terroriste, Yasmina Khadra a accompagné son analyse de ces facteurs par celle de la mentalité patriarcale qui caractérise le monde oriental. En effet, cet auteur voue aux gémonies toute thèse qualifiant les femmes d'esclaves. Celles-ci sont anathématisées, si bien qu'elles n'ont aucun droit de mener librement une vie simple. Auteur d'une vingtaine de romans dont : *À quoi rêvent les loups*[15], *L'Attentat*[16], *Ce que le jour doit à la nuit*[17], l'ex-militaire, usant de sa langue raffinée et de son style séduisant, conduit une écriture à la fois complexe et étonnante.

Il se distingue par ses aventures dans les profondeurs de ces sujets purement épineux dont, entre autres, la dénonciation du statut de la

[15] Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups*, Paris, Julliard, Coll. « Pocket », 1999.
[16] Yasmina Khadra, *L'Attentat*, Paris, Julliard, Coll. « Pocket » 2005.
[17] Yasmina Khadra, *Ce que le jour doit à la nuit*, Paris, Julliard, Coll. « Pocket », 2008.

femme, notamment dans les sociétés islamisées. Il essaie à travers ses écrits de lui rendre hommage en se déclarant fièrement féministe :

> Je suis absolument féministe. Je suis même la drag-queen de la littérature ! Il faut que les femmes se libèrent. Pas seulement des préjugés, mais de l'homme lui-même. Il faut que l'homme recule un peu, pour laisser s'épanouir cette générosité, cette intelligence, cette inspiration[18].

Ce que notre écrivain préconise va totalement à l'encontre de ce qui se déroule dans le monde arabo-musulman. En effet, les femmes y sont toujours marginalisées soit par l'idéologie des islamistes (scènes de lapidation, momification dans un tchador[19], interdiction de travailler) soit par la politique du monde arabe, telles des esclaves sous la férule des hommes :

> Le malheur des nations arabo-musulmanes vient exclusivement de la disqualification de la femme. Marginaliser, voire déprécier la participation de la femme dans la construction plurielle de nos sociétés est une incroyable stupidité qu'il va nous falloir proscrire de nos mentalités[20].

En somme, le militantisme féministe de Yasmina Khadra est loin de ne constituer qu'un simple épiphénomène de la persécution des femmes, il est surtout un acte de bravoure dans un univers oriental qui n'est guère clément, et qui croit fortement à l'équation : femmes = esclaves.

Le terrorisme, l'extrémisme et le phallocentrisme sont des problématiques ayant une rubrique commune : l'Islam radical. Le choix de notre sujet ouvre devant nous une piste de réflexion qui nous incite à nous aventurer plus en avant dans les méandres qui le constituent en essayant de l'interroger sous ses différents angles.

---

[18] Mina Kaci, Rosa Moussaou, *Yasmina Khadra : Ce que le jour doit à la nuit*, [en ligne]. http://www.humanite.fr/node/404728[site consulté le 23 Octobre 2016].
[19] Ce détail est mentionné dans *Les Hirondelles de Kaboul* où il est question d'un grand despotisme phallocentrique exercé à l'égard des femmes afghanes. Voire partie III p 243.
[20] Propos recueillis par Marie-Laure dans une interview pour *Rue des Livres* 19-11-2007, in.www.ruedes-livres.com

Avant de nous engager à faire ce travail, nous avons rencontré davantage de difficultés relatives à la collecte d'analyses littéraires plutôt que sociologiques. En effet, le terrorisme en tant que phénomène social laisse supposer que seule la sociologie est la discipline habilitée à l'interroger. Or, nous essaierons, comme le mentionne Milan Kundera, de *découvrir ce que seul un roman peut découvrir, c'est la seule raison d'être d'un roman*[21]. Dans le même contexte, M. Kundera, attribue un critère déterminant au roman en postulant que la connaissance est sa seule morale.

De ce fait, nous tenterons, en tant que chercheurs, de contribuer à éclairer quelques zones d'ombres sur ce sujet. Si notre objectif se résumait en une seule phrase, elle serait : l'exploration du « moi » intime du terroriste et les causes réelles de la radicalisation. À ce sujet, deux questions se sont naturellement imposées : quoi dire, et comment le dire ? De ce fait, pour mieux appréhender les différents enjeux de notre monographie nous nous efforcerons d'apporter quelques éléments de réponse aux questions qui suivent : qu'expriment la littérature et précisément les œuvres de Yasmina Khadra sur le terrorisme ? Qu'est-ce qu'un terroriste ? Selon la vision de l'auteur, ce phénomène a-t-il seulement la religion pour origine ou existe-t-il d'autres facteurs qui peuvent l'engendrer ? D'où vient le lien entre l'Islam et le terrorisme ? Constituent-ils deux facettes indissociables ? Quelles sont les victimes et les répercussions de l'Islam radical ? Comment la fiction traite-t-elle ces phénomènes ?

Comme nous l'avons déjà mentionné, nous interrogerons la question du terrorisme et du statut des femmes dans l'écriture de Yasmina Khadra. Notre choix s'explique par notre penchant pour cet écrivain qui a investi

[21] Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Gallimard,1986, p. 16.

toute son expérience pour décrire le vécu algérien d'une part et celui du Moyen-Orient d'autre part. À l'instar de ses deux remarquables romans : *Les Agneaux du Seigneur*[22] et *À quoi rêvent les loups*[23] qui décrivent la vie de jeunes menant une vie misérable, qui les poussera à se radicaliser.

La première trilogie de l'auteur composée des *Hirondelles de Kaboul*[24], *L'attentat*, *les sirènes de Bagdad*[25], illustre réellement *le choc des civilisations*[26] et le conflit entre l'Orient et l'Occident. Il explique également dans ces œuvres que ce malentendu a favorisé l'émergence des courants terroristes qui ont déclaré la guerre à l'Occident. Dans le même ordre d'idée, Dounia Bouzar dans son livre *Désamorcer l'Islam radical* écrit que *les partisans de l'islam radical prônent une version millénariste et apocalyptique du monde où seule l'unité des vrais musulmans permettra de sauver la planète contre le Mal occidental*[27].

Notre étude portera sur des textes choisis en fonction des questions déjà citées. Nous la concentrerons sur les œuvres suivantes :

- *Morituri (1997)*
- *Les agneaux du seigneur (1998)*
- *À quoi rêvent les loups (1999)*
- *Les hirondelles de Kaboul (2002)*
- *L'attentat (2005)*
- *Les sirènes de Bagdad (2006)*

[22] Yasmina Khadra, *Les Agneaux du Seigneur*, Paris, Julliard, Coll. « Pocket », 1999.

[23]Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups,* Paris, Julliard, Coll. « Pocket », *1999*.
[24] Yasmina Khadra, *Les Hirondelles de Kaboul*, Paris, Julliard, Coll. « Pocket », 2002.
[25] Yasmina Khadra, *Les Sirènes de Bagdad*, Paris, Julliard, Coll. « Pocket », 2006.
[26] Nous empruntons cette expression de l'écrivain américain Samuel Huntington. Nous entendons par le choc des civilisations ; le malentendu qui oppose souvent l'Orient et l'Occident. Nous reviendrons sur ce concept auquel nous consacreront un chapitre entier.
[27] *Op. cit,* Dounia Bouzar, *Désamorcer l'Islam radical*. p.74.

- *Khalil*[28] (2018)

Les œuvres choisies présentent une diversité et une richesse par rapport à notre thématique. En effet, le terrorisme et l'extrémisme religieux ont plusieurs facteurs qui ne peuvent pas être abordés au sein d'une seule et même œuvre. Raison pour laquelle cette thématique, qui s'étend sur plusieurs romans, est examinée dans sa totalité. Par conséquent, le choix de ce corpus tient pour origine la richesse de chaque roman. Chaque récit examine un facteur et une cause favorisant l'émergence de la radicalisation. De même, l'auteur n'a pas seulement fixé son analyse en Algérie tant la description du Moyen-Orient submerge les écrits de Khadra. Ainsi, on assiste à une trilogie qui interroge le terrorisme en Palestine et en Irak. De plus, il dénonce l'application de la théocratie en Afghanistan et s'attaque au traitement inhumain des talibans auprès des femmes afghanes. Yasmina Khadra a exposé l'intégralité de cette problématique en la traitant en Algérie, dans le Moyen-Orient et en Europe avec son roman *Khalil*.

Notre travail se décompose en trois parties. La première traitera de la relation entre la littérature et le terrorisme et l'apport de celle-ci — en particulier de la fiction — à la compréhension de ce phénomène. Elle se concentrera sur ses origines historiques et étymologiques ainsi que sur la difficulté de désigner l'acte terroriste. Plus clairement, avant d'analyser le terrorisme islamiste qui constituera la clé de voute de notre travail, un éclairage historique et idéologique sur la notion du terrorisme d'une manière globale nous semble intéressant en ceci qu'il nous aiderait à voir les autres formes qui constituent le terrorisme. Ensuite nous aborderons la relation entre la littérature algérienne et le terrorisme islamiste afin

[28] Yasmina Khadra, *Khalil*, Paris, Julliard, Coll. « Pocket », 2018.

d'expliciter la place particulière de la vie et de l'œuvre de Yasmina Khadra dans ce contexte, notamment leur rôle dans l'explication de ce que nous nommerons le drame algérien. La seconde partie s'intéressera aux différents facteurs qui, selon Khadra, expliquent l'existence du terrorisme islamiste. Nous en aborderons les six principaux, chacun traité préférentiellement dans une œuvre en particulier. Nous verrons en effet que l'auteur, dans chaque roman, se focalise sur un facteur causal spécifique de la violence terroriste, généralement campé par un ou plusieurs personnages clés. La troisième et dernière partie portera quant à elle sur les victimes notoires de l'Islam radical, à savoir les femmes et les intellectuels. Nous verrons notamment que l'oppression de ces personnes en particulier repose sur des dimensions religieuses et culturelles, et l'apport de Yasmina sur la compréhension de celles-ci. À cette occasion, nous examinerons les propositions de Khadra pour désamorcer l'islamisme radical. Enfin, nous soumettrons nos conclusions sur la nature, les causes et les victimes du terrorisme à l'aube des enseignements extraits de notre analyse des œuvres de Yasmina Khadra.

Partie I : LA LITTÉRATURE FACE AU TERRORISME

1. La littérature et le terrorisme : du cadrage conceptuel au traitement fictionnel.

Penser le terrorisme reviendrait à cerner le phénomène dans sa totalité. Nous n'allons pas — contrairement à la tradition théorique, qui vise à définir chaque phénomène avant de l'expliquer — commencer par une définition du terrorisme parce que cette dernière fait l'objet de débats dans les milieux académiques. Nous préférons aborder son origine en essayant de le situer depuis son avènement. L'existence des actes terroristes n'est pas un fait récent ; elle remonte à plusieurs siècles. Cependant, le phénomène a préexisté le mot « terrorisme ». Parallèlement, le traitement littéraire de cette question demeure fondamental. En effet, en se basant sur la subjectivité de l'auteur, la littérature pourrait aussi participer à nous conférer une vision à la fois profonde et complémentaire.

D'une manière générale, le pouvoir de la littérature — ainsi que tous les romans incontournables qui ont dépeint fidèlement les maux de leur société — demeure essentiel. La littérature et particulièrement le roman ont cette capacité d'interroger un phénomène à travers une sensibilité particulière. De même, toute insuffisance intellectuelle sur tel sujet ou tel phénomène pourrait être comblée à travers la fiction. Ceci étant dit, la fiction a un pouvoir de plus la haute importance quant au traitement de la question sociale. Après cette introduction, nos prochaines réflexions s'articuleront sur deux points fondamentaux : la définition du terrorisme et le pouvoir de la fiction quant aux traitements de ce phénomène complexe.

1.1. Le terrorisme : une définition possible ?

Nous ne sommes pas sans relever, depuis quelques décennies, que la définition tranchée du terrorisme ne devient pas un exercice aisé. Le conflit entre les cultures et les civilisations a toutefois empiré cette tâche aux

académiciens. Néanmoins, avant d'entrer dans les dédales de cette complication définitoire, nous nous devons tout d'abord de faire un éclairage étymologique et historique de ce terme. L'historienne Jenny Raflik dans son livre *Terrorisme et Mondialisation*[29], nous informe que dans le dictionnaire le Littré, le concept « terrorisme » est perçu comme un système de la Terreur pendant la Révolution française. De ce fait, durant cette époque on associait forcément le terrorisme ou tout acte de terreur à la Révolution française qui a vu la naissance du régime de la terreur[30] exercée par Robespierre. Elle justifie son idée en disant :

> Par extension, dans le Grand Dictionnaire universel de Pierre Larousse (1863-1876, suppléments de 1878 et 1890), le terrorisme est défini comme un « régime de terreur politique ». Le mot « terroriste » renvoie encore uniquement à la Révolution française.[31]

Toutefois, si le terrorisme n'est conceptualisé en France qu'à partir de cette période, la pratique de celui-ci est bien plus ancienne. Nous allons évoquer les courants terroristes les plus connus non pas pour présenter l'histoire du terrorisme, mais pour mettre en exergue la difficulté de désignation à laquelle on fera face.

À n'en pas douter, l'antiquité a aussi connu l'apparition d'organisations terroristes religieuses et politiques. L'exemple le plus récurrent qui émerge est celui des zélotes situés au Moyen-Orient. C'est à partir de là que le monde a assisté aux premières manifestations du terrorisme. Les zélotes[32] constituent une secte religieuse qui s'est rebellée

---

[29] Jenny Raflik, *Terrorisme et mondialisation approches historiques,* Paris, Gallimard, 2016.
[30] Durant la Révolution française, Robespierre a instauré une dictature politique radicale caractérisée par une violence extrême. Durant ce régime, des dizaines de milliers de personnes ont été accusées d'être antirépublicaines.
[31] *Op.cit.,* Jenny Raflik, *Terrorisme et mondialisation approches historiques*,p.13.
[32] Dans leur livre *L'histoire du terrorisme*, Gérard Chaliand et Arnaud Blin affirment que : « la secte des zélotes constitue l'un des premiers groupes ayant pratiqué la technique de la terreur de manière systématique et dont on possède aujourd'hui une trace écrite » dans : *Op.cit*, Chaliand Gérard , Blin Arnaud, *l'histoire du terrorisme de l'antiquité à Daech,* p. 88.

contre les Romains et qui a causé l'assassinat de plusieurs personnalités politiques et religieuses[33]. Cela dit, suite à une vague de répressions causée par les Romains, leur chef Juda, a fondé cette secte théocratique éprise de liberté et prônant Dieu comme seul chef et maitre.

Après les zélotes, les manifestations de la terreur n'ont cessé de se multiplier. Le tyrannicide, bien qu'il suscite une grande polémique sur la nature de ses actes, est qualifié lui aussi de doctrine terroriste. Cette organisation visait spécifiquement les politiciens accusés d'être des tyrans ou des despotes. En partant du même principe que les zélotes, l'assassinat politique s'est largement répandu durant l'antiquité. Malgré les réserves de certains sur la rébellion politique jugée immorale, d'autres vont à l'encontre de cette hypothèse en affirmant ces assassinats se justifient par la recherche de la liberté confisquée par les politiciens et qu'il représente aussi

> L'unique moyen de contester l'autorité politique. C'est à la fois un moyen de protester, un moyen de déstabiliser un régime politique, ou un moyen de se débarrasser d'un chef d'État ou d'un dirigeant politique (en espérant peut-être un meilleur remplaçant).[34]

Les traditions grecques et russes adulent les assassins politiques en les considérant comme des héros. Aristote rejoint cette idée en affirmant que le recours à la terreur pour éliminer toutes sortes de despotismes est un acte purement héroïque.

En tant que fervent défenseur de la démocratie, Aristote considère que l'élimination physique des despotes est légale dans la mesure où elle contribue à la destruction d'un système injuste. Gérard Chaliand nous explique que selon la conception grecque, notamment celle d'Aristote :

---

[33] Les zélotes avaient plusieurs objectifs. Ils ont affiché une rigueur de la pratique religieuse en déclarant la guerre à leurs coreligionnaires qui ne pratiquaient pas selon leur point de vue la religion d'une manière rigoureuse.

[34] *Op.cit.*, Gérard Chaliand , Arnaud Blin, *L'histoire du terrorisme de l'antiquité à Daech*, p. 220.

> Celui qui tue le tyran est un héros parce qu'il élimine celui qui a été coupable d'excès. À l'opposé, celui qui tue le voleur n'est pas un héros parce que les crimes de ce dernier ne sont dus qu'à ses exigences vitales.[35]

On peut d'ailleurs identifier une influence aristotélicienne dans les justifications données au Régime de la Terreur. En ce qui concerne la Révolution française — considérée comme une période charnière dans l'histoire du terrorisme[36] — elle donne, comme on l'a mentionné précédemment, la naissance du terme « terrorisme », là où l'on parlait auparavant de « terreur ». En d'autres termes et pour reprendre les mots de Gérard Chaliand et Arnaud Blin, le terme « terrorisme », bien entendu, *provient de l'expérience de la Terreur qui sévit en 1793 et 1794.*[37]

Le régime de la terreur, qui aurait entrainé l'assassinat de 300 000 personnes[38], parait certes affreux, mais Robespierre y voit là un acte noble de résistance consistant à punir tous les corrompus. À ce propos Saint-Just disait :

> Il n'y a point de prospérité à espérer tant que le dernier ennemi de la liberté respirera. Vous avez à punir non seulement les traitres, mais les indifférents mêmes ; vous avez à punir quiconque est passif dans la République, et ne fait rien pour elle. Car depuis que le peuple français a manifesté sa volonté, tout ce qui lui est opposé est hors le souverain ; tout ce qui est hors le souverain est ennemi… Il faut gouverner par le fer ceux qui ne peuvent l'être par la justice : il faut opprimer les tyrans[39].

Cette déclaration, bien que puissante sur le plan rhétorique, légitime le fait que ce régime puisse tuer, condamner et exterminer toute personne impliquée directement ou indirectement dans les affaires de l'ancien régime. Durant cette époque, il échoyait à chaque citoyen de punir les « traîtres » qui opprimaient les Français. Ajoutons à cela que cette déclaration est considérée comme l'apologie la plus sanglante de la

[35] *Ibid.,* p. 226.
[36] *Ibid.,* p. 262.
[37] *Ibid.,* p. 264.
[38] *Ibid.,* p. 286.
[39] *Ibid.,* p. 306.

Terreur, malgré son contenu nationaliste et patriotique visant à libérer le peuple.

Le XIXe siècle a aussi connu plusieurs mouvements terroristes. Durant cette période, le monde a assisté au terrorisme anarchiste qui s'est diffusé en Espagne, en Russie, en France, en Italie et en Amérique du Nord. Ce mouvement fut caractérisé par une série d'attentats terroristes visant à abolir toute contrainte extérieure à l'humain. Le révolutionnaire russe Piotor Kropoktine a posé les fondements de ce mouvement durant la première moitié du XIXe siècle.

Partant d'un principe idéologicopolitique, l'anarchisme rejette toute idée susceptible d'entraver la liberté individuelle. En sacralisant « la liberté individuelle » et « la justice sociale », ce mouvement « d'extrême gauche » est parfois allé jusqu'à causer des assassinats au nom de l'instauration de la liberté. Malgré son caractère violent et barbare, ce mouvement a reçu de chaleureux éloges de la part des écrivains russes et français. Citons notamment Malarmé et Émile Zola :

> La littérature classique explique en partie la sympathie dont bénéficient les auteurs de ces crimes pourtant d'une extrême violence. En effet, certains écrivains, tout en condamnant les attentats, ne peuvent s'empêcher d'éprouver une sorte de fascination pour l'action anarchiste. Ainsi, Émile Zola évoquera « l'éternelle poésie noire » des anarchistes et Mallarmé parlera de « l'éclat décoratif » du dynamitage[40].

Dans ce qui précède, on remarque qu'il y a une confusion qui gravite autour de ce terme et de sa définition. En effet, aujourd'hui le monde académique et juridique est confronté à une sorte de crise idéologique qui touche surtout le phénomène du terrorisme. De même, on assiste à une accumulation des problèmes politiques et juridiques qui entrave l'aboutissement à une définition consensuelle. Cette crise s'exprime par les interrogations suivantes : qu'est-ce qu'un terroriste ? Existe-t-il une

---

[40] *Ibid.,* p. 318.

définition universelle du terrorisme ? L'étude et la définition de ce phénomène restent toujours en étude et nous pouvons émettre comme première hypothèse qu'il n'y a pas de définition tranchée à ce sujet. Non seulement le problème réside dans la définition, mais aussi dans sa désignation. À quel moment l'acte devient-il terroriste ? Quelle est la différence avec un résistant qui, tout comme le terroriste, sera parfois contraint de recourir à la violence ? Un terroriste est avant tout un individu ou un groupe de personnes qui sème la terreur au nom d'une idéologie. Nous rejoignons cette hypothèse, mais nous ne pouvons pas trancher le problème, car une autre problématique émerge alors : qui peut-on qualifier de terroriste ? Cette question de la désignation participe en effet au problème de la définition du terrorisme. Aujourd'hui, les conflits idéologiques entre les civilisations et la guerre entre l'Orient et l'Occident sont d'ailleurs susceptibles de raviver ce problème. Comme nous l'avons constaté plus haut, le terroriste des uns pourrait être le héros des autres. Nous avons ainsi vu comment Aristote a encouragé l'assassinat de politiciens alors que l'acte de tuer est unanimement considéré comme immoral. Cela dépend majoritairement de la nature de l'acte et de son contexte. Et c'est précisément sur ce point que la définition du terrorisme devient problématique.

La difficulté ne réside donc pas dans le fait que le terrorisme soit un terme polysémique, mais bien dans les divergences, d'origine politique ou religieuse, de considération d'un acte ou d'une personne comme terroriste, héroïque ou encore aliéné. Si un terroriste est quelqu'un qui recourt à la violence, ou commet des actes barbares (au nom d'une idéologie ou d'une secte afin de semer la peur), que pourrions-nous dire des résistants ? Que dit-on sur les personnes colonisées qui ont recours à la violence pour se défendre ? Sont-ils des terroristes ? Il y a aussi une autre difficulté qui se pose : la qualification des actes violents comme forme de résistance ne

serait-elle pas une définition qui pourrait être récupérée par les terroristes à leur propre avantage ?

Le concept de terrorisme dépend souvent des points de vue de chaque idéologie, et il n'existe pas de définition universelle du terrorisme. Chaque idéologie a ainsi développé une conception qui lui est propre. Le monde oriental se démarque par exemple totalement du monde occidental quant à la définition du terrorisme. Cette difficulté a été abordée par Jenny Raflik qui a interrogé ce concept tout au long de son livre *Terrorisme et mondialisation approches historiques*. Elle s'est référée à des évènements historiques réels relatifs pour traiter cette problématique définitoire et affirme ainsi que *la qualification de terroriste peut varier selon les points de vue*[41].

Tout en retenant l'idée que la définition et la désignation restent complexes — mais pas impossibles — à trancher, nous allons évoquer certains courants idéologiques qui possèdent chacun leur propre définition. Commençons par le monde oriental, et plus précisément le conflit israélo-palestinien que nous allons aborder dans notre analyse. En novembre 1974 l'ancien président palestinien Yasser Arafat a tenu aux Nations Unies un discours à ce propos en parlant cette fois-ci de « causes » justes. Il dit à ce propos :

> Quiconque défend une juste cause et se bat pour la liberté et la libération de son pays des envahisseurs, des occupants et des colonialistes ne peut être appelé terroriste.[42]

Si les mots employés par l'ancien président sont sujets à discussion, il est impossible de ne pas tenir compte de sa déclaration si l'on déplace le curseur de nos interrogations en examinant les facteurs explicatifs de l'acte terroriste. En effet, la déclaration de Yasser Arafat semble abonder dans le

[41] *Op.cit.,* Jenny Raflik, *Terrorisme et mondialisation approches historiques,* p. 16.
[42] *Ibid.,* p.17.

même sens qu'Aristote. L'ancien président délivre une définition implicite du phénomène reposant sur l'expression « juste cause », qui comprend les deux mots-clés de sa phrase. En effet, si nous définissions le terrorisme selon sa vision, nous dirions qu'un terroriste défend une mauvaise cause. Bien que la citation d'Arafat ne nous éclaire en rien sur les facteurs expliquant l'acte terroriste, elle donne plutôt une définition en fonction de la cause, du but de celui qui commet un acte qui pourrait le qualifier de terroriste. Cependant sa réflexion nous pousse à poser une autre question : à quel moment la cause devient-elle juste ou inique ? Le régime de la terreur exercé par Robespierre durant la Révolution française pour libérer le peuple est-il une cause juste ou une cause inique ? Quels sont les critères qui nous permettent d'admettre la justesse d'une cause ? Si le « meurtrier » qui s'attribue le rôle de résistant était contraint d'exercer la violence pour une cause juste, on serait amené à déduire que sa victime est indirectement responsable de cet acte. Force est de constater que *la question relève autant de la justification psychologique et morale de l'acte [...] que de sa qualification juridique.* [43]. Ajoutons à cela que Yasser Arafat semble même implicitement défendre la violence des Palestiniens en insinuant qu'ils se battent pour leur liberté. Néanmoins il y a d'autres visions[44] qui qualifient les résistants palestiniens de terroristes. Il appert que la plupart des recherches s'accordent sur la difficulté à dresser un portrait type du terroriste. Dans le même contexte, Jenny Raflik donne d'autres exemples de contradictions conceptuelles du terrorisme en s'intéressant à des controverses historiques entre États sur le sujet :

> Quand les Allemands qualifient de terroristes les maquisards français, l'histoire leur reconnait le statut de résistants. Tandis que les États-Unis rangent sous la bannière du terrorisme les attentats commandités par la Libye contre les aéroports de Vienne et de Rome en 1985, le colonel Kadhafi argüe qu'il s'agit d'actes

[43] *Idem ibidem*

[44] Souvent associées au Hamas (mouvement de résistance islamique) les représailles palestiniennes sont considérées comme des actes purement terroristes (on peut citer les sionistes à titre d'exemple).

> révolutionnaires, et que seul le raid aérien en représailles par les États-Unis en avril relève du terrorisme. Israël parle de terrorisme palestinien ; Yasser Arafat prétend agir au nom d'une guerre de libération[45].

Encore une fois, gardons-nous de déduire que le problème relève de sa seule définition : il dépend également de l'idéologie qui juge l'acte. Peut-être le problème tient-il aussi du type de terrorisme. Peut-être la difficulté se trouve-t-elle seulement sur le plan politique régissant ce genre de problématique. Si nous passons en revue les occurrences du terrorisme pour en former une typologie, serait-il alors possible d'isoler les raisons causant la difficulté à définir et désigner le terrorisme ? Ces questions trouveront des réponses au fur et à mesure de notre partie analytique. Bien que cette difficulté existe toujours, elle ne nous empêchera pas de mettre en évidence ses exactions. Face à ces difficultés, comment la fiction arrive-t-elle à les affronter ?

1.2. La littérature peut-elle traiter un sujet comme le terrorisme ?

Au cours de notre travail, nous avons rencontré plusieurs difficultés résultantes, directement ou indirectement, du choix de notre thématique. Celle-ci est considérablement étudiée par d'autres disciplines à l'instar de la sociologie, la psychologie ou encore les sciences politiques. Récemment les publications des ouvrages interrogeant ce phénomène se sont multipliées. Le monde a été secoué par une vague d'attentats, ce qui a indubitablement favorisé l'émergence d'auteurs dénonçant (ou tentant d'expliquer) ces phénomènes.

Avant de choisir cette thématique, de nombreuses difficultés sont apparues quant à notre contribution vis-à-vis du sujet. Premièrement, il faut souligner qu'il existe déjà de nombreuses études sur ce dernier. On voit dernièrement beaucoup d'essayistes[46], journalistes et professeurs

[45] *Op.Cit.,* Jenny Raflik, *Terrorisme et mondialisation approches historique,* p .16.
[46] Fethi Benslama à titre d'exemple est un psychanalyste qui a abordé le terrorisme sous un angle psychanalytique.

publier des livres sur le terrorisme, notamment après les attentats du Bataclan à Paris, survenus le 13 novembre 2015. N'ont-ils pas tout dit sur le phénomène ? Pourquoi alors s'aventurer à produire une thèse ou un travail de recherche pour redire ce qui a déjà été dit ? Est-ce que la littérature est capable d'examiner ce phénomène complexe ? Qu'apportera une étude littéraire de plus sur ce phénomène ?

Cet ensemble d'interrogations constitue à la fois une contrainte et un défi à relever pour démontrer l'originalité de notre choix. Nous avouons que l'ensemble de ces interrogations nous ont ouvert une piste de réflexion intéressante qui gravitera autour de la recherche de la vérité. De ce fait, nous pourrons, à l'appui de ces questions, mener une recherche sur la littérature et son apport au réel. Comme nous l'avons précédemment indiqué, il est vrai que les autres disciplines ont interrogé ce phénomène. Toutefois, nous tenons à préciser également que chaque discipline y apportera une analyse fine et unique.

Nous avons choisi cette thématique parce qu'elle est au cœur de l'actualité internationale et qu'un examen littéraire de celle-ci nous semble susceptible de porter un éclairage psychologique et sociologique tout en permettant une analyse idéologique, qu'elle soit politique ou religieuse. C'est pourquoi la contribution d'une analyse littéraire nous parait importante dans la construction d'une vision à la fois profonde et détaillée du phénomène. De même, l'étude du terrorisme n'est pas que l'apanage des disciplines évoquées plus haut. Une analyse littéraire nous semble intéressante en ceci qu'elle délibère tout en complétant les approches habituellement objectivantes des autres disciplines. En s'intéressant à la subjectivité des auteurs sur la base de leur écriture, elle nous semble conférer un niveau supplémentaire de profondeur et de détail à la compréhension de ce phénomène.

1.3. Interroger le terrorisme : ce que peut la littérature.

L'ensemble de questions que nous avions posées nécessite certes des réponses ou du moins des hypothèses argumentées. Cependant, avant de tenter d'y répondre directement, nous aimerions démontrer le pouvoir de la fiction (brièvement parce que nous ne pouvons pas faire le tour d'une question si complexe en quelques lignes) ainsi que leurs rôles dans l'explication d'un phénomène donné. Cela nous aiderait à comprendre comment la fiction pourrait traiter des questions réelles.

Aborder l'utilité de la littérature nous parait important parce qu'elle nous aiderait à justifier le choix de notre thème. En effet, plusieurs philosophes et théoriciens comme Sartre, Todorov, Antoine Compagnon, se sont saisis de cette question en essayant de démontrer l'importance de la littérature sur la vie et comment celle-ci tente souvent d'interroger l'être humain ; ses désirs et ses fantasmes en le mettant face à ses contradictions :

> Tous les romans de tous les temps se penchent sur l'énigme du moi. Dès que vous créez un être imaginaire, un personnage, vous êtes automatiquement confronté à la question : qu'est-ce que le moi ? Par quoi le moi peut-il être saisi ? C'est une de ces questions fondamentales sur lesquelles le roman en tant que tel est fondé.[47]

Tout en prenant en considération que la littérature se donne pour rôle de jeter la lumière sur la psyché de l'être humain, il faut dire que la lecture d'un roman pourrait éclaircir le comportement humain mieux qu'une étude psychologique ou sociologique. V. Jouve dans son livre *Pourquoi étudier la littérature* évoque ce point en disant : *à chaque époque, des textes étranges et atypiques nous montrent (ou nous rappellent) que l'être humain reste un univers en grande partie à explorer*[48].

[47] *Op. cit.*, Milan Kundera, *L'art du roman*, p. 17.
[48] Vincent Jouve, *Pourquoi étudier la littérature,* Paris, Armand Colin, 2010, p.213.

Outre une quête de « soi », qui est une vocation fondamentale de la littérature, cette dernière est aussi considérée comme un miroir de la société. Elle ne dépeint pas ce qui est apparent, mais elle se faufile dans les profondeurs de la société pour exposer les cris inentendus et dénoncer tout ce qui peut porter atteinte à la dignité humaine. Cela dit, un journaliste met en évidence la conséquence de l'acte terroriste, mais l'écrivain tente d'expliquer son origine et toutes les étapes que l'individu passe avant de commettre cet acte. Ajoutons à cela que notre discipline tente aussi de déconstruire les stéréotypes et les préjugés en analysant chaque phénomène avec une sensibilité particulière. Ces analyses inédites pourraient inciter le lecteur à revoir ses convictions et remettre en cause ses « dogmes » :

> La confrontation aux œuvres — c'est le plus évident — enrichit notre existence. En ouvrant le champ des possibles, en nous rappelant que les choses pourraient être autrement qu'elles ne sont.[49]

Concernant le risque que nous avons évoqué au début de ce chapitre, nous pouvons avancer comme première hypothèse que l'écriture de Khadra a cette capacité d'interroger toutes les thématiques même si elles sont abordées par d'autres disciplines. La spécificité de l'écriture khadraienne ne se résume pas à présenter un contenu, mais se concentre spécifiquement sur la nature du contenu présenté. Khadra interroge cette thématique sous un angle particulier où il tente toujours d'évoquer les points négligés par les autres disciplines tout en mettant en exergue leurs complexités, comme le mentionne M. Kundera dans son livre *L'art du Roman* :

> Le roman accompagne l'homme constamment et fidèlement dès le début des Temps modernes. […]. C'est en ce sens-là que je comprends et partage l'obstination avec laquelle Hermann Broch répétait : découvrir ce que seul un roman peut découvrir, c'est la seule raison d'être d'un roman. Le roman qui ne découvre pas une portion jusqu'alors inconnue de l'existence est immoral. La connaissance est la seule morale du roman.[50]

[49] *Ibid.*, p. 294.
[50] *Op. cit.*, Milan Kundera, *L'art du roman*, p. 15.

Le passage de Kundera est révélateur de plusieurs « vérités » sur la littérature généralement et sur le roman spécifiquement. D'un point de vue intellectuel, on a tendance à négliger le roman quand il donne ou exprime sa vision sur un phénomène donné. Par exemple, pour comprendre l'avènement du terrorisme, on se réfère souvent aux essais et aux écrits journalistiques. Cette négligence pourrait laisser chez les lecteurs une certaine insuffisance intellectuelle que le roman pourra combler par la suite. C'est pour cette raison qu'insister sur l'apport des romans à la compréhension du terrorisme nous parait crucial. Avant d'analyser ce phénomène d'un point de vue littéraire, il nous semble judicieux d'analyser la définition et la désignation qui diffèrent selon les points de vue. Cela s'accompagnera d'un bref survol de l'histoire du terrorisme pour démontrer qu'il ne s'agit pas d'un phénomène récent.

Force est de constater la littérature *tient non seulement à la nature des contenus qu'elle exprime, mais aussi à la façon dont elle les communique*[51]. Il faut souligner également que la littérature, d'une manière générale, donne à réfléchir sur l'être humain, en ce que *le roman accompagne l'homme constamment et fidèlement*[52]. En s'appuyant sur l'imaginaire et l'esthétique, qui sont deux critères essentiels dans toute création littéraire, elle a sa façon de dire une vérité et d'interpréter la réalité. Cette hypothèse est étayée par Boualam Sansal dans son ouvrage *Gouverner au nom d'Allah*[53] lorsqu'il précise :

> un écrivain qui, s'emparant d'un sujet, essaie de le regarder d'une certaine manière, appelons-la littéraire, autrement dit avec sa subjectivité, et l'espoir cependant que cette subjectivité atteigne quelque part une certaine vérité[54].

[51] *Op.cit.*, Vincent Jouve, *Pourquoi étudier la littérature*, p. 254.
[52] *Op. cit.*, Milan Kundera, *L'art du roman*, p. 17.
[53] Boualam Sansal, *Gouverner au nom d'Allah : islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe*, Paris, Gallimard, 2013.
[54] *Ibid.*, p. 4.

La littérature se distingue des autres disciplines par la beauté artistique et esthétique qu'elle offre au lecteur, raison pour laquelle M. Proust affirme que : *le plaisir esthétique est précisément celui qui accompagne la découverte d'une vérité*[55].

Avant d'interroger les œuvres de Yasmina Khadra pour comprendre la genèse du terrorisme, un aperçu général sur cette question au sein de la littérature algérienne nous semble important en ceci qu'il nous permettrait de connaitre l'ampleur de cette thématique. À l'instar de Yasmina Khadra, d'autres auteurs de renommée internationale ont enrichi la littérature algérienne. Pendant que l'Algérie saignait, une nouvelle génération devait naitre en restant dans la ligne de la dénonciation. Cette dernière s'inscrit exclusivement dans la littérature de l'urgence. Qu'est-ce que *la littérature de l'urgence* ? Quels sont ses auteurs principaux ? Et que traitait-elle comme thématique ? C'est ce que nous allons aborder dans le chapitre suivant.

2. La littérature algérienne et la genèse du terrorisme islamiste.

La littérature algérienne d'expression française a connu et connait jusqu'à présent une évolution thématique liée au contexte sociohistorique. Chaque période historique a favorisé l'émergence de plusieurs écrivains traitant la thématique dominante. Pour rappel, sa naissance est due à la colonisation française où les écrivains relataient le quotidien algérien sous l'occupation coloniale. Après les indépendances politiques, d'autres thématiques, ayant un rapport étroit avec la réalité, ont submergé la sphère romanesque algérienne. L'on a abordé spécifiquement la question de l'immigration et de l'exil. Plus tard et spécifiquement au cours des années 90, l'Algérie était frappée par le drame terroriste qui a investi toutes les pages de cette littérature appelée la « littérature de l'urgence « C'est à partir de ce drame que la richesse littéraire algérienne

[55] Marcel Proust, *Contre Saint-Beuve,* Paris, Gallimard, Coll. « La Pléiade », 1971, p. 132.

francophone a connu un essor considérable. Les talents ont surgi les plumes ont été aiguisées et les pages ont été investies. Cette période charnière de l'histoire de l'Algérie n'a pas échappé aux viseurs de ces écrivains. Ils n'avaient que le canal de la fiction pour interpréter les affres de ce phénomène. Ils s'inscrivent principalement dans la littérature de l'urgence. Alors de quoi s'agit-il ?

2.1. La littérature de l'urgence.

La littérature de l'urgence regroupe tous les écrivains qui ont pris la plume pour dénoncer les massacres que subissait l'Algérie durant la décennie noire. Ce concept est utilisé la première fois par l'écrivaine algérienne Assia Djebar qui parle plutôt de *l'écriture et de son urgence. L'écriture pour dire l'Algérie qui vacille*[56]. Un petit éclairage historique nous semble important en ceci qu'il nous aidera à analyser la plupart des écrits de Yasmina Khadra. En sortant de la colonisation française, l'Algérie a été confrontée au système du parti unique, notamment sous le mandat du président Houari Boumédiène, et ce système a duré jusqu'à la fin des années 1980. En 1988, une vague de contestation a éclaté sur tout le territoire algérien et le peuple est sorti dans les rues pour contester la politique de l'État. Ces révoltes se transformèrent en grève générale qui a paralysé toute l'Algérie.

Par conséquent, le président qui succéda[57] à Houari Boumediene, Chadli Benjdid, a ouvert le champ démocratique en optant, cette fois-ci, pour une politique multipartiste afin de diversifier la vie politique en

[56] Assia Djebar, *Le blanc de l'Algérie*, Paris, Le livre de Poche, 1995, p. 242.

[57] Cependant, nous tenons à préciser que le président Houari Boumédiène est décédé en 1978 pendant son mandat. Rabah Bitat était désigné un président par Intérim entre le 27 Décembre 1978 jusqu'au 9 février 1979 laissant sa place au président élu Chadli Bendjedid.

Algérie. Cela a permis à plusieurs courants idéologiques, dont les partis islamistes, d'entrer dans la vie politique.

Cependant, les élections législatives, qui se sont déroulées en 1990, ont permis au Front islamique du salut (le parti islamiste algérien) de remporter ces élections, considérées comme les premières pluralistes dans l'histoire du pays. Ce succès inattendu a poussé les autorités locales — avec l'aide de la France — à suspendre les élections et à dissoudre le parti vainqueur. Cette interruption a fait entrer l'Algérie dans une guerre civile fratricide qui demeure à ce jour la plus sanglante de son histoire. En effet, les partis islamistes ont contesté cette ingérence qu'ils percevaient comme une injustice en rejoignant et en appelant les citoyens à se rallier aux maquis afin d'organiser des représailles. Des milliers de citoyens se sont radicalisés à la suite des prêches des imams[58] et des islamistes pour mettre fin à ce pouvoir et instaurer un État islamique[59].

Cette période fut marquée par une barbarie caractérisée. Des citoyens s'entretuaient, des femmes étaient violées, des bébés étaient décapités. Ce chaos a perduré durant presque dix ans. Par conséquent, la scène littéraire a, durant cette période, accueilli de nouveaux écrivains qui ont pris le rôle de témoins de leur époque :

> Aussi, et pour plus d'une paire de décennies, en Algérie particulièrement la matière romanesque puise-t-elle largement, désormais, dans les violences meurtrières que connait la région et qui commencent après l'arrêt du processus électoral qui a failli porter le FIS (Front islamique du salut) au pouvoir, à Alger, en décembre 1991. La vague sanguinaire qui s'est alors abattue sur le pays a, non seulement renouvelé la thématique. [Cela a] amené à l'écriture une nouvelle génération de romanciers et, surtout, de romancières[60].

[58] Chef musulman religieux.
[59] C'est d'ailleurs le projet des partis islamistes en Algérie durant les années 1990. En entrant dans la vie politique, ils voulaient appliquer un régime théocratique en instaurant une république islamique.
[60] *Op. cit.,* Mohammed Ridha et Bouguerra Sabiha, *Histoire de la Littérature au Maghreb*, p. 108.

N'oublions pas aussi de mentionner que les écrivains de l'ère postindépendance n'ont pas manqué de publier et de dénoncer les massacres exercés à l'égard de la population algérienne. Certains, comme Rachid Boudjedra, ont adressé des diatribes acerbes aux islamistes terroristes qui ont fait entrer le pays dans une guerre civile. De ce fait, nous pouvons avancer que la thématique du terrorisme et de la guerre civile a submergé les pages de la littérature algérienne d'expression française. Du prolifique Rachid Boudjedera jusqu'à Rachid Mimouni en passant par Assia Djabbar ; et Taher Djaout, sans oublier Yasmina Khadra, Boualam Sansal, Maissa Bey ou encore Malika Mokaddam, la naissance d'une nouvelle génération s'est imposée pour décrire la situation de l'Algérie à l'époque.

> Les textes s'accumulent sous des formes décapantes. Les éditeurs s'activent, diffusent, les revues culturelles prolifèrent, les mouvements associatifs se multiplient, font acte et prennent acte par l'écriture, les débats publics s'animent, questionnent, interprètent, polémiquent, se transcrivent.[61]

Elle a considérablement enrichi la littérature algérienne par l'adoption de nouveaux genres tels que le roman policier ; utilisé par Yasmina Khadra ou encore par Boualam Sansal. Le ton qui régnait à l'époque était celui de la dénonciation, à l'image des propos de Yasmina Khadra : *de mon côté je tiens à dire que je ne quitte pas des yeux les convulsions dramatiques de mon pays depuis le déclenchement des hostilités*[62].

Ces hostilités sont mues par un islamisme radical qui consiste à déclarer la guerre contre tous les citoyens qui s'opposent à cette idéologie. Mais dans ce contexte, comment l'islamisme a-t-il pu s'infiltrer en Algérie ?

---

[61] Beida Chikhi, *Littérature algérienne désir d'histoire et d'esthétique*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 221.
[62] Yasmina Khadra, in revue *Algérie Littérature/Action*, n° 2223, Juin-septembre 1998, p. 191.

Par la suite, nous allons éclaircir les origines de l'islamisme en Algérie. Cette présentation sera suivie d'un rappel des écrivains algériens qui ont dénoncé cette idéologie dans leurs écrits.

2.2. L'islamisme et l'Algérie.

Le terme islamisme a connu depuis le vingtième siècle une évolution conceptuelle. Avant d'interroger son infiltration en Algérie, nous nous devons de mettre en évidence cette évolution. Cela ne pourrait être fait si l'on fait appel à des idéologues[63] à l'instar de Abderrahim Lamchichin :

> Jusqu'à la fin de la première partie du XXème siècle, le mot « islamisme » était généralement pris au sens de « religion musulmane », c'est-à-dire comme synonyme d'Islam, et l'adjectif « islamique » est alors synonyme de « musulman » ; le mot Islam était réservé à la religion et « islamique » à la culture issue et fondée de cette religion [...]. Or, depuis une vingtaine d'années à peu près, le concept « islamisme » est venu connoter une certaine interprétation politique de l'islam et donc désigner les mouvements islamistes ; ce sont les politologues [.] qui ont introduit cette nuance, tenant compte du fait que les acteurs islamistes tenaient à se démarquer des simples « musulmans » (al-Mouslimoûn) [...] en se désignant eux-mêmes comme militants « islamistes » (aJ..lslâmiyyoûn) ; au contraire d'une simple observance du rite et culte attachés à la religion, ces derniers se considèrent comme résolument engagés dans une action politique [...] en vue de réformer ou de changer radicalement la société[64]

En se libérant du joug de la colonisation française, l'Algérie aspirait à un avenir prometteur et les défis de la construction d'un État-nation occupaient l'esprit de chaque citoyen. En s'apprêtant à concrétiser les aspirations de ces citoyens, nombre de prédicateurs islamistes tentaient de déployer les tentacules de l'islamisme en Algérie. La genèse de cette idéologie ou ce « vent religieux » (pour reprendre les termes de Boualam

[63] Le psychanalyste Tunisien Fethi Benslama a même abordé l'étymologie de ce terme qui se prête à la confusion. Il observe [...] que la confusion touche jusqu'à la terminologie, car l'utilisation du mot « islamisme" [...] est catastrophique [dans la mesure où] nous avons perdu le mot qui désigne, dans la langue française depuis le XVIIe siècle, la religion islamique en tant que telle, à l'instar du judaïsme et du christianisme ; bref, nous n'avons plus de mot pour nommer la religion de l'islam *stricto sensdO* in Fethi Benslama, « *L'islamisme comme symptôme* », in *Intégrismes, Algérie, jusqu'où peut-on comprendre?,* l'Aube, « Nouveaux cahiers du Sud », 1996, pp.39-40.

[64] Abderrahim Lamchichi, *L'islamisme politique*, Paris, L'Harmattan, 2001, p.11.

Sansal), tient origine du Moyen-Orient. En effet, plusieurs idéologues musulmans subissaient des répressions dans leurs pays d'origine. Par conséquent, ils souhaitaient légitimer leur cause en ciblant le Maghreb et notamment l'Algérie. Nous citons à titre d'exemple Sayid Quoteb[65] qui a été exécuté sous le règne du président égyptien Gamal Abdel Nasser.

L'organisation des frères musulmans avait été combattue par certains régimes qui la jugeaient dangereuse et terroriste, comme en Syrie et en Irak, où le parti politique el Baath[66] s'est manifesté à cet égard. Selon l'écrivain algérien Boualam Sansal, l'Algérie n'a pas contrôlé l'infiltration de ces idées jusqu'à ce qu'elles envahissent les mosquées algériennes. Il dit à ce propos :

> Quelques années plus tard, nous découvrîmes presque à l'improviste que cet islamisme qui nous paraissait si pauvrement insignifiant s'était répandu dans tout le pays, à travers le réseau de nos mosquées et de nos souks où il dispensait ses prêches et écoulait ses manuels, et avait gagné le cœur des gens, les jeunes notamment, en rupture avec le monde étriqué et sans horizon que leur promettait le socialisme bureaucratique au pouvoir[67].

Dès lors l'islamisme a commencé à gagner du terrain chez les jeunes et les idées islamistes ont progressivement fini par submerger la société algérienne. Selon Sansal, ce phénomène est passé inaperçu. En étant sous l'euphorie de l'indépendance, les autorités ont sous-estimé la dangerosité de cette mouvance. Dans le même contexte, Boualam Sansal continue son travail d'investigation historique en remontant aux causes de ce phénomène. Il évoque ainsi la puissance de cette idéologie issue de plusieurs paramètres à savoir : l'organisation des frères musulmans et le

[65] Sayid Quteb est un essayiste égyptien considéré parmi les grands piliers de l'organisation des frères musulmans. Son exécution est due à ses idées jugées radicales à l'époque du Président Nacer.
[66] Il s'agit d'un mouvement irakien politique socialiste et laïc qui s'insurgeait contre toutes les idéologies islamistes.
[67] *Op. cit.,* Boualem Sansal, *Gouverner au nom d'Allah : islamisation et soif dans le monde arabe*, p. 10.

pouvoir financier de l'Arabie Saoudite, qui met à profit les bénéfices de ses ressources pétrolières pour propager les idées extrémistes. Selon lui :

> L'Arabie Saoudite, première puissance pétrolière au monde, et certains non moins richissimes émirats du Golfe, visant à combattre l'occidentalisation culturelle des pays musulmans qui avait déjà séduit leurs élites, et d'une manière générale les citadins, à les réislamiser en profondeur[68].

C'est à partir de là que les idées islamistes ont commencé à envahir non seulement les mosquées, mais aussi la conscience collective algérienne, notamment les jeunes. Allant crescendo, les partis islamistes ont commencé à gagner la confiance d'une grande partie de la population. En instrumentalisant le sacré dans un pays majoritairement musulman comme l'Algérie, le discours des islamistes est parvenu à se déployer sans aucune contrainte. En commençant par une transformation sociétale plutôt pacifique, les méthodes des islamistes ont progressivement évolué vers l'offensive et la radicalité. C'est pourquoi Boualam Sansal évoque la terreur en tant que stratégie fondamentale des islamistes. Il dit à ce propos que : *l'islamisme est devenu un phénomène planétaire, il pensait le monde et tentait de le redessiner avec deux armes qu'il maitrise parfaitement : la terreur et la prédication*[69].

Un journaliste comme Taher Djaout explique le faufilage de l'idéologie islamiste en remontant aussi aux causes de sa naissance. Selon lui, la crise politique et sociale que vivait l'Algérie durant les années 1990 n'a pas émergé du néant. Mais il s'agit d'un résultat traduisant un ensemble de causes liées à l'histoire algérienne. Taher Djaout accuse ainsi le pouvoir mis place d'être aussi le premier responsable de cette situation. En effet, il (le pouvoir) a complètement ignoré la dangerosité, il écrit à ce propos :

> La situation politique et sociale que vit aujourd'hui l'Algérie n'est pas le résultat d'une déviation, elle est le couronnement d'un processus enclenché depuis longtemps. Cela fait une quinzaine d'années que les islamistes ont commencé à

[68] *Ibid.,* p.20.
[69] *Ibid.,* p.12

> assoir leur emprise au sein même du pouvoir en place [...] [le discours du pouvoir] s'est progressivement éloigné d'une éthique de l'ouverture et de la modernité pour préparer le terrain au fondamentalisme. Le pouvoir ignorait-il que son utilisation des islamistes et des baathistes pour contrer le mouvement démocratique, notamment au début des années 80, ne pouvait que le déborder et impulser une dynamique incontrôlable ? [...] En quelle instance au pouvoir croire encore ? Ces instances ne sont-elles pas complices ?[70]

Cette figure emblématique du journalisme et de la littérature algérienne a analysé ce processus dans sa totalité. Il souligne les conséquences et la répercussion de la nonchalance du pouvoir qui a entrainé l'Algérie à une situation pareille.

2.3. Quand les écrivains dénoncent l'islamisme.

C'est durant cette période terroriste que l'islamisme radical a atteint son apogée. Les années 1990 ont connu l'apparition d'un courant djihadiste qui a choisi de prendre les armes pour s'imposer. Pour rappel, durant l'été 1990, un scrutin a été organisé en Algérie qui a permis au Front islamique du Salut (FIS) de remporter la victoire. 90 % de la population et des préfectures ont voté pour ce courant. Cette victoire a ouvert bien des portes au FIS et lui a notamment permis de gagner les élections législatives en devenant le premier parti d'Algérie.

Au cours de ce processus électoral, la course pour gagner le pouvoir a été interrompue à cause de l'intervention de l'armée algérienne qui avait pour ordre de mettre fin à l'ascension du FIS. Avec une violence exercée à l'encontre des militants du parti, un sentiment de haine a émergé chez ces derniers. Cette confrontation a causé un bain de sang dans le pays :

> La mort est là, présente, prête à surgir, à emporter les êtres chers, des inconnus, de simples citoyens qui trouent parfois les pages d'un journal du matin [...] Les femmes ont été les premières victimes de la loi terroriste. La purification par le feu a été le premier acte du terrorisme islamiste. Rappelons-nous Ouargla où par

[70] Tahar Djaout, *« Prolongement », Algérie-Actualité*, n° 1369,9-15 janvier 1992.

> le feu on a appliqué le châtiment à une femme décrétée de mauvaises mœurs. C'est son enfant, Ali, âgé de trois ans qui ont été sacrifiés sur l'autel de la haine[71].

La terreur régnait et une guerre civile de dix ans a marqué ses débuts. L'armée algérienne a investi toutes ses forces avec tous les moyens possibles pour dissoudre ce mouvement. Or, celui-ci, n'ayant pas pu digérer le fait qu'on lui ait volé le pouvoir, a considéré ce dernier comme une menace qui s'oppose à l'ordre divin. Dans le but de renforcer ses forces et mieux défendre ses idées, le FIS a fait appel à la GIA (Groupe Islamique Armé) et à L'AIS (Armée Islamique du Salut). Le pays est divisé désormais en deux camps : le premier, composé des islamistes qui considèrent le pouvoir comme corrompu, mécréant et infidèle. Et le deuxième était constitué des partisans considérant les islamistes comme des terroristes ne faisant qu'accabler les citoyens, leurs attentats ne consistant qu'à tuer des civils. Les actes terroristes de ce mouvement ne visaient en effet pas seulement le pouvoir. Le champ de leur vengeance s'est élargi au peuple qui était, à ses yeux, complice de ce crime. Cela a engendré un désordre social destiné à forcer le peuple à reconnaitre l'existence de ce mouvement : *Il fallait donc bouleverser l'ordre social et préparer la société à l'édification d'un État islamique*[72].

L'Algérie a ainsi passé la pire période de son histoire. L'armée tuait, les terroristes semaient la terreur et celui qui en payait le tribut était le peuple. Chaque jour naissant apportait son lot de victimes, sans distinction d'âge, de sexe ou de classe. La tuerie est devenue une religion et le peuple, à force de voir des têtes décapitées, a commencé à se familiariser avec l'atrocité. Cet ensemble de faits a causé l'émergence d'écrivains qui ont décidé de les exposer à une analyse critique.

---

[71] Rachid Mimouni, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier,* Paris, Pocket, 1993, p. 25.

[72] Bilel Ainine, « *Islam politique et entrée en radicalité violente : Le cas des salafistes radicaux violents algériens* », thèse de Doctorat, Paris, l'université Paris-Saclay, 2016,p.11.

Parmi les premiers écrivains, nous citons Yasmina Khadra dont l'expérience imprègne les œuvres, attendu qu'il a lui-même participé aux affrontements contre les terroristes en tant que membre de l'armée algérienne.

> Je reviens des maquis, des villages blessés, des villes traumatisées ; je reviens d'un cauchemar qui m'aura définitivement atteint dans ma chair et dans mon esprit ; je reviens de ces nuits où des familles entières sont exterminées en un tournemain, où l'enfer du ciel tremble devant celui des hommes, où les repères s'effacent comme des étincelles dans l'obscurité, tant l'horreur est totale et la douleur absolue.[73]

Khadra a commencé par le roman policier qu'il considérait comme le plus adéquat pour relater ce quotidien monstrueux. De l'autre côté, d'autres écrivains ont traité le même sujet avec la même ligne de conduite : dénoncer. Il s'agit de, Boualem Sansal *Le Serment des barbares* [74], Taher Djaout et Rachid Boudjedra avec son roman *FIS de la haine*[75]. D'ailleurs, durant cette période caractérisée par la montée de l'intégrisme religieux, l'on assistait à une abondance de production littéraire d'une part et d'un enrichissement thématique d'autre part. Les écrivains fondateur de la littérature maghrébine ont, en quelque sorte, actualité leur thématique en invertissant celle de la montée du terrorisme religieux :

> La vague sanguinaire qui s'est alors abattue sur le pays a, non seulement, renouvelé la thématique d'une Assia Djebar, d'un Mohammed Dib, Rachid Mimoun i ou Tahar Djaout, mais, plus encore, amené à l'écriture une nouvelle génération de romanciers et, surtout, de romancières. Pour Yasmina Khadra, Boualem Sansal, Malika Mokeddem [...][76].

Rachid Boudjedra, en s'inspirant de la réalité algérienne, a produit ce roman afin de dénoncer l'intégrisme. Le titre dénote sans ambigüité la haine et le mépris du parti islamiste, qui est selon lui, la première cause de la décadence algérienne durant les années 1990 :

---

[73] Interview de Yasmina Khadra, in *le Matin*, 13 Mars 2001.
[74] Boualam Sansal, *Le serment des barbares*, Paris, Gallimard, 1999.
[75] Rachid Boudjedra, *Fis de la haine,* Paris, Gallimard, 1994.
[76] *Op. cit.*, Mohamed Ridha, Bouguerra Sabiha, *Histoire de la Littérature au Maghreb* :*littérature francophone* p. 108.

> Rachid Boudjedra, écrivain de stature internationale [...] s'est distingué par un engagement littéraire remarquable. En réagissant contre la domination des barbus, il a réalisé un livre acerbe et courageux dans lequel il montre la politisation de l'islam ou plus précisément la confiscation de cette religion par un parti. En effet Fis de la haine. Représentant le front islamique du salut, ce parti a été à la tête de toute organisation orchestrée par le gouvernement[77].

En voulant gouverner avec une main de fer, le FIS a voulu éradiquer toutes sortes de culture et de civisme. Leur projet consiste encore à imposer et appliquer rigoureusement la charia. En effet, tout est devenu interdit selon eux. Dans leur conception, l'Algérie doit rompre avec tout ce qui est moderne et ne doit absolument pas suivre l'Occident. Cela est exprimé à travers les pages de Rachid Boudjedra :

> Le FIS était prêt à éradiquer toute la culture traditionnelle (qui garde en elle quelques pincées de paganisme et de pratiques païennes) et toute la culture contemporaine. Interdits la musique, le théâtre, la littérature, le sport, le cinéma, tout quoi ! [...] Le FIS veut aussi apprendre aux Algériens comment manger. Des dattes et du lait... Quant au couscous, il est mis sur une liste rouge, au même titre que l'alcool (...) Les hommes doivent mettre du Khôl, à la manière du Prophète. Les femmes pas... Ainsi l'Algérie serait restée quelques décennies, pourquoi pas quelques siècles, dans cette régression féconde, c'est-à-dire dans le bain du sang, la mort atroce, les rites funéraires d'un autre âge, la saloperie, la peste verte. Non, jamais[78].

À la lumière de ce passage, et sur un ton haineux teinté de regret et de mépris, le narrateur met en exergue le désordre et la confusion que le FIS voulait entretenir. Cette volonté de démanteler la société algérienne s'illustre par l'exclusion de toute expression culturelle, arts comme loisirs, puis par l'imposition de conduites alimentaires et cosmétiques strictes. Le narrateur, en employant le conditionnel passé dans son dernier passage, démontre à quoi aurait ressemblé l'Algérie si elle avait été gouvernée pas cette idéologie. Elle aurait alors pataugé, des décennies durant, dans la fange d'un extrémisme rétrograde. Dénonçant leurs manipulations et leur tartuferie, Rachid Boudjedra ajoute :

> Ce qui caractérise l'intégrisme du FIS, c'est sa capacité casuistique à tenir des discours à la fois contradictoires, confus et manipulateurs. Ses hommes de main et

[77] *Ibid.*, p.120.
[78] *Op.cit.,* Rachid Boudjedra, *Fis de la haine*, p. 111.

> de propagande affirment quelque chose et son contraire, d'une façon absolue, totalitaire et sournoise[79].

Rachid Boudjedra n'a pas abordé seulement la destruction psychologique des Algériens. Il a également démontré que ce parti barbare visait notamment les intellectuels et les artistes de la société algérienne. Bien que ces intellectuels aient été, pacifiquement parlant, en opposition avec le pouvoir en place, le FIS les considérait au contraire comme complices de celui-ci. Pour illustrer ce propos dans son roman FIS de la haine, Rachid Boudjedra ajoute :

> Après l'assassinat de plusieurs intellectuels, dont des écrivains, des professeurs de médecine et des journalistes indépendants, un journaliste du monde accuse de façon ignoble, toutes ces victimes d'êtres des complices du pouvoir. Alors que, dans leur majorité écrasante, ces intellectuels liquidés par le FIS ont été de tout temps des opposants et des dissidents connus en Algérie pour leur compétence, leur talent et leur intégrité morale et politique[80].

Dans le même ordre d'idée, Rachid Mimouni, un incontournable de la littérature algérienne d'expression française, met en évidence leurs contradictions dans les rapports qu'ils entretenaient avec les intellectuels. Il est à noter que, durant la décennie noire qu'a passé l'Algérie, la première cible à abattre était, comme le mentionne Boudjedra, la figure de l'intellectuel et les artistes. Nombre d'entre eux sont tués, d'autres portés disparus et d'autres violemment assassinés.

3. La naissance de Khadra au milieu du drame algérien.

Le drame algérien est caractérisé par une guerre civile qui a dévoré l'Algérie pendant dix ans. Ayant été marquée par une barbarie sans antécédent, cette période charnière de l'histoire de l'Algérie n'a épargné aucune catégorie de personne. Un militaire algérien qui s'appelle Mohamed Moulshoul a choisi le prénom de sa femme pour combattre les terroristes non seulement avec les armes, mais aussi avec sa plume. Cette figure

[79] *Ibid.*, p. 54.
[80] *Idem ibidem*.

majeure de la littérature algérienne y a fait une entrée spectaculaire. Par son genre « le roman policier », il explique, dénonce, interprète le phénomène du terrorisme islamiste sous toutes ses facettes. On compte près d'une dizaine de romans qui examine seulement le terrorisme islamiste en Algérie et dans le Moyen-Orient. Un écrivain comme Khadra devait naitre. Il devait exister pour désamorcer le terrorisme islamiste et pour mettre en évidence les exactions commises par ce dernier. Bien qu'il ait subi des restrictions miliaires qui l'avaient empêché d'écrire, il s'est attribué un pseudo (le nom et prénom de sa femme) pour pouvoir publier. Le silence ne devait en aucun cas régner sur son territoire. Son parcours est insolite. La scène littéraire n'avait pas l'habitude de voir un ancien soldat devenir écrivain. Nonobstant la rudesse de l'armée, Khadra a su s'octroyer la sensibilité de l'écrivain. Alors qui est Yasmina Khadra ?

3.1. De la littérature algérienne à l'écriture de Yasmina Khadra.

En guise d'introduction et avant de voyager dans les écrits de Khadra, il nous semble judicieux de parcourir rapidement sa biographie dont l'histoire est atypique. Derrière cette célébrité qui pèse lourdement sur la scène littéraire francophone et mondiale se cache un être qui s'est construit entre blessures et souffrances.

L'enfance de Yasmina Khadra ne fut pas si heureuse ni classique. Il eut une enfance perturbée et inconsistante sur le plan émotionnel. L'oppression vécue par Yasmina Khadra, dès son jeune âge, est traduite par une dénonciation dans ses écrits de toute atteinte à la liberté de l'être humain. Son enfance, au même titre que son expérience de l'armée et de son combat contre le terrorisme, constitue une clé à la compréhension de la quasi-totalité de ses livres qui relatent les parties les plus sombres de sa vie. Son enfance a été injustement volée par son père qui l'a confié à l'école des cadets à l'âge de neuf ans pour faire de lui un officier de l'armée algérienne. C'est un évènement qu'il n'a pas su digérer, car ses séquelles

resteront indélébiles. Selon l'auteur, ce choix l'a empêché de vivre une enfance ordinaire, caractérisée par les rêves, l'amour et l'innocence.

> En me retournant, je vis le portail se refermer inexorablement [...] quelque chose me dit que le monde extérieur s'effaçait, moi aussi, qu'une page venait d'être arbitrairement tournée à jamais. Mon cousin fut baptisé matricule 122, moi 129 [...]. Nous avions cessé d'exister pour nous-mêmes [...]. Nous étions devenus des cadets[81].

Par ailleurs, l'armée a violemment confisqué son enfance. Yasmina Khadra conteste toujours dans ses écrits la violence et le traitement inhumain qu'il a subi au sein de l'armée algérienne. Selon lui, il s'agit d'un régime strict et intransigeant qui ne prenait en considération ni l'âge ni la sensibilité de l'enfant :

> J'ai cessé d'être un enfant à l'instant où j'ai franchi le portail de la caserne. Les cadets n'étaient pas des petits soldats, ils étaient des soldats à part entière [...] On nous réveillait à coups de pied en renversant nos lits et en nous submergeant de grossièretés obscènes, comme des taulards. Nous devions assister au lever des couleurs, qu'il neige où qu'il gèle. On nous mettait aux arrêts.[82]

Yasmina Khadra avait perdu son droit à une vie paisible et avait débuté son combat à un âge où les choses sérieuses n'auraient pas encore dû commencer. Séparé de sa mère et de ses rêves à un âge précoce, Yasmina Khadra, contre sa volonté, a commencé à découvrir le monde militaire où la faute est interdite. Il détestait l'armée qui le privait de tout : ses passions, son talent, ses rêves et même ses mots. Dans ses entretiens, il raconte la froideur du régime militaire à l'égard de son écriture. Même lors de la rédaction de ses rapports, ses supérieurs s'opposaient à la manière dont il les écrivait. D'après lui, il s'agit d'un régime détracteur, arbitraire, anarchique, qui ne pourra jamais accepter la liberté. Il explique également

---

[81] Yasmina Khadra, *L'écrivain*, Paris, Julliard ,2001, p.19.

[82] Yasmina Khadra, *Le baiser et la morsure*, Paris, Bayard atelier de l'enfance, 2018, p.19.

qu'être libre et être un soldat en Algérie sont deux vies opposées qui ne se rencontreront jamais :

> L'armée est par excellence, le lieu de la domestication de l'arbitraire. La soumission consentante est une forme de dépersonnalisation, une attitude qu'un esprit libre ne peut supporter. Quand je pense à mon passé militaire, je me félicite d'avoir réussi à rester moi-même. Ça a été très dur, mais j'ai tenu bon.[83]

De ce fait, son amour pour la lecture et l'écriture grandissait d'une manière remarquable. Suite à cette expérience traumatisante, il s'est retrouvé dans la nécessité de voyager avec ses écrits et de créer des personnages qui lui ressemblaient et qu'il finirait toujours par aimer. Il se faisait remarquer par ses poèmes, ses contes et ses dissertations. D'une certaine manière, il ne restait à Yasmina Khadra que les mots pour oublier, ou apaiser, du moins, l'accablement et les regrets de sa jeunesse. Il voulait enchanter le monde par ses poèmes, ses phrases et ses romans.

Le monde professionnel constituait pour lui une entrave majeure qui est allée jusqu'à l'empêcher de publier. Raison pour laquelle, faut-il le rappeler, il eut recours au pseudonyme de sa femme. Le monde militaire dénigrait vraiment son talent ses espérances et ses rêves :

> Ici tu n'es pas à la Sorbonne bonhomme. Nous n'avons pas assez de buvards pour éponger tes rédactions dysentériques. Tu es un soldat. Tu as une tête pour porter le casque pas pour faire de l'esprit. L'armée n'a pas besoin de prosateurs ; elle compte sur nous pour lui fournir des officiers intègres, consciencieux, intelligents et compétents[84].

La fermeté qui émane de ce passage donne une idée claire sur le monde dans lequel vivait Yasmina Khadra, pour qui l'exploitation de son talent, de sa passion, était proscrite. Il délivre alors une rétrospective d'un chemin laborieux, jalonné de nombreuses lectures salvatrices, qui finira par faire de lui l'écrivain algérien le plus lu dans le monde[85]. Cela dit,

---

[83] *Ibid.,* p.*120*.
[84] *Op.cit.,* Yasmina Khadra*, L'écrivain,*p.17.
[85] Cette idée est confirmée dans plusieurs ouvrages critiques, à l'instar de Bougherra histoire de la littérature du Maghreb. « Yasmina Khadra est aujourd'hui un écrivain dont les œuvres sont traduites dans plus d'une vingtaine de langues. Ses romans ont

l'armée algérienne l'a forgé en participant indirectement à enrichir son écriture. Cette dernière se caractérise par le courage d'aborder des sujets à la fois complexes et épineux. Chacune de ses œuvres est considérée comme un défi audacieux à relever face à ses lecteurs pour leur présenter un tableau teinté de la réalité locale et internationale. En partant de sa biographie, nous allons maintenant entrer dans les profondeurs de son écriture spécifiquement en examinant son style. Essayons de voir.

3.2. Les pouvoirs de la fiction : le défi de l'écriture khadraienne face à la problématique complexe de la radicalisation.

Dans l'imaginaire khadraien, on trouve plusieurs écrits qui traitent et examinent les facteurs de la radicalisation. La complexité de ce phénomène tient son origine de plusieurs paramètres, car bon nombre de facteurs peuvent l'engendrer. La question de la radicalisation et du terrorisme ne peut pas être traitée au sein d'une seule et même œuvre. De même, un unique personnage ne peut pas aussi incarner tous ces facteurs qui l'engendrent. C'est la raison pour laquelle Yasmina Khadra a écrit plusieurs œuvres traitant cette thématique en vue d'examiner dans sa globalité ce phénomène convoité et consommé par la recherche académique. La radicalisation et le terrorisme demeurent une énigme, bien que traitée par de nombreux chercheurs. Chaque chercheur ou écrivain confère un ajout supplémentaire à cette question. C'est ce que nous confirme la critique Louisa Kadari :

---

commencé par dénoncer d'abord, le terrorisme intégriste en Algérie dans *Morituri* (1997), *L'Automne des chimères* (1998) *Les Agneaux Du Seigneur* (1998) et *À quoi rêvent les loups* (1999). Ces ouvres ont continué par la suite à se dérouler sur fond du massacre que ce soit à Jénine, Kaboul ou Bagdad. L'*Attentat* (2005) qui reçut, entre autres, le prix des Libraires 2006, est le deuxième récit d'une Trilogie qui compte *Les Hirondelles de Kaboul* (2004) et *Les Sirènes de Bagdad* (2006). C'est peu de dire que le romancier transpose dans ses œuvres l'actualité la plus brûlante et tragique qui secoue le monde arabo-musulman » in *Op.,cit,* Mohamed Ridha, Sabiha Bougeurra, *Histoire de la littérature au Maghreb : Littérature Francophone*, p.,118.

> Tandis que diverses publications se référant à ces troubles contemporains, un écrivain algérien de langue française prend, quant à lui, le parti de la littérature pour tenter de comprendre cette réalité [...] Yasmina Khadra, ancre ses trames narratives au cœur même du conflit intégriste et nous propose, par-delà la mise en scène d'un mouvement obscurantiste, la révélation des diverses facettes intrinsèques à cette instance.[86]

Il faut signaler que Y. Khadra fait partie de la littérature de l'urgence. Nous tenons à rappeler qu'il s'agit d'une période durant laquelle l'Algérie a connu beaucoup de bouleversements sur les plans politiques, sociaux, culturels et économiques. Ce quotidien a encouragé les écrivains à en parler, à le décrire sous plusieurs angles, comme ce fut le cas de Yasmina Khadra, qui a choisi le roman policier pour rapprocher la fiction de la réalité.

Ses premiers écrits, comme on l'a mentionné, retraçaient et relataient la montée de l'intégrisme religieux. Cela est notamment le cas dans son Quatuor composé de *La part du mort, Morituri, l'Automne des chimères, Double blanc*. Ajoutons à cela *À quoi rêvent les loups* et la trilogie comportant *Les sirènes de Bagdad, Les Hirondelles de Kaboul et L'Attentat*. L'intégrisme religieux et le terrorisme sont fortement interrogés et réfléchis dans son écriture. Du fait de son expérience des combats contre le terrorisme, il prétend être bien placé pour connaitre les terroristes. Â ce propos il nous révèle :

> Ma mission consistait à être dans la tête des terroristes, moi j'étais officier de reconnaissance, et donc, c'était à moi de savoir comment ils réfléchissaient, ce qu'ils comptaient faire, d'où est ce qu'ils venaient. Parallèlement à mon travail, j'ai essayé de faire une petite analyse sociologique[87].

Dans ses romans, déjà cités, Yasmina Khadra délivre une description détaillée de l'âme terroriste. Cette analyse ne s'arrête d'ailleurs pas à l'Algérie, mais s'étend à d'autres régions du monde oriental où les libertés

---

[86] Louisa Kadari, *De l'utopie totalitaire aux œuvres de Yasmina Khadra, approche des violences intégristes*, Paris, l'Harmattan, 2007, p. 11.
[87] L'invité. Yasmina Khadra : « *Dans la tête d'un terroriste du Bataclan* » 2018 [en ligne], https://www.youtube.com/watch?v=KsS-g8YYBxg&t=204s [consulté le 28 Mars2020].

sont bafouées sous l'égide des régimes totalitaires comme l'Afghanistan, l'Irak ou la Palestine. Sa première trilogie, en plus de dépeindre les maux de l'intégrisme, propose également une description dynamique du rapport entre l'Orient et l'Occident, d'abord en guerre ouverte, puis entrant progressivement dans une forme de guerre froide :

Mais avant cela, les enquêtes de son personnage principal dans ses œuvres regroupées sous le titre *Le quatuor algérien, enquêtes du commissaire Llob*[88] ont mis en lumière une Algérie au quotidien insupportable. Ce rude quotidien est également dépeint dans le roman *À quoi rêvent les loups* qui retrace de son côté l'itinéraire d'un personnage principal, Nafa Walid, qui malgré sa vocation et son rêve artistique de vouloir devenir acteur, a fini par rejoindre le maquis en déclarant la guerre à ses compatriotes.

Le destin désolant de ce personnage est pareil à celui du roman *Les sirènes de Bagdad* où celui-ci, en étant d'abord amoureux de l'art et de la littérature, a fini par épouser l'idéologie meurtrière des terroristes. Notre auteur développe cette thématique d'une manière approfondie et tente d'expliquer à ses lecteurs et au monde que l'être humain ne nait pas terroriste, mais il le devient. Par la magie de son style « réaliste » et son polar, Yasmina Khadra nous délivre sa propre réalité fictionnelle consistant à interroger le terrorisme et ses différents facteurs. On s'est souvent demandé — en lisant ce romancier — quel est le degré de la réalité que dégage son œuvre. Cette dernière est-elle réelle ou réaliste ? Quelle est la différence entre les deux ? En partant de ces interrogations, nous allons essayer — dans ce qui va suivre — d'apporter des éléments de réponse.

[88] Le Quatuor algérien regroupe quatre romans de Yasmina Khadra à savoir : *Les Agneaux du Seigneur, Morituri, Double Blanc* et *L'automne des Chimères*.

3.3. Le réalisme de Yasmina Khadra : quand la fiction interroge la réalité de la radicalisation et du terrorisme.

On s'interroge souvent sur la différence ou sur la relation entre le réalisme et la réalité. Il s'agit de deux termes qui ont la même racine, mais qui n'ont pas le même sens. Ce sujet jouit d'une complexité particulière, car le concept du « réalisme » est ouvert à plusieurs définitions[89]. Pour ne pas nous éloigner du fond de notre problématique, nous privilégions l'idée stipulant que l'écriture réaliste se veut être une interprétation et un reflet de la réalité, mais écrite à l'aide des artifices littéraires. L'écriture de Yasmina Khadra est connue par son recourt permanent au réalisme comme instrument fondamental.

Généralement, la fiction et la réalité ont des sens totalement opposés. Néanmoins, si notre corpus ne contient aucune histoire réelle pourquoi allons-nous l'explorer ? Le contenu khadraien n'est pas souvent réel, mais il est souvent réaliste. Raison pour laquelle il dit : *tout ce que je dis est vrai, romancé peut-être. Mais c'est un plagiat de la réalité algérienne*.[90]Son récit fait souvent appel au réalisme et à la fiction pour rapporter, décrire, refléter sa vision d'auteur. Il est à noter qu'il existe une masse documentaire importante sur tous les sujets qui submerge le monde actuellement. Chaque sujet et chaque thématique sont interrogés et décortiqués par des milliers de chercheurs. Chacun émet une opinion et chacun la traite à sa manière. De ce fait, le traitement de plusieurs

[89] Nous tenons à préciser que le réalisme contient plusieurs définitions. Il est à la fois un mouvement littéraire et une attitude qui tiennent compte de la réalité. De même, l'étude du réalisme est confrontée à plusieurs problématiques. Ces dernières sont d'ordre sémantique comme le mentionnent Gerald M. Ackerman et Henri Mitterand lorsqu'ils disent que : « *le terme de réalisme est utilisé de façon vague par le grand public et aussi, malheureusement, par les spécialistes »* Henri Mitterand, M. Ackerman, *Réalisme (art et littérature),* [en ligne].http://www.universalis-edu.com.proxy.scd.univ-tours.fr/encyclopedie/realisme-art-et-litterature/ [Site consulté le 26.03.2020].

[90] Jean-Luc Douin*, Yasmina Khadra lève une part de son mystère,* [en ligne]. https://www.lemonde.fr/archives/article/1999/09/10/yasmina-khadra-leve-une-part-de-son-mystere [Site consulté le 15/05/2017].

problématiques devient accessible à tout le monde, sous diverses formes et au moyen de divers canaux.

Toutefois, cette nouvelle abondance d'informations s'accompagne d'enjeux liés à la désinformation et à la manipulation. C'est pourquoi une grande partie de la littérature continue d'exister. L'exploitation de notre thématique par « tout le monde » pourrait engendrer aussi une sorte de désinformation et de mensonge. Ce point a suscité l'indignation de notre auteur qui dit dans une interview :

> Aujourd'hui n'importe qui raconte n'importe quoi sur le terrorisme. C'est devenu une espèce de marché assez florissant et peut être il fallait quelqu'un pour remettre les choses à leurs places ce que c'est un terroriste, comment il est embrigadé[91].

En ce qui concerne notre sujet, nous avons posé au départ la question cruciale de l'intérêt de l'analyse littéraire pour étudier ce phénomène. Si Yasmina Khadra se contente de répéter ce qui a été déjà dit sur le terrorisme, son œuvre ne suscitera aucun intérêt. Et c'est à ce moment-là que la fiction intervient en jouant un rôle fondamental. Selon lui, cette thématique devient à la portée de tous et expose le lecteur au mensonge. Nous l'avons souligné plus haut, il existe des contradictions qui relèvent de la désignation du terroriste. Le lecteur sera confronté à des opinions diverses et n'arrivera pas à distinguer le vrai du faux. Raison pour laquelle la fiction de Khadra intervient pour lui venir en secours. En parlant du lecteur, Khadra dit :

> J'essaie de l'aider à découvrir son libre arbitre. Je mets entre ses mains les ingrédients capables de lui permettre d'apprendre sa propre analyse parce qu'aujourd'hui tout est formaté, tout est expéditif, tout est péremptoire.[92]

De ce fait, l'ancien officier ne cite pas toujours des personnages ayant existé, à l'exception de son roman autobiographique *l'Écrivain*. Même s'ils ont le même nom et ont commis les mêmes actes que dans la réalité, ils ne

[91] *Op. cit.*, L'invité. Yasmina Khadra : "*Dans la tête d'un terroriste du Bataclan*".
[92] *Idem ibidem*.

sont jamais tout à fait réels, car ils sont absorbés par l'auteur. Sa subjectivité les transforme. Pour résumer les choses simplement : ce qui a vraiment existé est forcément réel, mais tout ce qui s'inscrit dans le champ des possibles et qui est inventé par la fiction — action, monologue, situation — est réaliste. Le réalisme de Khadra tient compte du réel pour écrire ou construire sa propre existence :

> Certains personnages de la vie réelle se retrouvent dans des textes d'auteurs, parce que l'on n'invente pas un monde à partir du néant. On ne fait véritablement que transcrire à travers un texte. J'ai toujours voulu rendre à la réalité sa véracité, sa crédibilité. Il me fallait donc baser mes histoires, mes romans sur la vérité quotidienne, où une vérité nationale ou sociale tout à fait donc véritable.[93]

Les personnages et la diégèse sont réalistes, et peuvent être inspirés de la réalité. En partant de cette réalité, il construit ses personnages en leur attribuant une psychologie, un caractère, un nom et des actions. Les personnages mis en scène par Yasmina Khadra sont inspirés de plusieurs personnes réelles et peuvent aussi nous informer et nous « avouer » une certaine vérité :

> On ne cessera jamais de le répéter : la littérature n'est pas la réalité. Oublier la distance qui sépare notre monde de celui du texte, c'est confondre l'art et la vie, la fiction et la vérité, le langage et le référent, en rayant d'un trait de plume plusieurs siècles de réflexion philosophique sur le langage[94].

Pour avoir examiné le terrorisme et l'intégrisme religieux, notre romancier ne relate pas et ne traduit pas fidèlement ce qui s'est réellement produit sinon il aurait entrepris un travail d'historien. En revanche, il essaie d'interpréter ce qu'il s'est passé avec une sensibilité particulière. *Un texte peut, certes, affiner notre compréhension de la vie par sa représentation complexe des conduites humaines*[95]. De ce fait, on peut avancer que Yasmina

[93] Interview de Yasmina Khadra, in *Le Quotidien d'Oran*, 01 Février 2001.

[94] Vincent Jouve, *Valeurs littéraires et valeurs morales : la critique éthique en question*,[en ligne].https://f.hypotheses.org/wpcontent/blogs.dir/1449/files/2014/03/LitVal_Jouve.pdf [Site consulté le 01/02/2020].

[95] *Ibid.*, p. 2.

Khadra donne l'illusion de la réalité en masquant son art par des détails faussement naturels. De ce qui précède, on peut émettre comme hypothèse que notre corpus, bien que fictif, pourra contribuer à exposer une vérité subjective. Yasmina Khadra, par le biais de son personnage, tente de donner son point de vue sur un phénomène donné, parce que le terrorisme et l'extrémisme religieux constituent la clé de voute de notre travail. Son analyse ne peut se faire sans recourir à un genre atypique traitant ces questions. Il s'agit du roman policier qui se démarque complètement du « polar » traditionnel. Khadra a considérablement enrichi ce genre par son style et sa manière d'explorer ces thématiques :

> Le genre du polar est fortement réaliste. Le réalisme de Yasmina Khadra dans *Moriuti* ne relève pas cependant de l'ethnographique : au contraire la valeur de « réalité » des descriptions est assurée par l'usage des conventions du genre du polar, qui sont aussitôt défamiliarisées[96].

Eu égard de cette citation, nous allons essayer dans ce qui va suivre d'explorer le polar de Khadra en mettant l'accent sur ses spécificités. Nous allons essayer de démontrer en quoi l'écriture est originale.

3.4. Le polar de Khadra : un canal pour dénoncer les affres de l'islamisme et du terrorisme.

> [...] Et quelle plume ! Enfin on sort des conventions et des précautions : critique de la société pourrie, style enfiévré, argot savoureux, clin d'œil par-ci par-là de la tendresse aussi pour la première fois voilà donc un polar à la hauteur, la pudibonderie et la respectabilité volant en éclats.[97]

Sur le plan historique, les romans de Y. Khadra ont mis l'accent sur la chronologie et les causes réelles qui ont favorisé l'émergence de l'intégrisme. Parmi ces romans, il a écrit *La part du mort*, qui, bien que publié en 2004, décrit une Algérie au seuil d'une guerre civile. La quasi-totalité de ses œuvres sont des romans policiers, comme son quatuor qui

---

[96] Tristan Leperlier, *Algérie, Les écrivains dans la décennie noire,* Paris, CNRS , coll. « Culture et société », 2018, p, 182.
[97] Jean Déjeux, *La littérature magrébine d'expression française*, Paris ,PUF, 1992, cité par Burtscher Betcher, in Algérie/Action n°31/32, p. 227.

retrace les enquêtes du commissaire Llob. Au fil du temps, Yasmina Khadra demeure fidèle à ce style. Le crime, le mystère et notamment le suspens sont des éléments phares de son écriture. La justification de ce canal trouve son écho dans la citation suivante :

> Lorsque j'ai choisi le roman noir, c'est dans un but presque pédagogique : je voulais raconter une tragédie à des gens qui étaient loin de la soupçonner. Pour ne pas traumatiser le lectorat il fallait un matériau accessible et c'était le roman policier[98]

Évoquer le roman policier nécessite une succincte exploration de ce genre qui a marqué, même timidement, sa présence dans la littérature algérienne d'expression française. Bien qu'il soit développé tout au long du XIXe siècle aux États-Unis, le roman policier, inventé par l'écrivain américain Alain Edgar Poe n'a vu discrètement le jour en Algérie qu'à partir des années 1970.

Durant cette période, on parlait plutôt de roman d'espionnage. De nombreux critiques s'accordent à dire que le premier écrivain à avoir écrit un roman policier dans la littérature algérienne s'appelle Yousef Khader. Il a publié six romans narrant les tribulations d'un agent secret algérien qui a vaincu les Israéliens. À ce moment, la littérature algérienne d'expression française était encore jeune. La description d'une Algérie coloniale était le sujet le plus abordé à cette époque. On n'avait alors pas encore pensé à embrasser l'universalisme du contenu de ce genre.

Le polar[99] — appellation argotique du genre qui par la suite, devient celle du roman policier — est un terme ancien. Bien que difficile à dater précisément, il est apparu aux alentours de la révolution industrielle. De l'autre côté, l'Algérie a, comme on l'a mentionné, timidement reçu ce genre qui n'a pas trouvé sa place, la majorité de la population étant alors rurale.

---

[98] Paul Aaron, *Yasmina Khadra et Franck Pavloff, Roman noir et réalité politique, festival* 2005, p.2.
[99] Expression argotique qui désigne le roman policier.

L'urbanisation tardive de la société algérienne l'a empêché de connaitre le crime et de le mettre en évidence. Même s'il a bel et bien existé, il est toujours resté camouflé. C'est la raison pour laquelle Rachid Boudjedra notait, dans un entretien avec Beate Bechter-Buchter que la tradition du crime était totalement absente dans la société algérienne. Cela s'explique par le fait que l'Algérie indépendante est sortie épuisée de la guerre de la libération. Il y avait d'autres problématiques à traiter durant cette époque que de penser à embrasser de nouveaux genres. La problématique de l'identité, l'émigration, et l'exil furent le débat du jour. À ce propos Christian Choulet Achour notait que :

> La société qui met en place ses structures après l'indépendance du pays n'est pas propice à ce qui fait le terreau habituel du « policier » qui émerge dans des sociétés urbaines, industrialisées et centrées sur l'individu : elle a alors tendance à mêler des tensions de modernité à un repli plus ou moins marqué sur des valeurs identitaires plus anciennes, niées ou occultées dans le contexte colonial. [...] L'heure est plus à la mémoire collective et au héros exemplaire qu'à celle d'une enquête individuelle au service d'un destin personnel[100].

C'est à partir des années 1990 que ce genre a connu à la fois une transition progressive en Algérie et un développement considérable grâce à Yasmina Khadra. Selon lui, le polar est un genre voire une manière d'expression à part entière. Ce qui lui importe c'est de commenter le monde, l'interpréter, le penser et l'interroger. Cette phase transitoire qu'a réalisée Yasmina Khadra a considérablement enrichi la littérature algérienne d'expression française.

En effet, la complexité de son écriture et son style ont conféré une remarquable profondeur à sa pensée. Cette dernière repose notamment sur son attachement à explorer les moindres tréfonds de la société algérienne. Le polar de Khadra se distingue du roman policier qu'on a l'habitude de lire, celui d'Agatha Christie ou de Conan Doyle, par le fait que l'intrigue

[100]Christine Chaulet-Achour, *« Le roman policier algérien »*, [En ligne], http:/www.cluturesud.com consulté le [15.04.2021].

khadraienne n'est pas seulement construite autour de la résolution d'un crime, mais consiste à faire tomber toute une cavale :

> [...] l'auteur phare de cette tendance est l'algérien Yasmina Khadra avec son personnage commissaire Llob (*Le Dingue au bistouri* 1990, *La Foire des enfoirés 1993, Morituri 1997, Double blanc 1998, L'Automne des chimères 1998*). Son œuvre constitue une spécificité dans le genre, car l'auteur se démarque de ses prédécesseurs et rompt avec les conventions du genre en proposant une large fresque critique de la société. Écrite dans un style agressif et violent qui refuse toute forme d'hypocrisie, l'enquête policière au sein de l'œuvre se transforme en enquête politique.[101]

En effet, il s'agit de faire tomber un système politique, une idéologie extrémiste ou de mettre à nu les contradictions d'une société. D'ailleurs, le penchant pour ce type d'écriture n'est pas un choix lié à la facilité. Au contraire, Yasmina Khadra respecte l'âme du roman par son style soutenu et la profondeur de ses sujets. Comme le mentionne Youssef Abouali, le polar de Yasmina Khadra tente d'exposer *[...] des intrigues contenant d'une histoire policière dans une écriture poétique et un style élevé qui jurent avec les habitudes d'une production cherchant le succès commercial et la reconduction des schémas préétablis*[102].

Ainsi, Khadra n'écrit pas des polars à des fins commerciales ; il détourne ce type de roman au profit de ses propres desseins poétiques dissimulés en *« récit d'enquête »* [103] afin d'optimiser la diffusion de son message. Ainsi on pourrait dire que Khadra exploite son apparente innocuité politique et sa popularité pour véhiculer discrètement et efficacement ses messages.

L'auteur des deux trilogies ne suit pas toujours les structures conventionnelles qui sont propres au roman policier. Ses intrigues sont toujours insolites et ouvertes : la fin de la majorité de ses œuvres laisse le

---

[101] Nadjet Boukebbab, « *Violences et Idéologies dans l'œuvre de Yasmina Khadra »,* Thèse de doctorat, Algérie, Université de Constantine 1, 2018, p.30.

[102] Youcef Abouali, *Yasmina Khadra ou la recherche de la vérité : étude de la trilogie sur le malentendu entre l'Orient et l'Occident*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 125.

[103] *Ibid.*, p.128.

lecteur à sa faim. En d'autres termes, la fin de chaque roman ne consiste pas à dénouer une intrigue, mais elle participe à en déclencher une autre qui interagira cette fois-ci avec l'imagination du lecteur. En effet, Khadra exploite un mécanisme classique du roman-feuilleton pour aménager un suspens qui incitera le lecteur à poursuivre la lecture des polars de Khadra jusqu'à leur terme. Sachant que celui-ci confère une dimension philosophique et humaniste invitant le lecteur à des questionnements souhaités par l'auteur, le suspens aura eu pour corolaire une réflexion du lecteur à long terme sur la société, les mœurs, l'individu ou la religion. C'est le cas de *L'équation africaine*[104], où Jessica — la femme de Kurt — avait soudainement mis fin à sa vie, causant chez son mari une dépression aigüe. Néanmoins, son mari a pu résoudre l'énigme du suicide de son épouse au moment où le lecteur s'y attendait le moins. Son voyage en Afrique lui a permis de découvrir un autre monde qui lui était inconnu. Il a découvert des êtres humains baignant dans une grande souffrance, mais qui persistent à résister aux avatars de leurs existences. Kurt en tire la conclusion que Jessica est la seule responsable et coupable de son suicide. Cette conclusion incite le lecteur à se poser plusieurs questions sur la vie, le bonheur, et la valeur de l'humain. De même, Khadra défendrait plutôt, sur la base de la comparaison établie par son personnage Kurt, le besoin de relativiser les aléas de son existence à l'aune du malheur, constitutif de l'existence humaine.

D'autres techniques submergent l'écriture de Khadra. Il s'agit cette fois-ci de la disparition ou la mort du personnage principal. Il est question d'une mort qui survient de la manière la plus imprévisible possible. Nous trouvons cela dans plusieurs œuvres telles que *Les Hirondelles de Kaboul* (la disparition inattendue de Zunaira) *l'Attentat* (la mort inattendue

[104] Yasmina Khadra, *L'équation Africaine*, Paris, Julliard, 2011, p.336.

d'Amine Jaafari), ou encore *Qu'attendent les singes*[105] (l'assassinat inattendu de Nora).

Le polar de Khadra n'est pas toujours destiné à l'identification d'un coupable, mais plutôt à celle d'une vérité existentielle ou psychologique. Amine menait sa propre enquête non pas pour identifier un coupable, mais pour connaitre la vérité sur sa femme qui menait une double vie. Le personnage principal dans Khalil n'est pas un commissaire ou un détective, mais le criminel en personne. C'est le cas aussi de l'œuvre *Les Sirènes de Bagdad* où le personnage principal qui allait commettre un crime a fini lui-même par le déjouer. Il a joué à ce stade *le rôle de justicier*[106].

Aussi la notion du coupable dans l'écriture de l'auteur prend souvent une forme plus équivoque ou complexe que celle d'individus distinguables. Comme le note Youssef Abouali, dans l'écriture de Yasmina Khadra, *il n'y a pas de coupable proprement dit : soit-il reste dans l'anonymat « les gars » qui vont éliminer le héros dans les Sirènes de Bagdad et la foule qui lynche Atiq dans les Hirondelles de Kaboul*[107]. L'anonymat du coupable est une technique fortement présente qui étend la responsabilité des crimes aux ensembles de circonstances — régime politique, idéologie meurtrière, etc. — susceptibles d'avoir incité des individus à commettre les crimes dépeints par Khadra. Ainsi, ce qui a poussé Nafa Walid à se radicaliser, c'est indirectement la société dans laquelle il évolue qui est incompatible avec l'art et qui pratique aussi une sorte de ségrégation socioéconomique.

Il est alors suggéré que le coupable d'un crime, un acte abominablement concret, peut tout à fait être de nature abstraite. Manifestement, le responsable de l'acte terroriste de Khalil reste

[105] Yasmina Khadra, *Qu'attendent les singes,* Paris, Julliard, 2014.
[106] *Op. cit.*, Youcef Abouali, *Yasmina Khadra ou la recherche de la vérité : étude de la trilogie sur le malentendu entre l'Orient et l'Occident*, p.128.
[107] *Ibid*.p.127.

l'idéologie de l'extrémisme religieux. D'une certaine manière, Yasmina Khadra écrit son propre polar qui a rompu avec les règles habituelles qu'on connaissait sur le roman policier. Dans le polar khadraien, il est notamment question de dénouer un enjeu compliqué à la fois social, idéologique, culturel et intellectuel. En d'autres termes, la conception de crime dans le roman policier de l'ex-soldat est beaucoup plus morale que physique. En effet, il essaie d'aborder des problèmes éthiques, culturels ou politiques qui taraudent la société algérienne (ou autre) par le biais du polar. Par conséquent, la notion de crime selon Khadra jouit d'une profondeur remarquable.

Les premiers romans policiers de Yasmina Khadra tentent de révéler un mystère profond en s'attaquant à la mafia algérienne qui conduit le pays au désordre pour leurs intérêts personnels. Nous citons à titre d'exemple *Les enquêtes du commissaire Llob et Qu'attendent les singes*. Cette dernière œuvre incarne Nora, le personnage principal, qui vit sous l'égide d'une société phallocentrique. Bien que commissaire, Nora fait l'objet de plusieurs critiques dans une société où l'on a encore du mal à voir une femme ayant des responsabilités. Nora, dans *Qu'attendent les singes*, devait faire face à une mentalité patriarcale (premier coupable culturel) et un régime politique (deuxième coupable politique) dépourvu de toute valeur humaine.

> Les polars de Yasmina Khadra sont tombés à point nommé pour apporter une explication au drame et répondre à un engouement mondial pour la vérité[108].

En constituant un témoignage de son époque, Yasmina Khadra utilise aussi le roman policier — basé généralement sur le meurtre et le crime — pour effectuer, à travers ses personnages, une analyse sociologique. L'auteur ne se contente pas seulement de décrire un crime, mais le place dans son contexte psychologique, sociologique et surtout politique. C'est

[108] *Ibid.*, p. 125.

pourquoi son polar jouit d'une originalité qui enrichit la littérature algérienne :

> En insérant l'investigateur dans la vie quotidienne, et en ancrant le crime dans la quotidienneté, Yasmina Khadra arrive, pour la première fois dans l'histoire du genre en Algérie, à créer un roman policier réaliste. Pour la première fois aussi, ces romans essaient d'expliquer le crime en tenant compte du milieu social du meurtrier[109]

parmi les personnages les plus fameux de Yasmina Khadra, notons le commissaire qui constitue le héros dans son quatuor. Llob n'est en effet pas un personnage ordinaire : il est une source d'inspiration, pour ne pas dire une muse, pour l'écrivain. Dans une préface de son *Quatuor algérien*, Yasmina Khadra a rendu hommage à ce personnage qu'il a lui-même inventé. Doté d'une honnêteté professionnelle et d'un dévouement pour son pays, ce commissaire a mené des enquêtes compliquées pour démasquer les vrais traitres de l'Algérie d'une part, et pour combattre le terrorisme qui a déchiré l'Algérie d'autre part. Ces quatre romans ont permis de constater à chaque reprise la bravoure de ce personnage qui n'avait que sa vie à offrir pour son pays. Le commissaire Lob, selon Yasmina Khadra n'est pas seulement un personnage fictif inventé pour remplir une fonction d'un héros. Il s'agit, selon lui, d'une idée, un message, une vraie incarnation de l'algérien rêvant d'une Algérie meilleure : *Brahim Lob compte énormément pour moi, il est mon jumeau et ma muse*[110].

Gardant les personnages principaux qui bâtissent souvent son intrigue (Brahim Llob, Lino, Baya, et sa femme Mina) Yasmina Khadra a écrit cette trilogie qui a connu un très grand succès en France et en Algérie du fait de l'originalité et de la touche personnelle apportées au genre. Le premier roman qui compose sa trilogie, *Morituri*, terme d'origine latine

[109] Beate Burtscher-Bechter. « *Naissance et enracinement du roman policier en Algérie* », in *Algérie Littérature Action*, n°31-32, Paris, Marsa éditions, mai-juin 1999.
[110] Yasmina Khadra, *Le Quatuor Algérien ; les enquêtes du commissaire Llob*, Paris, Gallimard, 2008, *la quatrième de couverture.*

signifiant *« Ils vont mourir »*[111], ancre l'histoire dans une Alger hantée et submergée par les intégristes.

Le commissaire Llob se sent toujours concerné quand un malheur frappe son pays : Alger la blanche verse du sang. La capitale devient sans émotion, perd ses enfants et l'obscurité y règne :

> Le grand succès des enquêtes du Commissaire Llob tient en partie à cette déstabilisation du lecteur, à cet éclairage particulièrement poignant de la réalité. En effet, toutes les histoires racontées sont ancrées dans une Algérie qui basculait dans l'horreur. Les massacres quotidiens des Algériens civils pendant la décennie noire frappaient le monde entier de stupeur[112].

La guerre se déclare, des innocents meurent, des enfants sont égorgés, des femmes décapitées et des personnes âgées enterrées vivantes : *des photos insoutenables montrant des enfants égorgés, des femmes violées, des vieillards décapités, des mères exhumées*[113].

Ce roman, considéré comme un début chronologique du reste de la trilogie met en scène le héros habituel Brahim Llob à qui on a confié la mission de retrouver la fille d'une grande personnalité algérienne Ghoul Malek. La mission paraissait simple en premier lieu comme toutes ses semblables. Or, le commissaire Llob ne savait pas qu'il s'aventurait en terrain miné. Refusant toujours d'échouer ou de reculer, Brahim Llob ne s'est pas contenté que de rechercher la fille disparue. Il met par la suite au jour les manigances d'un réseau d'une mafia politicofinancière dont Ghoul Malek est le cerveau. Celui-ci se donnait le surnom d'Abou Kalybse et avait

---

[111] *Morituri* est un mot latin signifiant « ceux qui vont mourir ». Il est utilisé dans la phrase : « Ave Cæsar, morituri te salutant ! » (« Salut César, ceux qui vont mourir te saluent ! »), prononcée par des gladiateurs à l'occasion d'un spectacle de naumachie devant l'empereur Claude. In Wiképédia [en ligne] sur le lien suivant : https://fr.wikipedia.org/wiki/Morituri consulté le 07/07/2020.

[112] *Op. cit.*, Youcef Abouali, *Yasmina Khadra ou la recherche de la vérité : étude de la trilogie sur le malentendu entre l'Orient et l'Occident*, p. 125.

113 *Op.cit.,* Yasmina Khadra, *Le Quatuor Algérien ; les enquêtes du commissaire Llob*, p. 73.

pour but d'exterminer tout intellectuel sur le territoire algérien. Cette coterie politicofinancière fait la pluie et le beau temps :

> Toute cette putain de guerre, c'est elle qui l'a provoquée (la mafia politicofinancière) et c'est elle qui l'entretient. Un ramassis d'anciens politiques qui n'ont pas pardonné d'avoir été évincés d'anciens patrons cleptomanes...[114].

En poursuivant l'enquête, Llob risquait sa peau. Les intégristes le visaient à cause de son entêtement d'une part et de sa conscience d'autre part. Il convient de préciser que le commissaire est un intellectuel écrivant des romans. *Morituri*, est ainsi un témoignage de la condition de l'intellectuel et de l'artiste durant cette période. Leur existence était terriblement menacée par les terroristes comme par les tenants du pouvoir. Ils étaient traqués comme s'ils étaient responsables des conditions difficiles que vivait l'Algérie. Leur tort, selon les intégristes, c'est de réfléchir et de penser.

Persuadé que la peur n'écarte pas le danger, le commissaire Llob affronte, s'engage et met sa vie en péril pour que son pays renaisse de ses cendres : *je sais que je risquerai ma vie tous les jours*[115]. Doté d'une pléthore de qualités à l'instar de la rigueur, de l'honnêteté et du courage, Llob a toujours le dernier mot en s'emparant de ses ennemis. L'originalité de ce roman réside dans ses intrigues : une enquête fait appel à une autre. *Morituri*, essaie de dénouer un crime causé par des criminels qui ont ravagé une nation :

> Je suis dans mon fauteuil avachi [...] les coups de feu et les sirènes n'ont pas arrêté de s'invectiver de toute la nuit. Des flammes ont ingurgité un dépôt [...] Une bombe a pété derrière la colline[116].

L'Algérie va mal. La guerre fratricide est en train de dévorer le pays. Le narrateur nous relate simultanément ce qui se passe à l'extérieur. Ses phrases déclaratives, dépourvues de tout étonnement et démontrent qu'à

[114] *Ibid,* p. 29.
[115] *Ibid.*, p. 123.
[116] *Ibid.*, p. 179.

force d'entendre les détonations des bombes et les vies qui sont actuellement réduites aux coups de feu, il y a de quoi s'inquiéter. L'inquiétude est devenue prégnante, et ordinaire. De là, on ne peut qu'en tirer une seule conclusion ; l'Algérie est en train de se décomposer.

Ce qui est frappant et remarquable dans ce passage est l'emploi de l'expression « n'ont pas arrêté ». Ici, on a le sentiment que les explosions et les attentats deviennent ordinaires. D'autres parties de ce passage servent à souligner la constance de ces fracas devenus routiniers : « Il n'a pas arrêté de pleuvoir ». Il pleut en réalité des bombes et des balles ! Le roman n'a d'ailleurs pas cessé de décrire la montée de l'intégrisme.

Yasmina Khadra expose à travers ce roman deux catégories de terroristes. Il y a d'abord ceux qui sont recrutés par la mafia économique profitant de la pauvreté de certains citoyens pour les charger de tuer. Avec un salaire alléchant, un citoyen issu des classes populaires acceptera n'importe quelle offre pouvant apaiser sa faim. La deuxième catégorie englobe les terroristes qui veulent se venger de l'état (Taghout). Tout ce qui renvoie aux systèmes attise et ravive leur haine : *on a égorgé pas mal de gosses simplement parce qu'ils avaient des parents soldats ou policier*[117]. Dans le même contexte, il poursuit :

> Les terroristes nous ont habitués à des abjections inimaginables. Il leur arrive de tuer la mère uniquement pour piéger le fils le jour de la levée du corps et d'assassiner un flic pour mitrailler ses collègues venus se recueillir sur sa tombe.[118]

Bien qu'elle n'expose pas toutes les stratégies des terroristes, cette citation nous confère un aperçu global sur leurs agissements. On est confronté à une panoplie de causes qui engendrent une multitude de conséquences. Cet extrait semble justement suggérer que les terroristes sont loin d'être illogiques. Ça ressemble à un plan très bien orchestré —

[117] *Ibid.*, p. 321.
[118] *Ibid.*, p. 322.

bien qu'abject. En effet, il s'agit de causer un mal dont les conséquences rendent plus facile l'accomplissement d'un objectif. Le narrateur se concentre principalement sur cette technique pour démontrer leur façon d'agir. De ce fait, il s'avère que le terroriste est dépourvu de toute logique. Il confond tout, tue tout le monde et déclare la guerre contre tous ceux qui ne suivent pas leur idéologie. En somme et d'après ce que nous avons pu voir à travers ce chapitre nous constatons que l'écriture de Yasmina Khadra est dotée d'une richesse thématique et stylistique. Il a enrichi le roman policier algérien par les techniques de son écriture que nous avions évoquées précédemment. Tous ses personnages criminels jouissent d'un certain humanisme et suscitent dans plupart des cas la sympathie du lecteur. Nous l'avons vu avec le commissaire Llob, et nous le verrons dans les parties suivantes avec Amine Jaafari, Nafa Walid et même le jeune bédouin dans les *Sirènes de Bagdad*. Cet aspect récurrent véhicule souvent un message. Chaque personnage principal incarne une idée humaine malgré les actes violents ou barbares du héros qui vont antipodes de ses valeurs, mais Yasmina Khadra réussit toujours à installer chez le lecteur une bonne impression concernant ses héros. Cette brève présentation que nous venons de faire s'éclaircira davantage dans la deuxième partie où nous aborderons plus de détails. Avant d'attaquer les facteurs du terrorisme, un éclairage sur la stylistique khadraienne nous semble important en ceci qu'il nous aiderait à mieux analyser ses œuvres. Ce que nous allons aborder par la suite ne sera pas anodin, car Khadra a ses particularités stylistiques qui sont récurrentes. Aborder ces particularités confère une clé qui pourra participer à déchiffrer la complexité ou à percer le mystère de certains passages.

4. Les spécificités de l'écriture romanesque chez Yasmina Khadra.

L'œuvre de Yasmina Khadra aborde plusieurs thématiques. Du reflet de la situation algérienne, en passant par la dénonciation du statut de la

femme, et en voyageant dans les recoins du monde entier, l'ex-soldat a embrassé l'universalisme. En effet, son écriture est un voyage à travers le monde entier. De l'Algérie profonde en passant par la Libye et le Maroc ou en voyageant dans le Moyen-Orient, l'auteur des deux trilogies donne une grande d'importance au monde arabo-musulman, et notamment aux problèmes qui le secouent, tel que les guerres, le terrorisme ou l'invasion.

Cela dit, l'écriture de Yasmina Khadra est loin d'être communautariste. En effet, ses histoires ne tournent pas forcément autour du monde oriental, mais il nous fait voyager dans les recoins du monde entier. Ses voyages « spirituels » nous ont également rapprochés de la société allemande et de Cuba. En d'autres termes, l'écriture de notre auteur est loin de se réduire à la description des affres du terrorisme. Il a aussi une écriture humaine[119]. Ses thématiques appellent à l'optimisme et invitent l'homme à se réconcilier avec ses semblables.

Ce romancier tente toujours d'interroger l'humain : ses contradictions, ses rêves, son optimisme, les conflits entre ses anges et ses démons. Il veut toujours rappeler à ses lecteurs que l'homme doit cohabiter avec ses défauts en essayant de négocier les imperfections du monde dans l'espérance de rendre celui-ci meilleur. Refusant de raconter des histoires autour de son nombril, Yasmina Khadra, s'évertue toujours à rapprocher les peuples pour qu'ils s'enrichissent mutuellement en espérant qu'un jour la philosophie du vivre ensemble ait force de loi dans le monde :

> Il n'y aura de salut sur notre terre que le jour où nous aurons compris l'impératif pour les peuples de se parler, de se connaitre et de s'enrichir les uns les autres.

[119] L'humanisme et l'optimisme sont deux dimensions qui émanent de la majorité des œuvres de Yasmina Khadra. À travers ses écrits, il essaie toujours de nous présenter un monde meilleur plein d'espérance malgré toutes les difficultés affrontées par les êtres humains. Il s'agit d'un écrivain utopique dont les écrits cherchent toujours à préconiser un humanisme optimiste. Bien que ses romans traduisent souvent son nationalisme zélateur, Yasmina Khadra a aussi une écriture à dimension universelle qui met en exergue le monde et l'adversité qu'il recèle, l'être humain et ses paradoxes, la société et ses fantasmes les plus réprimés.

> Nous n'accèderons la maturité qu'à ce prix [...] La barbarie est souvent dans notre refus ou note incapacité à admettre que nos différences ne sont pas des différends.[120]

Cet écrivain s'inscrit dans la sensibilité de l'autre. Il se considère comme porte-parole des victimes et des opprimés partout où il va. Il expose sa misère, sa tragédie, mais aussi ses espérances et sa nature qui le poussent toujours à garder espoir malgré les adversités. Il est toujours concerné par l'autre, il veut faire entendre les cris qui ne s'entendent pas. Il essaie de pénétrer dans les tréfonds de l'âme de l'être humain pour dire plus haut les injustices qu'elle ressent.

Cependant, la radicalisation, le terrorisme et le statut dégradant de la femme dans les sociétés patriarcales sont un trait phare de son écriture en ceci que la décennie noire algérienne caractérisée par les horreurs du terrorisme a grandement participé à son émergence. Étant fils de la littérature d'urgence, l'écriture de Khadra marie l'émotion suscitée par le suspense de sa manière d'écrire et l'intérêt présenté par son œuvre.

4.1. De l'inattendu à l'intérêt.

L'écriture khadraienne se distingue aussi par l'intérêt narratif qu'elle offre aux lecteurs. Il s'agit d'un intérêt basé sur l'inattendu. Son intrigue séduit le lecteur par la nature de ses évènements notamment la manière avec laquelle il les présente. Son écriture est également basée sur l'inattendu qui nourrit l'aspect du suspens et de l'inédit. L'inédit dans le roman de Y. Khadra ne se présente pas dans la nature de l'information, mais dans la façon dont elle est transmise. Quelle utilité aurait-on eu si l'œuvre du romancier nous rappelle le fonctionnement du monde où nous rappelle la logique des choses ? C'est pourquoi Yasmina Khadra met en scène des situations là où le lecteur s'attend le moins. S'il présente un terroriste comme celui qui tue au nom de son idéologie, son œuvre ne

[120] Yasmina Khadra, *Œuvres TI*, Paris, Julliard, 2011, p. la quatrième de couverture.

suscitera pas un grand intérêt chez les lecteurs, car il s'agirait d'un discours entièrement convenu ou des évènements qui nous paraitraient simples à la limite de la banalité. Par conséquent, le traitement de cette problématique ne consiste pas chez ce romancier à évoquer des évidences, mais à porter un nouveau regard et à aborder originellement la question.

L'inattendu se présente aussi au cœur de l'histoire. Les évènements qui s'enchainent nous surprennent par leur caractère imprévu. Yasmina Khadra a tendance à nous « piéger » et à remettre en cause nos anticipations qui se fondent sur le déroulement de l'histoire. En s'immergeant dans un récit, la surprise émerge toujours et l'histoire prend d'autres tournants. Il nous revient à présent d'évoquer son roman *Khalil* où le protagoniste était sur le point de se faire exploser dans les métros parisiens. En revanche, contre toute attente, son acte a été voué à l'échec (nous réservons les détails dans la deuxième partie). De ce fait, il nous incombe de présenter un extrait qui illustre notre propos.

> [...] C'était comme si un volcan éructait en moi. Je glissai ma main dans la poche de mon veston, pensai à Driss, à ma sœur jumelle et à ma mère, récitai la chahada en mon for intérieur et pressai sur le poussoir relié à ma ceinture d'explosifs...
>
> Rien. Je mis plusieurs secondes à réaliser que la charge que j'avais autour de la taille ne répondait pas. Je pressai de nouveau sur le poussoir. Puis une troisième fois. J'étais toujours entier. Dans la rame, les gens s'étaient un peu calmés[121].

Il est important de placer ce passage dans son contexte pour en dégager une meilleure compréhension. Les évènements et les éléments de l'histoire nous donnent l'impression que Khalil allait certainement se faire exploser notamment dans la rame du RER. De plus, avant de presser sur la détente, il nous fait part de sa haine vis-à-vis de la société qui s'en prend continuellement à l'Islam. En citant cela, la narration de ce passage confirme les hypothèses et les anticipations du lecteur qui n'attend que le passage à l'acte de Khalil. Néanmoins, quand il a pressé le détonateur, la

[121] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Khalil*, p. 50.

technique de l'inattendu émerge et « piège » en quelque sorte les attentes du lecteur. Cela participera certainement à susciter l'intérêt du lecteur qui sera curieux de savoir la suite des évènements notamment le destin de Khalil.

De l'autre côté, l'incipit chez notre auteur se présente d'une manière inhabituelle et inattendue. Notre écrivain a tendance à donner le résumé de l'histoire dès le début de l'histoire d'une manière étrange et énigmatique. Ces incipits énigmatiques soulèvent, comme on l'a dit, une série de questions auxquelles le lecteur sera forcément confronté. Cependant, les indices présentés par Yasmina Khadra permettent d'avoir une idée, certes insuffisante, mais qui participera de son côté à exciter la soif du lecteur. Cette soif ne sera certainement étanchée que si le lecteur s'empare des dessous de l'histoire. Voici un exemple de son œuvre *l'Attentat* :

> Je ne me souviens pas d'avoir entendu de déflagration. Un sifflement peut-être, comme le crissement d'un tissu que l'on déchire, mais je n'en suis pas sûr. Mon attention était détournée par cette sorte de divinité autour de laquelle essaimait une meute d'ouailles alors que sa garde prétorienne tentait de lui frayer un passage jusqu'à son véhicule. « Laissez passer, s'il vous plait. S'il vous plait, écartez-vous. » Les fidèles se donnaient du coude pour voir le cheikh de plus près, effleurer un pan de son kamis. Le vieillard révéré se retournait de temps à autre, saluant une connaissance ou remerciant un disciple. Son visage ascétique brillait d'un regard tranchant comme la lame d'un cimeterre [...] Les morts sont morts et finis, quelque part ils ont purgé leurs peines. Quant aux vivants, ce ne sont que des fantômes en avance sur leur heure... » Deux brancardiers me soulèvent et m'entassent sur une civière. Une ambulance arrive en marche arrière, les portières grandes ouvertes. Des bras m'attirent à l'intérieur de la cabine, me jettent presque au milieu d'autres cadavres. Dans un dernier soubresaut, je m'entends sangloter... « Dieu, si c'est un affreux cauchemar, faites que je me réveille, et tout de suite...[122]

[122] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *L'Attentat,* p.2.

À l'ouverture du roman, nous sommes confrontés à une panoplie d'évènements qui s'accélèrent sans que nous en connaissions les origines. De même, le texte a bien pris soin de préparer ces évènements qui semblent avoir une importance capitale. Contrairement à ce que nous avions l'habitude de lire, l'*incipit* nous surprend par une tension qui n'est pas habituellement pas présente dans ces passages. Le narrateur nous raconte avec beaucoup de *suspens* ce qu'il est en train de subir. Le lecteur de ce fait prend conscience de cette description, mais sa soif n'est pas étanchée ce qui le conduira à poser plusieurs questions concernant ce passage : qu'a fait le narrateur ? où se retrouve-t-il ? Quel est l'élément déclencheur de ces évènements ? se trouve-t-il au milieu d'une guerre ? Outre cela, il évoque d'autres personnages dont le lecteur n'a aucune connaissance ; comme le Cheikh et les fidèles, par exemple.

On déduira également que le passage multiplie les procédés destinés à susciter notre curiosité. En effet, la dernière phrase de l'incipit laisse le lecteur perplexe et l'incitera aussi à se demander s'il s'agit de faits « réels » ou simplement d'un cauchemar. Après avoir lu ce passage, le lecteur se trouverait dans l'obligation de pénétrer dans les profondeurs de l'histoire pour s'emparer des facteurs principaux qui ont engendré ces évènements :

> Un évènement est considéré comme inattendu lorsqu'il se démarque du fonctionnement habituel (fait de répétitions et de régularités) d'un univers de référence). Or si dans la réalité cet univers est déjà donné (c'est celui dans lequel nous évoluons), dans une fiction il faut construire un monde suffisamment crédible pour que l'effet d'inattendu puisse fonctionner[123].

Dans le même ordre d'idée, et toujours dans le contexte de l'inattendu chez notre auteur, nous tenons à mentionner que la manière de décrire un acte terroriste ou de reproduire des clichés stéréotypiques est loin d'être parmi les caractéristiques principales des œuvres de Yasmina Khadra. Sinon, elles n'auraient pas suscité notre intérêt. En revanche, présenter un

[123] Vincent Jouve, *Pouvoirs de la fiction : Pourquoi aime-t-on les histoires ?,* Paris, Armand Collin, 2019, p. 33.

amoureux de l'art, ou un amoureux de la littérature comme un terroriste peut alimenter notre curiosité et suscitera « sûrement » notre intérêt des causes principales de ce changement inhabituel et complètement inédit. Cette technique et ces choix sont loin d'être anodins. En effet, la philosophie de l'inattendu dans ce choix trouve ses échos dans la présentation de ce type de personnage. Cette représentation se démarque complètement de l'image culturelle et sociale qu'on a du terroriste. Ce dernier est présenté comme quelqu'un qui témoigne une grande haine vis-à-vis de toutes les formes artistiques. Cependant, Nafa Walid, féru d'art se transformant en terroriste est un scénario complètement inédit et inattendu. Par conséquent, l'image du terroriste dans l'écriture de Khadra se veut inhabituelle et ne se fondra en aucun cas dans le décor ambiant[124]. Raison pour laquelle un théoricien comme Vincent Jouve stipule que l'atypique qualitatif résulte d'une caractéristique qui rend la situation unique ou rare dans son type.[125]

Cela dit, nous tenons à garder l'idée que Khadra veille à réserver un minimum de vraisemblance entre la réalité et la fiction qui participeront à surprendre le lecteur ou à ce qu'on appelle *le contrat de lecture*[126]. En d'autres termes, *si notre immersion dans l'univers du récit peut souffrir d'une trop grande invraisemblance, elle est également gênée par la rupture du contrat de lecture*[127].

En outre, son œuvre rompt complètement avec le prévisible. Elle rompt aussi avec l'horizon d'attente du lecteur. Plus clairement, elle n'abuse pas de créer par exemple trop de coïncidences et trop de coups de théâtre qui seront susceptibles de nuire à l'efficacité narrative. De plus, il est vraiment difficile d'imaginer ou d'anticiper la fin de l'histoire quand on

[124] *Ibid,* p. 54.
[125] *Ibid,* p. 55.
[126] *Ibid,* p.*34*.
[127] *Idem ibidem*.

lit Yasmina Khadra. Les fins de ses histoires ont toujours tendance à nous surprendre en ceci qu'elles vont totalement aux antipodes des attentes des lecteurs. De même, la philosophie de la surprise jouit d'une place primordiale dans l'écriture khadraienne. Surprendre est parmi les qualités de son écriture pourvu que le lecteur soit toujours disposé de recevoir avec une grande émotion les évènements clés de l'histoire.

4.2. De l'intérêt recherché à l'émotion suscitée.

L'écriture de Yasmina accorde une grande importance à l'émotion. Ses récits comme, on l'a évoqué, multiplient les procédés du suspens et suscitent chez le lecteur de grandes émotions. Par conséquent, l'écriture de Khadra est loin d'être fade vu la complexité de sa thématique et la nature de ses évènements romanesques. En partant de ce constat, nous pouvons affirmer que les textes de ce romancier visent à accentuer les émotions du lecteur.

D'une manière générale, son écriture présente deux types d'émotions : universelle et anthropologique. Le premier type tient origine de l'écriture universaliste de Khadra. Ce Dernier essaie toujours de nous faire voyager à travers le monde entier. En utilisant le polar, ses œuvres ont toujours intérêt à secouer les lecteurs de différentes nationalités. Nous citons à ce propos le drame qu'a subi Kurt, dans l'*Équation africaine*, quand il a été interpelé par les pirates en Afrique. Quant au deuxième type, Khadra n'a pas oublié de susciter l'émotion du lecteur oriental quand il traite la problématique du terrorisme. Ce dernier ne peut pas rester indifférent vis-à-vis de la scène humiliante[128] qu'a subie le père du jeune bédouin dans *Les Sirènes de Bagdad*.

[128] Voir Partie II pages 129.

Les évènements khadraiens provoquent l'émotion chez le lecteur parce qu'ils coïncident fortement avec le réel. Cela veut dire que ces évènements sont suffisamment crédibles et correspondent à la vie de tous les jours. Dans ce cas, la fiction de Khadra vise à créer une interaction entre la vie fictive et la vie réelle pour légitimer ses évènements en invitant le lecteur à les vivre pleinement. Cela étant dit, les émotions fortes qui émanent de ses œuvres auraient parfois tendance à effacer[129] toute limite existante entre la fiction et la réalité vu l'intensité des évènements « réalistes ». De même, ces émotions seraient intenses lorsqu'elles remplissent plusieurs critères à savoir *La proximité*[130] *et l'improbabilité*[131]. Le premier critère concerne beaucoup plus les personnages qui nous sont familiers. En effet, le narrateur, en mettant en scène un personnage et en nous délivrant son univers intérieur, nous en donne un aspect familier. On s'immerge complètement dans sa psychologie et on sera sensible à ce qui lui arrive (bonheur ou malheur, joie ou tristesse, succès ou échec, etc.) : *[…] plus on en sait sur un personnage, plus il nous est familier, plus on est ému par ce qui lui arrive*[132]. Pour nous contenter d'un exemple, on citera celui du chirurgien Amine Jaafari qui a appris avec tant de bouleversements l'attentat[133] terroriste de sa femme. En tant que narrateur et personnage principal, Amine nous fera vivre avec lui son aventure consistant à chercher la vérité en voulant remonter aux causes de l'acte de sa femme.

[129] L'effacement entre la fiction et le réel tient parfois origine de l'intensité des évènements et de l'émotion suscitée. Un évènement ou une scène marquante nous plonge dans les détails de celle-ci. Dans ce genre de scène, le lecteur sera amené à s'y identifier dans la mesure où il se sentirait concerné. Chaque lecteur donne sa signification personnelle aux faits. En effet, il est des scènes puissantes sur le plan émotionnel qui « attirent » le lecteur à les vivre pleinement comme le monde réel oubliant parfois qu'elles proviennent d'un monde imaginaire ou fictionnel.

[130] *Op.cit.,* Vincent Jouve*, Pouvoirs de la fiction: pourquoi aime-t-on les histoires,* p. 103.

[131] *Idem ibidem*.

[132] *Ibid*, p. 104.

[133] Voir Partie II, P.87.

Les différents évènements — insultes, mépris, humiliation — que subit Amine soulèvent une grande émotion chez le lecteur. L'improbabilité, quant à elle, est considérée également comme un paramètre important visant à susciter l'émotion chez le lecteur.

Dans le monde fictif, l'improbable surgit dans les situations auxquelles le lecteur s'y attend le moins. Le récit de Khadra a cette habitude de nous surprendre par l'improbable c'est-à-dire qu'il brise les attentes stéréotypées que le lecteur peut anticiper. Si nous nous contentons de donner les exemples de *l'Attentat*, le narrateur nous surprend par l'attentat de Sihem alors que le lecteur a complètement écarté cette hypothèse parce que le contexte de la narration n'éveille aucun soupçon concernant cet acte. En apprenant cette nouvelle, l'intensité émotionnelle augmente et participe à renforcer le sentiment d'incertitude.

4.3. Le monologue et le dialogue.

Une autre particularité de l'écriture Khadrienne gravite autour des monologues et des dialogues. En effet, en traitant la problématique du terrorisme, la majorité des personnages terroristes ont souvent le rôle de narrateur. Ils s'impliquent personnellement dans l'histoire et se livrent aux lecteurs. Khadra recourt souvent à cette technique pour établir une relation directe entre le personnage et le lecteur. En effet, le monologue chez notre auteur est doté d'une certaine longueur en ceci que les personnages nous immergent dans les recoins de leurs âmes pour nous faire part de leurs motivations personnelles.

En ce qui concerne notre thématique, l'ex-soldat préfère spécialement employer cette méthode pour établir un « contact » direct entre eux et le narrateur qui s'adresse « directement » aux lecteurs et leur explique la genèse de son acte, le cheminement vers celui-ci. Raison pour laquelle nous remarquerons dans notre analyse qu'il n'y aura que les dialogues et monologues des personnages. Ainsi, le procédé de la

rétrospective est remarquablement présent dans ses récits. Le personnage fait une sorte d'analepse avec l'emploi de l'imparfait pour raconter des évènements qui se sont déjà déroulés. Par conséquent, l'auteur préfère mettre l'accent sur les paroles et les actes des personnages pour que le lecteur arrive à s'emparer de leurs pensées. D'une manière générale, le récit de Khadra est ponctué d'une multitude de dialogues et monologues. Ce récit est entrecoupé par ces deux éléments qui nous confèrent une vision détaillée de chaque personnage. De plus, cette technique permet au lecteur de côtoyer le personnage de près pour saisir ses pensées. C'est au personnage lui-même de se décrire, de parler, d'exposer ses points de vue voire son système de valeur soit par le monologue soit par le dialogue.

Les Sirènes de Bagdad, *Khalil*, *À quoi rêvent les loups* et *les Hirondelles de Kaboul* illustrent l'incarnation du recours permanent au monologue et au dialogue. Mais cela n'empêche pas que « l'action » est aussi prise en considération en ceci qu'elle alimente le suspens qui est un trait phare du roman policier comme le mentionne Rachid Mokhtari en analysant *À quoi rêvent les loups :*

> L'auteur emprunte à la technique américaine le genre dirt à partir duquel il provoque le suspense et actionne ses personnages essentiellement par ce qu'ils font et non par ce qu'ils pensent.[134]

4.4. La violence stylistique de Khadra

L'écriture de Khadra s'inscrit particulièrement dans le roman policier en ceci qu'elle est brutale. L'odeur du sang se ressent à travers ses pages. Son style ne peut être doux alors que les femmes sont violées, les enfants décapités et que le pays saigne. Certains critiques sont allés jusqu'à affirmer que Yasmina Khadra a formé *une syntaxe de sang*[135]. Pendant que

[134] Rachid Mokhtari, *La Graphie de l'horreur*, Alger, Chihab, 2002, p. 138.
[135] Yasmina Khadra cité par Mokhtari Rachid, *La Graphie de l'horreur : essai sur la littérature algérienne* (1990-2000), p.204

l'Algérie saignait et versait abondamment de sang, notre romancier usait de son encre pour retranscrire ces horreurs. L'écriture romanesque reflète la situation de l'époque. De ce fait, l'époque façonne la manière dont les écrivains abordent les différents sujets. En d'autres termes, il existe une convergence étroite entre le style adopté et l'époque vécue. Tel est le cas de la syntaxe sanguinaire de l'ex-soldat. Face à l'horreur, aucune écriture ne peut être douce. Ce faisant, les images et les métaphores de Khadra interprètent fidèlement la barbarie qui secoue le monde sans euphémisme aucun : *Alger est à feu et à sang*[136] son champ lexical n'est pas clément. Ses mots étonnent, ébranlent, et choquent le lecteur. Pour illustrer cela, nous nous référons à une scène marquante dans le roman *À quoi rêvent les loups* où l'on décrit la barbarie et l'injustice de la mentalité terroriste. Il s'agit, dans cette scène, d'un vieillard généreux, humble qui a accueilli Salah L'Indochine (le terroriste). Profitant de la nativité de ce vieillard, le terroriste sans compassion aucune n'a hésité à lui trancher la gorge :

> « Joignant le geste à la parole, il le saisit par la peau du crâne, lui renversa la tête en arrière et lui trancha la gorge si profonde que la lame brisa les vertèbres cervicales. Une puissante giclée de sang le gifla. Salah L'Indochine la savoura pleinement en se cabrant comme sous la décharge d'un orgasme »[137].

C'est pourquoi A. Cheniki dit : *la littérature marque une relation cathartique avec le réel. Écrire, c'est exorciser l'horreur sans tomber dans un pessimisme ambiant caractérisant un certain nombre de textes romanesques*[138]. Pour appuyer ce qu'on vient de dire, voici quelques images tirées de ses romans :

> Un groupe d'intégristes a dressé un faux barrage par la route de Sidi Lekbir. On a tiré sur l'autocar sans sommations. (…) On a enlevé 7 femmes et 13 enfants. On les

---

[136] *Op.cit.,* Yasmina Khadra, *Les Angneux du seigneur*, p.51.

[137] *Op.cit.,* Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups*, p.384.

[138] Ahmed Cheniki, « *Yasmina Khadra : un pseudonyme pour un officier supérieur de l'ANP* », in Le quotidien d'Oran du 13/01/2001

> a retrouvés, deux jours plus tard, dans un puits, égorgés deux. (*L'Automne des chimères p. 133*)
>
> Des photos insoutenables montrent des enfants égorgés, des femmes violées, des vieillards décapités, des mères des soldats écartelés, d'illustres bougres suppliciés. (L'Automne des chimères p. 161)

Ces trois tableaux si sombres[139], teintés de sang et de malheurs, traduisent le drame algérien présent pendant des années. Aucune catégorie n'a été épargnée par ces drames inhumains. De même, la violence langagière est fortement présente parce qu'elle relate des scènes horribles et atroces qui se sont passées en Algérie. Yasmina Khadra ébranle le lecteur par cette violence pour qu'il voie réellement et prenne conscience de ce qui s'est déroulé en Algérie. En effet, cette écriture a intrigué quelques critiques par sa dureté. Nous citons à titre d'exemple Aicha Kassoul qui dit : *Il nous est alors difficile d'intégrer ce texte (Les Agneaux du seigneur) dans le genre « roman » tant est visible la transcription directe de la réalité et tant le caractère informationnel prend le pas sur toute recherche esthétique.*[140]

4.5. La thématique du terrorisme : quand la reprise récurrente devient une complexité

> J'ai ainsi consacré entièrement mon temps à l'étude du phénomène intégriste, de ses premiers balbutiements à ses effroyables cris de haine qui, aujourd'hui, retentissent encore dans les nuits de nos contrées pour couvrir les hurlements des femmes et des enfants que l'on massacre avec une rare bestialité. J'ai été témoin d'un grand nombre d'horreurs. J'ai écrit les grandes lignes de mon livre sur les lieux mêmes du crime. J'y suis encore, debout dans notre tragédie comme un phare dans les ténèbres, essayant de projeter une lumière intermittente sur les flots de sang et de larmes qui irriguent notre bonne vieille terre de Numidie. Aussi, les rumeurs, qui

[139] Il existe plusieurs autres scènes qui démontrent la barbarie subie par les terroristes. Nous citons un autre exemple : « Cinq hommes, dont trois décapités, sont étendus au milieu d'un maigre troupeau de chèvres décimé. Ils sont nus, et leur chair porte de profonde traces de torture. Couchés l'un à côté de l'autre, un jeune garçon et une petite fille se tiennent par la main. On les croirait en train de rêvasser. Si seulement leur frêle cou n'avait pas été profané par la lame d'un sabre ou d'une machette ». In *Les Agneaux des seigneurs* p.219.

[140] Aicha Kassoul. *"Yasmina Khadra, effet de fiction et de réel / A quoi rêve l'agneau "*, in El Watan - 30 juin 2005.

> circulent à propos de mon identité, ne doivent, en aucun cas, occulter ma crédibilité[141]

comme nous l'avions signalé plus haut que la thématique du terrorisme trouve un écho considérable dans l'écriture khadraienne.

Aborder ce sujet dans la plupart de ses écritures ne renvoie pas, *a priori*, à la redondance, mais plutôt à la complexité. La thématique est certes complexe au point de ne pas arriver à en trancher même la définition et la désignation. De même, il serait fâcheux selon notre vision et celle de l'auteur de résumer ou de « compresser » tout un phénomène social complexe dans une ou deux œuvres. Nous ne cesserons de le mentionner et de le constater : il existe plusieurs facteurs et plusieurs causes de la genèse du terrorisme. Chaque facteur est incarné par une situation ou un personnage. Les réduire ou les compresser en une seule œuvre engendrerait une insuffisance intellectuelle chez le lecteur. Raison pour laquelle nous attribuerons le substantif « complexe » à ce phénomène. Alors qu'est-ce que la complexité thématique ?

Prenons comme point de départ le substantif « complexe ». Selon Kolmogorof : *le complexe est l'incompressible*[142]. Une thématique complexe nécessite qu'on l'aborde sous plusieurs angles. La complexité du terrorisme a poussé Yasmina Khadra à étendre le choix de cette thématique à plusieurs œuvres en vue de comprendre la genèse de ses actes. Il aurait pu se contenter d'aborder cette thématique dans une œuvre, mais comme nous l'avons mentionné, plusieurs détails auraient échappé au lecteur. Ces détails auraient pu constituer des éléments clés de la compréhension de ce phénomène. Par conséquent, il serait impossible de condenser toutes les descriptions et toutes les causes des personnages mis en scène par Khadra.

---

[141] Site officiel de Yasmina Khadra, le 6 novembre 1998 France Inter Dédicace de l'auteur.
[142] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Pouvoirs de la fiction* : *Pourquoi aime-t-on les histoires* ?, p. 50.

De Sihem à Khalil et en passant par Nafa Walid ainsi que le jeune bédouin dans *Les Sirènes de Bagdad*, chaque œuvre transporte un secret et une nouveauté particulière. Les raisons qui ont incité Nafa à embrasser le terrorisme ne sont pas celles de Sihem et ainsi de suite. Nous voulons dire par cela que l'œuvre de Khadra ne peut pas compresser ce phénomène sans sacrifier une ou des informations essentielles. C'est pourquoi cette thématique est présente dans la quasi-totalité de ses œuvres vu son importance et sa complexité.

En somme, la reprise de cette thématique souligne un processus complexe qui s'efforce de mettre en évidence les enjeux et les mécanismes de la radicalisation dont les tentacules s'étendent dans plusieurs romans. Tout en dénonçant les exactions des terroristes, Khadra invite le lecteur à explorer leurs mentalités et tente ainsi, à travers la fiction, de répondre implicitement à des questions telles que : comment et pourquoi devient-on terroriste ? Quels sont les facteurs déterminants dans le processus de la radicalisation ? C'est à ces questions que nous allons tenter de répondre dans le chapitre suivant en commençant par le facteur politique.

Partie II :
LE TERRORISME SOUS LE REGARD DE YASMINA KHADRA

Comme on l'a abordé dans le chapitre précédent, l'obsession de Khadra pour le terrorisme a permis d'aboutir à un travail d'analyse exhaustif sur cette question. Celui-ci présente la particularité d'être segmenté. En effet, chaque roman de Khadra s'intéresse principalement à l'un des facteurs susceptibles de mener un individu à se radicaliser, voire à embrasser le terrorisme. Cette partie se veut à la fois révélatrice et explicative des facteurs susceptibles de mener tout individu à l'embrigadement djihadiste. Cette complexité thématique nous confère un aperçu détaillé du processus de la radicalisation qui demeure assez complexe. Ayant examiné tous les romans de Yasmina Khadra — qui ont traité cette thématique — nous avons bien remarqué que selon lui, ce processus jouit d'une complexité particulière et nous éloigne des interprétations simplistes consistant à condamner la conséquence de l'acte sans comprendre les causes intrinsèques et extrinsèques de sa genèse. Notre approche, consistant à saisir les mécanismes de l'embrigadement djihadistes, va côtoyer de près les protagonistes de ces actes. Bien qu'ils soient fictifs, ces acteurs terroristes inspirés de la vie réelle vont nous « avouer » certains secrets concernant leurs motivations. Nous commencerons par le facteur politique qui met en évidence le climat international tendu. Ce dernier cause plusieurs attentats terroristes. Ensuite nous interrogerons le facteur familial. Nous examinerons aussi le facteur psychosocial et la ségrégation socioéconomique en soulignant leur influence sur les individus. Nous terminerons avec le facteur religieux.]

1. Le facteur politique.

> Les œuvres de Y.Khadra ont pour particularité première d'être ancrées dans un contexte politique identifiable qui, loin de n'être qu'une toile de fond au sein de cet espace romanesque, se manifeste comme l'objet majeur abordé par ces textes[143].

Le contexte politique et les guerres internationales qui déchirent le monde depuis le début du XXIe siècle accélèrent le processus de la radicalisation. La période succédant les colonisations connues par le monde oriental favorise l'émergence de plusieurs candidats à l'acte terroriste. Face à ce contexte délicat, les attentats n'ont cessé de se multiplier. Le sentiment d'injustice teinté de haine à l'encontre du colonisateur les incite à réagir en usant, parfois, d'une extrême violence pour satisfaire leurs désirs de vengeance. Actuellement, le contexte international est très tendu, en l'occurrence entre l'Orient et l'Occident. Le conflit israélo-palestinien et l'invasion de l'Irak par les États-Unis semblent être deux éléments déclencheurs d'une vague terroriste qui connait, surtout ces dernières années, une expansion considérable. Parler du facteur politique reviendrait d'abord à mettre en évidence la mésentente classique entre le monde oriental et occidental. Cette mésentente n'est pas sans conséquence. Au contraire, ses répercussions sont d'une extrême dangerosité, car elle donne naissance à plusieurs organisations terroristes qui, pour se venger, recourent à la violence pour assouvir leur désir de vengeance par rapport à l'injustice qu'ils perçoivent avoir subi. Un chercheur comme François Burgat établit un lien causal entre le terrorisme d'aujourd'hui est les interventions militaires illégales dans le passé récent. La colonisation des puissances mondiales engendre sur leurs territoires plusieurs actes dotés d'une extrême violence. D'après lui :

> L'islamisme armé contemporain est une réaction directe aux effets de la colonisation et ne saurait être compris sans une prise en compte de sa dimension

---

[143] *Op.cit.*, Louisa Kadari, *De l'utopie totalitaire aux œuvres de Yasmina Khadra : approche des violences intégristes,* p.39.

> idéologique. Le djihadisme ne serait donc ni une traduction en actes du Coran ni un simple réflexe mortifère de révolte générationnelle. Il s'agirait d'un combat politicomilitaire fondé sur une lecture tiers-mondiste et antiimpérialiste[144]

À la suite de cette introduction, de nombreuses questions s'imposent à nous à savoir : en quoi la querelle entre l'Orient et l'Occident peut-elle engendrer les terroristes ? Et quelle est la relation entre le terrorisme et la politique internationale ? Essayons d'y répondre.

1.1. Le terrorisme, le symptôme d'une opposition entre l'Orient et l'Occident ?

Connu par ses approches inédites, le romancier algérien nous habitue dans son écriture, en restant objectif, à jeter la lumière sur les civilisations orientales et occidentales. Il se concentre aussi sur la fracture qui divise l'ordre géopolitique en deux pôles opposés culturellement, idéologiquement, et surtout géographiquement. Cette fracture, exprimée dans son polar, est caractérisée par l'inédit et l'insolite :

> Amener deux civilisations qui se méconnaissent à entrevoir une autre issue que la violence, c'est la voie que s'est fixée Yasmina Khadra… La langue de Yasmina Khadra pétrit le français dans la glaise de l'arabe parlé. Elle surprend par ses images, enchaine comme une respiration : le lecteur devient littéralement le narrateur, il va rouler avec lui au bord du gouffre.[145]

La première trilogie de Yasmina Khadra sur le terrorisme examine la relation tumultueuse entre l'Orient et l'Occident[146]. Dans ses ouvrages, il aborde la thématique du terrorisme sous un angle international, là où en Algérie, il explique la genèse locale du terrorisme. Ses œuvres constituent

---

[144] Xavier Crettiez, Bilel Ainine, *« Soldats de Dieu » : Paroles de Djihadistes incarcérés*, Paris, L'Aube, 2017, p.12.
[145] Nadine Sautel, *Le Magazine Littéraire*, Octobre 2006.
[146] Le conflit entre l'Orient et l'Occident s'est accéléré dernièrement avec les attentats terroristes perpétrés par des individus appartenant au monde oriental : Palestine, Irak, et Syrie. En effet, le paysage occidental a tendance à qualifier que l'individu oriental possède une seconde nature qui est le terrorisme. Raison pour laquelle Yasmina Khadra a écrit sa trilogie pour démontrer les causes réelles de son avènement. De plus, il explique à travers ses œuvres que les interventions politico-militaires occidentales en Orient participent grandement à inciter les gens à réagir par le canal de la terreur.

un travail de généalogie, il déploie plus d'effort à mettre en lumière les causes primaires que les conséquences du terrorisme. De plus, l'auteur de l'*Attentat* tente dans ses romans d'apaiser[147] ce malentendu en présentant à travers la magie de son imagination des scènes réalistes qui démontrent le cheminement que ses personnages ont dû traverser pour embrasser la violence. Cela dit, Khadra, ne tente en aucun cas de justifier la violence ou les attentats terroristes. Au contraire, il les condamne fermement. Cependant, il essaie d'expliquer à l'Occident que le monde oriental n'enfante pas des terroristes. Les radicaux, selon lui, sont avant tout des êtres humains que les circonstances ont poussés à devenir des terroristes :

> À travers mes livres, je prends l'Occidental par la main et je l'emmène au commencement du malentendu, au plus proche de cet homme qui, un jour, décide de se faire sauter au milieu d'innocents. Je le sensibilise et lui prouve que ce monde-là ne traverse pas une crise idéologique, mais politique. Il y a une mal gouvernance voire une non-gouvernance. Ceux qui sont censés protéger les peuples, les orienter, leur proposer un projet de société ont d'autres chats à fouetter. Au lieu de bâtir des nations, ils se construisent des fortunes personnelles et des palais pour rois fainéants[148].

Nous déduisons donc de cet entretien que Yasmina Khadra s'inscrit dans une optique de réconciliation. En tant qu'écrivain, il essaie d'expliquer au monde occidental la genèse de la radicalisation et du terrorisme ainsi que les facteurs incitateurs. Yasmina Khadra ne considère pas le terrorisme comme une pathologie, mais comme une problématique sociologique et psychologique qui ne peut être comprise qu'en s'efforçant

---

[147] Mais cela n'empêche Yasmina Khadra de mentionner la haine qu'éprouve le monde oriental à l'égard de l'occident. Il représente deux univers opposés : l'Occident et ses exactions et l'Orient et sa haine développée à cause des théories complotistes. Notre auteur condamne fermement cette dernière habitude qu'il associe aux extrémistes religieux qui voient l'Occident comme la source du malheur. Nous citons à titre d'exemple cette citation tiré de son roman *Les Hirondelles de Kaboul* de la page 74 : « *L'Occident a péri, il n'existe plus. Le modèle qu'il proposait aux nigauds a failli. […] L'Occident est foutu, il est bel et bien crevé, sa puanteur asphyxie la couche d'ozone. C'est un univers mensonger […] Il croit son économie en mesure de le mettre à l'abri ; il croit nous impressionner avec sa technologie de pointe, intercepter nos prières avec ses satellites* ».

[148] Christine Rousseau, « *Yasmina Khadra : Aller au commencement du malentendu* », in *Le Monde*, 2006, [En ligne], https://www.lemonde.fr/livres/article/2006/09/28/yasmina-Khadra-aller-au-commencement-du-malentendu_817959_3260.html (Consulté le 27 Mars 2020).

de saisir le contexte qui a mené le terroriste à son passage à l'acte. Raison pour laquelle il met en évidence ces facteurs contextuels en vue de les transmettre au monde occidental. Bien qu'on ne puisse pas délimiter l'étendue du lecteur occidental, l'auteur algérien vise à remettre en cause certaines images stéréotypées qui s'incrustent dans le subconscient de l'Occident. En d'autres termes, ce romancier ne s'adresse pas à un groupe bien précis, mais à une culture voire à une civilisation. Ajoutons à cela qu'il se met parfois dans la peau des terroristes et nous révèle leur univers intérieur afin de nous permettre d'appréhender leurs motivations personnelles :

> Certains croient que le terrorisme est une seconde nature chez les Arabes et les musulmans. Or, ce sont précisément ces derniers qui en souffrent le plus et qu'on essaie d'isoler ainsi dans leur tragédie. J'essaie de lutter contre cette idée et aussi celle qui veut présenter le terroriste comme un cas pathologique. Il n'y a rien de pathologique. Ce sont simplement des êtres qui, à un moment donné, ne sont plus interpelés par leurs rêves. Ils divorcent d'avec eux et le monde. Ils sont dans la nuit la plus opaque et veulent en finir. Alors, ils se suicident en emportant des vies innocentes avec eux. Un attentat est l'aboutissement d'un long processus[149].

Comme on l'a dit plus haut, Yasmina Khadra tente à travers sa trilogie de lever plusieurs malentendus et corriger des stéréotypes sur le monde oriental. La thématique du terrorisme, bien qu'elle abonde les écrits de Khadra, se veut tout d'abord révélatrice de plusieurs vérités. Selon lui, un arabe ou un musulman (qui sont toujours taxés de terrorisme et de radicalisation) ne nait pas terroristes, mais il le devient malgré lui. Les pressions et les humiliations extérieures qui sont attentatoires à son amour-propre et qui touchent à sa patrie favorisent son processus de radicalisation[150]. C'est pour cette raison que la thématique du terrorisme selon Khadra est dotée d'une certaine profondeur, car l'auteur des *Sirènes*

[149] *Idem, ibidem.*

[150] Ceci étant dit, le processus de radicalisation ne devrait pas obligatoirement passer par ce chemin. Il existe plusieurs facteurs comme on l'a mentionné à plusieurs reprises. Cependant, le facteur politique pourrait nous expliquer les actes et les intentions de certains terroristes à l'instar de Sihem.

de Bagdad interroge le phénomène en examinant chaque motif possible de la radicalisation.

1.2. *L'attentat* : de la recherche de la liberté au sacrifice suprême.

> On ne parlera pas ici de beauté, le terme serait à juste titre déplacé. Mais L'attentat frémit de vérité humaine. Ne cède rien de cet humanisme lucide qui anime chacun des livres de Yasmina Khadra. Il confirme un art magistral de se saisir d'un sujet brulant et de le mettre en scène, jusque dans ses plus insupportables contradictions.[151]

Au travers de ses écrits, l'auteur de *L'Attentat,* comme on l'a mentionné, ne tente en aucun cas de justifier les actes terroristes exercés par des radicaux : la terreur ne pourra jamais être justifiée. Néanmoins, il essaie de remonter aux causes et aux motivations personnelles (en réalisant un travail de généalogie) qui incitent tous les individus à embrasser cette idéologie meurtrière. Pour accomplir ce travail généalogique, il retrace le parcours de ces personnages.

Nombre d'attentats qui secouent l'Occident seraient parfois liés, de près ou de loin, à des interventions militaires occidentales dans le Moyen-Orient. Nous avons décidé d'interroger deux romans essentiels qui portent sur cette thématique. Il s'agit des *Sirènes de Bagdad* et de *l'Attentat*.

Avant d'analyser *l'Attentat* et les autres œuvres de Khadra, nous allons recourir à des outils méthodologiques et analytiques pour accéder à leurs significations. Le texte de Khadra comme les autres œuvres n'est pas facilement accessible. Il a besoin d'une lecture à la fois avertie et éveillée pour accéder à ses secrets. C'est la raison pour laquelle nous devons recourir à ces outils pour réaliser un travail *d'interprétation*[152] et

[151] J.C Lebrun, in *L'Humanité*, 14 octobre 2005.

[152] Le travail d'interprétation d'une œuvre littéraire suppose alors de chercher le sens pertinent, c'est-à-dire celui que l'auteur a souhaité insuffler à son travail. Une interprétation correcte doit obligatoirement correspondre au sens voulu par l'auteur. Raison pour laquelle un théoricien comme Eco stipule que « l'interprétation a pour but de chercher ce que l'auteur veut réellement dire ». Umberto Eco, *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1990, p.40.

d'explication[153]. Chaque roman de notre auteur détient une part de vérité à dégager et une vision du monde à présenter. Dans ce qui va suivre, nous allons présenter la théorie des valeurs qui nous aiderait à identifier et à analyser *l'Attentat* et les autres œuvres. La présentation de cette théorie sera entrecoupée et alternée avec les extraits que nous aurons choisis pour les analyser. Choisir la poétique des valeurs au détriment d'une autre théorie ne veut absolument pas dire qu'une théorie est mieux qu'une autre, mais il est question d'une harmonie entre le contenu des œuvres et le but d'une approche donnée. C'est pourquoi chaque angle de recherche nécessite une approche particulière.

Il est évident que l'*Attentat* contient plusieurs valeurs liées au terrorisme politique. Avant de commencer notre analyse, nous tenons tout d'abord à clarifier le terme « valeur » qui prend une tout autre dimension dans la critique littéraire. Parmi les théoriciens qui se sont intéressés aux valeurs textuelles et à l'idéologie du texte, nous citons Vincent Jouve et Phillipe Hamon. Jouve a élaboré une théorie critique à travers laquelle il examine les valeurs textuelles. Jouve nous fournit des outils analytiques à travers lesquelles nous pouvons nous emparer de l'idéologie du texte. Dans son ouvrage *Poétique des valeurs*[154], il propose un nouveau regard consistant à interroger le texte littéraire d'un point de vue idéologique. La

[153] L'explication est le dernier stade de l'analyse. Expliquer un passage consiste à remonter à l'origine de sa création. Cela se fait avec la prise en compte de plusieurs facteurs (historiques, sociaux, économiques). Pour expliquer une œuvre littéraire, il faut, comme on l'a dit précédemment, mener un travail d'éclairage sur le contexte de la création de l'œuvre. Le travail de l'explication se fait également à l'aide de plusieurs interrogations : quel est le contenu du texte ? pourquoi présente-t-il ce contenu ? quelle est l'intention de l'auteur à travers ce contenu ? En effet, en partant de ces interrogations, le lecteur mènera ses investigations concernant les circonstances de production de l'œuvre pour qu'il puisse en expliquer le contenu. Dans notre cas, l'éclairage sociohistorique et l'enquête que l'on mènera à l'égard des personnages nous aidera à bien expliquer les textes de Yasmina Khadra.

[154] Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, Paris, PUF, 2001.

philosophie de V. Jouve consiste à mener une analyse textuelle pour dégager « *les valeurs* » véhiculées par un texte littéraire :

> À la lecture d'un récit, nous avons le sentiment que le narrateur, en nous racontant une histoire nous transmet aussi, une conception du bien et du mal, du licite et de l'interdit bref un univers de valeur.[155]

Ainsi, la valeur est une vision du monde qui peut être transmise soit par un narrateur, soit par des personnages. En effet, un texte littéraire est un ensemble de visions du monde. Le narrateur, en mettant en scène des personnages, véhicule de son côté des visions du monde qui peuvent être homogènes ou hétérogènes. V. Jouve accorde une grande importance aux personnages qui sont considérés comme porteurs de sens. Un personnage peut en effet transmettre ce sens, ou ces valeurs, à travers ses comportements, ses déclarations ou ses prises de position.

Précisons encore qu'une valeur ne désigne pas forcément un principe idéal ou une vertu noble. Une valeur signifie une pensée ou une vision du monde, indépendamment de la morale. *Écrire, c'est (entre autres) produire du sens, et le sens est toujours situé. Dans la mesure où elle exprime quelque chose, l'œuvre témoigne donc de valeurs*[156].

Vincent Jouve, en s'inspirant des travaux de P. Hamon, en l'occurrence *Texte et idéologie*[157], et des travaux de Suzan Suleiman, notamment *Le roman à thèse*[158], a pu mettre à notre disposition des outils qui nous permettent d'accéder au sens du texte. Avant de citer ces outils, il nous semble judicieux d'évoquer l'origine des valeurs qui *affleurent dans le texte*[159]. En d'autres termes, le texte littéraire construit ses valeurs en

---

[155] *Ibid.*, *La quatrième de couverture*.
[156] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Valeurs littéraires et valeurs morales : la critique éthique en question*.
[157] Philipe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, 1984.
[158] Rubain Susan Suleiman, *Le Roman à Thèse ou l'autorité fictive,* Paris, PUF, écriture, 1983.
[159] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, p. 15.

dépassant ses propres frontières. Il construira ses valeurs soit en reprenant des valeurs sociétales préexistantes, soit il proposera à son tour des valeurs originales et inédites.

Il y a des techniques qui permettent à tout texte et discours d'afficher leurs systèmes de valeurs au niveau local, c'est-à-dire textuel. Chaque vision du monde proposée par un personnage à travers ce texte est ainsi à analyser. Dans un texte littéraire, rien n'est dit d'une manière hasardeuse. Les mots, les thèmes et les termes employés par chaque personnage sont déterminants pour identifier l'idéologie ou les valeurs qu'il défend. À la lecture de chaque récit, le lecteur averti parvient à identifier ces valeurs pour s'emparer de la vision du monde du personnage et même du narrateur. Cette, manifestation des valeurs au niveau local est appelée, pour reprendre les termes de V. Jouve, « *points valeur*s »[160]. Il existe plusieurs manières de véhiculer les valeurs dans un texte. V. Jouve propose, dans son ouvrage *Poétique des valeurs*, quatre paramètres fondamentaux nous permettant de dégager le système de croyances de chaque discours. Il s'agit des plans sémantique, syntaxique et pragmatique.

Commençons par l'*Attentat* qui est une œuvre majeure de Yasmina Khadra et qui s'inscrit, comme nous l'avons souligné, dans le conflit entre l'Orient et l'Occident. L'histoire nous plonge dans un drame inattendu. Partagé entre Tel-Aviv et la Palestine, l'écrivain algérien présente Amine Jaafri chirurgien menant une vie paisible et moderne à Tel-Aviv et sa femme Sihem entourée de mystère. Le couple menait une vie tranquille jusqu'à ce qu'un grand drame vienne chambouler la quiétude du docteur. Un jour dans son cabinet, Tel-Aviv, a assisté à un attentat terroriste qui a mis fin à la vie de plusieurs personnes. Le chirurgien devait répondre au devoir de sa profession en soignant les victimes de cet attentat. Après une

[160] *Ibid.*, p. 35.

laborieuse journée, il rentre chez lui. Sa maison est déserte de sa femme qui est partie rendre visite à sa famille à Kafar-Kanna en Palestine.
Au milieu de la nuit, il reçoit un appel de la part Naveed Ronnen, un haut fonctionnaire de la police qui l'a urgemment convoqué. Contre toute attente, Amine a découvert que l'auteure de l'attentat fut sa femme. Frappé d'étonnement et de bouleversement, Amine ne pouvait que démentir cette nouvelle foudroyante. Cependant, le corps qu'on lui a montré est bel et bien celui de sa femme. En rentrant chez lui, il a trouvé une lettre écrite par sa femme qui confirme l'hypothèse de la police. Sihem s'est excusée de son acte en insinuant que sa vie est déserte de bonheur tant que sa patrie est violée par les sionistes.

Ne pouvant rester impuissant face à ce drame, Amine part à la recherche de la vérité en voulant remonter aux causes principales de l'endoctrinement de sa femme. Il est persuadé que son acte (celui de sa femme) n'est nullement volontaire. Il a l'intime conviction qu'elle s'est fait manipuler par les islamistes. Sa recherche de vérité est entravée par plusieurs obstacles. En mettant les pieds dans son village natal, il est traité d'homme de service qui a tourné le dos à la cause palestinienne (parce qu'il vit au sein de la communauté juive). Ce faisant, Amine part à Bethléem pour rencontrer le Cheikh Marwan. Il s'agit d'un imam intégriste qui donne sa bénédiction aux Kamikazes. Ses tentatives sont vouées à l'échec. Quelques jours après, Amine tombe sur une photo qui réunit sa femme et son cousin Adel. De ce fait, il part rencontrer Adel. De là, son cousin lui avoue clairement que Sihem a préféré le sacrifice suprême pour son pays.

En partant de ce résumé, nous allons essayer de mener une analyse détaillée du parcours de Sihem qui nous permettra de dégager les motivations personnelles qui l'ont amenée à commettre cet attentat terroriste. Premièrement, il faut rappeler que le conflit israélo-palestinien remonte à plusieurs décennies. L'oppression vécue par la population

palestinienne est à l'origine de plusieurs attentats terroristes et joue un rôle déterminant quant au processus de radicalisation.

Cela dit, tout peuple colonisé considère qu'il y a une sorte d'injustice exercée à son égard. Plus clairement, ces circonstances font naitre chez chaque individu un furieux désir de vengeance contre tout ce qu'il a subi depuis son jeune âge. Tel est le cas de Sihem, fille de la colonisation israélienne dont nous allons dresser *le portrait intentionnel*[161]. Nous réaliserons également celui de son mari du fait de l'intérêt qu'il représente en tant que témoin *a posteriori* des motifs de passage à l'acte de son épouse. Nous faisons appel à la conception de Greimas et à son programme narratif pour mieux cerner l'histoire sur le plan des valeurs.

À la lumière de ce qui précède, nous allons essayer d'analyser le parcours d'Amine. Ce dernier joue le rôle de l'enquêteur qui aura pour mission la recherche du coupable qui a endoctriné son épouse. L'investigation menée par Amine nous renseignera davantage sur les valeurs et les motivations intrinsèques qui ont conduit Sihem à la dérive. En dépit de son rôle d'enquêteur, on revient ici sur la particularité de l'écriture de Khadra qui « engage » en quelque sorte Amine pour trouver le coupable alors que celui-ci ne semble pas disposer des compétences nécessaires à élucider ce crime. Il exerce le métier de chirurgien, mais il se trouve soudainement dans l'obligation d'être enquêteur pour résoudre le mystère de sa vie.

L'histoire qui gravite autour de l'attentat de Sihem nous met face à deux personnages principaux. Sihem incarne le terrorisme et la vengeance qui la motivent tandis qu'Amine, son mari, incarne la paix et la tranquillité.

[161] La théorie de Vincent Jouve concerne aussi l'analyse des actions des personnages. Il a élaboré le portrait intentionnel qui regroupe quatre éléments : action, motif, mobile et rôle.

Bien que chirurgien, Amine, est représenté comme un personnage modeste, neutre aspirant à une vie paisible sans le moindre souci.

La comparaison entre ces deux portraits nous mène à énoncer plusieurs observations. Il en ressort que les deux personnages ont des valeurs opposées.

Sur le plan de l'*action*[162], si Sihem avait choisi de commettre cet attentat terroriste, c'est qu'elle souffrait, depuis son jeune âge, de l'humiliation et de l'oppression causées par la colonisation israélienne. Quant à Amine, son voyage jusqu'en Palestine pour chercher les causes de la mort de sa femme, et ce en dépit des difficultés et des risques qu'un tel itinéraire représente, reflète son amour et son dévouement à son égard.

Concernant les *motifs*[163], nous constatons que la haine et l'humiliation ont poussé Sihem à se faire exploser dans un dessein de vengeance. Amine, lui, a démenti toute idée stipulant que cet attentat était un acte volontaire entrepris par sa femme. Il entretient la conviction que Sihem a été endoctrinée et piégée par les islamistes. Son amour et sa tolérance lui ont intimé de rechercher inlassablement le moindre élément susceptible de lui permettre de reconstituer la réalité sur l'attentat commis par sa femme. Raison pour laquelle il a renoncé à son travail et à son confort : pour apaiser la douleur du deuil qui le tenaille.

Le *mobile*[164] de Sihem renseigne sur sa fragilité psychologique et témoigne d'une angoisse intense, imputable à des évènements traumatisants, ainsi que d'un sentiment de profonde injustice qui a motivé son militantisme, puis sa radicalisation. Dans le résumé, nous avons évoqué le détail de la vie apaisée que menait Sihem avec son mari. Cette

[162] *Ibid.*, p. 57.
[163] *Idem ibidem.*
[164] *Idem ibidem.*

tranquillité n'a malheureusement pas su compenser son besoin de réparation, son désir de justice ou de vengeance ; elle finit dès lors par y succomber.

Concernant Amine, il est frappé d'étonnement. Sa vie, complètement bouleversée par l'action irrémédiable de sa femme, s'échine désormais à connaitre la vérité sur cette affaire, même au prix d'une prise de risques considérables, notamment en Palestine. En effet, son ébaubissement témoigne de son pacifisme et de l'amour qu'il porte à sa femme. Il ne peut admettre que celle-ci ait pris librement une telle décision. Le passé de ce personnage reposait sur une vie tranquille, mais sa décision de ne pas croire les conclusions de l'enquête et d'en mener une à son tour n'est plus vraiment cohérente avec l'aspiration à la vie qu'il menait.

On peut aussi supposer qu'il est incrédule, et probablement biaisé par l'affection sans réserve qu'il portait à son épouse. Amine, malgré ses origines palestiniennes est totalement intégré dans la société israélienne. Il n'est animé par aucune haine ni désir de vengeance consistant à tuer les innocents contrairement à sa femme[165].

Après avoir cité les actions du personnage pour nous initier à l'histoire, nous allons analyser les propos de Sihem d'un point de vue sémantique et syntaxique pour dégager les motivations personnelles qui l'ont conduite à commettre cet attentat terroriste. Pour rappel, Sihem a laissé une lettre brève à son mari où elle lui fait part de ses motivations personnelles :

> À quoi sert le bonheur quand il n'est pas partagé, Amine, mon amour. Mes joies s'éteignaient chaque fois que les tiennes ne suivaient pas. Tu voulais des enfants.

[165] Pour plus d'information sur l'intrigue de l'histoire voir 1.4 page 117 : les valeurs défendues par le texte.

> Je voulais les mériter. Aucun enfant n'est tout à fait à l'abri s'il n'a pas de patrie… Ne m'en veux pas[166].

Si nous nous référons à la théorie de Jouve dans la *Poétique des valeurs*, nous constaterons que ce passage révèle l'univers des valeurs de Sihem. Tout d'abord, le plan sémantique interroge le thème et les mots de l'interlocuteur. En effet, le plan sémantique est un paramètre important qui consiste à donner une idée claire sur les valeurs de chacun : le narrateur comme le protagoniste. Pour s'emparer de la vision du monde d'un personnage, il y a des éléments qui doivent être pris en compte, à savoir : les mots employés, les termes choisis, et les thèmes abordés. Ce plan permet de déceler la subjectivité de chaque personnage à travers ses termes et ses thèmes. Cette subjectivité se ressent en premier lieu à travers la thématique abordée par chaque personnage. La préférence d'aborder un sujet au détriment d'un autre, témoigne du centre d'intérêt du personnage, et ce centre d'intérêt renvoie forcément à un système de valeurs précis. *Choisir de parler de tel sujet plutôt que de tels autres témoigne de préférences qui nécessairement renvoient à des valeurs*[167].

Le contenu abordé par chaque personnage est un élément important consistant à nous renseigner sur sa vision du monde. Outre la thématique ou « le contenu », il existe également d'autres éléments importants ; à savoir : *le registre de langue*, *les images et les expressions évaluatives*[168].

Ces éléments sont aussi importants dans la mesure où ils peuvent nous donner accès à la vision du monde des personnages. Quant au roman que nous étudions, nous avons vu dans le résumé que Sihem a commis un acte terroriste sans avoir éveillé la moindre inquiétude de la part de son mari. Ce dernier n'a soupçonné, au départ et au moment où il a appris la nouvelle bouleversante, aucune velléité terroriste, jusqu'à ce qu'il

[166] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *L'Attentat,* p. 124.
[167] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, p. 37.
[168] *Idem ibidem*.

découvre à travers la lettre de sa femme qu'elle avait volontairement commis cet acte.

Si nous analysons ce passage d'un point de vue sémantique, nous remarquons que Sihem a commencé sa lettre par une phrase interrogative : *À quoi sert le bonheur quand il n'est pas partagé, Amine, mon amour ?* Sihem s'interroge sur l'utilité d'un bonheur matériel et d'une vie aisée dépourvue de l'essentiel : la patrie. Le confort de la vie qu'elle menait n'avait pas de sens si sa patrie était colonisée. Sihem pense à ses compatriotes et au quotidien sanglant de son pays. Elle n'arrive pas à partager le « bonheur » matériel offert par son mari quand sa patrie baigne dans le sang. Raison pour laquelle elle pose cette question philosophique et rhétorique.

À travers cette question, le message de Sihem met en évidence que le bonheur ne devrait en aucun cas être unilatéral ; la suite de la vie de Sihem ne sera pas envisageable si le bonheur de son mari n'est pas intimement lié au sien. Autrement dit, la suite de sa vie ne sera pas possible tant que le bonheur de son mari ne sera pas aussi celui des citoyens de sa patrie.

Si Amine a réussi à être chirurgien et a construit un confort matériel, le bonheur de Sihem consiste à avoir une patrie. Ce qui est aussi frappant dans sa lettre c'est le recours à deux reprises à l'ambivalence : *mes joies s'éteignaient chaque fois que les tiennes ne suivaient pas. Tu voulais des enfants. Je voulais les mériter.* En effet, l'ambivalence renvoie vraiment aux divisions antérieures entre Sihem et son mari.

L'utilisation des adjectifs possessifs *« mes »* et *« tes »* au lieu de *« nos »*, renvoie à deux mondes différents et renseigne sur le manque de complicité du couple. Nous voulons dire par cela qu'il s'agit d'un désaccord viscéral entre deux visions du monde. Ceux-ci sont pourtant interconnectés puisque Sihem explique que ses joies dépendaient de celles de son mari. Quant à la question des enfants, Sihem et son mari se rejoignent sur le fait

d'en vouloir. La seule « grande » différence est que Sihem voulait les « mériter », c'est-à-dire réparer les injustices faites à sa patrie afin de leur offrir un avenir digne.

Les évènements qui attristent Sihem laissent indifférent son mari qui est lui d'origine palestinienne. Ces divisions semblent accélérer le départ de Sihem qui n'a trouvé aucune complicité ni soutien de la part de son mari qui n'a pas la moindre connaissance de son déchirement intérieur. Son discours révèle des différences profondes entre eux. Cette ambivalence nous présente deux univers de valeurs contradictoires : les valeurs de Sihem, la femme révoltée sensible à l'état de son pays et Amine, le personnage « égoïste » qui ne pense qu'à son quotidien, indifférent aux préoccupations de sa femme et aux tourments de la Palestine.

Plus nous avançons dans la lecture de la citation, plus nous nous emparons de la vision de Sihem surtout quand elle utilise le verbe « mériter » qui nous donne une idée sur le sens de sa responsabilité. Elle juge qu'aucun enfant ne mérite de naitre dans la guerre. Sihem considère qu'aucun adulte ne mérite de devenir parent tant qu'il n'a pas contribué à résoudre les problèmes de sa patrie qui la rendent inhabitable pour un enfant. Elle ne voulait pas condamner ses enfants à vivre apatrides et soumis. Elle utilise aussi une expression révélatrice : *aucun enfant n'est tout à fait à l'abri s'il n'a pas de patrie.* Le déterminant « aucun » sert à appuyer ses propos en affirmant que l'existence de tous les enfants du monde est terriblement menacée s'ils n'ont pas de pays ou de liberté. Le terme « abri » suggère aussi que son action, que d'aucuns considèreraient comme agressive, est en fait un acte de préservation : elle se protège contre l'injustice et essaie de protéger ses enfants et de futures générations de l'oppression dont elle a elle-même fait l'objet. Cet aspect paradoxal, que l'on peut d'ailleurs tout à fait lier à la notion de suicide — où la personne, ne voyant pas de solution pour sortir d'une situation perçue comme

inextricable, s'en remet à cet ultime recours. Maupassant, à ce propos, qualifie le suicide, comme la force de ceux qui n'en ont plus, c'est l'espoir de ceux qui ne croient plus, c'est le sublime courage des vaincus. Ou comme le mentionne J Raflik : *Le terrorisme serait ainsi l'arme du faible contre le fort, un combat asymétrique mené par des hommes poussés par le désespoir*[169].

Sihem ne veut pas être responsable d'une misère qui sera vécue par ses enfants, contrairement à son mari qui voulait seulement fonder une famille. Sihem aurait voulu enfanter dignement. Ainsi, lorsqu'elles sont injustes, politique interne et politique externe participent à nourrir un ressentiment qui, une fois son paroxysme atteint, explose sous la forme d'actions violentes et sacrificielles.

Il existe un autre paramètre qui pourrait nous permettre d'identifier les valeurs de Sihem. Il s'agit du plan syntaxique. En effet, celui-ci interroge pour sa part la manière dont le discours du personnage est formulé. Après avoir choisi ses termes et son thème, il passe à l'articulation et à l'organisation de son discours. On a vu plus haut que le plan sémantique interroge les préférences. Le plan syntaxique se focalise quant à lui sur *les intentions*[170]. Quelle est la différence entre la syntaxe d'un discours et son intention ? Vincent Jouve répond à cette question en faisant appel à l'hypotaxe et à la parataxe.

La parataxe[171] consiste à *disposer côte à côte deux propositions sans marquer le rapport de dépendance qui les unit*[172]. Quant à ***l'hypotaxe***[173], il s'agit *du regroupement et [de] l'ordonnance logique des idées ou des faits*

[169] *Op. cit.*, Jenny Raflik, *Terrorisme et mondialisation. : Approches historiques*, p. 19.
[170] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, p. 50.
[171] *Ibid.*, p. 52.
[172] *Ibid.*, p .59.
[173] *Ibid.*, p. 53.

sont mis en reliefs[174]. En effet, la parataxe, pour dire les choses simplement, est un discours incohérent et qui n'est pas cohésif et passe d'une idée à une autre sans transition. Cela nous renseigne sur la nature du discours affectif ayant un *primat de* l'affectif. Néanmoins l'hypotaxe se distingue de la parataxe par la suite logique des idées, nous remarquerons un discours cohérent qui renseigne sur un système de valeur cohérent. Pour reprendre la terminologie de V. Jouve*, l'hypotaxe renvoie à une vision du monde cohérente et construite*[175].

En ce qui concerne Sihem, nous constatons qu'elle a eu recours à des phrases courtes qui démontrent qu'elle est convaincue de son choix et qu'elle ne cherche pas à justifier son acte.

Nous remarquons aussi qu'il existe une progression thématique remarquable dans son discours. Chaque phrase véhicule une idée, voire une conviction, à part entière.

Comme nous l'avons cité précédemment, Sihem a commencé par une phrase interrogative pour pousser son mari à réfléchir sur la conception du bonheur, et sur sa légitimité, notamment lorsqu'il est acquis par le biais d'un succès social et d'une vie tranquille, sans implication dans la moindre cause. Elle a ensuite employé plusieurs phrases déclaratives consistant à donner des vérités générales. Nous voyons qu'il y a un rapport logique entre les phrases c'est-à-dire une *hypotaxe*. Nous remarquons que Sihem était laconique, brève et concise, mais son discours est ouvert à plusieurs interprétations notamment grâce aux points de suspension qui suggèrent un non-dit.

Sihem est un personnage absent-présent. Elle est morte, mais l'histoire tourne autour d'elle et de son acte. Nous assistons à une sorte de

[174] *Idem ibidem*.
[175] *Idem ibidem*.

roman policier où Amine essaie de mener une enquête dans le but de comprendre ce qui a conduit sa femme à commettre ce crime. Amine croit fermement que sa femme s'est fait manipuler ou endoctriner par les gourous de son village d'origine : *ils ont tué ma femme Kim*[176].

Placé entre le marteau et l'enclume, Amine est allé investiguer dans le village natal de sa femme afin d'approcher autant que possible ses connaissances et établir tout lien possible entre l'acte de sa femme et ses dernières fréquentations. Néanmoins, à chaque fois qu'il met les pieds dans ce village, il lui manifeste soupçons et malveillance à son encontre. Le village entier semble le vouer à l'exécration. Il est considéré comme un traitre, un renégat vendu au service de l'ennemi qui viole constamment la terre palestinienne. À mesure qu'il progresse, les résistances et les marques d'hostilité deviennent plus manifestes, plus violentes :

> Vous n'êtes pas le bienvenu parmi nous, docteur Jaafari. Vous n'avez pas, non plus, le droit d'entrer (...) vous vous êtes désolidarisé depuis longtemps de leur Cause en optant pour une autre nationalité... Est-ce que je me trompe ?[177].

Nous constatons que la recherche de la vérité menée par le Docteur Amine Jaafari tend à devenir une menace à sa propre existence. L'atmosphère dans ce village devient très lourde, tendue ; Amine y est suspecté de trahison. Malgré ses origines arabes, le docteur, par ses investigations, semble déranger les habitants de Jenin, connus pour leur méfiance. Si nous analysons le passage, nous trouverons que l'attentat ne permet pas même à son mari de saisir les motivations personnelles de sa femme.

Le choix des termes comme nous l'avons dit, joue un rôle très important pour dégager les valeurs présentes dans le texte. Nous remarquons qu'Amine n'est pas le bienvenu, contrairement à sa femme qui

[176] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *L'Attentat*, p. 121.
[177] *Ibid.*, p. 134.

est élevée au rang de martyre. Cela nous amène à poser la question suivante : quelle est la différence entre Amine et Sihem ? À quels facteurs tiennent le rejet d'Amine et la sacralisation de Sihem ? Ces facteurs sont-ils communs ? De premiers éléments de réponses se trouvent dans le passage suivant, où Amine, après avoir été accusé de trahison, reçoit le jugement suivant : *vous vous êtes désolidarisé depuis longtemps de leur cause en optant pour une autre nationalité*[178]. Amine, pour rappel, est médecin à Tel-Aviv. Aux yeux de nombreux Palestiniens, la nationalité israélienne qu'il a acquise l'assimile indubitablement au camp ennemi. Par conséquent, son appartenance à Israël laisse les habitants croire qu'il a renoncé à ses origines simplement parce qu'il est citoyen israélien. En assimilant Amine à Israël, ils le tiennent ainsi responsable de leur malheur quotidien :

> On trouve aussi dans un autre passage le dialogue suivant :
>
> – Ne joue pas avec le feu, docteur, me dit un grand gaillard en me plaquant contre une paroi. Je me débats pour me défaire de son emprise ; ses muscles herculéens ne cèdent pas. Dans l'obscurité naissante, ses yeux jettent des flammèches terrifiantes.
>
> – Ma femme a rencontré le cheikh Marwan dans la Grande Mosquée. C'est la raison pour laquelle je veux voir l'imam.
>
> – On t'a raconté des salades. On ne veut pas de toi ici.
>
> – En quoi je dérange ?
>
> Ma question l'amuse et l'agace en même temps. Il se penche sur mon épaule et me souffle dans l'oreille :
>
> – Tu es en train de foutre le bordel dans la ville.
>
> – Surveille ton jargon, le somme le petit aux pommettes saillantes et au front tailladé qui m'avait déjà parlé à la mosquée. On n'est pas dans une soue à cochons.
>
> Le malappris ravale son zèle et recule d'un pas. Remis à sa place, il se tient à l'écart et ne bronche plus. Le petit m'explique d'un ton conciliant :

[178] *Ibid.*, p. 134.

> – Docteur Amine Jaafari, je suis certain que vous ne vous rendez pas compte de la gêne que votre présence suscite à Bethléem. Les gens sont devenus trop susceptibles [...][179].

Les comportements des habitants entravent la quête d'Amine qui cherche la moindre explication susceptible de le mener à connaitre la vérité. Son objectif s'éloigne de plus en plus à cause de l'attitude hostile des habitants qui, comme on l'a vu dans la citation, ne tolèrent pas la présence du docteur à un point tel qu'ils sont disposés à recourir à la violence pour encourager son départ. Les habitants de ce village palestinien sont ainsi perturbés par la présence et les questions d'Amine. Pire encore, ils voient qu'Amine Jaafari ne respecte pas la sacralité de l'acte de Sihem en explorant obstinément une autre piste que celle d'un attentat-suicide délibéré. Selon eux, Sihem est une héroïne, une martyre dont personne n'a le droit de remettre l'acte en cause ou discuter le choix : ce que Sihem a fait est la traduction d'une colère refoulée il y a longtemps. C'est d'ailleurs ce que nous allons voir dans la citation suivante qui démontre l'attachement étroit des habitants à l'acte de Sihem : *votre femme est une martyre. Nous lui serons éternellement reconnaissants*[180].

Nous pouvons être renseignés sur l'univers de valeurs de Sihem parce qu'elle partage les mêmes visions que ses concitoyens. En effet, on décèle plusieurs points communs concernant la cause palestinienne. L'engagement de Sihem fait d'elle une héroïne aux yeux de ses compatriotes. Comme on l'a mentionné, ses valeurs et celles de ses concitoyens sont identiques. La preuve, son acte est chaleureusement salué par ses compatriotes. Cela démontre qu'ils partagent la même vision du monde. Sémantiquement parlant, la première phrase, déclarative est laconique, renvoie à une affirmation péremptoire. L'interlocuteur préfère parler de martyre pour donner une dimension sacrée à l'acte de Sihem. De

[179] *Ibid.*, p. 43.
[180] *Ibid.*, p. 32.

plus, il emploie le pronom personnel « nous » pour donner plus d'importance à son acte ; le « nous » signifie que Sihem, à travers son acte, ne se représente pas elle-même, mais représente toute une nation dont elle a défendu la cause. Cela veut dire qu'elle agit au nom d'une communauté. Ensuite, il utilise l'expression *« nous lui serons éternellement reconnaissants »*. Le futur simple ainsi que le caractère lapidaire de la phrase renvoient à la certitude relative de la pérennité de cette reconnaissance exprimée. L'adverbe « éternellement » qui précède le qualificatif « reconnaissant » constitue le seul manquement à une structure sujet-verbe complément et insiste sémantiquement sur la postérité acquise par Sihem auprès des Palestiniens. Ces deux seules phrases témoignent ainsi une admiration et un respect aussi profonds que durables à l'égard de son geste.

Sihem est un mystère. Telle est la description donnée par son mari. Elle menait une double vie. L'une avec son mari et l'autre avec les djihadistes. En découvrant l'acte de son épouse, Amine, n'arrive plus à reconnaitre la femme avec laquelle il partageait les plus beaux moments de sa vie. Qui est Sihem ? Une patriote rêvant d'avoir un pays libre ou une kamikaze qui tue des innocents ? Pour répondre à la question que nous avons posée plus haut, il nous faudra entrer dans les profondeurs de l'histoire pour découvrir ses motivations personnelles.

D'un côté, les Israéliens la considèrent comme une terroriste barbare. De l'autre côté, les Palestiniens la perçoivent comme une résistante dont peu seraient capables d'imiter le sacrifice héroïque. Et c'est là où l'on n'arrive pas à trancher sur le problème de la désignation posée dans la partie précédente. On a émis l'hypothèse que la définition du terrorisme et même la désignation de l'acte terroriste demeurent difficiles à trancher. Le cas de Sihem nous le confirme.

Quant à Amine, la sidération et l'incrédulité provoquées par l'annonce de la mort de sa femme dans un attentat-suicide dont elle serait la responsable laissent, chez lui, place à une stupéfaction grandissante liée à ses découvertes sur la radicalisation de son épouse, dont il n'avait décelé aucun signe. Cette stupeur est imputable à l'écart abyssal existant entre ce qu'Amine, qui tenait sa femme pour moderne, modérée et discrète sur sa religiosité, et la violence inouïe de l'attentat qu'elle a perpétré. Elle était une femme calme qui n'éveillait aucune suspicion concernant ses convictions :

> Je suis très en colère qu'elle ait préféré des intégristes à moi, ajouté-je, incapable de contenir la rage en train de me gagner telle une marée obscure. Et, doublement, en m'apercevant que je n'y ai vu que du feu. J'avoue que je suis beaucoup plus en colère de n'avoir rien vu venir que pour le reste. Ma femme islamiste ? Et depuis quand, tiens ? Ça ne me rentre toujours pas là-dedans. C'était une femme de son temps. Elle aimait voyager et nager, siroter sa citronnade sur la terrasse des crèmeries, et était trop fière de ses cheveux pour les cacher sous un foulard… Que lui avez-vous raconté pour faire d'elle un monstre, une terroriste, une intégriste suicidaire, elle qui ne supportait pas d'entendre gémir un chiot[181].

Ce passage illustre la différence immense entre ce qu'Amine pensait de sa femme et la réalité à laquelle il doit faire face. De ce fait découlent deux systèmes de valeur contradictoires qui concernent cette femme : il s'agit de Sihem, la femme de son temps, et d'un autre côté la kamikaze qui a commis un attentat terroriste. Sous le choc, Amine cherche la vérité concernant sa femme. En remplissant le rôle du mari et de l'inspecteur qui veut remonter aux origines du crime, Amine veut à tout prix connaitre la cause et le coupable tout en étant incapable de concevoir que sa femme puisse être la source libre et éclairée de son propre crime. Le chirurgien refuse ainsi de croire que sa femme est islamiste. D'abord, il récuse toute opinion stipulant qu'elle a réellement commis cet acte, alors que les faits suggèrent le contraire. Ensuite, il se pose une question qui souligne son bouleversement et son étonnement : « ma femme islamiste ? ». Cette

[181] *Ibid.*, p. 117.

interrogation connote explicitement qu'Amine a éloigné toute hypothèse indiquant que sa femme ait pu embrasser cette idéologie meurtrière. Il est tiraillé entre la négation et l'obligation de croire. La question qui suit, « et depuis quand », souligne par ailleurs son incrédulité à l'égard du fait que sa femme aurait pu mener une double-vie à son insu et suggère qu'à aucun moment de leur vie commune un tel soupçon ne se serait échappé. Cependant, est-ce que l'acte de Sihem relève vraiment de l'islamisme ?

À première vue, Amine semble se tromper dans l'identification de l'acte de sa femme. En lisant la citation, on serait tenté d'exclure l'hypothèse de l'islamisme. Pour rappeler, brièvement, l'origine du mot, l'islamisme est un courant religieux qui prône l'instauration d'un état théocratique inspiré de l'Islam. Si l'on se fie à ce qu'Amine décrit de sa femme, notamment lorsqu'il la qualifie de femme de son temps, un tout autre angle d'interprétation devient possible. En effet, ce portrait moral laisse entendre que Sihem n'a aucun trait en commun avec l'islamisme. Au contraire, Amine insiste même sur le caractère éminemment pacifiste et empathique de sa femme, des traits apparemment incompatibles avec une personne commettant un acte terroriste. Nous l'avons remarqué, Amine refuse de conclure que sa femme a pu agir de manière si barbare, de surcroit au nom d'une idéologie religieuse.

La description d'Amine va aux antipodes de l'acte de son épouse. Il nous délivre le portrait d'une femme moderne intégrée dans la société occidentale et qui n'a jamais ne serait-ce que cautionné une action violente d'origine islamiste. Preuve à l'appui, il utilise cette expression révélatrice : elle *était trop fière de ses cheveux pour les cacher sous un foulard*. Cette expression démontre, selon Amin, que Sihem est une femme moderne qui ne fait pas part de ses croyances religieuses.

Outre son intelligence inouïe et son amour du voyage et de la vie en général, aucune de ses habitudes ne démontre son penchant pour le suicide

ou le terrorisme. À cet effet, Amine est en train de soliloquer en nourrissant le faux espoir que Sihem a été contrainte au suicide. Il veut croire que son épouse est devenue terroriste à cause d'une influence des radicaux. Or, le portrait de sa femme revient à chaque fois pour le mettre devant un dilemme. Ce que nous retenons également de ce passage, c'est la révolte de Sihem vis-à-vis même du voile qui ne semble pas faire partie de ses habitudes, notamment quand il emploie le terme « fière » qui renvoie à la révolte et à la modernité de la femme. Il devient alors possible d'en conclure que l'attentat de Sihem n'aurait pas pu être commis au nom d'une croyance religieuse.

À mesure que son enquête personnelle progresse, Amine Jaafari commence à percer le mystère qui entoure la mort de son épouse. Il finit par rencontrer l'Imam qu'il cherchait depuis plusieurs jours. La discussion était très tendue entre les deux personnages. Le chirurgien reçoit une kyrielle d'injures et marques de mépris de la part de l'Imam qui n'a cessé de qualifier le docteur de misérable et de vendu, tout en défendant farouchement le geste de Sihem :

> Quelle vérité tu veux connaitre, docteur Amine Jaafari ? Celle de l'Arabe qui pense qu'avec un passeport israélien il est sorti de l'auberge ? Celle du bougnoule de service par excellence que l'on honore à tout bout de champ et que l'on convie à des réceptions huppées pour montrer aux gens combien on est tolérant et attentionné ? Celle de quelqu'un qui, en tournant sa veste, croit retourner sa peau et réussir la plus parfaite des mues ? C'est cette vérité que tu cherches ou est-ce celle-là même que tu fuis ? Non, mais sur quelle planète vis-tu, monsieur ? Nous sommes dans un monde qui s'entredéchire tous les jours que Dieu fait. On passe nos soirées à ramasser nos morts et nos matinées à les enterrer. Notre patrie est violée à tort et à travers, nos enfants ne se souviennent plus de ce qu'école veut dire, nos filles ne rêvent plus depuis que leurs princes charmants leur préfèrent Intifada, nos villes croulent sous les engins chenilles et nos saints patrons ne savent où donner de la tête ; et toi, simplement parce que tu es bien au chaud dans ta cage dorée, tu refuses de voir notre enfer.[182]

[182] *Ibid.*, p, 53.

Cette tirade colérique délivre, en filigrane, plusieurs révélations sur les motivations de Sihem. L'imam a commencé par citer les causes qui ont exhorté Sihem à se suicider et à commettre cet attentat.

Il commence par poser la question concernant la vérité que le docteur Jaafari veut savoir. Cette interrogation indirecte a une valeur ironique, suggérant qu'Amine ne saisit pas les problèmes réels et semble ne pas être au courant du contexte tendu dans lequel il se trouve. Ensuite Amine est traité encore une fois d'*Arabe ;* ce terme a une connotation péjorative et ouvre le champ à plusieurs interprétations. En effet, l'imam renvoie le docteur à ses origines et lui rappelle par la suite qu'il s'est complètement désolidarisé de la cause palestinienne. Ici, le prédicateur veut souligner qu'Amine est un traitre qui pense que son statut de médecin travaillant en Israël le dispense de se préoccuper des violations subies par son pays d'origine.

Plusieurs qualificatifs servent à infamer Amine, à l'instar de « bougnoule » consistant à lui rappeler d'une part ses origines arabes qu'il semble nier, et lui reprocher d'autre part d'être au service des Israéliens. D'une certaine manière, il utilise aussi le terme pour dénigrer sa servilité, la compromission de son honneur au nom du confort qu'il a acquis. Il appuie ses propos en affirmant que l'attention qu'on prête à Amine en Israël n'est qu'une tromperie destinée à donner bonne conscience aux notables israéliens. Ceux-ci honoreraient ainsi « l'arabe » pour afficher leur tolérance et atténuer le sentiment de culpabilité lié aux massacres perpétrés par leur pays.

Plus la citation avance, plus le ton de l'imam s'endurcit. Amine est accusé cette fois-ci de traitre qui a : « *tourné sa veste »* et le dos à son pays, contrairement à sa femme qui s'est donnée en sacrifice. L'imam pose ensuite une question : « sur quelle planète vis-tu, monsieur ? ». Le tutoiement associé à un titre respectueux « monsieur » semble lui aussi

ironique. Il tend à insinuer qu'en voyant son statut social progresser, Amine a fini par se déconnecter des problèmes de son peuple d'origine. Il pointe la nonchalance et l'insouciance d'Amine Jaafari à l'égard de la résistance palestinienne qui doit chaque jour compter de nouveaux morts.

Nous remarquons aussi le quotidien âpre auquel les Palestiniens font face consistant à ramasser les morts jetés un peu partout pour les enterrer la matinée. La colonisation israélienne ancre ainsi le quotidien des Palestiniens dans la mort et le deuil. Pour illustrer son propos, l'imam emploie une métaphore : « notre pays est violé à tort et à travers ». Le terme « violer » n'est pas naïvement choisi. En effet, le viol est un acte d'extrême violence, majoritairement commis à l'encontre d'une femme pour la forcer à donner, contre son gré, son intimité à quelqu'un. Ce recours à un tel terme permet d'insister sur la barbarie des actions commises sur le peuple palestinien.

Tout ce quotidien violent montre à Amine combien les gens souffrent pendant que lui vit dans un confort égoïste tout en refusant de voir la réalité des choses. Cette succession de constats sinistres vise également à démontrer que, face à cette situation infernale, sa femme avait pris une décision juste, voire nécessaire. La colère et la souffrance exprimées par l'imam tendent à constituer une sorte de prosopopée par laquelle il devient possible d'émettre des suppositions sur les croyances de Sihem, sur l'univers intérieur qui l'a amenée à perpétrer un attentat.

Dans le même ordre d'idée, l'imam va jusqu'à glorifier l'acte de Sihem en reprochant à Amine de ne pas le prendre en considération en tant que sacrifice pour la nation. Ce que Sihem a fait n'est pas simplement un acte, mais une abnégation héroïque inspiratrice et instructrice :

> Je n'ai pas connu ton épouse, et je le regrette. Ta femme aurait mérité qu'on lui baise les pieds. Ce qu'elle nous a offert, par son sacrifice, nous réconforte et nous instruit. Je comprends que tu te sentes floué. C'est parce que tu n'as pas encore réalisé la portée de son acte. Pour le moment, c'est ton orgueil d'époux qui

> rechigne. Un jour, il finira par afficher profil bas et là, tu verras plus clair et plus loin[183].

La volonté de dissuader Amine de poursuivre ses investigations et de le pousser à considérer l'acte de sa femme comme héroïque semble constituer le motif de cet éloge formulé par l'Imam. Le recours à une telle rhétorique vise à remettre en cause les convictions du docteur qu'il considère comme aveuglé par l'orgueil et la douleur d'un deuil inachevé.

Les thèmes choisis par l'Imam témoignent de son idéologie et sont susceptibles de nous délivrer des indices pour comprendre celle de Sihem. Sémantiquement parlant, l'imam choisit le sacrifice de Sihem comme une thématique principale. La manière avec laquelle il décrit son sacrifice nous renseigne sur son amour et son attachement à l'idéologie de la mort et de l'abnégation. Il suggère aussi que « la fin justifie les moyens » et qu'en la matière, Sihem a fait selon lui preuve d'un grand courage. En se trouvant face à un quotidien sanglant causé par le colonisateur, l'imam semble préconiser le suicide et l'acte terroriste comme ultime solution qui peut, selon lui, mettre fin à cet ennemi. Aussi, à travers cette citation, nous remarquons une sorte de sanctification des actes de Sihem.

L'imam chante les louanges de Sihem en employant le verbe : « regretter » qui fait allusion à la déception de l'imam de ne pas avoir eu la chance de faire son honorable connaissance lorsqu'elle était vivante. Il insiste d'ailleurs en essayant à tout prix de l'honorer devant son époux. Par conséquent, nous remarquons une abondance et une utilisation obsessionnelle de tournures idiomatiques qui consistent à prêter une attention particulière à l'acte de Sihem, par exemple : « elle mérite qu'on lui baise les pieds », ou encore : « ce qu'elle nous a offert, par son sacrifice, nous réconforte et nous instruit », « c'est parce que tu n'as pas encore

[183] *Ibid.*, p. 77.

réalisé la portée de son acte ». Cet ensemble d'expressions témoigne d'une admiration profonde de l'imam à l'égard de la défunte.

Nous avons pu voir précédemment des tentatives d'explication sur le mobile de Sihem, en relation avec la souffrance quotidienne des Palestiniens. Des éléments plus concrets encore parviennent à Amine lorsqu'il vient à la rencontre d'Adel, une vieille connaissance de Sihem qui était au courant de son militantisme dès le départ. Amine commence à s'entretenir avec Adel en voulant arracher à tout prix les motivations intimes et personnelles de Sihem. Il lui reproche de lui avoir caché ce côté sombre qui a « foutu sa vie » en l'air en faisant d'un chirurgien érudit un mendiant de vérité réduit à accepter malgré lui toutes sortes d'insultes et d'humiliations pour comprendre ce qui est arrivé à sa femme. Adel répond à la question d'Amine en lui expliquant la nécessité du secret au sein de la résistance palestinienne :

> Pourquoi ne m'avait-elle rien dit ? Te dire quoi ? Elle ne pouvait rien te dire, n'en avait pas le droit. Elle ne tenait pas, non plus, à ce que quelqu'un se mette en travers de son chemin. Et puis, ce sont des engagements que l'on tait. On ne crie pas sur les toits des serments censés être observés dans le secret absolu[184].

Adel expose auprès d'Amine le caractère discret qui caractérise la résistance palestinienne. Tout militant qui veut se sacrifier pour sa patrie doit obligatoirement garder le silence, c'est, en effet, le principe de nombreux combats. Adel souligne au docteur que Sihem ne pouvait évidemment rien dire concernant ses engagements à l'égard de son pays. Quand elle a décidé de s'offrir pour sa patrie, aucun être humain, pas même son mari, ne devait constituer une entrave à son entreprise. L'énonciation de certains de ces principes de discrétion au présent de vérité générale souligne d'ailleurs le caractère évident de ces précautions : on limite autant que possible les risques de se faire arrêter, ou assassiner en taisant son engagement. Selon Adel, la confidentialité du sacrifice semble être un

[184] *Ibid.*, p. 23.

caractère important pour défendre une cause. Cette confidentialité aide à maintenir la motivation et la détermination de chaque individu candidat à l'acte terroriste. La décision prise par chaque « résistant » ne devrait être ni mentionnée ni discutée. En effet, les décisions de ce genre doivent, selon Adel, rester confidentielles quand il ajoute :

> Mon père et ma mère me croient dans les affaires. Tous les deux attendent que je fasse fortune pour les venger de leur misère. Ils ignorent tout de mes activités militantes. Pourtant, ce sont des militants aussi. Ils n'hésiteraient pas à donner leur vie pour la Palestine… […] Ils seront inconsolables lorsqu'ils t'apprendront ma mort. Je mesure pleinement l'immense douleur que je vais leur causer, mais ce ne sera qu'une peine parmi tant d'autres à leur palmarès. Avec le temps, ils finiront bien par faire leur deuil et par me pardonner[185].

Pour apaiser la douleur d'Amine et justifier la décision de Sihem, Adel insiste sur le caractère secret de cet engagement en justifiant l'acte de Sihem à travers le prisme de sa propre situation.

Ce qui est frappant dans ce passage c'est le retour de la double vie menée par chaque citoyen palestinien qui reste très intime : même les parents ne doivent en aucun cas être au courant, quand bien même ils feraient eux aussi partie de cette mouvance. Nous déduisons également de cet extrait que la mort est complètement banalisée. La vie humaine devient négligeable une fois comparée au sort de la Palestine.

Adel banalise aussi la peine ressentie par les proches des morts en qualifiant que la perte d'un être humain au nom de ses convictions ne sera qu'une souffrance éphémère. Ici, nous remarquons qu'il minimise la gravité du sort des opposants à Israël en ceci qu'il finira par être admis par ceux qui portent le deuil de l'un de ses membres.

L'explication d'Adel nous rapproche de plus en plus de l'idéologie de Sihem et des raisons qui l'ont empêchée de faire part de ses engagements auprès d'Amine. C'est à cause de cette discrétion inhérente à l'opposition

[185] *Ibid.*, p. 123.

palestinienne que les soupçons d'Amine n'ont pas été éveillés. Adel poursuit son raisonnement en expliquant au docteur que ses engagements militaires ne regardent que lui : même ses parents qui ont pourtant embrassé la même cause n'ont pas accès à sa vie de résistant. Le choix du sacrifice semble par conséquent très intime. Ici, il essaie d'expliquer à l'époux que sa femme est le produit d'une conviction partagée par l'ensemble d'une nation qui est viscéralement et doublement attachée au sacrifice.

Adel suggère également ce qu'il estime être la juste manière de réagir à la mort d'un proche qui a sacrifié sa vie dans une action à l'encontre d'Israël en se référant à la réaction qu'il attend de ses parents le jour où lui-même périra. Certes ils seront inconsolables, mais le temps se chargera de guérir leurs blessures quand ils se rendront compte que sa vie aura contribué à la libération d'une nation depuis trop longtemps enlisée dans la souffrance. Adel reflète parfaitement les pensées intimes de Sihem et essaie de faire comprendre à Amine que son épouse n'a pas trahi la confiance son mari, mais a préféré résister en silence.

Le raisonnement d'Adel atteint son point culminant lorsqu'il affirme que le sentiment de liberté doit se mériter. La liberté, selon Adel, n'est pas un passeport délivré par la préfecture, c'est la jouissance d'une indépendance et d'avoir une patrie qui soit à l'abri de toute éventuelle menace. La liberté est une conviction qui mérite le sacrifice. Sihem disposait de tout, mais elle ne se sentait pas libre, et nous le savons grâce au mot qu'elle a laissé à son mari. Sa vie était dépourvue de toutes sortes d'appartenances. À travers cet entretien avec Adel, Amine est enfin parvenu à cerner le caractère de sa femme qui a grandi orpheline et avec la haine de l'oppression. Ce sentiment intarissable l'a fait passer à l'acte, car aucun confort n'a pu l'apaiser réellement :

> Sihem devait porter sa haine en elle depuis toujours, bien avant de me connaitre. Elle avait grandi du côté des opprimés, orpheline et Arabe dans un monde qui ne pardonne ni à l'une ni à l'autre. Elle a dû courber l'échine très bas, forcément, comme moi, sauf qu'elle n'a jamais pu se relever. Le fardeau de certaines concessions est plus lourd que le poids des ans186. [...] Pour aller jusqu'à se bourrer d'explosifs et marcher à la mort avec une telle détermination, c'est qu'elle portait en elle une blessure si vilaine et atroce qu'elle avait honte de me la révéler : la seule façon de s'en débarrasser était de se détruire avec, comme un possédé qui se jette du haut d'une falaise pour triompher et de sa fragilité et de son démon. C'est vrai qu'elle cachait admirablement ses cicatrices — peut-être avait-elle essayé de les maquiller, sans succès ; il a suffi d'un simple petit déclic pour réveiller la bête qui sommeillait en elle. À partir de quel moment ce déclic a-t-il eu lieu ? Adel ne le lui a pas demandé. Sihem l'ignorait elle-même, probablement. Une exaction de plus à la télé, un abus dans la rue, une insulte perdue ; un rien, déclenche l'irréparable lorsque la haine est en soi[187].

Bien que longue, cette citation est révélatrice. Elle constitue une sorte de synthèse de toutes les souffrances vécues par Sihem et de leur rôle dans son cheminement vers la perpétration d'un attentat. Les deux passages s'ouvrent sur la description intérieure de l'état d'âme de Sihem. Née durant la guerre entre Palestine et Israël, la haine a saisi Sihem depuis son enfance. Elle a grandi dans l'humiliation et a dû affronter la misère à un âge où les choses sérieuses ne devraient pas commencer. Si nous examinons ce passage sur plan sémantique, nous remarquons que plusieurs thématiques sont traitées. C'est une progression thématique où chaque phrase véhicule un thème.

Premièrement, on parle de l'aversion naissante du fait de l'oppression et de l'injustice. Sihem voyait ses compatriotes mourir sans qu'elle puisse réagir. Les Palestiniens, qualifiés d'opprimés selon Adel, subissaient depuis leur enfance toutes sortes d'humiliations. Aussi, une phrase importante retient notre attention : elle avait grandi du côté des opprimés, orpheline et Arabe dans un monde qui ne pardonne ni à l'une ni à l'autre.

[186] *Ibid.*, p. 120.
[187] *Ibid.*, p. 234.

En qualifiant le monde d'austère à l'égard des Arabes, Adel, comme la plupart de ses compatriotes, s'attache profondément au « complotisme » en s'attribuant une position de victime. L'austérité subie par la Palestine dans une sorte d'indifférence internationale a fait grandir la haine de Sihem qui a fini par ne plus pouvoir le supporter. Bien qu'Amine ait œuvré à ce que son épouse soit comblée, ces ravissements ne pouvaient pas compenser son enfance douloureuse passée dans un orphelinat ainsi que les humiliations infligées à son pays dont elle a été témoin. Aussi, l'expression : « elle a dû courber l'échine très bas, forcément comme moi, sauf qu'elle n'a jamais pu se relever » nous renseigne sur le parcours de Sihem et sur son état psychique. L'acte de Sihem et les justifications de ses compatriotes semblent aller dans le même contexte de l'écrivain G. Leneveux lorsqu'il écrit :

> Oh ! je sais, la bombe ne résout rien, mais elle [...] est l'écho des colères grondantes et soulage une minute le malheureux de ses larmes si longtemps résorbées, amères et silencieuses.[188]

L'attentat de Sihem est-il compréhensible ? peut-on le justifier ou l'excuser ? Est-ce un acte terroriste ou une colère ? s'agit-il d'un embrigadement ou d'une réaction « naturelle ». Dans sa logique à elle et à ses compatriotes, il s'agit d'une conséquence inévitable d'un refoulement qui l'a accompagné pendant longtemps. Cependant, dans la logique des Israéliens, il serait question d'un acte barbare visant à tuer des « innocents ». De ce fait, Amine semble avoir fini par comprendre assez exhaustivement la psychologie de Sihem et son épuisement devant la nécessité de dissimuler sa souffrance et sa haine pour tenter de vivre normalement. Il emploie des modalités, à l'instar du verbe *devoir* qui a une valeur de confirmation. En effet, lorsqu'Amine emploie l'expression *elle a*

[188] Georges Leneveux, *Préface de La Sape, drame social en trois actes*, Paris, Paul Ollendorff, 1899, p. 69.

dû courber l'échine, c'est avec la certitude que son épouse a été contrainte à de nombreuses concessions qu'elle a vécues comme des marques de soumission. En perdant très tôt sa dignité, Sihem n'a cessé de nourrir un sentiment de révolte, de militantisme tout en devant supporter d'être témoin de nouvelles injustices. Or, à travers le temps, cette soumission et cette humiliation l'ont complètement anéantie. Les concessions sont devenues insupportables pour Sihem, et c'est à partir de ce moment-là qu'intervient le rôle des radicaux consistant à profiter de la faiblesse des personnes pour les pousser à passer à l'acte. Ayant pu lire et analyser minutieusement cette citation, nous pensons que Yasmina Khadra a abordé un cas d'une extrême rareté. Ayant pu prendre connaissance des motivations internes de Sihem, il nous semble peu probable qu'une femme puisse mettre fin à une souffrance en commettant un attentat terroriste. Nous avons pu prendre conscience de sa douleur et de ses souffrances. Certes, elle aurait pu se suicider sans que son acte empiète sur la vie des autres. Cependant, son tourment aussi grand soit-il, ne saurait, en aucun cas, légitimer son acte de terreur. On a vu, au cours de l'histoire, que les compatriotes de Sihem essaient impérativement de qualifier son acte de noble. Néanmoins, l'idée du narrateur consistant à présenter un personnage qui se donne la mort pour écarter les enfants de la guerre nous parait un peu outrageante et excessive. Selon notre conception, le militantisme peut s'exprimer par plusieurs façons autres que celle de la terreur. Par conséquent, nous constatons qu'il existe un certain déséquilibre entre les motivations de Sihem et son acte. Autrement dit, l'acte et l'univers intérieur de Sihem n'engendrent pas forcément un attentat terroriste. D'une manière générale, nous jugeons que l'histoire passe d'un extrême à l'autre. Le texte propose de combattre la violence par la violence. En effet, nous sommes conscients que l'acte de Sihem n'est qu'une réaction causée par un cumul de sentiments d'injustice et de haine. Cependant, nous avons l'impression qu'il existe une infime substance de

justification ou compréhension de son acte. Le militantisme de l'épouse aurait-il pu prendre d'autres formes ou quand la patience atteint son paroxysme cède naturellement à la violence ?

Après avoir pu démontrer les paramètres sur lesquels nous nous sommes basés pour identifier les valeurs des personnages, il nous revient à présent de nous intéresser aux valeurs cautionnées par le texte. Le narrateur, en nous racontant l'histoire, adopte, lui aussi, des postures idéologiques (même implicites) à prendre vis-à-vis des évènements qu'il nous relate. Comment peut-on identifier celles-ci ?

1.3. Les valeurs défendues par le texte dans *l'Attentat*.

Le narrateur est une voix qui se charge d'organiser l'ordre des évènements du récit. Cela nous permet de déduire qu'il s'agit : *d'une autorité qui coiffe la totalité du récit*[189]. Certains théoriciens, à l'exemple de Gérard Genette, qualifient ce genre de narrateur comme *l'auteur impliqué*[190]. Genette entend, par « auteur impliqué », une voix qui se confond tantôt avec l'auteur réel, tantôt avec le narrateur. V. Jouve qualifie ce dernier de *voix autoritaire*[191]. Par ce terme, il prétend que le narrateur peut personnifier l'écrivain ou « l'auteur impliqué ». Celui-ci peut manifester majoritairement, selon V. Jouve et Susan Suleiman, *l'idéologie du texte*[192]. Ces deux théoriciens partent d'un constat consistant à considérer le narrateur comme : *une figure de représentant du super système idéologique*[193]. En effet, par son recours à un ensemble d'outils pour s'exprimer, à l'instar de l'insertion des jugements directs au sein du récit, le narrateur se réfère souvent à ce que Gérard Genette appelle : *la*

[189] *Op.cit.,* Vincent Jouve*, Poétique des valeurs*, p. 90.
[190] Gérard Genette, *Nouveau Discours du récit*, Paris, Seuil, 1972, pp. 93-107.
[191] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, p. 90.
[192] *Ibid.*, p. 91.
[193] *Ibid.*, p. 91.

fonction idéologique, la fonction de régie et la fonction évaluative[194]. Ces trois fonctions servent à signifier clairement les préférences du narrateur. Il nous incombe à présent de définir ces fonctions.

La fonction évaluative, aussi dite modalisante, sert à dévoiler les préférences de l'écrivain. En considérant les personnages comme porteurs de sens, cette fonction se donne pour ambition de porter le regard du texte sur le personnage. Précisons d'emblée que, dans un texte donné, le statut d'un personnage est susceptible d'être changé au cours de l'histoire. En d'autres termes, le lecteur en ayant en premier lieu une idée — positive ou négative — sur un personnage, pourrait au fur et à mesure la réviser à la lumière des évènements de l'histoire.

En d'autres termes, un personnage investi de qualités en début d'œuvre pourra être déprécié par le lecteur si le contexte requiert d'autres qualités qu'il ne tente pas d'acquérir ou déployer, ou si le personnage trahit celles qu'il possède initialement (par lâcheté ou paresse, par exemple). Certains acteurs par contre peuvent avoir toujours raison. Ils tiennent un statut de porte-parole de la vision du texte. Les propos de S. Suleiman indiquent qu'il existe des acteurs au sein du récit véhiculant explicitement la vision du texte par leurs positions. Leurs jugements et analyses seront toujours en convergence avec ce que le récit approuve comme idées.
Il existe de nombreuses méthodes qui permettent de s'emparer de la vision du texte à travers le personnage à savoir : le portrait du personnage, ses modes de représentation, et la mise en texte du personnage. Ces procédés donnent également accès à la vision du texte.

L'*Attentat* met en scène Amine qui incarne une sorte d'archétype du pacifiste, prônant toute forme de paix et de tolérance. En effet, le déroulement et la nature de l'histoire rompent avec une structure classique

[194] *Ibid.*, p. 92.

où deux antagonistes s'affrontent, comme on pourrait d'ailleurs l'envisager lorsque l'on s'intéresse au conflit israélo-palestinien. L'intrigue rompt avec de nombreux stéréotypes. Ainsi, Amine n'est pas un arabe miséreux ; il incarne toutes sortes de succès. C'est un chirurgien érudit jouissant d'une place respectueuse parmi ses collègues juifs avec lesquels il semble vivre en bonne intelligence. L'intrigue constitue à de nombreux égards une réflexion sur l'intégration et le vivre ensemble dans un contexte éminemment conflictuel. Amine est l'incarnation de cette aspiration à la paix entre les peuples. Ainsi, ses discours sont porteurs d'une tolérance cautionnée par le texte. On retrouve d'ailleurs cette tolérance dans ce dialogue entre Adel et Amine où ce dernier répond aux accusations de nonchalance à l'égard de la cause palestinienne :

> Tu oses me souler avec tes histoires de bravoure et de dignité lorsque tu restes dans ton coin en envoyant des femmes et des gamins au charbon ? Détrompe-toi : nous vivons bien sur la même planète, mon frère, sauf que nous ne logeons pas à la même enseigne. Tu as choisi de tuer, j'ai choisi de sauver. Ce qui est l'ennemi pour toi pour moi est un patient. Je ne suis ni égoïste ni indifférent et j'ai autant d'amour-propre que n'importe qui. Je veux seulement vivre ma part d'existence sans être obligé de puiser dans celle des autres. Je ne crois pas aux prophéties qui privilégient le supplice au détriment du bon sens. Je suis venu au monde nu, je le quitterai nu ; ce que je possède ne m'appartient pas. Pas plus que la vie des autres. Tout le malheur des hommes vient de ce malentendu : ce que Dieu te prête, tu dois savoir le rendre. Aucune chose, sur terre, ne t'appartient vraiment. Ni la patrie dont tu me parles ni la tombe qui te fera poussière parmi la poussière[196].

La façon dont Amine répond à son interlocuteur révèle son univers intérieur et nous renseigne sur ses préférences idéologiques. À travers ce discours et sur un ton ferme, Amine apparait comme un citoyen pourvu de qualités humaines. Contrairement aux accusations portées à son égard, il tient à nier toute accusation d'indifférence ou de compromission auprès d'un ennemi supposé. Il s'agit d'un personnage qui fait prévaloir l'humanité sur les considérations idéologiques ou politiques. S'accrochant à la vie et repoussant la mort, Amine incarne les hautes valeurs louées par le narrateur et par le texte d'une façon générale. Sa philosophie consiste à

[196] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *L'Attentat,* p. 71.

grignoter sa part d'existence et partir sans causer le moindre problème. Il tient aussi à rappeler la sacralité de la vie en signalant qu'aucun être humain n'a le droit d'empiéter sur la vie de l'autre. Il est dans une démarche de respect et d'acceptation de l'autre malgré les différences. Amine transmet un message d'humanité en condamnant fermement la philosophie de la mort et du terrorisme qui, selon lui, ne peuvent qu'empirer la condition humaine. Sa phrase : *tu restes dans ton coin en envoyant des femmes et des gamins au charbon* signifie que le monde n'ira pas mieux si l'on continue à endoctriner les autres tout en les envoyant au trépas en espérant en même temps que le monde sera meilleur. Amine est ainsi le porte-parole, le héros du texte. Il s'agit d'un personnage type qui véhicule l'idée défendue par le texte et par Yasmina Khadra qui consiste à faire avancer l'humanité, sauver le monde de la barbarie au lieu de le détruire au nom des idéologies politicoreligieuses. À ce propos Susan Suleiman dit :

> Certains personnages ont toujours raison, leurs commentaires (prévisions, analyses, jugements) sont toujours confirmés par les évènements. Un tel personnage fonctionne comme interprète véridique, voire comme porte-parole des valeurs de l'œuvre. Une fois qu'un personnage est constitué, tous ses commentaires tendront à fonctionner comme des commentaires autorisés[197].

Il existe d'autres indices qui nous permettent d'identifier les prises de position de narrateur à travers le portrait du personnage. Vincent Jouve parle d'une évaluation explicite qui tire au clair le portrait du personnage et la manière dont il est présenté. Tel est le cas pour Amine Jaafari présenté, à travers l'histoire, comme un personnage calme, posé et accepté par la communauté juive bien qu'il soit arabe. Ses succès comme ses échecs démontrent l'humanité dont il s'ingénie à faire preuve. Aussi, son métier de chirurgien érudit connote que le succès, la réussite et l'intégration dans une société étrangère et de surcroit qui est en conflit avec son pays d'origine, sont possibles. La manière dont Amine est décrit et se comporte

[197] *Op. cit.*, Susan Suleiman, *Le roman à thèse*, p. 201, 202.

dans l'histoire laissera sans doute ainsi chez le lecteur une impression positive. Il faut signaler également que le nom propre attribué *au personnage est un critère d'évaluation efficace*[198]. Or, le choix d'Amine n'est pas hasardeux ou arbitraire. Ce prénom tire son origine d'un mot arabe qui renvoie à la sécurité et à la tranquillité.

En somme, la fonction modalisante nous a permis de prendre connaissance des préférences de l'auteur qui a choisi de faire passer ses idées et ses valeurs à travers le personnage d'Amine tout en les insérant dans une dialectique avec des personnages possédant d'autres valeurs.

L'*Attentat* demeure une œuvre majeure dans les écrits de Yasmina Khadra. Nous avons constaté au cœur de notre analyse qu'elle jouit d'une richesse considérable sur le plan politique et idéologique. Comme nous l'avons remarqué plus haut, cette œuvre met en évidence le conflit israélo-palestinien qui reste jusqu'à nos jours très controversé. *L'Attentat* est aussi un éclairage psychologique de certains individus qui deviennent kamikazes. On a pu nous emparer de leurs motivations intimes et de leurs traumatismes psychologiques. Le cas de Sihem illustre la haine grandissante avec les Palestiniens qui les incitent à embrasser l'idéologie de la mort comme seule arme possible pour exécuter leurs vengeances contre le colonisateur.

Une autre œuvre met aussi en exergue le facteur politique et international qui pourra engendrer la radicalisation dans le Moyen-Orient. De la Palestine, cette fois Yasmina Khadra, toujours dans sa trilogie, concentre son regard en Irak et spécifiquement à Bagdad en mettant l'accent sur l'occupation américaine en Irak qui a fait de nombreux morts. *Les Sirènes De Bagdad* retrace l'occupation américaine et ses violences commises à l'égard des Irakiens qui ont conduit plusieurs personnes à se

[198] *Ibid.*, p. 32.

radicaliser, en l'occurrence le personnage principal dont nous allons analyser le parcours dans la partie suivante.

1.4. *Les sirènes de Bagdad* : la géopolitique de l'occupant comme déclencheur du bioterrorisme.

Toujours dans la même optique du terrorisme et de la radicalisation, cette fois-ci nous allons examiner une autre œuvre de Y. Khadra, *les Sirènes de Bagdad* qui s'inscrit dans le conflit entre l'Orient et l'Occident. Nous allons continuer à interroger ce facteur en faisant appel à cette œuvre qui a suscité, dès sa publication, plusieurs polémiques. Yasmina Khadra nous immerge dans les recoins d'un Irak sous le joug de l'invasion américaine. Il met en scène un personnage — qui assume aussi la fonction du narrateur — bédouin à qui il n'attribue pas de nom[199]. Cette œuvre jette la lumière sur le parcours atypique de ce personnage qui fut contraint de devenir terroriste malgré son rêve de devenir professeur de littérature. Ce changement radical, qui s'inscrit dans l'inédit khadraien, et ces métamorphoses sont forcément dus à plusieurs circonstances que nous ambitionnons d'examiner.

Avant de commencer l'analyse de cette œuvre, nous tenons à en rappeler brièvement l'intrigue. L'histoire gravite autour d'un jeune bédouin passionné par l'art et la littérature qui fait son choix d'être étudiant en lettres. Ce dernier mène une vie paisible dans son village Kafer Karam au milieu de sa famille dans une atmosphère très apaisée. L'insécurité et la peur n'ont jamais habité le village. La vie de ses habitants est caractérisée par une simplicité remarquable. Cependant, l'invasion des Américains en Irak fait de cette vie idéale un souvenir ; ce train de vie paisible devient un souvenir lointain. Le premier incident fut la tuerie

[199] Le personnage raconte l'histoire à la première personne du pluriel et garde l'anonymat de son nom. Le personnage insiste sur la culture bédouine. Elle jouit d'un statut sacré au point de la mettre en avant. Par conséquent, il s'identifie à sa culture bédouine. Cette tradition reste viscéralement enracinée dans leur existence.

injuste de Soulayman le fils du ferronnier qui a entré le personnage dans une crise d'angoisse profonde. En traversant difficilement cette période et en s'apprêtant à dépasser cette situation, les Américains ont commis l'impardonnable. En effet, une escouade de GI[200] a débarqué chez lui et a maltraité son père jusqu'à l'apparition de ses membres intimes. Une scène qui restera gravée dans la mémoire du personnage. Suite à cela, il part à Bagdad pour venger sa dignité. Il rencontre là-bas une bande de malfaiteurs qui attise encore sa haine en le convaincant de commettre l'opération du siècle : perpétrer un acte bioterroriste ! L'ex-étudiant semble être persuadé par cette idée. Mais à la fin de l'histoire, il hésite et annule cette opération qui aurait pu être dévastatrice pour l'humanité…

Pour analyser les motivations personnelles du héros, nous allons remonter au début de l'histoire pour comprendre, interpréter et expliquer ses propos. Nous tenons également à préciser que notre analyse devra suivre l'ordre chronologique de faits pour analyser le changement radical du personnage principal. Analyser entièrement l'histoire nous aiderait à offrir une lecture claire de cette métamorphose inédite. Notons aussi que la diégèse se caractérise par une abondance de monologues et de dialogues. D'ailleurs, c'est une particularité stylistique chez Khadra. De plus, la spécificité du héros est son quasi-mutisme. Au sein de l'histoire, on assiste à un spectateur qui se contente de remarquer et de narrer. Il se confie à un silence expressif[201]. Même ses prises de parole sont brèves, concises et laconiques. Son destin tragique le plonge toujours dans un mutisme prolongé. Raison pour laquelle il se fie toujours aux monologues et aux descriptions détaillées parfois trop longues pour raconter ce qui lui arrive.

[200] Soldats américains.
[201] *Op. cit.*, Youcef Abouali, *Yasmina Khadra ou la recherche de la vérité : : étude de la trilogie sur le malentendu entre l'Orient et l'Occident*, p. 131.

En ce qui concerne l'histoire, nous précisons qu'elle est partagée entre trois parties principales : *Kafur Karam, Bagdad, Beyrouth*. Dès les premières phrases de l'histoire, le personnage prend la parole en utilisant l'imparfait pour faire une *analepse*[202] sur sa vie avant l'occupation américaine. Il puise dans ses souvenirs pour nous présenter une vie tranquille où il nous fait part de son amour de la littérature au point de vouloir devenir professeur d'Université. Il révèle aussi ses projets les plus intimes et son ambition d'offrir ses réussites professionnelles à son père comme un signe de reconnaissance pour les épreuves que celui-ci a dû traverser pour l'élever pour subvenir à ses besoins.

> Mon statut d'étudiant rendait à mon père sa fierté. Lui, l'analphabète, le vieux puisatier loqueteux, père d'un médecin et d'un futur docteur des lettres ! N'était-ce pas une belle revanche sur l'ensemble des déconvenues ? Je m'étais promis de ne pas le décevoir.[203]

Outre le désir de réussir à être un érudit pour récompenser son père, le jeune bédouin se présente comme un personnage très ambitieux. Il nous décrit aussi les rapports étroits qui le lient à sa famille composée de ses parents, pour qui il éprouve un grand respect, et de ses deux sœurs. En se mettant à décrire ses liens familiaux, on déduira que les conflits n'avaient pas lieu d'être dans sa maison. Nous allons voir qu'il émane une nostalgie remarquable lorsque le jeune bédouin évoque son ancien quotidien et en délivre chaque détail : son entourage amical, ses affaires personnelles, certaines facettes de son intimité, etc. Cette nostalgie ne se limite pas seulement au niveau de sa demeure, même sa ville semble être profondément ancrée dans sa mémoire :

> Kafr Karam a toujours été une bourgade bien ordonnée : nous n'avions pas besoin de nous aventurer ailleurs pour subvenir à nos besoins de base. Nous avions notre place d'armes ; nos aires de jeux — généralement des terrains vagues ; notre mosquée où il fallait se lever tôt le vendredi pour être aux premières loges (…) La plupart des habitants de Kafr Karam avaient un lien de sang. Le reste était là depuis plusieurs générations. Certes, nous avions nos petites manies, mais nos querelles

[202] Dans un récit, retour sur des évènements antérieurs au moment de la narration.
[203] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Les Sirènes de Bagdad,* p. 340.

> ne dégénéraient jamais. Lorsque les choses se gâtaient, les Anciens intervenaient pour apaiser les esprits.[204]

À travers cette longue citation, nous constatons la simplicité et la tranquillité qui ont caractérisé la ville. Le narrateur exprime son attachement ainsi que son respect à l'égard de son village natal. Kafr Karam semble être un petit village qui contient le minimum permettant de mener une vie simple. Il met aussi l'accent sur les rapports entretenus entre les habitants qui témoignent d'une complicité puissante.

Après la description de son entourage, le narrateur se décrit en nous livrant son univers intérieur. Il s'agit d'un personnage calme et discret, qui entretient de bons rapports avec son environnement. Il exprime aussi un grand amour pour la littérature et la musique. Il se contente du peu qu'il a, notamment chez ses parents : *je n'avais pas à me plaindre, chez mes parents. Je n'étais pas exigeant ; un rien comblait*[205].

La vie de ce personnage a commencé à prendre un autre tournant quand un grave incident s'est produit à côté de son village. Le narrateur était chargé de conduire Souleyman, le fils du ferronnier atteint d'une maladie mentale, à l'hôpital parce qu'il s'est fait couper le doigt. Intercepté par l'armée américaine, Souleyman a reçu des tirs puis a succombé à ses blessures sous les yeux du narrateur. Cela a fait naitre chez ce dernier une haine à l'égard des soldats américains :

> La tête de Souleyman explosa comme un melon, freinant net sa course débridée. Le ferronnier se prit les tempes à deux mains, halluciné, la bouche ouverte sur un cri suspendu ; il regarda le corps de son fils se décrocher aux lois [...] Mon ventre se souleva dans un ressac ; une lave incandescente défonça mon gosier et gicla à l'air libre par ma bouche. Le jour se voilà... Ensuite, le néant.[206]

Force est de constater que la description détaillée témoigne de l'intensité du traumatisme vécu par le narrateur. N'ayant pas été

[204] *Ibid.*, p. 155.
[205] *Ibid.*,p.123.
[206] *Ibid.*, p. 234.

familiarisé avec la barbarie, il nous fait part de ses émotions et de son état d'âme au moment où il a assisté à ce meurtre injuste. Suite à cela, la haine a commencé à naitre chez le jeune bédouin, notamment quand il a annoncé le jugement suivant :

> Il avait beau s'évertuer à avoir l'air désolé, sa volteface semblait incompatible avec son tempérament. Une brute reste une brute, même avec le sourire ; c'est dans le regard que l'âme décline sa vraie nature.[207]

Ce jugement nous informe sur le mépris qui a gagné le personnage suite à cet incident. Le choix de ses termes révèle son dégout vis-à-vis de ces soldats qui ont initié son cheminement vers la radicalisation. Le soldat, on le remarque, avait beau essayer de s'excuser, la première impression laissée au jeune bédouin était d'ores et déjà inaltérable. Le personnage estime avoir saisi son caractère hypocrite quand il a essayé de se rattraper en demandant le pardon. Le narrateur émet ensuite un jugement sous la forme d'une maxime qui traduit toute la haine portée en lui. C'est à partir de ce moment-là que le quotidien paisible du personnage commence à basculer. Il a compris que l'occupation américaine était venue mettre fin à leurs traditions et à leurs habitudes. Le traumatisme du personnage principal semble le traquer même dans sa demeure. Il est tellement affecté par la mort de Souleyman que les cauchemars le submergent et perturbent son sommeil. Cela traduit indubitablement la gravité de la situation :

> Après l'enterrement de Souleyman, auquel je n'avais pas assisté, j'étais resté chez moi. Les souvenirs de la bavure me tourmentaient sans relâche. Dès que je m'endormais, les cris du GI noir me sautaient dessus. Je rêvais de Souleyman en train de courir, l'échine roide, les bras ballants, le corps penché tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Une multitude de minuscules geysers giclait dans son dos. Au moment où sa tête explosait, je me réveillais en hurlant.[208]

À la lumière de cette citation, il apparait clairement que le bouleversement émotionnel qu'a subi le jeune bédouin s'est traduit sous forme des cauchemars continuels. Le personnage semble passer d'une vie

[207] *Ibid.*, p. 343.
[208] *Ibid.*, p. 344.

à une autre : de la tranquillité à la tourmente, du sommeil apaisé aux cauchemars. La description de son sommeil aussi nous renseigne sur le bouleversement et l'état psychologique dégradé dans lequel il se trouve. Au début de l'histoire, le narrateur nous faisait part de ses fréquentations et de l'amour de sa vie. Après l'assassinat de Souleyman, il est contraint de s'isoler. Cet isolement traduit probablement un syndrome de stress posttraumatique[209]. Le souvenir traumatisant revient au personnage sous forme d'une réminiscence qui semble extrêmement réaliste. Cela est dû au fait que le souvenir traumatisant n'est pas tout à fait un souvenir, mais un épisode que le cerveau fait revivre — comme s'il s'agissait d'un moment présent — au jeune bédouin.

Parmi les symptômes, cauchemars, terreurs nocturnes, dépression, anxiété et potentielle agressivité traversée par le personnage. Les séquelles de l'incident sont profondes et les jours ne semblent pas retrouver leurs états naturels. Sémantiquement parlant, on sera obligé de constater la répétition de la thématique de la mort de Souleyman et le retour obsessionnel de cet incident qui démontrent la blessure et le mal ressenti par le personnage. Ainsi, le jeune bédouin ne semble pas surmonter l'effroi et la sidération causés par la scène dont il a été témoin au point qu'elle se répète quotidiennement dans son sommeil. En effet, la conjonction « dès que » nous renseigne sur le caractère répétitif des cauchemars qu'il vit. Ensuite, ses cauchemars ressemblent à ce qu'il a dû traverser. Nous retenons aussi à travers cela que le personnage témoigne d'une sensibilité apparente à l'égard de la mort. Il ne semble pas avoir l'habitude d'assister à ce genre de situation. Raison pour laquelle le départ de Souleyman a même affecté son quotidien. De là, on décèle que la violence n'a jamais existé dans le monde de ce personnage.

[209] SSPT en français, ou PTSD pour *Post Traumatic Stress Disorder* en anglais.

Depuis ce drame qui a durablement troublé leur vie paisible, les habitants de Kafr Karam sont devenus aussi terrorisés que scandalisés. Les habitants du village n'ont pas l'habitude d'assister à ce genre d'incident qui suscite tristesse et indignation, notamment quand il s'agit d'une personne souffrant de troubles psychologiques : *ce fut un moment terrible. Jamais les gens de Kafr Karam n'avaient connu une atmosphère semblable*[210].

La disparition brutale de Souleyman a déclenché le processus de radicalisation chez certains habitants qui n'ont pas pu accepter une telle violence. Certains d'entre eux ont décidé de se venger à leur manière et c'est à partir de ce moment-là que les idées radicales entrent en jeu. Les habitants quant à eux :

> affichaient ouvertement leur indignation [et] ne l'entendirent pas de cette oreille ; ils préférèrent se retrouver chez Sayed, le fils de Basheer le faucon, un jeune homme peu bavard et mystérieux que l'on disait proche de la mouvance intégriste et qu'on soupçonnait d'avoir fréquenté l'école de Peshawar du temps des talibans.[211]

Les premiers signes de la radicalisation commencent à apparaitre et l'assassinat de Souleyman ne passe pas inaperçu. Ce faisant, les évènements commencent à s'accélérer et l'Irak, et Kafar Karam, commence à ressentir le danger lié à la présence des Américains. Nombreuses sont les scènes qui montrent le bouleversement des habitants suite au sentiment d'insécurité qu'ils ressentent. En sortant à peine de sa dépression à cause du souvenir de la mort de Souleyman, le personnage fait cette fois-ci, comme tous les habitants, face aux missiles des Américains :

> Un malaise s'empara de moi. Je ne comprenais pas ce que je faisais dans cette voiture qui fonçait à tombeau ouvert dans la nuit, ne comprenais pas pourquoi j'avais accepté d'aller voir l'horreur de près, moi qui me relevais à peine d'une épouvantable bavure[212].

[210] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Les Sirènes de Bagdad*, p. 147.
[211] *Ibid.*, p. 321.
[212] *Ibid.*, p.322.

Les missiles et les roquettes lancées par les Américains nous renseignent véritablement sur l'agitation des habitants et sur le tournant majeur que connait la ville, ainsi que le pays entier. Kafer Karam est en train de rompre avec son passé paisible. Le personnage est quant à lui complètement dépassé par l'évènement au point de ne pas prendre conscience de ce qui l'entoure. Il exprime encore une fois son horreur vis-à-vis de la violence. En effet, l'incapacité de réaliser un évènement fait partie des symptômes d'un traumatisme (mais pas du syndrome de stress posttraumatique qui est en quelque sorte un « après » pathologique d'un traumatisme vécu). On parle de sidération psychique. Les soldats américains et leurs missiles sont en train de l'ébranler tandis que la haine née du traumatisme causé par la mort de Souleyman continue de croitre. Les Américains ont soufflé sur les braises et ont commis l'impardonnable, selon le narrateur. La situation empire lorsque, quelques années plus tard, les Américains débarquent chez lui en le soupçonnant de posséder des armes :

> Et une nuit, de nouveau, le ciel me tomba sur la tête. J'avais d'abord pensé à un missile lorsque la porte de ma chambre avait volé dans un frac une bordée d'invectives et de fuseaux éblouis saints m'ensevelit. Je n'eus pas le temps de tend la main vers le commutateur. Une escouade GI venait de déflorer mon intégrité. Reste couché ne bouge pas ou je t'explose... Debout !... Reste couché debout ! Les mains sur la tête ! Pas un geste ! Deux torches me clouaient au lit tandis que des canons me tenaient en joue. Ne bouge pas ou je t'explose la cervelle !... Ces cris ! Atroces. Dément dévastateur. À vous démouler fibre par fibre, vous rendre étranger à vous-même... Des bras m'arrachèrent de mon lit et me catapultèrent travers la pièce ; d'autres m'interceptèrent m'écrasèrent contre le mur. Mains derrière le dos qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qu'il y a ? Les défoncèrent mon armoire, renversèrent me tiroirs, dispersèrent mes affaires à coups de pied ma vieille radio s'émietta sous une godasse qu'est-ce qui se passe ? Où t'as foutu les armes ordure ? Je n'ai pas d'armes. Il n'y a pas d'arme ici.[213].

engouffré dans un silence total, le personnage raconte sa stupeur et son horreur sans aucune intervention physique ou verbale. C'est d'ailleurs la particularité du héros qui ne prend que rarement la parole vis-à-vis des évènements qu'ils l'entourent. Dans cette scène et à travers son monologue,

[213] *Ibid.*, p. 345.

il nous informe sur l'attitude des Américains qui se sont permis d'empiéter sur son intimité. L'expression : « Déflorer mon intégrité » témoigne de la gravité et du comportement inadmissible des Américains. Le choix du verbe « déflorer » n'est pas anodin. En effet, la défloration désigne la perte de la virginité chez les femmes. Cela veut dire que les GI ont porté atteinte à son honneur et ont piétiné sa dignité. De plus, il se met à décrire leur brutalité et la façon avec laquelle ils ont détruit ses objets, en l'occurrence sa radio qui lui tenait souvent compagnie. Ici le lecteur est confronté au style de Khadra à travers lequel il multiplie les procédés du suspens. L'histoire passe d'un état à un autre.

Le narrateur bouscule le lecteur et intensifie la nature des évènements avec beaucoup de suspens. Aussi, la tension du passage tient du fait qu'il est focalisé sur la description de la brutalité des GI. Chaque phrase véhicule un acte d'une extrême violence. Cette tension prend notamment effet lorsque le personnage nous fait part de son état psychologique et du bouleversement soudain qu'il subit. Plus la citation progresse, plus les dépassements des GI montent et plus la violence devient insupportable pour le héros : « des bras m'arrachèrent de mon lit et me catapultèrent travers la pièce ». L'abondance des adjectifs :
« *atroces* », « dévastateurs » illustre également son bouleversement.

Les scènes d'humiliation commencent à monter et la situation s'aggrave de plus en plus surtout quand les GI s'en prennent à ses parents, notamment à son père. Et c'est à partir de ce moment-là, que les soldats ont arrosé abondamment les graines de la radicalisation de leurs actes. C'est ce que nous confirme le passage suivant :

> Les soldats sortirent le vieux. Je ne l'avais jamais vu dans un état pareil. Avec son slip défraichi qui lui arrivait aux genoux et son tricot de peau usé jusqu'à la trame, sa détresse dépassait les bornes. Il était la misère en marche, l'offense dans sa muflerie absolue. Laissez-moi me rhabiller, gémissait-il. Ya mes enfants (...) Mon père tomba à la renverse, son misérable tricot sur la figure, le ventre décharné, fripé, grisâtre comme celui d'un poisson crevé... et je vis, tandis que l'honneur de la famille se répandait par terre, je vis ce qu'il ne me fallait surtout pas voir, ce

> qu'un fils digne, respectable, ce qu'un Bédouin authentique ne doit jamais voir — cette chose ramollie, repoussante, avilissante ; ce territoire interdit, tu, sacrilège : le pénis de mon père rouler sur le côté, les testicules par-dessus le cul… Le bout du rouleau ! Après cela, il n'y a rien, un vide infini, une chute interminable, le néant… Toutes les mythologies tribales, toutes les légendes du monde, toutes les étoiles du ciel venaient de perdre leur éclat. Le soleil pouvait toujours se lever, plus jamais je ne reconnaitrais le jour de « toujours se lever, plus jamais je ne reconnaitrais le jour de la nuit… Un Occidental ne peut pas comprendre, ne peut pas soupçonner l'étendue du désastre. Pour moi, voir le sexe de mon géniteur, c'était ramener mon existence entière, mes valeurs et mes scrupules, ma fierté et ma singularité à une grossière fulgurance pornographique – les portes de l'enfer m'auraient été moins inclémentes ! … J'étais fini. Tout était fini. Irrécupérable.[214]

Ce passage regroupe les traits phares de l'écriture khadraienne à savoir le suspens, l'émotion et l'intérêt. Doté d'une certaine valeur tragique et dramatique, on assiste à un souvenir indélébile qui demeure incrusté dans la mémoire du narrateur au point d'en évoquer tous les détails même les plus élémentaires. En effet, cet extrait s'ouvre sur le traitement inhumain des Américains vis-à-vis de son père. La situation est si surprenante que le narrateur semble avoir été dépassé par les évènements et frappé d'une profonde stupeur. Cette dernière se manifeste à travers l'utilisation récurrente de l'adverbe « jamais » qui est employé à cinq reprises. Ensuite, il s'est mis à illustrer le traitement inhumain dont son père faisait l'objet, avec des termes évocateurs : « gémissait », « slip défraichi », « décharné », « fripé », etc.

De même, on remarque qu'il existe un parallèle discret qui est établi entre le moment des faits et celui de la narration. Malgré l'utilisation de l'imparfait, l'auteur nous donne l'impression que les évènements sont en train de se dérouler. Les émotions sont suscitées, les faits semblent s'accélérer et l'histoire prend un autre tournant. De plus, le passage suscite l'émotion et le sentiment de la compassion exprimée à l'égard de la situation humiliante vécue par le père.

[214] *Ibid.*, p. 220.

On ne pourrait pas saisir les mécanismes et l'endoctrinement du héros sans évoquer cette scène marquante qui nous fait part de l'humiliation exercée par les Américains à l'égard de son père. Outre la « défloration » de l'intimité de la famille du narrateur, les Américains ont osé porter atteinte à sa famille avec leurs actes d'une violence extrême. Le ton employé par le narrateur souligne son accablement et présente cet évènement comme la source d'une blessure intime indélébile et profonde.

Le héros focalise sa description sur l'humiliation et la violence dont son père était victime. Il décrit aussi le traitement inhumain des soldats américains et leur manière « barbare » de s'en prendre à l'honneur de sa famille. En effet, l'emploi de ce registre de langue n'est pas aléatoire. Il a préféré employer le mot « vieux » qui renvoie à l'âge avancé de son père et à son incapacité de supporter ce genre de situation délicate. L'état critique dans lequel son père se trouvait a fait plonger le personnage dans un autre monde où son géniteur est traité d'une manière avilissante, notamment quand les soldats l'ont présenté devant ses enfants avec des vêtements « indignes ».

La concentration du héros sur les vêtements de son père a une connotation culturelle. En effet, le moment où les enfants ont vu son père dans cet état, avec : « *son slip défraichi qui lui arrivait aux genoux et son tricot de peau usé jusqu'à la trame* » les a rappelés à la pauvreté de leur famille ainsi qu'à la vulnérabilité qui en découle et qui les empêche de se défendre contre les Américains. Ceux-ci ont ainsi dépassé les limites que pouvaient encore tolérer les habitants du village, notamment le jeune bédouin. En d'autres termes, ils ont piétiné la dignité de sa famille et la dignité du narrateur qui n'aurait jamais accepté de voir sa famille, notamment son père — qui représente un symbole de virilité — dans une situation pareille. Pire, le personnage déplore et maudit l'instant où il a vu les membres intimes de son père (testicules, pénis, arrière-train) qui le

ramènent au caractère trivial de sa conception, réduit toute la complexité de son individualité à un simple coït.

Cette action est si gênante, pénible, désagréable, déplaisante, voire inhumaine aux yeux du narrateur, qu'il exprime sa sidération par une panoplie de termes ayant une valeur hyperbolique qui témoignent de sa blessure profonde, qu'il qualifie de : *« vide infini, une chute interminable, le néant*[215] ». Ce passage traduit la gravité des abus de pouvoir commis par les Américains tandis qu'ils occupaient le pays. Ils ont porté atteinte à une culture bédouine remontant à plusieurs siècles et l'ampleur de cette offense marque irrémédiablement le narrateur. Au final, l'ex-étudiant termine son discours par trois phrases déclaratives concises, mais témoignant d'un abasourdissement total : *« … j'étais fini. Tout était fini. Irrécupérable* ». Nous devons aussi mentionner un détail plus important qui met en lumière un aspect culturel évoqué à plusieurs reprises dans l'histoire. Il s'agit en effet de la culture bédouine. Ce détail semble avoir une importance capitale aux yeux du personnage principal. Il s'identifie en tant que Bédouin avant tout. Le poids de la tradition semble peser lourdement sur la conscience du personnage surtout quand il dit : *ce qu'un fils digne, respectable, ce qu'un Bédouin authentique ne doit jamais voir*[216]. En outre, la culture bédouine est dotée d'une sacralité particulière. La violer reviendrait à remettre toute son existence en cause. Cet attachement viscéral caractérise d'ailleurs tous les habitants de Kafer Karem.

On remarque aussi qu'il existe une sorte de *surplus de vision*[217]. En dépit de sa description détaillée, le narrateur ne se contente pas de nous relater les évènements, mais nous informe sur son état psychique. Autrement dit, il nous décrit la charge émotionnelle qu'il a reçue au

[215] *Idem ibidem.*
[216] *Idem ibidem.*
[217] Michaël Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard , coll. « NRF », 1984, p. 32.

moment des faits. Par conséquent, l'aspect psychologique est important parce qu'il déterminera les actions et les décisions du personnage.

Celui-ci décide de s'éloigner de l'endroit qui l'a vu grandir, mais aussi souffrir, pour venir s'installer à Bagdad. C'est à partir de ce moment-là que le désir de vengeance devient une idée obsessionnelle appelée à se concrétiser. Le personnage quitte définitivement son village natal avec beaucoup de peine. Il part à la recherche de son honneur perdu en voulant venger sa famille et culture bédouine : *j'étais venu à Bagdad venger une offense. J'ignorais comment m'y prendre. Désormais la question ne se pose plus*[218]. Désormais, toute distance existante entre la cruauté et le pacifisme a été effacée. Du citoyen simple aspirant à une vie tranquille à un terroriste animé par la haine et la violence. En nous rapportant les faits, le héros nous fait comprendre, avec insistance, qu'il ne cautionne pas la violence : *ce n'était pas mon rayon je n'étais pas conçu pour exercer la violence - je me croyais en mesure de la subir mille ans plutôt que la pratiquer un jour*[219].

Après cette tragédie le narrateur passe donc de Kafer Karam à Bagdad où il nous fait part de son nouveau quotidien. À Bagdad, son processus de radicalisation va considérablement s'accélérer. Il ne peut plus revenir en arrière. Le héros est déterminé à venger son honneur.

En dépit de l'humiliation qu'il a subie, le héros nous fait part du portrait de l'âme arabe généralement où la question de l'honneur est capitale. Dans la culture arabe, l'honneur s'associe étroitement à la dignité. Par honneur, l'être humain peut changer de caractère et d'attitude. Il renonce à ses anges en convoquant ses démons. Il se débarrasse de sa sagesse en plongeant dans sa folie. La dignité et l'honneur ne sont pas

[218] *Ibid.*, p. 112.
[219] *Ibid.*, p. 110.

négociables. Selon le héros, une fois atteint, il faut soit les venger soit partir avec :

> J'étais le garçon unique de ma famille. Mon père étant invalide, c'était à moi qu'échait la tâche suprême de venger l'outrage subi, quitte à y laisser ma peau. La dignité ne se négocie pas. Si on venait à la perdre, les linceuls du monde entier ne suffiraient pas à nous voiler la face, et aucune tombe n'accueillerait notre charogne sans se fissurer.[220]

La blessure est profonde, et la colère est ressentie à travers ses termes. Ses expressions hyperboliquement métaphoriques renvoient à sa détermination et à sa haine. En tant que fils unique, et en signalant la capacité de son père à réagir à ce qui lui arrivait, le héros se confie une mission de vengeance qu'il voit comme un devoir familial et culturel. Il ne laisse aucune place ni au pardon ni à la sagesse. La vengeance devient sa seule ligne de conduite claire et sans équivoque. Il se sent responsable de cette vengeance qui deviendra dès lors une affaire de vie ou de mort. Le jeune bédouin ne manque pas d'utiliser sa rhétorique pour refléter ses ressentis. En effet, en employant la métaphore « *les linceuls du monde entier ne suffiraient pas à nous voiler la face* » le narrateur se trouve dans un croisement sentimental et émotionnel. Il est partagé entre la haine et la honte. Son expression nous renseigne que la vengeance devient une obligation dès l'instant où la dignité est atteinte. De même, cette expression est une traduction fidèle de la culture bédouine qui, comme on l'a mentionné, peut négocier avec tout sauf avec l'honneur.

Pour que son désir soit attisé et intensifié, il a rencontré à Bagdad qui *ne pardonne pas aux égarées*[221] : ses compatriotes dévorés par le désir de la vengeance. Ils sont dotés d'une rhétorique puissante leur permettant de susciter la haine du héros. Raison pour laquelle nous avons jugé utile de

[220] *Ibid.*, p. 145.
[221] *Ibid.*, p. 165.

faire un éclairage sur la stratégie des recruteurs et leur façon de manier le « verbe ».

1.5. La rhétorique des recruteurs.

Tout candidat à l'acte terroriste doit passer par plusieurs étapes préliminaires. Il y a aussi un paramètre très important qui est la capacité des recruteurs à alimenter le désir de la haine chez les personnes faibles, ou celles qui traversent une épreuve psychologique, comme c'est le cas du personnage principal de *L'Attentat*. De là, on assiste à l'intervention des recruteurs qui usent de leur rhétorique et de leur capacité à séduire pour inculquer une conviction belliqueuse et un furieux désir de vengeance :

> Le discours terroriste, quelle que soit la mouvance dont il ressortit, utilise les mêmes arguments : le combat contre une forme de domination sociale, économique, culturelle, politique ou religieuse — contre le désespoir qui conduit à la violence comme arme ultime.[222]

En puisant dans leurs souffrances et en évoquant notamment les scènes atroces que leurs auditeurs ont dû vivre, les recruteurs visent directement le discours émotionnel pour les endoctriner. Les passages de ces recruteurs nécessitent de notre part de faire appel à la théorie de l'analyse de discours du théoricien français Dominique Maingueneau qui a développé le concept de la scénographie. Le recourt à cette théorie nous parait fondamental vu l'impact de chaque discours de l'allocutaire. *La scénographie* est un procédé développé par Maingueneau[223] consistant à mettre l'accent sur la manière dont un énoncé ou un discours est dit. Elle sert à accompagner tout énoncé pour le *légitimer* et *l'approuver*. Selon

[222] *Op. cit.*, Jenny Raflik, *Terrorisme et mondialisation* : *Approches historiques*, p.183.

[223] Avant d'arriver à la scénographie, Dominique Maingueneau signale que tout énoncé ne peut être compris et analysé sans la prise en considération de trois paramètres essentiels déterminant son fonctionnement : *l'énonciateur*, le *co-énonciateur* et *la scène d'énonciation*. Celle-ci comprend de son côté trois composants fondamentaux : la *scène englobante*, la *scène générique* et la *scénographie*. Pour plus d'informations, voir Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire Paratopie et scène d'énonciation ,* Paris, Armand Colin, *2004*.

Maingueneau, approuver ou valider ne signifie pas forcément valoriser, mais cela consiste à l'installer dans l'univers de savoir et de valeur du public. En d'autres termes, la scénographie interroge ce qu'engendre le discours ou bien l'impression laissée au lecteur à travers cet énoncé. Essayons d'examiner la citation suivante :

> Si on ne va pas au feu, le feu viendra à nous (…) Je n'ai pas attendu que l'on crache sur mon amour-propre pour m'insurger, moi. Qu'est-ce qu'il me manquait, à Kafr Karam ? De quoi je me plaignais ? J'aurais pu fermer mes volets et me boucher les oreilles. Mais je savais que, si je n'allais pas au feu, le feu allait venir chez moi. Alors, j'ai pris les armes pour ne pas finir comme Souleyman. Question de survie ? Question de logique, seulement. Ce pays est le mien. Des fripouilles cherchent à me l'extorquer. Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais, d'après toi ? Tu crois que j'attends que l'on vienne violer ma mère sous mes yeux, et sous mon toit ?
>
> Hassan et Hossein baissèrent la tête. Yacine respira lentement et, modérant l'acuité de son regard, il me dit :
>
> – Je sais ce qui s'est passé chez toi. […] Moi, je sais ce que c'est que voir son père vénéré jeté à terre, les couilles en l'air, par une brute, dit-il.
>
> Ma pomme d'Adam se bloqua dans ma gorge. Il n'allait quand même pas déballer mon linge sale sur la voie publique ! Je ne le supporterais pas. Yacine lisait sur ma figure ce que je criais en mon for intérieur. Il n'en fit pas cas.[224]

En raison de la blessure qu'il a ressentie, Yacine s'adresse à l'assistance pour l'inciter à se révolter. En effet, il exhibe son rôle de modérateur ou de dirigeant. À première vue, nous avons devant nous un discours politique appelant à la réaction. D'entrée de jeu, le discours se présente comme un appel à une réaction « urgente » contre la violence américaine. Yacine s'implique volontairement en jouant le rôle du compatriote type touché aussi par l'abus de force des soldats américains à l'égard des citoyens irakiens. Ensuite, il se montre soucieux et solidaire de la vie de ses compatriotes en évoquant les douleurs et les situations indignes qu'ils ont vécues, notamment quand il rappelle aux deux frères le viol subi par leur mère devant leurs yeux, et également les scènes atroces

[224] *Ibid*, p. 143.

vécues par le héros : *je sais ce que c'est que voir son père vénéré jeté à terre, les couilles en l'air*[225].

Le discours de Yacine n'est pas anodin. Il insiste à raviver ces « hontes » publiquement pour intensifier ses argumentations à l'appui de sa cause et pour alimenter le désir de vengeance à l'encontre des Américains. Notre hypothèse semble être confirmée par les sensations du héros. Yacine pousse ses auditeurs à se sentir personnellement concernés par le malheur qui frappe injustement leur pays. Il qualifie les Américains de « *fripouilles* » qui veulent extorquer les Irakiens. Yacine veut sensibiliser le héros en l'invitant à prendre conscience de l'ampleur de sa responsabilité d'une part et de l'obligation morale de son engagement d'autre part.

Ce que le discours a engendré chez le héros constitue le but recherché par Yacine. La scénographie de cet énoncé se constitue d'un discours fondé sur le ravivement des souvenirs dégradants de l'auditoire et sur la prétention de l'orateur à partager cette douleur et à avoir pris des mesures drastiques pour prendre sa revanche. Le piège scénographique de ce recruteur est ainsi essentiellement fondé sur un appel à l'émotion.

Après avoir insisté sur la nécessité de l'engagement, Yacine poursuit son discours séducteur en critiquant cette fois-ci le GI par le biais du rapport présumé des citoyens américains à la structure familiale :

> Dans son monde à lui, on expédie les parents dans des asiles de vieillards et on les y oublie comme le cadet de ses soucis ; on traite sa mère de vieille peau et son géniteur de connard… Que peut-on attendre d'un type comme ça, hein ? […] Sayed en profita pour m'asséner : « Pourquoi veux-tu qu'ils se détournent, eux qui peuvent surprendre leurs meilleurs amis en train de culbuter leurs femmes et faire comme si de rien n'était ? La pudeur, c'est quelque chose qu'ils ont perdu de vue depuis des lustres. L'honneur ? Ils ont falsifié ses codes. Ce ne sont que des avortons forcenés, qui renversent les valeurs comme des buffles lâchés dans une boutique de porcelaine. Ils débarquent d'un univers injuste et cruel, sans humanité et sans morale, où le puissant se nourrit de la chair des soumis, où la violence et la haine

[225] *Ibid.*, p. 145.

> résument leur Histoire, où le machiavélisme façonne et justifie les initiatives et les ambitions. Que peuvent-ils comprendre à notre monde à nous, qui porte en lui les plus fabuleuses pages de la civilisation humaine, où les valeurs fondamentales n'ont pas pris une seule ride, où les serments n'ont pas fléchi d'un cran.[226]

L'orateur met en évidence la différence entre le monde oriental et le monde occidental et incarne véritablement le choc des civilisations. Sa rhétorique consiste à présenter deux mondes opposés : l'un, ancien, qui sanctifie la famille aux valeurs sophistiquées et l'autre, nouveau, décadent et rustre, dépourvu de toute conscience et de toute morale.

L'élément fédérateur de ce passage est d'ordre éthique et culturel et repose sur la différence civilisationnelle. Le discours s'ouvre sur une série de jugement de valeur porté à l'égard des Occidentaux. Notons que l'orateur par l'utilisation des adjectifs possessifs « *son* », « *ses* », « *sa* », « *leur* » souhaite absolument se distinguer du monde occidental auquel il ne cesse d'attribuer des diatribes acerbes dans le but d'exhorter la colère du jeune bédouin. La référence aux parents n'est pas un choix anodin. Dans la culture orientale, Yacine rappelle que les parents jouissent d'un statut proche du sacré. Toute atteinte portée à leur égard relève du pire des affronts. L'emploi du vocabulaire péjoratif à l'instar de « *connard* » et « *vieille peau* » insinue que le narrateur ne peut s'attendre à une clémence de la part de ces personnes qui osent « *abandonner* » leurs parents dans des asiles. Cela est fait dans le but de mettre à nu, selon sa conception, ce monde dépourvu de toute valeur humaine, particulièrement vis-à-vis des parents.

La progression thématique est bien présente, car plusieurs sous-thèmes en découlent à savoir l'honneur, la pudeur et l'humanisme. L'évocation de ces sous-thèmes confère à son discours une légitimité vu

[226] *Ibid.*, p. 146.

qu'ils accentuent son discours sur des sujets phares de la culture orientale. Celle-ci est attachée viscéralement à l'honneur et à la pudeur.

Il conclut donc que seule la violence à l'encontre des envahisseurs est raisonnable tout en insistant sur une hiérarchisation entre valeurs culturelles orientales et occidentales pour alimenter le désir de vengeance à l'encontre des GI qui n'auraient aucune dignité, aucun principe. Ce discours matérialise ainsi la tension vive et ancienne entre l'Orient et l'Occident, en se concentrant sur les griefs possibles de l'un à l'égard de l'autre. Plus Yacine monte le ton de sa critique, plus il se positionne en tant que colonisé blessé dans sa dignité. Les Américains ont, selon lui, commis l'irréparable qui leur vaudra des représailles aussi violentes que méritées.

Ce discours finit par convaincre le narrateur à l'idée de recouvrir son honneur. On a vu que Yacine a usé de sa rhétorique pour endoctriner le héros et le pousser à commettre lui aussi une opération terroriste : *Yacine consentit à m'ouvrir ses bras, c'était comme s'il m'ouvrait le seul chemin qui conduisait à ce que je cherchais tout au monde : l'honneur des miens*[227]. De là, le héros semble être déterminé à s'engager par tous les moyens rien que pour éteindre la flamme de la vengeance allumée par les Américains. Suite à cela, il nous incombe d'analyser les actions du héros.

1.6. Lecture Greimassienne des *sirènes de Bagdad* : comment le facteur politique mène-t-il l'individu à l'acte terroriste ?

Vincent Jouve a accordé une grande importance à l'analyse des actions des personnages. En empruntant au sémioticien Greimas plusieurs outils d'analyse tels que le programme narratif : un concept phare de la théorie de Greimas — nous y reviendrons — il a posé des opérations qui

[227] *Ibid.*, p. 146.

nous permettent d'analyser le parcours d'un personnage qui essaie d'atteindre ses objets.

Selon la conception Greimassienne du texte littéraire, *l'orientation d'un sujet vers un objet*[228], autrement dit la quête du personnage vers ses objets, détermine les valeurs recherchées. Il se peut que l'objet soit concret (un besoin matériel) ou abstrait (la recherche d'un idéal ou militer pour une cause). Selon V. Jouve, *la valeur apparait comme un critère qui, d'une part, amène le sujet à opter pour une telle conduite*[229].

Concernant le programme narratif emprunté par Greimas, il est composé de quatre séquences fondamentales. Chacune d'entre elles détermine véritablement la relation avec le sujet et ses valeurs. Il s'agit de la : *manipulation*, la *compétence*, la *performance* et la *sanction*[230].

L'étude de la manipulation dans ce roman interroge les motivations internes qui inciteront le personnage à atteindre son objectif. Doté d'un vouloir-faire — se venger — et d'un devoir-faire — accomplir un acte bioterroriste — le héros, comme on l'a vu précédemment, a assisté à toutes les scènes d'humiliation. Raison pour laquelle il décide de se venger. L'étape de la manipulation examine la phase où les valeurs sont fixées. Après la situation infernale qu'a vécu le héros en assistant à la mascarade où son père a été humilié, il décide de partir à Bagdad :

> Kadem me dévisagea, effaré.
>
> – Tu veux aller où ?
>
> – À Bagdad.
>
> – Pour faire quoi ?
>
> – Il n'y a pas que la musique, dans la vie[231].

[228] Algirdas Julien Greimas, *Du sens II essaies sémiotiques,* Paris, Seuil *,2012,* p. 10.
[229] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, p. 66.
[230] *Ibid.*, p. 67.
[231] *Op. cit*. Yasmina Khadra, *Les Sirènes de Bagdad*, p. 185.

> Je n'étais pas venu retrouver les souvenirs heureux, mais les proscrire à jamais. Entre Bagdad et moi, le temps des candeurs fleuries était révolu. Nous n'avions plus rien à nous dire. Nous ressemblions comme des gouttes d'eau ; nous avions perdu notre âme et nous nous apprêtions à faucher celle des autres[232].

Le personnage est déterminé et a dû accepter avec philosophie le destin cruel auquel il a fait face. La phase de manipulation examine aussi bien les motivations internes que les motivations externes. Le déroulement de l'histoire nous informe que les motivations externes seront la pression subie par le personnage, notamment par les extrémistes qui le convainquent de commettre un acte bioterroriste consistant à propager un virus à Londres. Les motivations internes seront celles de la vengeance liée à l'humiliation ressentie par le narrateur. Ce dernier veut en effet se venger pour apaiser une douleur qui l'a accompagné toute sa vie.

Le personnage doit effectuer une action qui tient origine dans des motivations extérieures ou le devoir-faire. Pour faire face à la colonisation américaine, il doit effectuer la plus grande opération du siècle : un acte bioterroriste. Quant au motif, il renseigne sur l'accomplissement de l'action comme envisagée par l'agent. En d'autres termes et pour reprendre la définition de V. Jouve, le motif de chaque action consiste à rendre *compte du but de l'action tel qu'il est envisagé par l'agent*[233]*,* c'est-à-dire les motivations intrinsèques de celui-ci. Ces motivations sont presque regroupées dans cette citation :

> J'étais dans une autre dimension où les seuls repères que j'avais étaient la certitude d'aller jusqu'au bout du serment que mes ancêtres avaient scellé dans le sang et la douleur depuis qu'ils avaient placé l'honneur par-dessus leur propre vie[234].

Concernant le *mobile*, il se distingue du *motif* par l'origine des motivations. Le mobile est l'ensemble des facteurs rencontrés dans la

[232] *Ibid.*, p. 146.
[233] *Op.cit.,* Vincent Jouve*, Poétique des valeurs,* p. 171.
[234] *Op.cit.,* Yasmina Khadra*, Les Sirènes de Bagdad*, p. 173.

réalité qui pèse sur l'agent. En effet, le personnage n'a jamais imaginé qu'il serait amené à perpétrer un acte d'une telle dangerosité.

Si nous menons une lecture politique sur ce roman nous constatons que les valeurs idéales incarnées par le destinateur seront celles de la vengeance, de la résistance et de l'estime de soi. De l'autre côté, les valeurs qui sont désavouées par le texte seront celles de la soumission. En effet, nous remarquons que le héros est parti venger l'honneur de son père et l'injustice américaine. Renoncer à cette vengeance serait, d'après lui, un acte de soumission et de lâcheté.

Une lecture éthique et humaine du roman pousserait le protagoniste à renoncer à son intention de se livrer au bioterrorisme qui tuerait sans doute des innocents qui n'ont aucune relation avec le traitement des Américains. Or, mettre à mort des civils avec un virus dévastateur reviendrait à confondre les décisions des politiques — fortement discutables et critiquées — avec celles des citoyens qu'ils gouvernent et qui n'approuvent pas nécessairement leurs projets. La vengeance est vue à ce stade comme une méthode anarchiste qui ne pourra pas mettre fin aux guerres qui traversent le monde. Chose que nous confirme le Dr Jallal qui a essayé d'avertir le héros à la dangerosité de son acte :

> Tu te rends compte de l'étendue du désastre ? Ne s'agit pas d'attentats, de petites bombes par-ci, de petits crashes par-là ; il s'agit de fléau, d'apocalypse. Les morts vont se compter par centaines de milliers, par millions. S'il est question effectivement d'un virus révolutionnaire, mutant, qui va le stopper ? Avec quoi, et comment ? C'est totalement irrecevable.
>
> – Tu disais que l'Occident…
>
> – On n'en est plus là, crétin. J'ai dit un tas de conneries dans ma vie, mais je ne laisserai pas passer ça. Toute guerre a ses limites. Sauf que là, on n'est plus dans les normes. Qu'espère-t-on après l'apocalypse ? Qu'est-ce qu'il va rester du monde, hormis la pestilence des cadavres et le chaos ? Le Bon Dieu, lui-même, s'en arracherait les cheveux jusqu'à ce que sa cervelle lui dégouline sur la figure…[235]

[235] *Ibid.*, p. 121.

Après avoir examiné la phase de la manipulation qui renseigne les valeurs du personnage, nous devons maintenant interroger les deux phases que sont la compétence et la performance. Ces deux phases permettent au personnage, après l'acquisition du pouvoir/faire et devoir/faire dans la manipulation, d'acquérir « *le pouvoir/faire* »[236] et « *le savoir/faire* »[237]. Examiner la compétence et la performance revient à interroger la capacité du sujet d'atteindre réellement son objet. La compétence et la performance aideraient à juger les valeurs du personnage.

En ce qui concerne *Les Sirènes de Bagdad*, le héros se montre compétent. Il a voyagé à Bagdad et à Beyrouth et il a tout fait pour commettre l'acte terroriste en permettant au docteur Ghany de lui injecter le virus. Son savoir-faire et son devoir-faire — qui se décomposent en volonté, désir et détermination — sont ainsi dédiés au succès de cette opération terroriste. C'est ce que nous confirme la citation suivante : *je veux aller jusqu'au bout. En toute confiance. Est-ce que tu me comprends ?* [238]. à travers cette citation, on note la détermination du héros à accomplir son acte. Si le personnage réussit à commettre cet attentat, c'est qu'il aura su exploiter son savoir-faire et son pouvoir-faire. Néanmoins, s'il n'arrive pas à aller jusqu'au bout, cela constitue une sorte d'échec personnel. En d'autres termes sa compétence n'est plus au service d'un programme collectif. C'est que nous allons vérifier dans la phase de la sanction qui nous permettra d'évaluer le parcours du personnage.

La sanction est la phase finale du programme narratif. Elle renseigne sur l'accomplissement des faits et constitue aussi la fin du programme narratif. La sanction permet d'établir une comparaison entre l'objectif tracé dans la première phase — la manipulation — et les résultats obtenus.

[236] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, p. 211.
[237] *Ibid.*, p. 69.
[238] *Idem ibidem*.

Il s'agit par conséquent de vérifier simplement si le héros a pu réaliser ses objectifs, et dans quelles proportions. En ce qui concerne notre héros, contre toute attente, il a fini par renoncer à cette opération à la dernière minute. Le fait de renoncer témoigne une sorte d'échec, notamment du point de vue de ses convictions vengeresses qui ont fini par être ébranlées. Le discours du Dr Jalal constitue, peut-être, la raison principale qui a permis au jeune bédouin de renoncer. D'ailleurs ce dernier n'a pas manqué de faire des éloges à ce personnage au vu de sa capacité de persuader et de convaincre :

> Dr Jalal a l'art de mobiliser jusqu'aux culs-de-jatte. La justesse de ses propos, l'efficacité de ses arguments sont un total bonheur. (...) aucun orateur ne saurait mieux que lui faire d'un murmure un cri. (...) d'une intelligence exceptionnelle ; un mentor d'un rare charisme[239].

Certes, la compétence du héros n'était pas, comme on l'a mentionné, au service du programme collectif, mais cet échec apparent pourrait constituer une réussite personnelle et spirituelle. Nous voulons dire par cela que *la réussite du héros n'est pas indispensable*[240] dans ce cas. Le docteur Jalal a stimulé le côté humain du narrateur qui avait été enterré par le désir de vengeance et de sacrifice du personnage principal. Ainsi, comme le mentionne Jouve, le héros peut *échouer en ayant raison*[241]. De plus, le narrateur, on l'a vu, malgré sa défaite, a pu laisser une image exemplaire derrière lui. La décision finale du narrateur lui permet de regagner la sympathie des lecteurs grâce à son côté humain qui, en dépit des traumatismes, des humiliations et des rancœurs, a fini par ressurgir. Force est de constater que la dernière décision du personnage renvoie à son caractère d'origine : celui d'un enfant ayant grandi dans un village qui n'aspirait qu'à sa propre tranquillité. En étant à Beyrouth et en se dirigeant à l'aéroport pour aller au Royaume-Uni — pour propager le virus dans les

[239] *Op.cit.,* Yasmina Khadra*, Les Sirènes de Bagdad,*p. 261.
[240] *Ibid.*, p. 262.
[241] *Ibid.*, p. 263.

gares du métro — plusieurs réminiscences, qui ont habité son imaginaire, ont fini par être délogées. Plusieurs souvenirs émergent et se confondent entre eux : *mes soucis se confondent avec mes souvenirs. Toute ma vie défile dans ma tête ; Kafr Karam, mes gens, mes morts et mes vivants, les êtres qui manquent, et ceux qui me hantent*[242].

Ces souvenirs l'ont conduit à observer le monde qui l'entoure et à renaitre de ses cendres. Son côté humain renaissait de nouveau et ses anges ont chassé ses démons : *ils mériteraient de vivre mille ans. Je n'ai pas le droit de contester leurs baisers, de bousculer leurs rêves, de brusquer leurs attentes*[243].

Force est de constater que le narrateur était, on l'a vu, contraint de commettre une opération dangereuse, jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il lui était en réalité possible de faire un choix. L'humiliation et l'injustice subies par l'Occident ainsi que la violence des GI n'ont pas suffi à désintégrer tout à fait sa bonté intérieure. Tout au long de l'histoire, mais surtout au début, nous avons vu que le personnage n'est pas né terroriste, mais que les circonstances extérieures l'ont incité à le devenir. Le facteur politique est certes important et peut favoriser et inciter l'émergence de la violence, mais il n'est pas le seul à susciter l'acte terroriste. En effet, il existe un autre facteur qui est également apte à pousser l'être humain à prendre des positions vraiment radicales. Il s'agit de la famille. Essayons d'explorer cet élément dans le chapitre suivant.

2. Le facteur familial.

Le facteur familial a particulièrement attiré notre attention. La famille, qui constitue le cœur de la société, pourrait parfois participer, directement ou non, à produire des terroristes. Ce facteur est très présent

[242] *Ibid.*, p. 317.
[243] *Idem ibidem*.

dans les recherches psychologiques et sociologiques. Yasmina Khadra, a donné une analyse majeure de ce facteur considéré comme la première étape de la radicalisation. Dans chacun de ses romans, l'auteur fait allusion au rôle familial qui pourrait persuader les jeunes de prendre des positions radicales. Il est de tradition, surtout en France, lors de l'interrogation de chaque radicalisé, de remonter en premier lieu à la relation entre le jeune et sa famille.

Il est fréquent que les problèmes familiaux participent de près ou de loin à l'endoctrinement des jeunes qui seront une proie facile aux yeux des radicalistes. Ces problèmes se manifestent de plusieurs façons : divorce entre les parents, disputes fréquentes, mauvaise éducation, humiliation, négligence, etc. De même, si le jeune est ou se sent rejeté par les membres de sa famille, il pourrait s'en trouver exclu et s'enfoncer dans un cycle de désinsertion sociale. Ce cycle pourrait s'aggraver au point de ne lui laisser que la rue comme refuge et, même sans atteindre un point si critique, la pauvreté et l'isolement pourraient induire des sentiments négatifs à même d'en faire une cible potentielle pour les recruteurs islamistes. Que cela advienne ou non, ce genre de situation aura toujours de lourdes répercussions.

2.1. La famille : le berceau du terrorisme ?

> Je crois qu'un terroriste est quelqu'un qui a un problème sous le toit parental et parce qu'il n'a pas trouvé une autorité, une respectabilité dans sa maison à lui parce qu'il n'a pas réussi à avoir le père qu'il espérait avoir ou la mère qu'il espère avoir, il va chercher sa famille ailleurs [...] Ce sont des êtres qui sont tellement fragilisés, tellement vulnérables qu'ils préfèrent se diluer dans une masse capable de leur donner une visibilité et une force protectrice[244].

L'influence familiale est décisive pour l'avenir des enfants. Nous analyserons les œuvres de Y. Khadra qui traitent ce facteur en tentant de

[244] Khalil », *Lorsque Yasmina Khadra se glisse dans la tête d'un terroriste*, [vidéo en ligne], https://www.youtube.com/watch?v=RmDXkje-s5U&t=606s. [consulté le 15/04/2020].

voir comment la famille contribue à la radicalisation des jeunes. Étant marginalisé ou maltraité par le membre de sa famille, l'individu développe une sorte de haine qu'il exprimera à travers des actes violents ou un changement radical de son comportement. Si la famille veille à l'éducation de son enfant au nom de quoi l'individu deviendra terroriste ? Si la famille inculque les « bonnes valeurs » à ses enfants, ces derniers ne seront influencés par aucune doctrine extrémiste. Cette hypothèse tient origine du roman *Khalil* qu'on va analyser dans la partie suivante. Mais avant d'y passer, nous tenons à préciser que le rôle familial est fondamental. La famille est censée participer à la construction d'une société homogène. Cependant, les perturbations d'ordre familial, souvent en période d'adolescence, peuvent inciter l'individu à choisir une autre famille que la sienne. Une famille adoptive qui compense les manques de sa famille biologique. Par conséquent, l'individu se soumet aveuglément à leur idéologie sans remise en cause aucune. Le toit parental dont Yasmina Khadra parle dans la citation plus haut comporte tout un univers complexe et hétérogène. On peut assister à une mésentente quotidienne et fréquente entre le père et le fils. Le premier est de nature autoritaire et le fils de nature rebelle. De l'autre côté, il se peut qu'il y ait une famille dont le père est nonchalant et la mère est analphabète. Une famille biologique sans âme. Le père n'assume aucunement son rôle d'éducateur et la maman ne sait qu'enfanter. Ces affirmations trouveront des illustrations dans la partie suivante où Khalil et sa famille incarnent cette perturbation.

2.2. *Khalil* : Quand la famille produit un terroriste !

Yasmina Khadra a publié en 2018 une œuvre intéressante qui a fait une entrée spectaculaire sur la scène littéraire. Connu pour ses approches inédites destinées à commenter la réalité — il s'est notamment glissé dans la peau d'un dictateur avec son roman *La dernière nuit du Rais*[245] —, il se

[245] Yasmina Khadra, *La dernière nuit du Raïs*, Paris, Julliard, 2015.

projette, cette fois-ci dans le vécu d'un terroriste notoire. En effet, Yasmina Khadra revient cette fois-ci avec *Khalil*, pour souligner le triste anniversaire des attentats du 13 novembre. Il s'agit d'un roman qui retrace le vécu d'un terroriste belge d'origine marocaine qui a fait partie des auteurs des attentats du 13 novembre 2015 du Bataclan, à Paris. Une histoire tragique qui a laissé des traces indélébiles dans une France qui restera endeuillée pendant des mois.

Ces actes sanglants ont fait plusieurs centaines de morts et plusieurs milliers de blessés. L'État d'urgence est instauré et la peur s'installe en France. Quelques heures après les attentats, l'État Islamique Daesh revendique les attaques meurtrières en justifiant leurs actes barbares par la perversion des Occidentaux et la mixité entre les femmes et les hommes dans les terrasses de cafés. Ensuite, les meurtriers sont identifiés. Des terroristes étaient venus de Belgique, spécifiquement de Mollenbeck. Ce sont des actes que Yasmina Khadra a préféré traiter par la fiction pour les commenter à sa manière et essayer de les éclaircir. Khalil est le personnage principal du roman ; l'histoire gravite autour de lui.

Il s'agit d'un jeune terroriste faisant partie d'un groupe de radicaux belges qui veulent déclarer la guerre à tous ceux qui ne partagent pas leur point de vue. Il s'agit d'une organisation gouvernée par leur cheikh qui leur dicte chaque action ainsi que les cibles prioritaires. Cette fois-ci, il s'agit de Paris. Dans un beau soir parisien, tandis que les bleus électrisent le stade de France en rassemblant des dizaines de milliers de supporteurs contre l'Allemagne, une série d'attentats éclate contre les citoyens, touristes, jeunes enfants, etc. Aucune catégorie n'est épargnée. Khalil se dirige dans une gare de métro bondée pour essayer de se faire exploser et ainsi tuer ou blesser un maximum de personne. Avec sa ceinture d'explosifs, il tente d'appuyer sur le bouton pour se faire exploser et partir dans « un monde meilleur ».

Ses essais, contre toute attente, se soldent par un échec. Khalil n'arrive pas à comprendre ce qui lui arrive, il devait être mort il y a un instant, mais la réalité dit autre chose. Déboussolé, perdu, il essaie de s'isoler pour écarter toute suspicion à son égard. Il appelle ensuite un ami habitant en Belgique pour venir le chercher. Il s'agit de Rayan, son ami d'enfance, qui ne sait pas que Khalil fait partie des auteurs de l'attentat. Khalil passe quelques jours chez sa sœur ; il n'a pas voulu rentrer chez lui pour ne pas éveiller les soupçons de la part des forces de l'ordre. Le retour de Khalil en Belgique nous permet de découvrir le personnage en interaction avec son entourage et ainsi de connaitre certaines des motivations personnelles qui ont fait de lui un terroriste. En effet, plusieurs facteurs sont abordés, nous allons les expliquer.

Pour comprendre l'engagement violent de Khalil, nous estimons qu'il faut aller au-delà des facteurs religieux, bien que leur analyse demeure importante. La famille est un élément déterminant qu'il convient de prendre en considération. En effet, le cheminement de l'histoire démontre que dans la biographie de Khalil, le facteur familial est décisif dans sa conversion à l'idéologie terroriste. Le narrateur introduit deux personnages : Khalil et son ami Rayan. Bien qu'ils aient vécu ensemble et bien qu'ils soient voisins depuis leur jeune âge, l'un est informaticien qui participe à la vie de sa société, mais l'autre choisit d'emprunter le chemin de la mort. Quelle différence entre les deux personnages est responsable de destins aussi opposés ? La réponse est prodiguée par le narrateur lorsqu'il nous fait la description des deux personnages en insistant bien sûr sur le caractère familial et sur la mythologie personnelle de chacun d'entre eux. En effet, le narrateur met en scène le quotidien archaïque de Khalil malgré sa vie menée en Belgique, il a toujours vécu sous le joug d'une famille caractérisée par le despotisme de son père qui ne cesse d'insulter sa mère. Cette dernière, brisée par la peur, ne pouvait plus que recevoir passivement les ordres de ce mari tyrannique. La famille de Khalil était

ainsi dépourvue d'expression d'amour, voire tout simplement de relation sociale qui ne soit pas fondée sur un rapport de crainte ou de dénigrement. La famille de Rayan lui est diamétralement opposée et semble se présenter comme un modèle, une référence relationnelle et éducative dont Khalil aurait aimé faire partie :

> Rayan ne manquait de rien. La première fois que j'avais pédalé sur une bicyclette, c'était sur la sienne ; la première fois que j'avais manipulé les manettes d'une console de jeux vidéos, c'était dans sa chambre. J'avoue que je le jalousais un peu. Il était toujours propre, bien coiffé, bien habillé, poli comme un galet. Pendant que Driss et moi étions en train de nous gondoler comme des baleines au milieu de la bande à Moka en écoutant le vieux hibou nous relater ses tribulations d'homme de tous les dangers, Rayan révisait ses leçons et ne passait au lit qu'après avoir montré ses devoirs dument accomplis à sa mère. Mon père n'avait jamais jeté un œil sur mes bulletins, ornés pourtant de notes catastrophiques. Il préférait picoler et se ruiner au tiercé. Quant à ma mère, analphabète, elle était incapable de distinguer une facture d'une convocation. En réalité, à la maison, tout le monde s'en foutait. Je séchais les cours autant de fois que je voulais, personne ne s'en apercevait.[246]

En partant de cette citation, on comprend qu'il y a plusieurs dimensions essentielles qui doivent être prises en considération si on veut expliquer le cheminement de Khalil. Il s'agit en premier lieu d'une comparaison entre sa famille et celle de Rayan. Cette comparaison focalise dès lors notre attention sur la manière dont les deux jeunes sont éduqués et elle ne peut se faire qu'en utilisant le plan pragmatique de V. Jouve.

Le plan pragmatique interroge la façon dont le discours agit sur autrui[247]. En effet, le choix du destinataire nous renseigne sur les croyances du destinateur ou du personnage. En d'autres termes, en choisissant un allocutaire précis, le sujet révèle sans doute ses valeurs et son univers intérieur. Il existe, par exemple, des personnages qui s'adressent à des prêtres, cela peut nous renseigner sur leurs valeurs (besoin spirituel, implorer un pardon, etc.). Outre cela, il faut noter que l'allocutaire ne se manifeste pas forcément sous forme « d'être humain » ; il se peut que le

[246] *Op. Cit.*, Yasmina Khadra, *Khalil* , p. 32.
[247] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, p. 58.

sujet s'adresse à lui-même — par exemple, lorsqu'il sombre dans la folie, se livre à une introspection ou préfère soliloquer pour mieux se situer.

En s'adressant à lui-même, il peut dégager les tréfonds de son cœur, ses idées les plus intimes ou sa manière de voir le monde. De plus, il y a aussi des cas où le sujet s'adresse à une divinité, ce qui nous renseigne sur ses croyances religieuses. La manière aussi de s'adresser à autrui pourrait nous éclairer sur la nature du personnage : poli (ou non), sincère (ou non), triste (ou non), etc. Ainsi, on peut avoir une idée claire sur le personnage qui nous démontrera ses valeurs à travers le choix de l'allocutaire. Dans le même ordre d'idée, V. Jouve fait recours aux analyses d'A. Halsall, en l'occurrence à son ouvrage *L'art de convaincre*[248], lorsqu'il lui emprunte les trois modes de relation à autrui : « le logos *»,* qui cible la raison et la logique du destinataire, « le pathos », qui stimule l'émotion chez le destinataire, et enfin « l'éthos *»*, qui vise à instaurer la confiance entre le locuteur et l'allocutaire.

Ce que nous venons de citer comme plan est très important quant à l'identification des valeurs des personnages. Ces plans nous permettent de nous emparer des valeurs des protagonistes d'une manière objective. Ces outils proposés nous permettent d'orienter notre interprétation et d'accéder aux secrets du texte.

À la lumière de la dernière citation exploitée, nous dirons que Khalil s'adresse à lui-même dans le but de mieux se comprendre. Il est en train de faire un aperçu général pour remonter aux causes principales de sa situation. Il trouve, grâce à son monologue, que sa famille a une grande part de responsabilité vis-à-vis de sa déviation. En ce sens, Khalil est en train de mener une rétrospective en puisant dans ses souvenirs pour nous

[248] Albert W. Halsall, *L'art de convaincre : le récit pragmatique, Rhétorique, idéologie, propagande,* Toronto ,Trinity College, Paratexte, 1988.

informer sur les détails de son éducation et de son enfance. Il a recours à une comparaison pour pouvoir saisir la différence entre quelqu'un qui a réussi sa vie en devenant informaticien et quelqu'un dont le rêve consiste à accomplir un attentat terroriste. D'après la citation, Khalil adresse une panoplie de reproches à ses parents, en l'occurrence à son père qui ne remplissait pas son rôle. Notons que, pour sa mère il utilise l'adjectif « *incapable* » tandis que, pour son père, il utilise le terme « *préférer* ». Ainsi, il est plus sévère avec son père, car le problème de sa mère tenait à un défaut de pouvoir tandis que celui de son père tenait à un défaut de volonté. Sur le plan sémantique, nombreux sont les adjectifs qui démontrent sa mauvaise éducation. Les termes employés de son côté témoignent de la différence radicale entre son éducation et celle de son ami : « *gondoler* », *« picoler et se ruiner* », « *s'en foutait », « je séchais* », « *jalousais* », « *notes catastrophiques* » pour Khalil ; et *« toujours propre* », « *bien coiffé* », « bien *habillé* », *« poli comme un galet* », *« devoirs dument accomplis* » pour Rayan.

Khalil est en train de remettre en cause son éducation qui l'a mise dans ces situations embarrassantes. Khalil, à travers cette citation, apparait comme l'homme négligé, qui n'a bénéficié d'aucune éducation à cause de la négligence de son père et du rôle passif de sa mère. Il souligne la médiocrité de son éducation par comparaison avec celle qu'a reçue son ami Rayan. Il évoque ainsi les liens émotionnels entre celui-ci et sa mère qui sont favorables à sa réussite. Le narrateur met aussi l'accent sur la vie d'opulence de son camarade, à l'abri du besoin : *« Rayan ne manquait de rien* ». Ces phrases témoignent de la plénitude affective, éducative et matérielle de Rayan. Par opposition, Khalil détaille l'indifférence de ses parents à son égard.

Les exemples qu'il donne : « *La première fois que j'avais pédalé sur une bicyclette, c'était sur la sienne ; la première fois que j'avais manipulé les manettes d'une console de jeux vidéos, c'était dans sa chambre* » nous

informent sur la négligence avec laquelle il a dû composer depuis son enfance, au point d'aller trouver un succédané de famille chez son ami. Ensuite, il se met à comparer directement les deux éducations : la sienne et celle de son ami sur les deux plans : émotionnel et formel. Concernant le plan formel, Khalil est allé jusqu'à évoquer les détails de la vie de son ami à savoir la propreté : « *il était toujours propre, bien coiffé, bien habillé* ». Cela démontre de l'attention accordée à Rayan depuis son enfance. Si Khalil évoque cela, c'est qu'il n'a pas bénéficié de ce traitement de la part de ses parents qui ne prenaient aucunement soin de lui.

De surcroit, les parents de Khalil semblaient négliger le poids de l'école quant à l'avenir de leurs enfants. Au contraire, ils n'y accordaient aucune importance. Par conséquent, il évoque sa vie à l'école et nous précise qu'il incarnait le mauvais élève qui ne bénéficiait d'aucune attention et choisissait régulièrement de s'absenter pendant les heures de classe. Dans le même contexte, ce jeune nous affirme que son père passait la plupart de son temps à boire de l'alcool ou à jouer au tiercé tandis que sa mère, analphabète, se trouvait dans l'incapacité de le guider dans son parcours scolaire. Parallèlement Rayan jouissait d'une attention particulière dans la mesure où ses devoirs étaient dument remplis, puis vérifiés par sa mère.

Les valeurs émanant de cette citation sont à prendre en considération. En effet, on l'a vu, le manque d'attention dont Khalil a souffert depuis son enfance a contribué à le mener vers une vie d'échecs successifs. Cette réflexion nous conduit à tirer plusieurs enseignements, dont le rôle de la famille qui est crucial dans le parcours d'un individu. On l'a vu, l'absence d'implication éducative de la part des parents a alimenté le désir de quitter l'école, alors que cette dernière aurait peut-être participé à nourrir sa conscience en lui évitant d'être endoctriné par les terroristes. Plus précisément, quitter l'école constitue un premier pas vers

la déviation qui aura des répercussions très dangereuses sur la vie sociale des jeunes concernés.

Khalil poursuit la description de ses rapports tumultueux avec sa famille en révélant le manque affectif dont il souffre. Parmi les raisons qui ont attisé son désir de commettre cet attentat terroriste, c'est le manque de reconnaissance de la part de sa famille qui ne se souciera même pas de son départ tragique.

> Allais-je leur manquer ? À ma jumelle, sans doute. À ma mère, peut-être. Pas à Yezza. Pas à mon père. Nous ne nous connaissions presque pas, mon père et moi… Ma famille, c'étaient les copains ; ma maison, la rue ; mon club privé, la mosquée. Ma mère verserait quelques larmes les premiers jours, mon père dirait aux voisins et à tous ceux qui daigneraient lui prêter l'oreille que je n'étais pas son fils, ensuite la vie reprendrait son cours là où elle l'aurait laissé et il ne resterait de moi que de rares photos racornies au fond d'un tiroir[250].

Ce discours tenu par Khalil est à analyser sous un plan sémantique, syntaxique et pragmatique. La poursuite du monologue de Khalil après l'échec de son attentat l'a laissé prendre conscience de son cheminement personnel. Sur le plan pragmatique, Khalil se livre à lui-même pour tirer au clair son univers intérieur ; cela nous permettra de connaitre l'idée que se fait le personnage de lui-même ainsi que les repères vis-à-vis desquels il se situe. Suite à ses interrogations continuelles et à ses affirmations, Khalil jette un regard assez pessimiste sur lui-même et sur sa condition.

Submergé par une inquiétude extrême, Khalil semble s'interroger sur sa place au sein de sa famille. Il témoigne aussi d'une crise existentielle apparente due au rejet familial dont il souffre. Concernant le plan sémantique, on décèle trois thématiques principales : sa valeur au sein de sa famille « biologique », les conflits avec son père, et enfin l'évocation de sa famille « adoptive ».

[250] *Op. cit.,* Yasmina Khadra, *Khalil,* p. 21.

Le choix de Khalil et la récurrence de la thématique de la famille nous informent du traumatisme que cela représente pour lui, traumatisme qui aura des répercussions énormes sur son avenir. Khalil semble ne pas arriver à assimiler ce rejet familial qui est explicitement montré à travers le choix de ses mots. Le rejet ressenti par Khalil l'a incité à remettre complètement en cause toute affection parentale vis-à-vis d'un enfant. Il s'interroge sur la douleur que sa perte causerait ou non à sa famille et suggère que sa vie est similaire à sa mort ; il s'interroge même sur le regard qu'ont ceux qui l'ont enfanté sur son existence. S'ensuit une affirmation qui ne concerne que sa sœur jumelle qui est dans la même situation que lui. Il ne manquera qu'à elle. En effet, même le terme « manquer » est discutable. Pourquoi a-t-il choisi ce terme ? Son absence se réduira-t-elle à un manque ? Cela démontre qu'il n'a même pas dramatisé sa mort et n'a préféré employer que ce terme pour garder un soupçon de lien avec sa sœur.

Concernant sa mère, il émet également une phrase déclarative toutefois dénuée de valeur affirmative par l'emploi de l'adverbe « peut-être » qui témoigne de son doute. Il n'est pas certain de manquer à sa mère. Ensuite, il exclut son père, et sa sœur, dont il ne parle pas et cela témoigne l'absence de toute relation avec elle. Son père est considéré par Khalil comme un étranger. L'expression qu'il emploie : « *nous ne nous connaissions presque pas* » constitue un bref constat de l'absence de relation entre le père et le fils. Il semblerait que Khalil souffre d'un orphelinat éducatif. Pire encore, Khalil se met à imaginer la suite des évènements, si son plan avait fonctionné, en mettant l'accent sur la réaction de son père. Il suppose que la réaction de son père aurait été de renier son fils. Il n'a supposé aucune réaction émotionnelle de sa part, contrairement à sa mère qui, selon lui, aurait pu verser quelques larmes. Le terme « quelques » suggère que Khalil bénéficie d'une affection minime de la part de sa mère. En somme, il aurait rapidement fini par ne plus

exister, comme il l'imagine, qu'à travers quelques photos qui auraient rappelé son souvenir. Cela dit, ce personnage compense largement le manque familial dans la rue, qui l'a accueillie avec ses mauvaises intentions. Elle l'a adopté et a forgé son destin. Ce personnage a dû faire de la rue son second foyer. On peut rejoindre Freud sur ce point quand il écrit :

> C'est dans cette phase du développement du jeune individu que survient sa rencontre avec les maitres. [...] Ces hommes [...] devenaient pour nous un substitut paternel. Nous transférions sur eux le respect et les attentes tournés vers le père omniscient de nos années d'enfance, et nous commencions à les traiter comme nos pères à la maison[251].

Dans ce long monologue, Khalil voue aux gémonies son père en lui consacrant plusieurs pages pour décrire sa nonchalance et la démission de son rôle d'éducateur. Au contraire, il participait avec son mépris à décourager Khalil qui, à l'adolescence, aurait eu besoin des conseils de son père :

> La morale n'était pas le rayon de mon père. En apprenant que j'avais redoublé la sixième, il avait fait claquer la langue contre son palais et dit sur un ton qui résonnerait longtemps en moi : « Même avec une selle brodée d'or sur le dos, un âne restera un âne. » Je m'attendais à un sermon dans les règles ou bien à une leçon de vie légendée d'exemples frappants et de noms de personnes parties de rien devenue célèbres et riches grâce à leur dévouement à l'école, enfin à des paroles censées m'éveiller à mes responsabilités ; je n'eus droit qu'à un mépris cinglant. Ni gifle, ni menace, ni punition. Juste une métaphore expéditive dont le dédain me vouait sans appel à la perdition[252].

En poursuivant les diatribes adressées à son père, le narrateur décrit un autre trait de caractère en exposant les manquements moraux et éducatifs qui n'ont fait qu'aggraver sa situation. Ainsi, outre la négligence familiale, les insultes et le découragement étaient d'autres caractéristiques essentielles de son éducation paternelle. Le jeune radicalisé l'évoque avec beaucoup de peine en se rappelant une phrase qui l'a profondément

---

[251] Sigmund Freud, « *Résultats, idées, problèmes* », *Volume ll, in La psychologie du lycéen*, Paris, PUF, 1984, p. 227.
[252] *Op cit., Yasmina Khadra, Khalil*, p. 32.

marquée. Il termine son long monologue en énumérant les marques de mépris qu'il a reçues. Il rêvait d'un effort, d'une implication, même violente de la part de son père. Il évoque d'ailleurs les devoirs éducatifs que son père aurait pu accomplir pour faire de Khalil une autre personne qui ne se serait pas abandonnée au terrorisme. Nous déduisons de ce monologue que Khalil n'est pas terroriste par essence, mais l'est devenu à cause d'une mauvaise éducation parentale, notamment en ce qui concerne son père qui, par son inaction, a paradoxalement contribué à la conversion idéologique meurtrière de son fils.

Michel Bénézech soutient le même point de vue en affirmant que le rôle éducatif des parents joue un rôle important dans l'endoctrinement des individus :

> La carence éducative (« enfants mal éduqués ») associée à la carence affective et aux problèmes culturels et confessionnels chez les immigrés (déracinement, écart et choc culturel). [...] Il résulte de tout ceci un « contentieux » de déplaisir, d'agressivité revendicatrice, de culpabilité et d'infériorité avec désir de se venger d'autrui et de retrouver magiquement un paradis perdu resté jusqu'alors inaccessible. [...] Bien entendu, toute perturbation sérieuse de la relation parents-enfants, c'est-à-dire du mécanisme primaire de socialisation, est susceptible d'être criminogène en l'absence de surcompensations efficaces : intellectuelles, sportives, familiales, professionnelles. Ces éléments pathogènes classiques composent le fond de fragilité narcissique du moi sur lequel le regard et le stigma de la collectivité agiront comme facteur de provocation et de chronicisation de la déviance. L'adolescent ou la personne vulnérable pourra alors s'identifier de façon durable à des modèles antisociaux et s'intégrer dans une idéologie ou une sous-culture criminelle qui le comprendra, l'acceptera sans le rejeter et donnera un but apparent à sa vie[254].

Le facteur familial, on l'a vu, pourrait être le premier déclencheur de la radicalisation d'un individu. Comme on l'a vu plus tôt, plusieurs facteurs psychologiques, subséquents à la carence éducative, peuvent entrer en jeu. Aussi, la carence affective, comme on l'a démontré à travers les passages précédents, peut, de son côté, engendrer une sorte d'agressivité envers la

---

[254] Michel Bénézech, *L'apport de la psychologie et de la psychiatrie dans la connaissance des phénomènes de radicalisation et de terrorisme*, *in Cahiers de la sécurité et de la justice -n°33,* p.2.

société. En effet, Khalil est à la recherche continuelle d'une reconnaissance qu'il ne trouve pas chez ses parents. Alors, il se livre au groupe djihadiste qui lui fait sentir que son existence est très importante et participe à une cause noble. Cette implication donne un sens à sa vie dont la fin, causée par un attentat terroriste, serait elle-même récompensée par l'accès au paradis.

Le choix de Yasmina Khadra de mettre en scène Khalil et Rayan n'est pas anodin. Il essaie de démontrer que le facteur familial constitue la première cause qui conduira irrésistiblement les jeunes vers l'engagement djihadiste. Khalil et Rayan sont deux jeunes issus de l'immigration, qui ont grandi ensemble, mais dont les destins sont complètement différents et contradictoires. Khalil est un engendrement d'une absence délibérée d'éducation alors que Rayan est issu d'une éducation familiale soignée et affectueuse. C'est ce que nous confirme le dialogue suivant entre Khalil et Rayan :

> Comment ces pseudo-imams arrivent-ils à convaincre de jeunes hommes à renoncer à leurs rêves, à leurs joies, à leurs femmes et enfants ? Je ne crois pas que les prêches suffisent. Les types que l'on voit sur les vidéos de surveillance quelques instants avant les attentats n'ont pas l'air drogués ou inquiets. Au contraire, ils semblent déterminés. D'où détiennent-ils une aussi inébranlable assurance ? Ont-ils vu quelque chose ? Leurs gourous leur ont-ils fait entrevoir une révélation, l'apparition d'un ange ou les portes du Ciel ? Sinon, comment expliquer cette béatitude qu'ils manifestent avant de se faire sauter ? [...] Il ne pouvait pas comprendre, Rayan. Il n'avait pas besoin de ces choses-là, lui. Sa mère les compensait toutes. Elle avait veillé sur chacun de ses pas, couvé chacun de ses rêves, constamment à ses côtés, mais le regard au loin. Elle le voyait, tandis qu'il tenait à peine sur ses jambes, bardé de diplômes, gravir les échelons, disposer d'un chauffeur et d'une secrétaire. Elle n'avait pas lésiné sur les moyens pour faire de lui un ingénieur, un crack, et ne désespérait pas de le voir un jour son propre patron. Ce n'était pas mon cas[255].

Rayan se met à adresser des diatribes acerbes aux pseudo-imams qui osent entrainer les jeunes vers la radicalisation. Il exprime son étonnement à travers une panoplie d'interrogations démontrant qu'il ne souffre d'aucune faille éducative et d'aucun manque de reconnaissance. En vérité,

[255] *Ibid.*, p. 213.

Rayan tient sa confiance et son estime de soi grâce à l'éducation de sa mère. Raison pour laquelle il n'a pas été influencé par les djihadistes qui ont réussi à endoctriner Khalil. Ce dernier juge que Rayan n'est pas dans la capacité de comprendre les motivations intimes des terroristes grâce à son éducation. En effet, les sacrifices de la mère de Rayan écartent tout problème psychologique. Khalil semble confirmer cette hypothèse quand il estime que Rayan n'a pas besoin de ces choses-là. En effet, le terme « chose » est le résumé de plusieurs causes : carence éducative, manque d'affection, manque d'attention, insultes, nonchalance, etc. Cela démontre que Khalil a rejoint les djihadistes par besoin et non par conviction. Ce besoin est né des perturbations quotidiennes qui ont toujours habité son atmosphère familiale. Cette citation souligne encore une fois la dualité et l'ambivalence entre les deux personnages. Khalil voit le phénomène de l'intérieur tandis que Rayan l'observe de l'extérieur. En d'autres termes, Khalil ressent le désir du sacrifice par contre Rayan le condamne vu qu'il n'a pas subi ce vécu traumatisant. Ajoutons à cela que cette citation se veut révélatrice et explicative de plusieurs points. D'abord, Rayan emploie les termes : *« joie » et « rêve »*. Ce sont deux états d'esprit qui n'ont pas été ressentis par Khalil.

Ce dernier ne connait même pas leurs significations. Il aspire simplement à une reconnaissance sociale même au détriment de sa vie. En deuxième lieu, cette citation fait la synthèse de la carence éducative qui engendre des répercussions dangereuses. Yasmina Khadra semble donner implicitement une solution de dé-radicalisation en insistant sur le rôle de la famille qui demeure colossal.

Eu égard aux citations que nous avons évoquées plus haut, nous pensons également que Yasmina Khadra a abordé ce phénomène selon un angle précis. Il est évident de reconnaitre, d'après Khadra et plusieurs spécialistes du domaine — à l'instar de Dounia Bouzar et Fethi Bensalama

— que la négligence familiale aura des répercussions négatives sur l'avenir des enfants. Nonobstant, ce cheminement n'est pas automatique en ceci qu'il existe plusieurs enfants qui ont souffert de cette carence éducative sans pour autant emprunter le chemin de la radicalisation. De ce fait, on peut dire que la fiction de notre auteur s'inscrit dans le champ des possibles. Il se peut qu'il y ait, dans la vie réelle, des situations similaires qui ont incité les jeunes à s'embrigader.

Après avoir pu analyser le parcours de Khalil, nous passerons à un autre personnage d'une œuvre de Yasmina Khadra. Il s'agit de Nafa Walid, personnage principal d'*À quoi rêvent les loups*. Ce qui est marquant dans la diégèse est la présentation de Nafa comme passionné par l'art et dont le cheminement va le mener aux antipodes de ses engouements initiaux.

2.3. Nafa Walid et les sautes d'humeur de son père.

En dépit du facteur familial, *À quoi rêvent les loups* nous apporte également plusieurs facteurs qui mènent à la radicalisation de Nafa et d'autres personnages. Mais nous nous concentrerons sur le côté familial qui a aussi contribué à sa radicalisation. Nafa vit au sein d'une famille algérienne modeste. Une famille qui se compose d'un père autoritaire qui ne sourit presque jamais et d'une mère épuisée qui a passé sa vie à subir la violence verbale de son mari. Sa famille compte également cinq sœurs qui souffrent d'une société patriarcale où elles n'ont aucun droit à l'erreur. Tous occupent un taudis et obéissent aux ordres paternels sans qu'aucune négociation soit possible.

La joie et l'humour n'ont presque jamais habité leur demeure. Les cris du père et sa mauvaise humeur habituelle ont sans doute engendré chez Nafa un malaise et un dégout continuels :

> Cinq sœurs en souffrance, une mère révoltante à force d'accepter son statut de bête de somme et un vieux retraité de père irascible et vétilleux qui ne savait rien faire d'autre que rechigner et nous maudire à chaque fois que son regard se crucifiait au

> notre. Je m'interdisais de lui ressembler, d'hériter de sa pauvreté, d'apprivoiser les vicissitudes comme s'il s'agissait d'un fait accompli[256].

D'entrée de jeu, Nafa relate son quotidien familial caractérisé par une atmosphère familiale très lourde. Il nous délivre un aperçu général sur la composition de sa famille souffrant d'un quotidien algérien fade et pauvre et d'un père tyrannique. Nous remarquons à travers les mots de Nafa que la situation économique ne fait qu'aggraver les liens familiaux. De plus, à cette époque, très peu de femmes travaillaient, et cette situation n'était pas bien vue par la société algérienne. Et si Nafa précise le nombre « cinq » c'est qu'il fait allusion à une famille traditionnelle peuplée d'individus inactifs occupant les quatre coins de la maison. Il évoque ensuite le caractère révoltant de sa mère qui a fini par se résigner devant la misogynie de son père. Cela nous révèle qu'il n'y a aucune complicité entre ses parents et démontre qu'il existe dès le départ un dysfonctionnement total au sein de sa famille qui affectera négativement l'éducation de ses enfants. De surcroit, Nafa précise que son père est retraité pour démontrer que le seul membre de la famille qui aurait pu subvenir à leurs besoins est responsable de leurs difficultés économiques. Il utilise aussi le substantif « vieux » pour préciser l'écart d'âge entre lui et son père. Ce dernier ne semble pas l'encourager dans sa vocation de vouloir devenir artiste ce qui compliquera, on le verra, la réalisation de ses rêves. Il semble ainsi exister un conflit de générations larvé perturbant la relation entre le père et son fils. En second lieu, il nous décrit son caractère psychologique avec une panoplie de qualificatifs à l'exemple de : *« irascible et vétilleux »*. Puis, il rapporte ses crises de colère quand il évoque ses habitudes de maudire tous les membres de sa famille.

Cette description démontre que le père ne remplit plus sa fonction et qu'il a fondé une famille juste par souci d'héritage et non pas pour

---

[256] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, À *quoi rêvent les loups*, p.23.

accomplir un projet de société ou humain. C'est un problème culturel énorme que nous aborderons plus tard pour ne pas nous éloigner de notre axe d'analyse. Les traits de caractère désagréables de son père inculquent chez Nafa une véritable conviction de ne pas vouloir ressembler à son père. Cela signifie qu'il ne jouissait pas, au même titre que Khalil, d'une éducation exemplaire.

Nous déduisons à travers cette description et celle de Khalil que nous avions vue précédemment (que le modèle familial « arabe » n'est pas très favorable à l'éducation des enfants. Nous argüons également que ces enfants victimes de cette mauvaise éducation et de son mauvais traitement sont venus au monde de manière aléatoire. Ce ne sont qu'un produit biologique qui pèse lourdement sur des parents qui n'assument pas leur choix d'avoir enfanté, qui n'assument pas leur rôle de parent, notamment le rôle du père qui constitue une problématique dans le monde arabo-musulman. Nous avons toujours, en l'occurrence d'après Khalil et Nafa, l'image d'un père despotique et éloigné de ses enfants ; la communication et la complicité familiale sont complètement absentes. Le climat tendu régnant sur la famille de Nafa semble constituer une cause d'entrée dans une crise individuelle à même de livrer ce personnage à la cause terroriste.

Un autre contexte dans la famille de Nafa nous renseigne sur sa participation à la radicalisation. Suite à un problème qu'il rencontre — on lui a volé son argent et son passeport parce qu'il a cru à une histoire de visa[257] qui n'était qu'une tromperie — Nafa perd tout espoir d'atteindre ses rêves. L'histoire de Mourad n'était qu'une tromperie. Disparu avec l'argent

[257] Le contexte de l'histoire nous informe que Nafa a rencontré une vieille connaissance qui s'appelle Mourad. Nafa Walid a été victime d'une escroquerie de la part Mourad. Ce dernier lui a promis de lui ramener le visa pour partir en France. Il a prétendu avoir des connaissances au Centre Culturel français qui auraient pu octroyer un Visa à Nafa. Dépassé par les évènements et ayant une forte envie de quitter l'Algérie, Nafa a donné toutes ses économies à Mourad qui ne lui avait donné aucune autre nouvelle depuis leur rencontre.

et le passeport de Nafa, ce dernier sera sans doute condamné à rester en Algérie qui devient semblable à un milieu complètement carcéral. De plus cela va créer encore une fois un malaise et une crise d'angoisse chez le personnage principal dont la vie perd tout sens.

> Ça suffit, s'insurgea le père de Walid. Ce n'est pas un standard, ici. « Mourad a téléphoné, Mourad a téléphoné ? [...] Nafa le saisit par le bras et l'immobilisa contre le mur. Sa main exerça une étreinte telle que le vieillard crut entendre craquer son bras. La bouche tordue de douleur et les jambes coupées [...] Le père considéra la main en train de lui broyer la chair, incrédule. Soudain, il mesura l'ampleur du parjure. Rassemblant ses forces en charpie, il se releva dans un chapelet d'imprécations :
>
> – Sale bâtard ! Tu crois m'intimider, pourriture, mauvaise graine. Tu oses porter la main sur moi, toi, mon urine. Je suis vieux, mais pas fini. Je ne te laisserai pas imposer tes quatre volontés sous mon toit. Tu n'es rien d'autre qu'un morveux. Tu penses que tu as grandi ? Il me faudrait un microscope pour te repérer, fils de chien. Je te maudis [...] Nafa pivota sur lui-même, buta contre le mur, puis il poussa un cri de fauve et sortit dans la rue[258].

Nafa Walid est confronté à plusieurs difficultés qui épuisent complètement son énergie. Mais cette séquence de la famille semble être un élément déclencheur qui, on le verra, a rapproché Nafa de la radicalisation. L'énervement du père devant l'attitude inquiète de Nafa, qui demande à répétition si Mourad a appelé, attise la colère du personnage principal. Cela explique la réaction de Nafa quand il saisit brusquement son père. Cet acte est la conséquence, à notre avis, de plusieurs causes. Premièrement il nous a renseignés sur les attitudes et les comportements de son père, qui ne participaient absolument pas au bon fonctionnement de la vie familiale. En s'approchant du téléphone, Nafa voyait en son père une menace pour son avenir. Son geste brutal de saisie pourrait résulter d'un cumul de ressentiment, une réaction contre la passivité de son père qui est peut-être, selon lui, le responsable de cette situation. En plus, le père, au lieu de comprendre la réaction de Nafa et d'essayer, avec ses propres mots,

[258] *Ibid.*, p. 43.

de le rassurer ou d'apaiser sa colère, lui assène une kyrielle d'insultes : *« Sale bâtard, toi, mon urine, morveux, fils de chien, je te maudis* ».

Cet ensemble d'insultes a favorisé l'émergence de la violence chez Nafa qui est parti, suite à cette dispute avec son père, se livrer à la violence de la rue. La fin de la citation indique le cri qu'il poussait. Un cri traduisant la souffrance et l'angoisse devant tant de malchance. Désormais, la violence vengeresse deviendra son moyen d'expression privilégié à l'égard du monde. Ainsi, ce dernier échec constituait celui de trop, celui qui a fini par faire chavirer la vie de Nafa. À ce propos, le psychanalyste tunisien Fathi Ben Slama dans son livre un furieux désire du sacrifice dit : *la radicalisation est une tentative de survie à un état psychique*[259].

Accueilli par la rue et ses malheurs, Nafa a signé inconsciemment son premier contrat avec la violence. Les émeutes et les protestations contre le gouvernement sont en train de dévorer le pays. Walid, avec beaucoup de haine et de colère, et au détriment de sa vocation d'artiste, extériorise sa haine sous la forme d'actes violents qui vont aux antipodes de ses principes antérieurs :

> L'émeute rattrapa Nafa au détour d'un square, l'entraina vers une arène en ébullition. Quelqu'un lui glissa une barre de fer dans la main et lui désigna une grosse cylindrée aux portières grandes ouvertes.
>
> – Elle appartient surement à un fils de chien de sale bourgeois. Ne te gêne surtout pas. Ses prunelles éclatées illustraient parfaitement ses propos. Sans réfléchir, Nafa fonça sur la voiture et se mit à cogner dessus comme si Mourad Brik était dedans… Puis, plus rien. Juste un long tunnel de vacarmes, d'orages et d'opacité…[260]

Cette citation illustre la colère de Nafa qui extériorise toute sa colère en recourant à la violence pour éteindre les braises ardentes qui le brulent de l'intérieur. L'attitude de son père était la goutte qui a fait déborder le vase. Si son père s'était comporté sagement, peut-être Nafa n'aurait pas réagi de

[259] Fethi Benslama, *Un furieux désir de sacrifice : le surmusulman*, Paris, Seuil, 2016, p. 49.
[260] *Op.cit.,* Yasmina Khadra*, À quoi rêvent les loups,* p. 54.

la sorte. Ce qu'on remarque aussi à travers cette situation c'est la phrase de l'homme qui lui a glissé la barre : « *Elle appartient surement à fils de chien de sales bourgeois* ». Cette phrase n'est pas anodine. Elle témoigne d'une colère exprimée à l'égard des riches dans un pays qui pratique une sorte de ségrégation socioéconomique. Cette dernière ne favorise pas seulement la violence, mais pourrait être amenée à susciter des actes terroristes barbares. C'est sur ce point que nous allons axer notre analyse dans le chapitre suivant.

3. Le facteur socioéconomique.

Après avoir cité les facteurs politiques et familiaux, nous nous pencherons par la suite sur le facteur socioéconomique comme autre composante possiblement explicative du phénomène de radicalisation. En effet, la ségrégation économique et la négligence à l'égard des citoyens d'un pays donné pourraient contribuer à la radicalisation des personnes qui se sentent le plus lésées par ces inégalités. L'action violente pourrait également être le résultat d'un grand malaise : psychique et économique. Le deuxième exerce un pouvoir sur le premier. Combien d'individus ont sombré dans le terrorisme à cause du chômage. De même, le sentiment des personnes qui ne se retrouvent pas dans leur place est aussi susceptible de déloger la violence qui squatte dans les tréfonds de l'être humain. Les écrits de Khadra n'ont pas négligé ce phénomène important. Ce dernier explique aussi les facteurs socioéconomiques ayant œuvré au choix de la radicalisation de certaines personnes. Cette fois-ci nous n'allons pas focaliser notre analyse sur une seule œuvre, mais en aborderons plusieurs et extrairons de chacune des passages qui illustrent ce facteur.

3.1. Le contexte socioéconomique algérien.

La situation socioéconomique algérienne à l'époque souffrait d'une précarité croissante. La chute brutale des prix de l'hydrocarbure sur lequel se basait l'économie algérienne a engouffré l'Algérie dans l'impasse. Le taux de chômage connaissait une forte explosion, et la jeunesse algérienne, universitaire ou pas, se trouvait dans une précarité financière sans précédent. C'est ce que nous explique Omar Carlier dans la citation suivante : *Le désinvestissement industriel coïncide avec l'irruption sur le*

marché du travail et du logement de générations scolaires condamnées à désœuvrement, au chômage et à la frustration[261].

Nous commençons par *À quoi rêvent les loups* qui met en évidence plusieurs facteurs de radicalisations. Il faut signaler que cette œuvre est peuplée de plusieurs personnages qui souffrent d'une stigmatisation à l'égard de leur talent. Avant d'entrer dans l'analyse des personnages ainsi que des facteurs qui les poussent à se radicaliser, un éclairage sur le contexte social de l'Algérie durant l'époque de la création du roman nous semble intéressant. À cette époque, l'Algérie traversait l'une des périodes les plus douloureuses de son histoire. Outre les islamistes qui voulaient instaurer un État islamique en Algérie, le pouvoir, de son côté, a créé plusieurs différences sociales. L'Algérie devient invivable pour la classe populaire pendant cette période-là. Il n'y avait que la classe bourgeoise qui avait le droit de vivre. Cela a créé un mécontentement chez la population, en l'occurrence la jeunesse algérienne. Les islamistes à qui on a refusé d'instaurer un état théocratique profitent de cette situation pour endoctriner les jeunes et les persuader de se venger contre l'État. Cette vengeance se traduit par une série d'attentats et d'assassinats contre les citoyens, toutes catégories sociales, culturelles et politiques confondues. Généralement les pays les moins développés souffrent de la problématique de la radicalisation à cause de la pauvreté. Dans ce qui va suivre, nous remarquerons que la catégorie moins aisée ou pauvre de la population est la plus susceptible de subir le problème de la radicalisation par conséquent, on peut rejoindre J Raflik lorsqu'elle dit *que le terrorisme touche les pays pauvres davantage que les riches.*[262]

---

[261] Omar Carlier, « *De l'islahisme à l'islamisme : la thérapie politico-religieuse du FIS* », Cahiers d'études africaines 32, n 126 ,1992,p. 185-219.

[262] *Op. cit*., Jenny Raflik, *Terrorisme et mondialisation* : *Approches historiques*, p. 186.

Dans le premier chapitre du roman *À quoi rêvent les loups*, le narrateur déploie une atmosphère détaillée et métaphorique de l'Algérie qui entrera bientôt dans l'irréparable. L'odeur de la guerre civile se ressent de loin. Des camps qui se suspectent les uns les autres se forment et les citoyens commencent à se massacrer :

> Alger était malade [...] Alger s'agrippait à ses collines, la robe retroussée par-dessus son vagin éclaté, beuglait les diatribes diffusées par les minarets, rotait, grognait, barbouillée de partout, pantelante, les yeux chavirés, la gueule baveuse tandis que le peuple retenait son souffle devant le monstre incestueux qu'elle était en train de mettre au monde. Alger accouchait. Dans la douleur et la nausée. Dans l'horreur, naturellement. Son pouls martelait les slogans des intégristes qui paradaient sur les boulevards d'un pas conquérant [...] Alger brulait de l'orgasme des illuminés qui l'avaient violée. Enceinte de leur haine, elle se donnait en spectacle à l'endroit où on l'avait saillie[263].

Ce passage situé au début du roman constitue le point de départ de l'histoire. Ce tableau algérien devient symbolique et représente même métaphoriquement la situation du pays. Cette technique est très utilisée par Khadra quand il prépare l'horizon d'attente du lecteur. Les premiers chapitres du roman donnent un aperçu et une description panoramiques de l'Algérie, en l'occurrence d'Alger qui fut la scène principale de la guerre civile algérienne. On assiste à une fresque représentative et descriptive caractérisée par une profusion de figures de style, notamment la métaphore. Cette fresque teintée de drame et de tragédie algérienne dépeint le décor parfait d'une Algérie puisant son dernier souffle. Ce passage se rattache au type descriptif, principalement par l'emploi de l'imparfait consistant à offrir une vision analytique des faits en restituant l'épaisseur et la gravité de la situation. De même, le recours « obsessionnel » à la personnification vise à mieux expliquer la situation algérienne.

Le narrateur décrit le désordre total, le chaos prodigieux qui se produit en Algérie. Pour rappel, il faut signaler que le récit contient deux

[263] *Op.cit.,* Yasmina Khadra*, À quoi rêvent les loups,* p. 123.

narrateurs : le premier, extradiégétique[264], qui n'a pas de rôle dans l'histoire et se contente parfois de faire des descriptions auxquelles nous avons fait appel, et le deuxième narrateur, intradiégétique[265], qui a le rôle principal de l'histoire, Nafa Walid.

Avant que le narrateur intradiégétique ne prenne la parole, le narrateur extradiégétique, en employant une panoplie de métaphores et de comparaisons, cherche à donner à ses lectures la réalité amère que traverse l'Algérie. Sa description est peuplée de figures de style, en particulier la personnification. Cette dernière consiste à mettre en scène l'Algérie à l'image d'une mère abandonnée par ses enfants. Cela est fait pour mettre en évidence la maltraitance et la violence qu'elle subit. Des images cruelles et des termes forts montrant la dignité d'une mère piétinée et violée par ses propres enfants. Quant au vocabulaire utilisé par le narrateur, il est révélateur dans le sens où il élabore une symétrie entre une nation et un être humain.

En premier lieu il utilise un terme général : la maladie. Suite à cela, il élabore la description lorsqu'il dit qu'Alger : « *s'agrippait à ses collines* ». Ici, la ville est représentée comme une femme sans soutien, seule, isolée qui n'a pas trouvé de refuge et ne peut que s'accrocher avec tout ce qu'il lui reste comme force pour ne pas être une proie.

Progressivement, le narrateur approfondit sa description en s'intéressant aux membres intimes tel que : *« vagin éclaté » ou « les yeux chavirés »*. Ici, on a affaire à une métaphore démontrant des traces violentes d'un viol. Le narrateur veut insinuer que le pays a été gravement touché dans son intimité, telle une maison brulée par ses propres habitants

[264] Il s'agit d'une voix narrative qui raconte l'histoire sans y intervenir.
[265] Dans la narratologie de Gérard Genette, le narrateur intradiégétique est lui-même l'objet du récit. Cela veut dire qu'il narre l'histoire en participant à ses évènements. Il remplit deux rôles : personnage et narrateur.

ou telle une mère fuyant la barbarie de ses propres fils. De plus, le narrateur accentue clairement sa description sur la douleur physique.

Cette barbarie donne naissance à des enfants haineux qui s'exterminent, ce qui fait de leur pays une nation proche de l'agonie. L'Algérie, contre sa volonté, exulte une substance nouvelle, menaçante, dévastatrice et cancéreuse. Cela converge avec le destin que vont subir les personnages principaux Nafa Walid — dans *À quoi rêvent les loups* — et Allal — dans *Les agneaux du seigneur* — quand ils finiront par entrer dans le champ de la radicalisation qui fera d'eux des terroristes et des assassins de la population et du régime. Cela nécessite de notre part une investigation biographique de ces personnages, qui ont fini par passer aux actes violents et assassins, en essayant d'interroger le « pourquoi » et le « comment » de leurs actes.

3.2. Sid Ali : de l'artiste qu'il est à « l'islamiste » qu'il veut devenir.

Maintenant, nous allons analyser le discours et le parcours de Sid Ali, un jeune Algérien qui rêve de devenir artiste, mais a fini, contre toute attente, par rejoindre le FIS (Front Islamique du Salut). Quelles sont les origines de ce changement radical ? Le monde artistique construit par Sid Ali s'effondre comme une maison de cartes dès l'instant où la réalité le frappe brutalement. Il se retrouve en effet dans une myriade de confrontations, entre autres avec la société algérienne qui ne valorise pas les artistes. La culture de l'art n'est pas encore installée, les gens veulent seulement manger à leur faim. D'ailleurs, toutes les sociétés ont besoin de l'art, car il en est une forme d'expression. Dans la forme, l'art est un divertissement, mais dans le fond il s'agit d'un reflet du réel avec des artifices esthétiques. Par conséquent, ils sont loin de s'intéresser à l'art qui, selon eux, n'est qu'une tartuferie :

> Je me dis que notre société est incompatible avec l'art. En tout cas, c'est le sentiment que j'ai quand je joue. Les gens te regardent d'un air détaché. Tu es là

> pour les divertir, pas plus [...] Tu te rends compte ? Un artiste rabaissé au rang de bouffon que l'on renie dès la fin du spectacle[266].

À la lumière de cette citation, il apparait clairement que Sid Ali vit une crise existentielle dans son pays. La vocation et la profession qu'il aime sont marginalisées en Algérie. Sa première phrase nous renseigne sur la marginalisation dont il souffre au sein de sa société. Le sentiment du rejet et d'exclusion se ressent clairement dans la mesure où Sid Ali évoque le problème de compatibilité. Il illustre ensuite cette dernière quand il évoque ses pièces auxquelles les gens ne semblent même pas s'intéresser ou donner de l'importance. Cette négligence fait naitre en lui une sorte de dépression le poussant à renoncer à son métier. De plus on remarque la phrase interrogative « *tu te rends compte ?* » pour insister et souligner la gravité de la situation en Algérie. Puis il conclut son discours évoquant le statut de l'artiste qui a été réduit à celui d'un « *bouffon* ». Sid Ali poursuit son mécontentement en essayant cette fois-ci de démontrer la vraie valeur d'un artiste :

> L'âme d'une nation, ce sont ses artistes : sa conscience, ses poètes ; sa force, ses champions. Je me trompe peut-être ? [...] Subversion, voilà ce que c'est le talent, chez nous. Source de tracasserie, funambulisme, nigauderie. Il dérange, il fait pitié aussi. Une fête foraine suscite plus d'égards qu'un artiste, de nos jours. Lorsque je prends ma mandoline, j'ai honte parfois. Je me dis peut-être qu'après tout, la musique, c'est un métier de con, une dépravation, un truc de pédés. Elle amuse la galerie sans pour autant mériter sa considération[267].

Sid Ali parle de la situation dégradante de l'art et de l'artiste en Algérie. Nous constatons que ce passage nous donne une idée sur le milieu culturel dont le personnage fait partie. Donc en partant des constatations de Sid Ali, nous pouvons, suite à ce passage, déduire que l'Algérie se trouve dans une crise intellectuelle dangereuse. L'artiste, qui représente l'élite de la société, est arrivé jusqu'à remettre en cause sa vertu et son talent. Or, si les érudits renoncent à leur mission et à leur travail, le pays pourrait bien

[266] *Op.cit.*, Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups*, p. 32.
[267] *Ibid.*, p. 34.

sombrer dans le chaos. L'art, en cessant son travail de partage et de critique, cèdera alors sa place à l'intégrisme qui entrainera le pays dans une ère d'opacité totale.

Ce passage mérite également une attention particulière quant au choix des termes employés par le personnage. Si nous plaçons notre passage sous une loupe sémantique, il s'avère que chacun des mots utilisés par Sid Ali possède une signification particulière. Il a commencé par une phrase déclarative servant à affirmer une vérité générale. Cette phrase comporte une métaphore très significative servant à faire un rapprochement entre le corps humain et le pays.

D'après lui, les artistes, les intellectuels et les poètes sont un moteur essentiel pour bâtir une nation. Symétriquement, le corps — même si cette vérité est aujourd'hui très négociable — a besoin d'une âme pour rester en vie, comme le pays a besoin d'une conscience citoyenne pour prospérer.

On peut donc établir ici une conclusion sous la forme d'un syllogisme : il n'y aura pas de corps sans âme et il n'y aura pas de pays sans conscience. Une métaphore forte qui consiste à rappeler l'importance que Sid Ali devrait exercer au sein de la société. Néanmoins, cette dernière est passive à son égard. Cette passivité, et malgré le ton confiant utilisé de sa part, l'a presque poussée à remettre en question son postulat quand il dit : *« je me trompe peut-être ?* » Ici le doute a commencé à s'installer dans son esprit. Tout ce qu'il a dit commence, selon lui, à relever de la tromperie. Ce qu'il a cru est une chose, et ce qui est réel en est une autre. Il avance ensuite une thèse qui va l'encontre de la première. En effet, il renonce à sa vocation en qualifiant le talent de subversion. Sid Ali n'a pas fait face à la maladie de la société en essayant de la changer grâce à son art ; il s'est retrouvé dans l'obligation de se mêler au troupeau malgré lui. Cet apostat ne consistait pas seulement à croire que l'art n'a plus de place en Algérie ; il

repose sur la conclusion que l'art n'est qu'une tracasserie réservée aux imbéciles.

Ce terme révèle l'univers intérieur de Sid Ali — ou ses valeurs — dont le dépit et l'amertume confèrent à ses énoncés leur tournure argotique, leur registre familier. Chose que nous constatons dans l'avant-dernière phrase quand il qualifie la musique de « *truc* » après avoir longtemps représenté à ses yeux un art qui constitue l'âme du pays. Devant ses échecs, Sid Ali la trouve vidée de son sens et de sa fonction. Pire, elle est associée aux « *pédés* ». Le terme « *pédé* » dans cette phrase a une valeur péjorative et offensante. En effet, l'homosexualité en Algérie est associée à de nombreux vices, tels que l'effémination, le stupre, mais aussi la faiblesse. Faire de l'art l'apanage des « pédés », c'est ainsi conclure que l'art est une pratique de faibles et de profanes.

Pour mieux expliquer ce passage, on devrait remonter vraiment à l'origine de sa création. Si l'on dit, quelle est la cause du mécontentement de Sid Ali ? La réponse la plus probable serait : le désaveu de son art et de son talent. Une réponse juste, mais insuffisante. Si nous voulons interroger les causes de son dégout, il faudrait vraiment tirer sur les ficelles de l'intrigue en prenant en considération plusieurs facteurs essentiels et importants : la situation politique de l'Algérie avant l'intégrisme, les origines de celui-ci, la situation socioéconomique, la culture du peuple algérien et son rapport avec l'art en général.

L'Algérie est un pays majoritairement musulman. La création du FIS a permis la propagation de sa lecture traditionnelle et littéraliste de la religion qui consiste à interdire l'art d'une manière générale tout en réduisant et en vidant la religion de son sens. Selon eux, la religion est réduite à deux termes : licite ou illicite. Selon eux, tout ce qui relève de l'art va totalement aux antipodes des principes de la religion et est donc appelé à subir le sceau de l'interdiction.

Ce discours basé sur la peur a créé une sorte d'enfouissement de la population à l'égard de l'art en général, qui relève de la banalité et d'une futilité trop dérisoire pour valoir le danger de braver un interdit moral. De plus, la situation économique du pays durant cette époque était déplorable. Le pays est en faillite, le pouvoir d'achat est presque inexistant et le peuple vit désormais pour manger seulement à sa faim et apaiser sa soif. Qui s'intéresse à l'art dans cette situation ? Logiquement, personne. Une infrastructure très médiocre ne peut en aucun cas donner naissance à une superstructure.

Le personnage Sid Ali se sent impuissant. Il ne peut rien offrir à sa société. Les alternatives sont manquantes et sa situation financière s'aggrave progressivement. Durant cette époque le FIS commence à gagner la confiance du peuple, il l'a subjugué par ses thèses et son idéologie. L'influence du FIS était telle à l'époque qu'il était parvenu à séduire la majorité de la société algérienne, y compris des érudits. Chose que Sid Ali nous confirme :

> Et là je dis vivement le FIS, kho. Absolument [...] Les islamistes, au moins, ont des chances de nous secouer, de nous lancer sur de grands projets. Ce que je veux, c'est faire quelque chose de ma putain de vie. Être utile. Participer à un ouvrage, pas forcément un édifice grandiose ; juste une activité sérieuse et collective, avec des gens fiers de leur petite, et d'autres attentifs à leur enthousiasme. Servir sans avoir le sentiment de ramper [...] tu comprends toi faire quelque chose. Avec le FLN, tout est permis certes, mais ignoré. I-gno-ré ! Tu peux faire naitre des houris sur ta guitare, on s'en fout. Tu peux bruler des feux de mille génies, on te laissera te consumer dans ton coin dans l'indifférence. Il n'est pire ennemi du talent que l'indifférence [...] Ce que j'attends, c'est le changement, la preuve que les choses s'époussètent avancent. Dans quel sens, je m'en contrefiche. Mais pas de marasme. Je ne le supporte plus. Alors vivement le FIS, kho. Je me laisserais volontiers pousser la barbe, quitte à m'enchevêtrer dedans, et j'écouterais les prêches fastidieux [...] à la mosquée, j'ai l'impression que l'on s'adresse à moi, que l'on se préoccupe de mon avenir, que j'existe[268].

Avant d'arriver à cette conclusion, Sid Ali a commencé, comme on l'a vu, dans les citations précédentes, à citer la misère de l'artiste généralement et sa misère particulièrement. Il a illustré son dégout lié à

[268] *Ibid.*, p. 123.

son exclusion de la société jusqu'à ce qu'il arrive à décider de rejoindre le FIS. Le discours de Sid Ali a commencé par la conjonction « et » qui a ici une valeur de conclusion. C'est-à-dire qu'il donne la conséquence de plusieurs causes accumulées qu'il a citées précédemment à l'instar de la négligence et la nonchalance dont il est victime et qui ont déterminé ce choix. Après, il annonce son soutien et son adhésion au FIS. Il semble être certain de son choix dans la mesure où il emploie l'adverbe « absolument » qui renvoie à la nécessité de soutenir le FIS. Sid Ali a illustré par la suite ce choix en affirmant que ce parti islamiste participera sans doute à créer une certaine dynamique au milieu de cette jeunesse perdue. En effet, entendre Sid Ali dire : « les islamistes ont des chances de nous secouer, de nous lancer sur de grands projets » c'est déduire forcément que l'inactivité et le chômage qu'il vit, au même titre que le reste de la jeunesse algérienne, alimentent son désir de vouloir contribuer à la société par n'importe quelle action, même si elle s'éloigne complètement de son métier. Chose qu'il nous confirme juste après, quand il dit : *« ce que je veux c'est faire quelque chose de ma putain de vie »*. Ce qui attire également notre attention dans ce discours est l'abondance des verbes modaux : *« je veux »* (qui revient à plusieurs reprises), *« je dois »*. Cela traduit le désir de Sid Ali de vouloir occuper une fonction ou un poste pour mettre fin à cette négligence.

Nous déduisons également que Sid Ali, comme d'autres jeunes Algériens, souffre d'un manque de reconnaissance. L'État ne reconnait absolument pas leur valeur, il leur reste que le FIS comme seule alternative. Ce parti semble profiter de la négligence exercée par l'État pour attirer les jeunes des quatre coins de l'Algérie. Sid Ali veut agir, en souhaitant être un acteur social participant au développement de son pays, il a le fort désir de mettre en œuvre son talent afin de se sentir enfin utile au sein de la société. Face à cet ensemble de circonstances, le FIS reste la seule solution et le seul refuge pour que certains aient le sentiment d'exister. Sid Ali espère ainsi observer un changement donnant un nouveau souffle à la société qui

s'écroule chaque jour devant l'indifférence et la mauvaise gestion. Sid Ali voit dans le FIS le parti politique qui pourrait redonner espoir à la société algérienne inactive et passive.

Nous remarquons également, à la lecture de ce passage, que Sid Ali ne choisit pas le FIS par conviction, mais par obligation. Il ne faut pas oublier que ce sont ses échecs passés et l'amertume qui en a découlé qui font embrasser la cause du FIS à Sid Ali. En effet, les faits et les circonstances actuelles de l'histoire le poussent, malgré lui, à prendre des positions contraires à ses convictions intimes. Il faut rappeler que Sid Ali est un artiste, « faiseur de beauté » Il veut, comme on l'a signalé, agir, participer, collaborer, contribuer et servir. Or, il se sent marginalisé au point de renoncer à ses opinions. Le FLN lui donne la liberté, mais le prive de la considération. Il sait au fond de lui-même qu'il restera exclu même si, avec son talent, il pouvait faire des miracles.

Cela dit, l'adoption de l'idéologie du FIS, bien qu'elle puisse empiéter sur sa liberté, est plus fructueuse que celle du FLN qui lui semble stériliser son talent. Le plus important pour lui, c'est que ce parti puisse enfin lui faire sentir qu'il existe. Il est mu par la recherche de reconnaissance au détriment de sa liberté et de ses préférences. D'ailleurs, il est prêt à passer son temps dans les mosquées à écouter les prêches, qu'il qualifie de fastidieux, donc qu'il ne cautionne pas, plutôt que de disparaitre dans l'indifférence.

Outre la négligence de son talent, Sid Ali vit dans une situation de pauvreté extrême qui l'empêche de satisfaire ses besoins primaires. Il ne peut pas manger à sa faim et tout ce qu'il a comme talent artistique ne pourra, malheureusement, répondre à ces besoins en Algérie. La crise financière et la pauvreté sont des éléments essentiels qui poussent les gens à épouser des idéologies qui vont aux antipodes des leurs. Pire encore, la

situation personnelle de Sid Ali ne lui permet même pas d'occuper une demeure digne d'un être humain.

> La maison du poète tenait de la geôle. Les murs étaient nus, rêches au toucher, ils n'avaient pas connu une couche de peinture depuis très longtemps. La pierre centenaire brillait dans la pénombre. [...] Le carrelage ébréché était pansé [...] Sid Ali passait le plus clair de son temps allongé sur sa paillasse protégée de moustiquaire[269].

Cette description montre véritablement la situation dégradante de Sid Ali. Habitant un taudis, il n'a même pas les moyens de peindre les murs de sa maison. Le narrateur extradiégétique, en nous donnant cette description, semble être impliqué dans la vie de Sid Ali. Il donne ainsi directement son jugement et exprime également son mécontentement à l'égard de la situation actuelle des artistes. Cette description, anodine de prime abord, est en fait une réflexion sur l'état dégradant du pays durant cette période. Le narrateur tente de nous montrer que l'avènement de ce parti islamiste n'est autre que le fruit de la marginalisation de jeunes talentueux qui auraient pu participer à une prise de conscience chez les citoyens.

3.3. Nafa Walid : des feux de la rampe à l'humiliation auprès des bourgeois.

Revenons au personnage principal de *À quoi rêvent les loups*, Nafa Walid, qui rêvait, comme on l'a signalé, de devenir artiste. Or, comme tous les artistes en Algérie, Sid Ali souffre d'une absence totale de reconnaissance à l'égard de son talent. Ayant toujours eu le désir d'être sous les feux de la rampe en voulant devenir acteur, il se retrouve finalement à accepter un emploi de chauffeur chez une famille bourgeoise à Alger ; les Raja. Nafa a accepté ce travail pour pouvoir manger à sa faim et subvenir aux besoins de sa famille.

[269] *Ibid.*, p. 321.

Le travail qu'occupe Nafa chez les bourgeois algérois le met souvent dans des situations critiques. Recevant chaque jour des insultes, le rêve de Nafa s'éloigne jour après jour, surtout lorsque sa dignité est piétinée injustement. Ses supérieurs profitent de chaque petite occasion pour le rabaisser tout en menaçant de le licencier si ses attitudes ne sont pas conformes à leurs humeurs quotidiennes. Son désir de mener une carrière de célébrité s'est volatilisé dans son pays où les rêves sont faits pour ne pas être réalisés. De plus, il découvre le monde paradisiaque dans lequel les Rajas résident. Cela participe vraiment à créer en lui un plusieurs sentiments : haine, angoisse, malaise ou encore jalousie. Ce manque de reconnaissance figure parmi les facteurs principaux qui participent à alimenter le désir de violence chez les individus qui se sentent exclus de la société.

Placé entre le marteau de sa famille et l'enclume de son travail, Nafa s'efforce de se familiariser avec la cruauté de son destin :

> Monsieur veut peut-être que je lui apporte son repas au lit. Non, mais tu te prends pour qui ? Tu n'as pas le droit de quitter la voiture sans mon autorisation. J'exige de te trouver là où je t'ai laissé. Si tu n'es pas content, retourne dans ton gourbi[270].

On trouve aussi :

> Dès le lendemain, elle me mobilisa. Je l'avais conduite à son club, au Golf, et attendue la matinée entière, dans le parking, sous un soleil de plomb[271].

S'il fallait décrire la souffrance psychologique et la différence sociale Algérie, ces deux citations en seraient une illustre incarnation. Nafa dans son nouveau travail, qu'il a longuement cherché, doit faire face malgré lui à toutes sortes d'humiliations, rabaissements et mépris. Les situations indignes dans lesquelles il se retrouve malgré lui nous donnent une idée claire sur le contexte socioéconomique en Algérie. Ceci prodigue non seulement un éclairage sur la vie du personnage, mais pointe aussi une

[270] *Ibid.*, p. 176.

[271] *Ibid.*, p. 178.

différence sociale et économique qui pourrait à un moment donné susciter la révolte chez les jeunes. Fort de cette citation, nous pouvons, affirmer que cette ségrégation économique a été un facteur essentiel de la radicalisation en Algérie. Ce qui est marquant dans cette citation n'est pas tant la différence financière entre les riches et pauvres que la différence comportementale qu'elle instaure. Elle astreint notamment Nafa à demeurer courtois et docile en toutes circonstances, y compris face aux insultes de ses employeurs, sous peine de perdre l'emploi qui lui garantit sa subsistance. D'artiste en puissance, il devient prisonnier de bourgeois qui décident de tout pour les pauvres.

La justice sociale est manquante dans le pays et l'anomie totale qui y règne. Les droits de l'homme ont complètement disparu et la loi de la jungle vient d'être instaurée en Algérie. Les pauvres subissent la colère des riches sans se révolter. Le cas de Nafa en est le meilleur exemple. Il est toujours réduit à sa pauvreté et à son statut social :

> Sais-tu combien elle coute, cette chemise ? Non, mais tu te rends compte où elle se balade, ta sale patte ? Tu es en train de l'essuyer sur la chemise d'Amar Bey, petit minable [...] Contente-toi d'astiquer les bagnoles de tes maitres, larbin[272].

On est confronté à un vocabulaire péjoratif traduisant la situation humiliante vécue par Nafa *« sale patte, essuyer, minable, tes maitres, larbin »*. Ce vocabulaire s'accompagne d'une différence socioéconomique remarquable entre le destinateur et le destinataire : un riche et un pauvre. De même, l'emploi de la question rhétorique : « *Sais-tu combien elle coute, cette chemise ? Non, mais tu te rends compte où elle se balade, ta sale patte ?* » sert à intimider Nafa en le renvoyant à sa pauvreté. Cette hypothèse se confirme quand le destinateur met en valeur sa famille pour insister sur la différence entre Amar issus d'une famille prestigieuse et Nafa issu d'une famille pauvre. De cette citation découle un certain

[272] *Ibid.*, p. 198.

nombre de constats traduisant les difficultés que traverse Nafa dans la famille des Rajaa. C'est un portrait d'une société d'injustice et de déloyauté. En fait, l'humiliation que subit toujours Nafa finira par créer en lui un sentiment de rébellion et de révolte. Le manque de justice sociale et l'indifférence totale à l'égard de son art le mettent toujours dans une situation difficile. Qu'a-t-il fait pour mériter ce destin ? Ne mérite-t-il pas lui aussi, comme les Raja, une vie paisible ? Pourquoi est-il toujours obligé de subir cette double peine sociale et familiale ? Cette injustice sociale qui existe en Algérie a d'ailleurs été la cause principale qui a poussé les jeunes à nourrir un sentiment de vengeance et de révolte contre la société entière. Telle est l'interrogation de l'historienne Jenny Raflik qui s'est demandé si les terroristes ne sont que des vaincus dont la violence constitue la seule arme capable de mettre fin à cette injustice : *le terroriste est-il cette victime de la société poussée au désespoir, violent parce que hors — la loi ?*[273]. S'il est en l'état difficile de se prononcer avec certitude sur cette question, nous pouvons proposer certains éléments de réponse. Si nous nous référons à la fiction de Y.Khadra, l'évolution du personnage dans son contexte socioéconomique, on serait tenté d'affirmer que le désespoir a fait de Nafa un terroriste. Il n'a pas choisi son destin, mais ce dernier s'est imposé à lui. En effet, le désespoir et cette colère évoqués plus haut ne seront contenus que par les recruteurs qui, en associant le spirituel au politique, attisent la haine des citoyens. Désormais, la source de ce désespoir est l'état qui ne fait qu'empirer la situation des citoyens.

3.4. Les recruteurs et l'opportunité de la crise financière.

Nous avons vu l'ensemble de circonstances qui ont favorisé l'émergence de la violence chez Nafa qui traverse une période tourmentée, peuplée de déceptions et d'échecs. Pendant cette période, un imam du

[273] *Op. cit*., Jenny Raflik, *Terrorisme et mondialisation : Approches historiques,* p. 174.

quartier, nommé Younes a organisé une réunion au profit du FIS avec les habitants du quartier et Nafa y figurait.

Sa fonction consiste également à faire des prêches chaque vendredi. Il est considéré chez les musulmans comme un rappel vivant et constant à la piété musulmane. La quasi-totalité des musulmans voit en lui une référence spirituelle. Chez certains, il est même considéré comme leur directeur de conscience. Néanmoins, durant la guerre civile algérienne, beaucoup d'imams extrémistes et rigoristes ont profité de leur statut pour endoctriner les jeunes et les inféoder à leurs intérêts politiques. Après la tragédie qui a frappé Nafa, il s'est retrouvé avec les jeunes de son quartier pour une réunion organisée par l'imam Younes qui représente le FIS. Au milieu d'une véritable crise politique, l'imam Younes rassemble les jeunes défavorisés de son quartier en ayant l'intention de les recruter dans l'armée djihadiste. En effet, la stratégie de l'embrigadement djihadiste tient origine de plusieurs facteurs : politique, économique, sociale. Le contexte politique est remarquablement présent dans tous les discours des recruteurs. La puissance séductrice de ces discours est tout à fait susceptible de déclencher le processus de recrutement. Ces militants se sentent trahis et spoliés de leur droit de diriger le pays. Cette répression politique causée par l'annulation du scrutin qui a été emporté largement par le Front islamique du Salut a encore donné une grande légitimité à ce parti qui se verra, par la suite, obligé de se battre avec acharnement pour se venger contre le régime. Cela provoque sans doute un changement brutal dans la manière d'agir chez les militants du FIS. Ce faisceau de circonstances donne évidemment aux groupes clandestins radicalistes l'opportunité de passer à la violence et de mettre en œuvre une stratégie de recrutement qui leur permet de rassembler massivement de nouvelles recrues qui seront attirées inconsciemment par l'espérance d'un bénéfice, notamment financier. Cela pousse à adhérer à leur insu à cette idéologie. C'est ce que nous allons voir dans ce passage :

L'imam Younes releva enfin la tête. Son regard effleura ses ouailles. D'une voix monocorde, trahissant une profonde lassitude, il récita un verset coranique pour ouvrir la séance et dit :

– Comment va ton père, Ali ?

– Il va bien, cheikh.

– J'ai entendu dire qu'il a été hospitalisé, cette semaine,

– Pour une dialyse, cheikh. Il ne pourra plus s'en passer.

– C'est pénible. Et toi, Najib, comment va ta grand-mère ?

– Comme d'habitude, cheikh. Elle s'accroche, mais sans y croire.

– C'est une sainte femme. Je prie pour elle. Et toi, Farouk ?

On m'a rapporté que ta jeune épouse était souffrante.

– Fausse couche, cheikh. Tu sais comment on végète, à la maison, avec douze personnes dans un réduit. Je n'ai pas de travail, et la misérable pension du vieux ne fait qu'aggraver les choses...

– Je suis au courant et je compatis.

L'imam Younes soupira. Son regard se voilà d'affliction, et les rides de son front se creusèrent. Il dit :

– Nous avons fait appel à vous parce que nous savons ce que vous endurez tous les jours... Ce que vous ignorez, c'est la chance que vous avez de pouvoir rentrer chez vous chaque soir. Vous êtes au chevet de vos malades, et vous les aidez à tenir... Par contre, des frères à nous qui, il y a à peine quelques mois, nous réconfortaient de leur présence, passent aujourd'hui leurs nuits à languir des leurs et à se faire du souci pour eux jusque dans leur sommeil. Quelque part dans le désert séquestré dans des camps d'internement, coupés du monde et livrés à des bourreaux ignobles, ils se demandent surtout si nous les oublions. Ils nous ont laissé des parents démunis, des épouses perturbées et des enfants sans défense... Nous ne les avons pas oubliés.

Nous n'avons pas le droit de les oublier... Dès le commencement des déportations, le Front a arrêté un programme pour la prise en charge de ces familles. Une caisse pour leur venir en aide a été mise en place. Malheureusement les collectes de fonds et la générosité des sympathisants ne suffisent pas. Il y a trop de misère, et l'inflation galopante ne nous facilite pas la tâche. Aussi, le Mejlessa décidé de nouvelles initiatives afin de surmonter la crise. Des boutiques, des cafés, des ateliers et d'autres commerces, appartenant à des déportés, vont être rouverts. Nous avons pensé à vous pour les gérer. Nous vous avons choisis pour votre probité d'abord, ensuite parce que vous avez besoin de travailler pour subvenir aux besoins de vos familles[274].

[274] *Ibid.*, p. 245.

Cette citation est aussi porteuse de sens, car elle est déterminante dans notre analyse en ceci qu'elle comporte beaucoup de pistes de réflexion que nous voudrions développer dans ce chapitre. Nous essaierons de l'examiner minutieusement pour pouvoir mettre en évidence les méthodes des recruteurs consistant à séduire les gens afin d'adhérer à leur groupe terroriste. Notre analyse fera appel à des concepts bien particuliers faisant partie de l'analyse de discours.

En effet, le discours prononcé par L'Imam Younes est un discours politico-social — scène englobante — à dimension fraternelle et religieuse — scène générique. Telle est la scénographie de cette scène. Donc, les destinataires sont censés recevoir le discours comme une rencontre fraternelle et non pas comme un discours politique appelant à recruter les jeunes en faveur du FIS. Pour reprendre les termes de Maingueneau, nous dirons que : *le lecteur est pris dans une sorte de piège*[275] puisqu'il reçoit le texte d'abord à travers sa scénographie.

Le premier sens « objectif » qui se dégage de ce passage indique qu'il s'agit d'un imam très soucieux de la vie de ses compatriotes. Il est au courant de chaque situation que traverse toute personne présente dans la réunion. Il propose ensuite à ces individus des rôles et des fonctions pour pouvoir subvenir aux besoins de leurs familles. De prime abord, rien n'indique que Younes soit mal intentionné ou veuille entrainer les jeunes à la dérive. Cependant, si nous analysons minutieusement cette citation, nous verrons qu'elle dégage beaucoup de significations. Le premier constat qui se dégage de cette citation concerne le statut social des personnes auxquelles l'imam Younes a fait appel. En effet, il n'a convoqué que les personnes issues des milieux complètement défavorisés ; des personnes souffrantes dont chacune d'entre elles est submergée par toutes sortes de

[275] Dominique Maingueneau, *Les termes clés de l'analyse de discours*, Paris, Essai, 1996, p. 14.

problèmes. Ces invités sont prêts à passer à la violence à cause de la marginalisation et à la ségrégation économique qu'ils subissent dans leur quotidien. En effet, ils sont convaincus que leur situation délicate est provoquée par le pouvoir en place. Bilel Ainine confirme notre hypothèse lorsqu'il affirme que :

> La ségrégation économique d'un groupe singulier peut conduire à la radicalisation particulièrement si elle est perçue comme le résultat d'une politique intentionnelle du pouvoir en place et plus encore si cette ségrégation se couple d'une forte polarisation communautaire fondée sur une distorsion dans l'accès aux ressources[276].

Dans le même ordre d'idée, nombre de chercheurs soutiennent cette hypothèse en accentuant leurs recherches sur la discrimination économique qui joue un rôle quasi décisif concernant la radicalisation des jeunes :

> There are two main conclusions produced by the study. The first is that discrimination matters. The empirical results show that countries that permit their minority communities to be afflicted by economic discrimination make themselves more vulnerable to domestic terrorism. The second shows that the overall economic status of a country has a smaller effect on terrorism than does the economic status of a country's minority groups.[277]

L'imam Younes prétend être au courant de tous les problèmes des invités et de leurs familles. Cet appel au vécu de la discrimination

---

[276] Bilel Ainine, Thomas Lindemann, *Saisir les mécanismes de la radicalisation violente* : *Pour une analyse processuelle et biographique des engagement violent*. Sous la direction scientifique de Xavier Crettiez et Romain Sèze. [en ligne] http://www.gip-recherche-justice.fr/wp-content/uploads/2017/08/Rapport-radicalisation_INHESJ_CESDIP_GIP-Justice_2017.pdf, p.12, [Site consulté le 01 Février 2020].

[277] Xavier Crettiez, Thinking about radicalisation*: A processual sociology of the variables of violent engagement* , Revue française de science politique, Vol. 66, n°5, 2016, [En ligne], https://www.cairn-int.info/article-E_RFSP_665_0709--thinking-aboutradicalization.htm pp. 709-727 [Consulté le 28 Mars 2020]. Traduction par l'auteur : « Deux conclusions se dessinent dans notre étude ; la première étant que la discrimination est un facteur important. Les résultats empiriques démontrent que les pays qui admettent que les minorités soient discriminées économiquement se révèlent plus fragiles face au terrorisme. La deuxième conclusion de notre étude établie que le statut économique d'un pays n'a qu'un effet minime sur la montée du terrorisme, alors que cela a une influence lorsque les minorités de ce pays ont un statut économique plus faible ».

socioéconomique par les invités confère une légitimité à son discours. Profitant de son autorité financière et de la précarité de son auditoire, l'imam Younes se permet de jouer le rôle d'un père absorbé par le chagrin et soucieux du destin de ses enfants. Il ne se contente pas seulement de prononcer son discours, mais participe imaginairement à une conversation familiale où l'imam assume complètement son rôle de père.

À la lumière de mots forts et bien choisis, l'imam Younes vise dans un premier temps l'émotion des jeunes pour les persuader du travail « noble » du FIS. Cette stratégie de recrutement est accompagnée par le désir de susciter la haine contre le régime algérien discriminatoire qui ne cesse de maltraiter les adeptes du FIS. Pour bien faire passer son message, il utilise le discours sentimental en créant des images cruelles pour démontrer la brutalité du pouvoir qui supplicie ses compatriotes. Pour susciter l'approbation de ses propos, il sélectionne des images censées alimenter tout sentiment de mépris contre un régime qualifié de bourreau ignoble qui ne cesse de séquestrer des frères. Ces derniers sont en train de vivre l'enfer pour une cause légitime qui mérite d'être défendue jusqu'au bout. L'Imam raconte cela pour créer un sentiment de devoir vis-à-vis de ces frères qui souffrent pour cette cause et pour instaurer un sentiment solidaire de vengeance :

> En s'appuyant sur des facteurs émotifs et motivationnels (chocs moraux, désir de vengeance, sentiment d'injustice, d'insécurité physique ou de haine), les entrepreneurs du djihad visent à impulser une dynamique de solidarité et provoquer un effet boule de neige en faveur de l'engagement djihadiste. Une situation insurrectionnelle ouverte est justement de nature à favoriser cette dynamique de solidarité. Si bien qu'elle est en mesure de supprimer l'ambigüité de l'affiliation aux groupes armés et d'accélérer le déploiement des nouvelles recrues, et ce, dans le court terme[278].

De même, l'aspect et les problèmes financiers sont fort présents dans son discours. Il propose une alternative et des solutions aux problèmes

[278] *Op. cit.*, Bilel Ainine, *Islam politique et entrée en radicalité violente : Le cas des salafistes radicaux violents algériens*, p. 400.

rencontrés dans le quotidien des Algériens. En présentant le caractère généreux et charitable du FIS, Younes veut insinuer que ce parti est totalement conscient de la vie des citoyens qui souffrent en silence. Il veut transmettre comme message que ce parti est capable de prendre soin des Algériens et que l'état n'est qu'un criminel ingrat qui laisse ses citoyens s'entretuer. Pour légitimer son discours, l'imam utilise le terme « frère » qui a une dimension culturelle et idéologique ; il symbolise la solidarité : *la communauté islamique possède [en effet] un fort sentiment de la fraternité et perpétue à cet égard la solidarité de la tribu arabe*[279].

À la lumière de ce discours, le personnage principal est subjugué par la charité des dirigeants du FIS qui donnent un caractère sacré à leur combat. Ce que le pouvoir n'a pas voulu lui offrir, le trouva chez ces « frère ». Après une suite de déceptions douloureuses, Nafa a enfin pu mettre fin à sa passivité et à son chagrin continuel qui duraient depuis des mois. Membre influent et très actif au sein du mouvement, il reçoit à chaque fois des félicitations de la part des dirigeants, en l'occurrence de l'imam Younes considéré comme la référence de son quartier. Ce dernier, avec son discours trompeur, séduisant et émotionnel, a leurré Nafa en profitant également, comme il a fait avec les autres, de sa situation délicate sur le plan financier et psychologique.

Quelques jours après le discours de l'Imam Younes, Nafa se surprend à travailler avec un enthousiasme ardent pour la cause du mouvement. Dans le même ordre d'idée, certains chercheurs dans leurs ouvrages à l'instar de Dounia Bouzar, Fethi Benslama, Bilel Ainine et Xvaier Crettiez, associent étroitement le passage à la radicalisation à un autre facteur psychosocial dont il faudra impérativement se rendre compte : le manque de reconnaissance. Force est de constater que chaque société qui traite avec

[279] Watt Montgomery, *La pensée politique de l'islam*, Paris, PUF, 1995, p.110.

indifférence les jeunes pourrait les conduire à la dérive et à la violence. Pour prouver sa capacité d'agir, tout candidat à l'acte terroriste essaie de démontrer son efficacité en recourant à la violence. Cela est fait dans le but de rechercher l'estime de soi que la société refuse complètement d'accorder :

> Certaines interprétations très stimulantes examinent la violence terroriste sous l'aspect d'un manque de reconnaissance, mais elles ont tendance à méconnaitre l'aspect « donateur » du désir de reconnaissance. Ainsi des acteurs qui seraient dénigrés dans leur « actorité » (capacité d'agir) peuvent avoir tendance à recourir à la violence pour compenser cette incapacité sociale : ne pouvant « donner » conformément à leurs capacités supposées, ils peuvent être tentés de prouver leur « actorité » par la mise en jeu de leur vie et celle des autres. La motivation guerrière des acteurs violents serait ainsi étroitement dépendante de leur quête d'estime de soi, associée à leur désir de reconnaissance[280].

C'est le cas pour Nafa Walid qui se lance ardemment dans son nouveau travail à la recherche de sa dignité et de son estime de soi :

> Nafa Walid se lança corps et âme dans son nouvel emploi. Il avait conscience de son utilité. Il contribuait à la prise en charge des familles éprouvées par les déportations massives, et ce n'était pas n'importe quoi. Il était fier et ému à la fois, déterminé à se surpasser pour être à la hauteur. Il commença par répartir rigoureusement son temps. Il mesurait combien il était resté inactif, à l'heure où des frères désintéressés se dépensaient sur tous les fronts, et se devait de se rattraper. À 5 heures du matin, il était debout[281].

La première mission confiée à Nafa de la part de ce mouvement implique beaucoup plus le plan social. Comme nous le constatons à travers la citation, sa motivation est clairement remarquable : l'aspect humain de son travail l'oblige à être toujours ponctuel, sérieux et déterminé. Il a oublié toutes les peines qu'il a traversées pour donner un nouveau souffle à sa vie. Tel est l'objectif du FIS qui vise à recruter le maximum de jeunes pour déclarer la guerre contre l'État. Cependant, sa stratégie consiste, en premier lieu, à attirer les jeunes (pour adhérer le mouvement) par des

---

[280] Bilel Ainine, Thomas Lindemann, *Saisir les mécanismes de la radicalisation violente* : *Pour une analyse processuelle et biographique des engagement violent*. Sous la direction scientifique de Xavier Crettiez et Romain Sèze. [en ligne] http://www.gip-recherche-justice.fr/wp-content/uploads/2017/08/Rapport-radicalisation_INHESJ_CESDIP_GIP-Justice_2017.pdf, p.20, [Site consulté le 01 Février 2020].

[281] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups,* p. 132.

missions à caractère humain comme le cas de Nafa — avec une récompense motivante à la clé — pour les pousser par la suite à passer à l'acte. Mais avant d'arriver à ce stade, les recruteurs expliquent tout d'abord la nécessité de venir au secours des familles des *« frères résistants »* qui sont vraiment dans le besoin. Ils imposeraient, au fur et mesure, d'autres obligations qui touchent cette fois-ci le plan militaire.

Avec le discours séduisant habituel, les recruteurs soufflent sur les braises pour persuader et convaincre les nouveaux recrutés de rejoindre les autres frères dans les montagnes :

> Nous n'avons pas besoin de ton cadavre, Nafa Walid, nous avons besoin de tes coups. Être prêt à mourir, dans le glossaire du djihad, c'est aller jusqu'au bout de soi-même, se battre jusqu'à la dernière cartouche, le plus longtemps possible pour infliger à l'ennemi un maximum de revers. C'est seulement de cette façon qu'on a le droit de mourir. La violence est un passage obligé. On n'assagit pas les taghout avec des bulles d'air. Je te rappelle que nous perdons des frères tous les jours, que d'autres, au moment où je te parle, sont en train de hurler sous la torture[282].

Plus le régime tente de résister contre les radicaux, plus les intégristes se convainquent de la légitimité du recours à la force. La fonction qu'occupe Nafa semble être, aux yeux des radicaux, insuffisante pour aider le parti à récupérer ce qu'on lui a confisqué. D'ailleurs, il est appelé à rejoindre obligatoirement la montagne pour renforcer les djihadistes, car leur nombre est en train de diminuer. Encore une fois, les recruteurs utilisent les mêmes stratégies pour former leurs troupes en se référant toujours au discours sentimental et émotionnel en tentant de démontrer barbarie du régime. Pour donner plus de crédibilité à son discours, il évoque toujours la torture, la cruauté et la violence.

Les recruteurs en Algérie affirment que le FIS avait fourni tous les moyens politiques pour islamiser le pouvoir, mais qu'ils ont été trahis par la force du pouvoir. Par conséquent, ils en concluent que la référence à la force et à la violence est le seul moyen de recouvrer la victoire dont ils ont

[284] *Ibid.*, p. 240.

été spoliés. Pour persuader Nafa de les rejoindre dans les montagnes, les intégristes lui apprennent l'assassinat de son père par le régime — une histoire qu'ils ont inventée pour le convaincre de les rejoindre. Dès lors, Nafa a une seule idée dans la tête : venger la mort de son père :

> Nafa se sentit devenir fou. La perte tragique du vieux le culpabilisait. À bout, il demanda à rejoindre le maquis. Il n'avait qu'une seule idée en tête : se venger.
>
> Ne laisse pas la vindicte t'aveugler, l'instruisit Abou Mariem. Ton combat sera voué à l'échec. À force de vouloir régler tes comptes, tu risques de t'isoler. Or, nous devons rester groupés. Autour d'un même idéal : la révolution islamique. Ton père est mort, lâchement assassiné. Il n'est ni le premier ni le dernier. Je te somme de te ressaisir. Nous avons besoin de notre lucidité. La haine est une vilaine partenaire. Il faut s'en méfier. En revanche, notre guerre est sainte. Ce n'est pas une affaire personnelle, frère Nafa. Elle exige que nous soyons déterminés, mais justes, éclairés. L'avenir de la nation en dépend. Nous retrouverons les bourreaux de ton père. C'est inéluctable. Nous les débusquerons, un jour ou l'autre, et nous les châtierons.[283]

De ce qui précède, nous pourrons comprendre qu'il y a d'autres dimensions qui doivent être prises en considération et qui participent à une meilleure compréhension du cheminement de Nafa vers l'acte terroriste. Avant d'apprendre la nouvelle fallacieuse de la mort de son père qui l'a évidemment bouleversée, Nafa refusait catégoriquement toute relation avec la violence : *[…] tu disais que tu étais prêt à mourir pour la cause. — À mourir oui, pas à tuer*[284].

Force est de constater que les recruteurs adoptent une autre stratégie d'embrigadement djihadiste consistant à enraciner un sentiment de vengeance féroce chez les nouveaux recrutés en leur montrant l'injustice des adversaires, même lorsqu'il s'agit d'innocents. En effet, la citation précédente met en évidence le refus catégorique de la violence chez Nafa qui allait surement compliquer la tâche des djihadistes pour renforcer leurs troupes. C'est la raison pour laquelle les djihadistes ont eu recours au mensonge — la mort du père de Nafa tient son origine d'une crise de tension

[283] *Ibid.*, p. 269.

[284] *Ibid.*, p. 240.

quand il a appris que son fils servait la cause des djihadistes — comme solution pour pouvoir attiser sa haine et son désir de vengeance. Cela alimente nécessairement sa colère contre le régime qu'il accusera évidemment de s'en être injustement pris à son père, vieillard et grabataire. Si nous examinons la citation plus haut, nous verrons que l'interlocuteur Abou Myriam joue encore une fois sur les sentiments de Nafa en lui rappelant surtout la nécessité de la solidarité pour vaincre le régime qui ne cesse d'exercer son despotisme :

> Le sentiment d'avoir subi une injustice peut avoir comme effet un accroissement des liens de solidarité au sein d'un groupe. Ce dernier consolide son identité autour de cette injustice, fondatrice de son action. Pour qu'une injustice soit ressentie en tant que telle et puisse favoriser le processus de radicalisation, il faut que le cadre d'interprétation proposé par les organisations soit suffisamment conforme au système de croyances et de valeurs des groupes dans lesquels il se déploie[285].

À l'évidence perçue comme une aubaine, la mort du père de Nafa crédibilise mieux le discours d'Abou Mayriam et lui donne une dimension religieuse en signalant la sacralité de leur résistance qui aspire à une révolution islamique. Cette expression met le pouvoir dans la position de l'autre et donne plus de légitimité à son discours qui met en valeur la déviation du régime qui sera désormais, aux yeux de Nafa, un ennemi extérieur visant à porter atteinte à leur attachement religieux. En réaction à cela, il leur est sommé de combattre le pouvoir par le Djihad, considéré comme le devoir religieux de tout véritable musulman. Cet incident a accéléré le processus de recrutement à l'égard de Nafa qui ne demande que de rejoindre les maquis.

Dans le même ordre d'idée, les enquêtes du commissaire LLlob illustrent la relation entre la précarité financière et le terrorisme. Cette fois-ci, la mafia politicofinancière vise les intellectuels pour les assassiner. L'intellectuel, qui incarne la conscience, l'innovation, la liberté et la

[285] *Op. cit.*,Xavier Crettiez, *"thinking about radicalization: a processual sociology of the variables of violent engagement",* p. 23.

révolution contre les idées médiévales, était voué aux gémonies en Algérie. Il était couramment associé au satanisme. Réduit au statut de mécréant, le meurtre de l'intellectuel devient licite. Ils sont considérés comme une excroissance blasphématoire de la France qui veut, à leurs yeux, détruire l'Algérie et contrarier leur religion. Les intégristes crient toujours au feu de la perversité dès qu'ils voient un soupçon de lumière visant la prospérité. Ils tirent vers le bas toute main propre qui veut remettre un pays en route après avoir dérayé. Cette situation n'a pas pu passer en filigrane aux yeux de Y. Khadra qui a aussi mis l'accent sur les menaces et le danger qui traque les intellectuels, les lettrés et les artistes. Outre le roman *À quoi rêvent les loups*, nous entendons les échos de la souffrance des intellectuels dans d'autres écrits, en l'occurrence *Les enquêtes du commissaire Llob* qui retrace le destin des intellectuels assassinés par des tueurs professionnels qui sont recrutés pour une simple mission : massacrer les lettrés. L'organisation criminelle a notamment créé des clubs. Chacun d'entre eux est chargé de tuer une catégorie spécifique de citoyens. En profitant, comme on l'a évoqué, de la pauvreté des gens, ces assassins font tout pour arriver à leur fin :

> Je manquais de fric. Le premier qui m'en a proposé m'a recruté. Notre club s'occupe des intellos. D'autres, des industriels [...] c'est la guerre, une aubaine pour régler ses comptes et faire le ménage. Personnellement, je n'ai rien contre les lettrés. J'sais même pas ce qu'ils représentent.... Je tiens la caisse kho. On m'envoie un fax : tel somme pour un tel[286].

À la suite de ce passage, Yasmina Khadra, avait pour but de véhiculer un message consistant à dire que le terroriste n'agit pas seulement au nom de la religion. Ceci est une réponse directe et claire à notre question de départ : comment devient-on terroriste ? La pauvreté, la misère, le besoin financier pourraient pousser n'importe quel individu à perpétrer des actes barbares. En dehors de la condition et la situation de l'intellectuel qui sont

[286] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Le quatuor algérien : Les enquêtes du commissaire Llob*, p. 232.

déplorables, Yasmina Khadra veut mettre ici sous les feux de la rampe la complicité du régime qui sème les graines du terrorisme.

Pour conserver le pouvoir, le régime cherche en effet à évincer les têtes pensantes du pays. Les intellectuels sont nombreux à invoquer le droit de conscience pour critiquer le pouvoir, ce qui n'arrange naturellement pas les affaires du gouvernement. Leur présence constitue une menace permanente pour la pérennité d'un système crapuleux qui cherche à s'éterniser au pouvoir. Aussi ces individus, qui comprennent la véritable situation de leur pays, sont autant diabolisés par le pouvoir que par les islamistes, ce qui tend à les vouer à un seul destin : l'assassinat.

La faim pourrait de son côté, comme on vient de le voir, engendrer la terreur. Tel est le message transmis par cette citation qui résume toute la tragédie dans laquelle est engouffré l'État algérien. Le système, en exploitant les besoins fondamentaux de son peuple, essaie de le retourner contre ses intellectuels par l'intermédiaire d'une récompense matérielle. Cette persécution des intellectuels a certes été historiquement l'apanage de tous les pays qui ont connu un régime obsédé par le maintien du pouvoir et qui, pour ce faire, ont incité le peuple à s'entretuer. D'ailleurs, le personnage le déclarait : « *je n'ai rien contre les lettrés* ». Il s'est simplement retrouvé dans l'obligation de tuer pour manger à sa faim. Des jeunes manipulés, contaminés par le virus de la haine font des mains et des pieds pour décomposer leur pays et le jeter cru à des loups affamés.

Certes, la précarité financière participe grandement à l'émergence des actes terroristes. En revanche, le facteur psychosocial pourrait également être déterminant et décisif à l'endoctrinement des jeunes. Ceux-ci-par manque de reconnaissance — cherchent à s'imposer à tout prix au sein de leur société qui les marginalise. Certains recourent à l'acte terroriste rien que pour abreuver une soif de vengeance qui a grandi avec

eux. Par conséquent nous allons examiner ce facteur dans le chapitre suivant.

4. Le facteur psychosocial.

Analyser le facteur psychosocial consiste à essayer, d'un point de vue littéraire, de pénétrer dans les tréfonds des cœurs des terroristes. Cela nous permettrait également de nous emparer des causes fondamentales qui ont incité les jeunes à la radicalisation. Il est clair qu'il existe plusieurs terroristes qui ont recouru à la violence pour compenser une blessure personnelle. Cette blessure peut provenir d'un manque de reconnaissance ou d'une suite d'humiliations, d'un échec sentimental ou d'une jalousie. Nous trouvons l'écho de ces problèmes psychologiques dans les romans de Yasmina Khadra qui a aussi mis en évidence la dimension psychosociale comme facteur de radicalisation. Comme le mentionnent Bilel Ainine et Xavier Crettiez, la violence n'est pas un comportement *ex abrupto* qui submerge l'être humain. Pour devenir une ligne de conduite, elle passerait par plusieurs étapes avant d'habiter éternellement l'esprit humain :

> Les sociologues le savent bien : on ne bascule pas dans la violence du jour au lendemain. On en apprend les codes, la pratique, on la domestique et on l'accepte, on s'y habitue et on la justifie, lentement et graduellement[287]

Force est de constater, comme le suggère notre titre, il convient de tenir compte des composantes sociales qui ont favorisé l'émergence des problèmes psychologiques que l'on peut rencontrer chez certaines personnes qui ont commis un acte terroriste pour se venger ou retrouver une estime de soi perdue, ou un traumatisme personnel qu'elles ont grandi avec.

---

[287] Xavier Crettiez, Bilel Ainine, *Soldats de Dieu* : *Paroles de Djihadistes incarcérés*, Paris, L'Aube, 2017 , p.11.

4.1. La recherche de reconnaissance produit-elle le terrorisme ?

En effet, beaucoup d'individus qui rejoignent les djihadistes cherchent constamment une reconnaissance auprès de leur environnement social au sein duquel ils sont — ou se sentent — dénigrés. Le manque de reconnaissance auprès de leur société et l'indifférence totale exercée à leur égard se traduira par la suite par des actes terroristes consistant à prouver leur existence d'une part et compenser leurs incapacités sociales d'autre part. En effet, la recherche du respect et de la considération, qui est souvent vouée à l'échec du fait d'un statut social défavorable ou d'une appartenance familiale problématique, pourrait orienter les individus vers la violence comme recours efficace pour atteindre la notoriété. C'est le constat délivré par le sociologue Abderrahim Lemchichi :

> La plupart de ces mouvements (...) recrutent essentiellement dans les milieux de la jeunesse urbaine marginalisée, en dérive sociale, en échec social, et dans une partie de la classe moyenne déclassée, en voie de « prolétarisation », à l'avenir professionnel bouché et dont les perspectives culturelles et politiques ne cessent de s'amenuiser[288]

Les Agneaux du Seigneur traite ce facteur en mettant en scène Zane : *petit de taille, mais vaste d'esprit. Il saura toujours négocier ses chances au gré des conjonctures*[289].

Zane suscite souvent la moquerie des habitants à cause de sa taille. Il a grandi avec les humiliations et les insultes. Toujours solitaire, il est souvent rejeté par les habitants qui le voient comme un enfant à cause de sa chétivité. Faisant face à un quotidien fade, il arrive parfois à manger à sa faim en revendant des objets volés d'une grande valeur. À Ghachimat, personne ne croit en lui. Il se contente parfois de porter certaines nouvelles

[288] Abderrahim Lamchichi, *Islamisme et violence politique*, in *Confluences-Méditerranée, Hiver* 1996-1997, p. 10.
[289] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Les Agneaux du Seigneur*, p.124.

susceptibles d'intéresser les habitants, mais, dans la plupart des cas, il est agoni d'injures :

> Zane a appris à se réfugier dans les arbres [..]. Pour lutter contre la fatigue et la terreur, Zane essayait de penser à autre chose. C'est ainsi qu'il s'est mis à rêver d'être un oiseau. Au début, les gens détestaient le surprendre dans cette position. Ils rebroussaient chemin et se signaient pour conjurer le sort. Zane les ignorait. On pouvait le traiter de corbeau, lui lancer des cailloux, rien ne l'atteignait. À l'usure, les mauvais présages ne minimisant pas le malheur, on a fini par ne plus faire attention à lui[290].

À cause de sa petite taille, Zane s'est habitué à recevoir toutes sortes d'insultes et de maltraitances qui l'incitent à embrasser la violence pour récupérer son estime de soi et mettre fin au manque de reconnaissance dont il souffre :

> Zane glisse soudain de sa branche et vient s'allonger devant le ferronnier :
>
> – Crois-tu qu'ils voudront de moi ?
>
> – Si tu es capable de guerroyer, un sabre dans une main et dans l'autre un tabouret, ils t'engageront d'office.
>
> – Pourquoi un tabouret ?
>
> – Pour monter dessus, tiens. Sinon, comment comptes-tu croiser le fer avec l'ennemi ? C'est à peine si tu lui arrives à la braguette.
>
> – Ce n'est pas drôle, dit Zane flambant comme un fétu dépaille[291].

Les moqueries continuelles et l'ironie dont Zane fait face chaque fois font naitre en lui un sentiment d'infériorité par rapport aux habitants de Ghachimat. Son incapacité de donner à la société ou d'être un acteur social comme ses voisins le pousse à envisager sérieusement la violence comme recours pour garantir sa place au milieu de la société. La citation précédente évoque le traumatisme profond dont souffre continuellement Zane au point de le pousser à douter de lui-même et de ses capacités. Nous le remarquons d'ailleurs dans l'extrait, même le ferronnier, dont Zane requiert les conseils, se moque de sa taille en utilisant une panoplie de

[290] *Ibid.*, p. 125.

[291] *Ibid.*, p. 130.

métaphores censées souligner son impossibilité à être engagé même dans la lutte armée contre le régime. Ce manque de reconnaissance et la méconnaissance de ses capacités alimentent véritablement le désir de tuer sauvagement et prouver aux autres ses capacités à commettre les pires atrocités qui puissent exister à l'égard des habitants. N'ayant trouvé aucune issue à sa situation, il a finalement décidé de défendre la cause.

Par la suite, Zane est engagé à collecter des informations pour les terroristes. Sa mission consiste à piéger les gens ciblés par les terroristes afin de leur en faciliter l'assassinat. Suite à cela, Zane est l'origine de plusieurs crimes et d'exécutions. Prenons pour exemple :

> – Qui est là ?
>
> – Zane, tante Aïcha. C'est Allal qui vous envoie un peu d'argent.
>
> – Glisse-le sous la porte.
>
> – Je ne peux pas. Il y a aussi un paquet pour vous. Les deux filles rejoignent leur mère dans le patio. Livides. Elles se tiennent frileusement par la taille. La mère hésite, puis tire le loquet. Zane sourit avant de lui montrer le plat de ses mains.
>
> – Je t'ai eue, la vieille. Je n'ai rien pour toi. Mais mes amis, si. Youcef le bouscule, saisit la vieille femme par les cheveux et la renverse par terre. Sans lui laisser le temps de comprendre ce qui lui arrive, il brandit son sabre et la décapite[292].

La ruse de Zane et son intelligence lui ont permis rapidement de s'intégrer et de tenir une place importante au sein du groupe. Zane n'a pas rejoint le FIS par conviction, mais par besoin d'appartenance et pour assouvir un sentiment de vengeance à l'égard des personnes qui se sont moquées de lui dès son plus jeune âge. En utilisant sa ruse, il a réussi à piéger la plupart des habitants de Ghachimat, en l'occurrence Dactylo -qui l'a toujours méprisé — en brulant tous ses livres, la mère de Allal, et d'autres personnes. Vers la fin du roman, Zane a même décidé de se venger de Tej Ossman, son ami avec qui il a grandi, qui est venu ,blessé, lors d'une confrontation contre le régime. Il était dans un état agonisant alors que

[292] *Ibid.*, p. 135.

Zane s'est abstenu de l'aider. Il n'a pas oublié le mépris et les humiliations qu'il a subies durant toute enfance. Cela a fait naitre en lui une sorte de traumatisme qui a eu des conséquences d'ordre psychique. Touché dans son amour-propre, Zane, avec toute la colère du monde, évoque dans une scène marquante le ressentiment lié à son passé avec Tej Ossman, qui se servait de lui. Zane obéissait aux ordres rien que pour avoir de la compagnie, lui qui était rejeté dans son village :

> Tej. Tu te servais de moi comme d'un torchon. Tu m'obligeais à porter la gandoura à longueur d'année, même en été, et tu me trimbalais dans les souks pour glisser dans mon capuchon les fruits que tu dérobais. Lorsqu'on nous mettait le grappin dessus, tu me montrais du doigt et tu faisais l'indigné pendant qu'on me tabassait. Lorsqu'on s'en tirait, tu raflais le butin et tu ne me laissais pas même un pédoncule. Je me disais qu'à la longue, tu allais t'assagir. Mais tu n'as pas changé d'un iota. Tu as continué de te servir de moi, de me trahir, de charcuter mon amour-propre. J'étais ta bête de somme, ton bouc émissaire, ton souffre-douleur, et je t'ai détesté comme tu ne peux pas t'imaginer[293].

Zane, sur un ton coléreux, évoque toutes les scènes atroces auxquelles il a fait face durant son enfance avec Tej Ossman qui se servait de lui. Il s'en prend à Tej en employant une comparaison très signifiante : *« tu te servais de moi comme un torchon »*. Cette comparaison appuie l'instrumentalisation de Zane par Tej. Celui-ci se sent réifié, insiste sur le piétinement de sa dignité par son prétendu ami qu'il accuse de l'avoir considéré comme un outil de peu de valeur. Après, il emploie le verbe « *obliger* » qui signifie que Zane subissait et recevait des ordres qu'il dût l'exécuter malgré lui. Tej est allé jusqu'à lui imposer ce qu'il devait porter. Ensuite, Zane se met à illustrer les tous les actes inhumains et honteux de Tej Ossman à son égard et qui ont fait de lui un esclave.

Cette injustice a rempli le cœur de Zane de haine et de mépris, au point de laisser Tej Ossman mourir devant ses yeux sans la moindre intervention de sa part. En somme, et d'après ce que nous avons pu voir à travers ce chapitre, nous constatons que le manque de reconnaissance,

[293] *Ibid.*, p. 135.

l'humiliation et le dénigrement qui font partie de la mythologie personnelle de chaque individu pourraient susciter une haine propice à la perpétration d'un acte terroriste.

4.2. Le rejet social et le racisme enfantent-ils le terrorisme ?

L'islamisme radical ne se limite pas à l'Algérie et au monde oriental. Le monde occidental y fait également face depuis plusieurs années. La radicalisation des jeunes, notamment en Occident, tient ses origines de plusieurs facteurs, comme on a pu le voir jusqu'ici. Le facteur psychosocial est toujours omniprésent.

La plupart des djihadistes interrogés, soit par la justice soit par les chercheurs évoquent souvent le manque de reconnaissance, la discrimination, le racisme, comme des éléments déclencheurs de leur radicalisation. Il existe une catégorie qui s'est radicalisée religieusement, c'est-à-dire qu'elle puise ses convictions d'une référence religieuse ; il en est une autre qui s'est radicalisée parce qu'elle n'a pas trouvé sa place au sein de la société dans laquelle elle évolue : *au fond, ce qui importe le plus pour les terroristes n'est pas la cause en soi, mais c'est d'appartenir au groupe*[294]

Le profil du radicalisé est examiné par plusieurs approches : psychologique, sociologique, historique ou psychanalytique. Bien qu'il existe de multiples causes encourageant l'adhésion à l'idéologie islamiste, on peut énumérer plusieurs traits communs aux individus radicalisés, notamment des radicalisés d'origine magrébine, qui appellent la révolution de leurs vœux.

[294] Jerrold Post donnée à Thomas Renard le 14 février 2008 et mise en ligne sur le blog de ce dernier (http://lefrontasymetrique.blogspot.fr/2008/02/dans-la-tete-dun-terroriste.html) Consulté le (21/02/2020).

L'exclusion et le rejet social sont les premiers signes que témoigne n'importe quel individu radicalisé. Il s'agit de deux éléments fondamentaux qui sont très abordés par les sociologues et les éducateurs spécialistes de la déradicalisation. Les premières questions qui seront posées à la famille de la victime concernent surtout son intégration au sein de la société. Plusieurs chercheurs ont abordé ce champ d'études pour vérifier si l'exclusion sociale demeurait un facteur déterminant qui exposait toute personne aux dangers de la radicalisation. C'est ce que nous confirme Antoine Garpon dans la citation suivante :

> L'islamisme radical apporte [en fait] le réconfort en tant qu'entrepreneur identitaire, que régulateur de sens qui redonne l'estime de soi et qui fournit un cadre d'injustice, qui donne un sens à la souffrance[295]

Les radicalisés tendent à s'attribuer un statut victimaire. Ils commencent en effet par accuser la société occidentale de les discriminer. Cette sensation alimente la fameuse théorie du complot. De ce fait, la personne candidate à l'identité terroriste sera susceptible d'identifier une connotation raciste dans n'importe quel propos ou comportement. Dans son imaginaire, il verra désormais l'autre comme un ennemi islamophobe. La fonction des recruteurs djihadistes consistera alors à conforter et alimenter la défiance et la haine de la personne qui se radicalise à l'encontre de la société occidentale. C'est ce que nous confirme la citation suivante :

> La discrimination peut également être pensée comme relevant d'une philosophie laïque et républicaine, profondément hostile aux signes du religieux et faisant payer le prix de l'exhibition de son ancrage cultuel. Le discours discriminatoire est aussi un discours victimaire souvent mobilisé pour inverser l'accusation envers ceux qui, en prison, incarnent désormais l'image de la menace totale. Résultat d'une stratégie de positionnement face au chercheur tout autant que d'une volonté de renverser le stigmate, le discours sur les discriminations — qu'il soit crédible ou

[295] Antoine Garapon, *Camus nous aide-t-il à comprendre le terrorisme contemporain ?*, in *Albert Camus: l' exigence morale,* Paris, Le Manuscrit, 2006, p.42.

> audible — n'en est pas moins souvent structurant des engagements de ces acteurs djihadistes[296].

La posture victimaire devient dès lors dangereuse. De ce fait, le radicalisé se verra dans l'obligation de vouloir se venger contre toutes les épreuves qu'il a traversées. Le premier symptôme qui apparait sera celui de l'exclusion. Il va s'exclure complètement de sa société et se démarque complètement de ses codes et ses valeurs. Cette approche est confirmée par l'essayiste Khosrokhavar lorsqu'il associe la genèse du terrorisme à la religion :

> La religion [...] sert surtout à légitimer la haine contre la société et à sacraliser la victimisation, qui est comme un imaginaire obsidional. Ce dernier fait accroire à l'individu qu'il est la victime absolue d'un ordre social total, qui ne lui laisse aucune opportunité d'en sortir ni de se constituer en citoyen actif[297].

Le radicalisé commence par faire table rase de ses vieilles habitudes et ses connaissances. Il se comporte de la sorte pour se montrer fidèle à son Nouveau Monde. Outre cela, la personne souffrira souvent d'un sentiment d'exclusion initial qui va initier un processus de radicalisation. Ses idées vont causer une rupture progressive entre la personne qui se radicalise et les liens qui lui restaient avec la société, comme sa famille ou ses accompagnateurs sociaux. Les recruteurs, quant à eux, vont renforcer cette exclusion en lui proposant de joindre des personnes qui lui sont semblables. En d'autres termes, la personne ne s'exclut pas complètement d'elle-même : certains facteurs favorisent le développement de cette radicalisation. De manière générale, les partisans de théories du complot évoquent le sentiment de solitude et d'humiliation qu'ils ont ressenties

---

[296] *Op.cit*., Xavier Crettiez, Bilel Ainine, *Soldats de Dieu* :*Paroles de Djihadistes* ,p.79.
[297] NSA, « Terrorism and US Policy, 1968-2002 », TE01108, CIA, « Usama Bin Laden: Islamic Extremist Financier », 1996. 66. Khosrokhvar, 2002, 2004, 2006 et 2009.

lorsqu'ils ont défendu leurs théories auprès de leurs proches. Certains ont perdu leurs amis ou leur partenaire en le faisant. D'une certaine manière, la société a contribué à les exclure, ce qui les a poussés à ne fréquenter que des personnes confortant et renforçant leurs théories sur le monde. En partant de ce constat, on peut dire qu'il est fort probable que la radicalisation repose sur des phénomènes similaires.

En d'autres termes, il est plus probable que la personne rejette d'anciens codes et d'anciennes valeurs parce qu'il estime que ceux qui les partageaient l'ont abandonné. De même, il embrasse des idées radicales parce que d'autres personnes qui semblent lui tendre la main les partagent.

Les premiers symptômes de cette révolution comportementale se présentent généralement à travers le style vestimentaire ou la façon de parler, par exemple par l'utilisation du « verlan » pour se démarquer du reste de la population ou par l'intégration du vocabulaire religieux — souvent islamique — pour marquer son appartenance. Cette dernière constitue une forme de rejet de l'État à travers la dérogation à ses normes d'usage lexical.

De ce fait, la personne rejoint les intégristes en cherchant à s'identifier, à prouver son existence. En effet, les radicalisés ne veulent pas exister par l'intégration, mais par leur révolution fondée sur l'exclusion et sur l'incrimination de toutes les personnes qui ne partagent pas forcément leurs idées. Plus clairement, le jeune radicalisé cherche à s'attribuer une identité et une reconnaissance auprès de la société par ses réactions violentes. Celles-ci peuvent prendre plusieurs formes, mais les plus répandues sont celles qui sont relatives à la mort — comme l'attentat — ou à la transgression des lois des pays. Cela leur confère une notoriété fondée sur la puissance et l'audace, et marque leur présence dans l'univers social qui va les reconnaitre pour leur violence.

Il existe plusieurs symptômes de désintégration sociétale, notamment dans les pays occidentaux. Cela commence avec le rejet des valeurs de la société en rompant avec ses anciennes habitudes. Sa nouvelle famille et son Nouveau Monde travailleront à développer un rejet radical et une haine sans précédent avec tout ce qui le liait avec son passé. Le cas de Khalil est semblable aussi à toutes les personnes qui ont des origines magrébines ou une relation avec la tradition musulmane. Les recruteurs aussi puisent dans leurs points faibles et profitent de leur situation socioprofessionnelle pour les recruter.

Les radicalisés voient en eux une famille adoptive qui les a sauvés de la débauche et de l'égarement. Ce monde se compose de plusieurs personnes qui s'appellent « les frères » entre eux. Cette appellation symbolique est censée souligner la solidité et l'étroitesse des liens entre les frères. Ils ne se considèrent pas comme amis ou collègues, mais comme les membres d'une fraternité étroitement unie. Ces « frères » sont dirigés par leur père spirituel : le cheikh ou l'imam. Ce dernier se montre toujours bienveillant, mais il est doté d'une fermeté et d'une intransigeance absolues. C'est lui le décideur de la vie et de la mort de ses fidèles, faisant le beau et le mauvais temps à sa guise. Ses consignes sont appliquées à la lettre et aucune de ses décisions ne sera négociable ou contestable. Il est vénéré par ses fidèles et toutes ses paroles ont une dimension sacrée. Ainsi, l'organisation des frères est pensée comme une sorte de substitut familial où les liens solidaires entre membres sont structurés par l'autorité religieuse.

Pour avoir abordé ces points essentiels, Yasmina Khadra a étendu son regard en allant cette fois-ci en Belgique où vit Khalil. Pour rappel, le choix de la Belgique est motivé par les origines des djihadistes qui ont commis les attentats en France. Les enquêtes ont en effet révélé qu'ils sont belges d'origine marocaine et qu'ils vivaient à Molenbeek. Khalil est à l'image de

l'intégriste déraciné qui se cherche et qui souffre également du rejet social et du manque de reconnaissance.

S'agissant d'un personnage qui a quitté le milieu scolaire précocement et est entré en conflit avec sa famille, Khalil se livre à la rue. En publiant ce roman, Yasmina Khadra a voulu porter un regard sociologique en essayant d'interpréter les causes réelles de la mouvance islamiste en France.

Parce que la radicalisation des jeunes d'origines magrébines occupe récemment le paysage médiatique qui semble globalement toujours les présenter de la même manière, notre auteur préfère aborder le terrorisme avec un autre regard sociologique en plaçant les djihadistes dans leur contexte social. Aussi l'approche psychosociale est fortement présente dans ce roman où Khadra essaie d'analyser le cheminement de Khalil. En commençant par le contexte familial qui est crucial, Khadra, n'a pas oublié aussi le contexte social tendu dans lequel Khalil évolue. Pour autant, c'est un point de cette œuvre qui retient notre attention. Yasmina Khadra ne place pas les personnes endoctrinées dans une position de victimes, mais essaie de porter une analyse ayant un caractère objectif.

L'approche psychosociale est à nos yeux propitiatoire en ceci qu'elle nous aiderait à remonter aux origines de cette exclusion. En effet, nombreux sont les chercheurs qui s'accordent sur la non-intégration d'individus à cause de leur religion — principalement l'Islam — qui leur interdit d'évoluer dans une société laïque. D'autres chercheurs, à l'exemple de Fethi Benslama, qui a mené une recherche psychanalytique à ce sujet, renvoie cette exclusion à un manque de reconnaissance et des perturbations psychologiques intérieures qui incitent le jeune à s'insurger radicalement contre les lois du pays pour légitimer son existence.

C'est pourquoi ce jeune trouve dans le partage et la fraternité au sein de cette nouvelle famille un sens à son existence. Ces éléments ont incité Khalil à tourner le dos à son vécu : sa famille, ses amis, ses connaissances et même ses habitudes. C'est ce que nous allons voir dans le passage suivant :

> Cela faisait plus d'une année que je ne fréquentais qu'eux, ayant rompu avec le reste du monde. Fini les bars, les cinémas, les stades de foot et les salles des fêtes. Fini les amis d'enfance qui n'avaient pas rejoint Solidarité fraternelle. Fini les camaraderies de naguère lorsque Belges de souche et Belges d'adoption sortaient ensemble, bras dessus, bras dessous, et partageaient les mêmes bancs dans les squares et les mêmes casse-croutes. En faisant allégeance au cheikh, je me devais de divorcer d'avec ma vie d'avant, de renier ceux qui ne pratiquaient pas la prière, de me méfier de ceux qui ne participaient pas financièrement aux projets de l'association[298].

Ce passage démontre que la radicalisation de Khalil est caractérisée par une certaine soudaineté. Pour rappel, Khalil nous racontait dans les passages précédents qu'il ne jouissait d'aucun statut social. Il se décrivait comme un « raté » ayant eu des carences éducatives. Il a dû soudainement passer à l'extrémisme qui l'a subitement séparé de son passé. Khalil investissait tout son temps pour ses nouveaux compagnons qui faisaient son quotidien. En vérité, les signes de la radicalisation et de l'exclusion sont visibles à travers son monologue. Khalil le terroriste devait passer par plusieurs étapes avant d'arriver au stade final consistant à vouloir se faire exploser au milieu de la foule. En premier lieu, il était contraint de s'exclure de la société pour prouver son dévouement à l'égard de sa nouvelle « cause ». Il vouait un respect énorme à sa nouvelle famille au point de rompre avec tout son passé : amis, cinémas, bars, stades de foot. Nous remarquons la présence de la variable de l'identité musulmane qui s'oppose aux valeurs occidentales comme le note Bilel Ainine :

> Une grande importance est accordée à la variable identitaire et à la création des cadres de motivation inspirant la loyauté envers la tradition et la culture musulmane, et le rejet des normes occidentales. Les cadres idéologique et religieux

[298] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Khalil*, p. 276.

> tiennent ici une importance primordiale, comme référentiel de contestation violente.[299]

Parallèlement et en ce qui concerne Khalil, nous déduisons qu'il était intimement convaincu et heureux de sa nouvelle vie. À ce propos, la stratégie des radicalistes consiste à diaboliser tout l'entourage de Khalil d'une part et à remettre en cause ses anciennes habitudes. Khalil prenait sa nouvelle vie comme une chance pour se repentir de ses péchés qui gravitaient autour de ses loisirs et de son entourage. Pour mieux garantir la fidélité de Khalil, les recruteurs pratiquent une politique de mise à l'écart en essayant de le dissocier complètement de son entourage et de ses habitudes. Khalil suit naïvement les recommandations et les conseils de ses nouveaux directeurs de conscience. De ce fait, il a soudainement tourné le dos à son passé et à ses habitudes qu'il considère comme une perte de temps. Suite à cela, Khalil refuse catégoriquement d'appartenir à toute communauté ne respectant pas ses nouvelles règles de vie. Il incrimine tout le monde, notamment ceux qui ne pratiquent pas la prière. En effet, quand il dit qu'il se doit de : « *divorcer d'avec la vie d'avant* », de renier ceux qui ne pratiquent pas la prière, il témoigne d'une grande haine vis-à-vis de ceux qui ne partagent pas forcément ses idées.

Ferhad Khosrokhavar analyse également le cheminement des djihadistes en soulignant la manifestation de la violence et de cette révolution qui s'inscrit en premier lieu dans une démarche formelle :

> L'univers mental des jeunes [...] qui embrassent l'islam radical est marqué par une haine de la société due au sentiment qu'ils ont d'être victimes d'une profonde injustice sociale. Ils vivent l'exclusion comme un fait indépassable, un stigmate qu'il portent sur leur visage, dans leur accent[300].

---

[299] *Op. cit.*, Bilel Ainine, *Islam politique et entrée en radicalité violente. Le cas des salafistes radicaux violents algériens*, p.17.
[300] Fethi Bensalama, *L'idéal et la cruauté : subjectivité et politique de la radicalisation*, Paris, Nouvelles Editions ligne, 2015, p. 31.

Fethi Benslama a mis en lumière, dans la plupart de ses analyses, sur l'univers mental du jeune issu de l'immigration qui veut, à tout prix, prouver son existence sous plusieurs formes, entre autres : les tenues vestimentaires, un système de croyances, le rejet total de sa société.

Les symptômes de cette exclusion ne se manifestent pas seulement sur le plan physique, mais ils touchent également le plan idéologique et religieux. L'islamisme radical semble offrir l'opportunité à ces jeunes « ratés » d'exister.

Khalil représente l'image d'un individu incompétent. En effet, il est enlisé dans le chômage depuis une longue période, ses relations avec son père se résument à des altercations quotidiennes et il souffre d'un rejet social. D'un point de vue psychologique, ces éléments suscitent en lui un manque énorme de confiance et de reconnaissance. De ce fait, il part à la recherche de son honneur perdu, il cherche également à donner un sens à son existence. Ce sentiment sera un paramètre efficace facilitant la tâche des djihadistes qui, avec leur rhétorique communautaire de solidarité et de fraternité, participera à compenser ce manque.

L'humiliation, le racisme ou le rejet social — notamment des personnes françaises ou belges d'origine magrébine — sont d'après Khalil les mamelles nourricières de la radicalisation. Les recruteurs ont puisé efficacement dans ces failles pour installer chez lui un sentiment de victimisation l'inclinant à accuser l'Occident de mener une guerre contre l'Islam. La théorie du complot mêlée au sentiment victimaire nourrissent le sentiment de vengeance chez Khalil sera par la suite traduit sous forme de violence consistant à combler ce préjudice perçu. Avant d'examiner le point de la discrimination, nous tenons à préciser que dans la majorité des entretiens menés avec des djihadistes — repentis ou prisonniers — le facteur de la discrimination, notamment pour les personnes ayant des origines magrébines, demeure fort présent dans leurs témoignages. Cette

discrimination est souvent exprimée sous forme d'anecdotes, pamphlets, satires (comme le cas du journal Charlie Hebdo) ou d'insultes quotidiennes :

> Et puis, vlan ! Ces choses-là arrivent. Tu ne sais pas comment elles ne te tombent dessus ni quand ça a commencé : une altercation qui dégénère, une réflexion raciste, un sentiment d'impuissance devant une injustice — personne ne sait exactement à partir de quel moment et sous quelle forme le rejet de toute une société germe en toi. Tu prends ton mal en patience et tu attends, la susceptibilité à fleur de peau. Tu crois conjurer tes vieux démons dans les bagarres, mais ces choses-là demeurent, deviennent des organes parmi les organes de ton corps, des toxines noyautant tes neurones. Puis des phrases, somme toute anodines, se mettent à se greffer dans ton subconscient[301].

Seul sur cette scène, Khalil se parle à lui-même. Cette technique dévoile les particularités du style de Yasmina Khadra : le recourt au dialogue et au monologue. On le remarque d'ailleurs, le roman est peuplé de monologues comme si l'auteur préférait les utiliser pour expliquer le cheminement de Khalil. Situé au milieu du texte, ce monologue semble former une étape particulièrement importante, du fait qu'il fournit au lecteur les éléments nécessaires à la bonne compréhension de la radicalisation de Khalil. En effet, c'est le passage de la confidence et de la rétrospection. Khalil évoque l'ensemble des causes « réelles » qui ont fortement participé à son endoctrinement.

Le personnage principal se livre à lui-même. Pour rendre son acte crédible, Khalil recourt à son passé pour expliquer son présent. Son monologue consiste à faire une rétrospective sur sa vie en nous offrant une lecture psychosociale qui nous aiderait à saisir les mécanismes de son changement. On décèle également des reproches indirects adressés à la société occidentale. En effet, la description de Khalil oscille entre reproche et autoanalyse. Khalil, on le voit, est partagé entre haine et mépris. Si le thème principal concerne la discrimination, on assiste également à plusieurs sous-thèmes qui en découlent à savoir l'injustice et le rejet social.

[301] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Khalil*, p. 243.

Le champ lexical de l'injustice et de la discrimination est fortement présent à travers le monologue de Khalil : « *raciste* », « *injustice* », « *rejet* ». L'importance de ce passage se caractérise par l'emploi de la deuxième personne du singulier. Khalil préfère utiliser le « *tu* » au lieu du « *je* » pour sensibiliser le lecteur en l'invitant à se mettre à sa place et que toute personne qui traverse ce que Khalil traverse sera exposée au risque de la radicalisation. La progression thématique et les exemples qu'ils donnent servent à appuyer son argumentation.

D'une manière générale, Khalil souligne que la radicalisation n'est que la conséquence inévitable d'une somme de marques de rejets, de discriminations ou d'humiliations qui, prises ensemble, finissent par générer un effet de rupture susceptible de mener les jeunes à la violence. Le quotidien « discriminatoire » auquel Khalil fait toujours face distord sa vision de « l'autre » et du monde occidental, en l'occurrence la France. La radicalisation de Khalil n'est autre qu'un cumul de plusieurs causes « banales » caractérisant son quotidien et qui finira par exalter sa violence.

Dans ce passage, ce jeune nous explique directement la genèse de sa radicalisation et nous fait part aussi de son intimité. Il explique les causes réelles de son endoctrinement qui sont liées à plusieurs facteurs psychologiques et sociaux. Khalil n'est pas né terroriste, il l'est devenu. Ce passage est récapitulatif et fait la synthèse de plusieurs facteurs que nous avions déjà examinés. Il explique que la radicalisation n'est qu'une réaction de plusieurs causes qu'il a dû réprimer qui finira par surgir. Ces causes engendreront forcément des réactions violentes qui prennent plusieurs formes. Lui, il a emprunté le chemin de la radicalisation. En dépit de son état psychologique, nous remarquons que Khalil responsabilise en grande partie la société. Il n'a pas cessé de lui adresser des reproches. La société occidentale selon lui est responsable de sa radicalisation. Elle constitue le déclic principal de son choix envers l'idéologie terroriste. En effet, il

évoque toutes les souffrances psychologiques auxquelles il a dû faire face dès son jeune âge. La radicalisation de Khalil n'est qu'une accumulation de plusieurs petits détails qui finiront par le pousser à l'explosion.

Ce quotidien amer ressenti par Khalil constitue le principal point d'exploitation dans la manipulation des djihadistes qui accentuent avec leur rhétorique puissante la haine de Khalil. Il sera une proie et une cible prioritaire des djihadistes qui semblent combler tous les manques dont il souffre :

> Tu es respecté, écouté à ton tour, aimé ; tu te découvres une vraie famille, des projets et un idéal. Tu deviens le frère, et tu marches la tête haute parmi les hommes, comme un seigneur. Enterré le citoyen résiduel qui rasait les murs ; tu es le nombril du monde et tu regrettes d'avoir mis si longtemps à rejoindre l'association… Et un jour, un jour béni, alors que tu jouis de toutes les considérations, tu as accès au privilège des privilèges : le cheikh révéré t'invite chez lui, sous son toit ! Il te prend à part, te fait assoir sur un banc confectionné par un artisan du bled, coussins brodés et tapis fleurant l'encens ; il t'offre du thé et des biscuits tout droit sortis de doigts de fée ornés de henné[302].

Le passage s'ouvre sur une panoplie d'adjectifs et de substantifs qui témoignent du confort psychique de Khalil : *respecté, écouté, aimé, tête haute*. On assiste également à une transition logique et claire entre la citation précédente et celle qu'on vient de citer. On suppose que la première est la cause alors que la deuxième constitue une conséquence. Dans la première, on remarque qu'il est question d'un rejet social et une exclusion sociétale dont Khalil souffre. Cependant, la deuxième citation décrit ce que les djihadistes ont pu donner à Khalil comme reconnaissance et valeur. L'enchainement de ces adjectifs démontre l'importance de ce confort moral aux yeux de Khalil. De même, le manque de reconnaissance et tous les problèmes psychologiques dont souffre Khalil sont compensés, comme on l'a dit récemment, par ce nouveau milieu. Ce dernier le traite avec grande importance et veille véritablement à combler tous les manques psychologiques causés par sa famille et sa société. Si nous analysons les

[302] *Ibid.*, p. 341.

termes de cette citation, plusieurs nous indiquent, par leur constance, le rejet familial et social dont Khalil est victime. Les termes employés par Khalil renvoient principalement à leurs contraires. En effet, quand il parle du respect, il souligne qu'il était déshonoré et que, grâce à ce milieu, il a enfin pu connaitre l'estime d'autrui. Aussi, il choisit le terme « *aimer* » pour évoquer indirectement le manque d'affection causé par sa famille.

Ensuite, Khalil se met à illustrer les atouts psychologiques dont il profite dans sa nouvelle famille, de l'enfant maudit au croyant choyé, du citoyen rejeté au frère adopté, du chômeur exclu à l'homme qui voit ses projets se réaliser. Comme nous l'avons signalé précédemment, les recruteurs puisent principalement dans les manques de chaque individu pour les combler par la suite. Ce traitement favorable permet à Khalil de renaitre et de rompre avec le passé douloureux qu'il a vécu. De ce fait, il nie complètement sa famille biologique et se met à s'attacher étroitement à sa deuxième famille qui donne à nouveau sens à son existence. Khalil décrit aussi avec fierté l'attitude de l'imam qui, avec son affection, sa douceur, et sa considération, remplace le rôle du père.

Le manque de reconnaissance est un problème psychosocial qui touche particulièrement les jeunes qui habitent dans les banlieues ou les quartiers populaires. Ces jeunes sont principalement issus de l'immigration. Pour lutter contre ce sentiment d'exclusion, certaines personnes choisissent l'engagement au sein de la société, tandis que d'autres préfèrent les promesses des discours radicalistes.

Tel est le constat du sociologue Farhad Khosrokhavar lorsqu'il analyse minutieusement le profil du djihadiste notamment celui qui est issu de l'immigration. Il écrit à ce propos :

> Le jeune djihadisé éprouve un irrépressible besoin de faire corps avec la Néo-Umma contre sa propre société mal-aimée. Pour le rehausser à ses propres yeux, l'islam jihadiste lui offre le statut du héros absolu revêtu du prestige du martyr [...] il tuera, fera peur, se fera haïr et titrera fierté de cette stature nouvelle qu'il a conquise en occupant la « une »[303]

Ainsi, Khalil a choisi la voie de la vengeance physique, tandis que son ami Rayan a choisi l'engagement auprès de la société. À travers ce roman, Yasmina Khadra, loin de justifier les actes de Khalil, tente d'énumérer les facteurs causaux de son acte en vue d'expliquer les origines du terrorisme. Il revient bien sûr sur les éléments familiaux, qui jouent — inconsciemment — un rôle crucial dans l'avenir d'un enfant, mais élargit son analyse aux composantes sociétales susceptibles de favoriser la radicalisation des jeunes, voire le terrorisme. S'il adresse des reproches indirects à Khalil et ceux qui ont suivi sa voie, il s'intéresse surtout aux implications des causes à l'endoctrinement des jeunes. Le facteur psychosocial ne s'est pas seulement arrêté aux points évoqués. Il existe d'autres détails qui — bien que minimes — peuvent en revanche, causer ces actes terroristes. Nous citons à titre d'exemple l'échec sentimental et la jalousie qui n'ont pas échappé au viseur de l'ex-soldat. C'est ce point qui va nous intéresser maintenant.

4.4. L'échec sentimental et le terrorisme : un lien possible ?

Le thème de l'échec est remarquablement présent dans les écrits de Yasmina Khadra. Ce dernier tente à chaque fois de mettre en évidence les motivations poussant les jeunes Algériens à se radicaliser et passer à l'acte terroriste. Le roman *Les Agneaux du Seigneur* met en scène Ghachimat, un village presque abandonné situé au cœur de l'Algérie comportant des habitants dévorés par le chômage, menant une vie routinière caractérisée par la déception et le désespoir. Nombre de personnages, c'est d'ailleurs

---

[303] *Op.cit.*, Fethi Benslama, *L'idéale et la cruauté : subjectivité et politique de la radicalisation*, p.36.

assez typique de l'écriture de Khadra, sont mis en scène, avec des statuts sociaux différents et dont chacun d'entre eux souhaite la défaite de l'autre. Allal et Kada Hilal sont parmi les personnages principaux qui étaient au début du roman. Initialement amis, les circonstances vont finir par faire d'eux des ennemis. Le premier est policier et le deuxième est instituteur.

Ce village est aussi habité par Sarah, la fille du maire. Convoitée par tout le monde, notamment par Kada Hilal qui en était amoureux depuis son enfance. Il insiste vraiment à ce qu'elle soit sa femme auprès de sa mère qui refusait catégoriquement l'idée de laisser sa fille l'épouser. Néanmoins, son rêve se transforme en cauchemar lorsqu'il apprend que le rejet de sa demande de mariage se rapporte aux différences de statut entre lui, simple instituteur vivant dans un taudis, et la famille du maire, très aisée. Les riches ne s'abandonnent qu'à leurs semblables. Kada, suite à cet échec sentimental est entré dans une dépression aigüe et laisse pousser sa barbe en signe de purification. Il veut faire un solide retour à la religion en s'y référant de plus en plus :

> Longtemps, il se retient, luttant contre le besoin de ravager tout autour de lui. La colère déferle en lui, ululante, chaotique. Sarah ne sera pas sienne. C'est à partir de ce jour qu'il se laisse pousser la barbe, et nul ne saurait dire si c'est pour se conformer aux recommandations de cheikh Abbas ou pour porter le deuil d'un vieux rêve d'enfant[304].

L'échec sentimental pousse Kada Hilal à s'exclure complètement de la société, en choisissant la religion comme seul refuge à même de guérir ses maux. Cet échec, comme on l'a souligné, peut susciter un sentiment de vengeance et de colère chez les individus qui s'attribuent une position victimaire à cause de leur appartenance (familiale, sociale ou professionnelle). Cette victimisation engendrée par des échecs successifs alimente le désir de rejeter complètement la société. De plus, Allal, du fait de son statut de policier, ajoute d'autres raisons de haine chez Kada qui le

[304] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Les Agneaux du seigneur*, p. 321.

verra par la suite comme un ennemi servant un régime mécréant et despote.

> À la fin de sa permission, Allal s'aperçoit que pas une fois Kada n'a voulu le rencontrer. Le fils des Hilal ne quitte pas d'une semelle le cheikh Abbas. Lorsqu'il rentre chez lui, il refuse de recevoir les amis. Allal remarque aussi que, dans les ruelles livrées aux mioches et aux chiens, dans les champs désertés, partout l'air est imprégné de ressentiment. Les gens n'ont plus qu'un nom à la bouche : Abbas... Abbas a dit ; Abbas pense ; Abbas a décidé[305].

Livré à la radicalisation, Kada Hilal, change son quotidien en ne s'intéressant qu'aux livres religieux. Avec la fréquentation du Cheikh Abbas, un Imam extrémiste, Kada est vu désormais comme une victime méritant le soutien de cet imam qui n'hésitera pas d'accuser le régime et la société de ses déceptions et de sa situation dégradante. Cependant Kada Hilal n'a pas pu oublier sa déception sentimentale qui est la cause de sa radicalisation.

Le passage d'un instituteur à un terroriste radicalisé s'explique, comme on l'a évoqué, par la ségrégation sociale et cet échec sentimental qui ont créé en lui une jalousie mêlée d'une haine énorme à l'égard de Allal le policier qui est accusé de servir l'état responsable du malheur algérien. Cette jalousie et cette haine instaurent une fois de plus un désir de vengeance que l'on peut d'ailleurs remarquer dans le passage suivant :

> Allal se penche sur le terroriste, le saisit par les cheveux à lui briser la nuque.
>
> – Où est Sarah ?
>
> – Où est ma femme ?
>
> – Ton ex-femme, tu veux dire. Elle n'est plus tienne, maintenant. Tej l'a offerte en présent à Kada Hilal. Ils doivent se payer du bon temps, à l'heure qu'il est, tous les deux. Ne te fais pas de bile pour elle. Elle ne risque pas de s'ennuyer... Les femmes ont rarement le temps de s'ennuyer dans les maquis.[306]

La jalousie exprimée à l'égard du policier se transforme en haine. Cette haine s'est traduite par la suite en des actes terroristes barbares. En

[305] *Ibid.*, p. 351.

[306] *Ibid.*, p. 314.

effet, Sara a été kidnappée par les terroristes et doit subir des actes de viol dans les maquis. Kada est ainsi parvenu à se venger d'Allal qui avait obtenu la main de Sarah, tout en récupérant celle-ci dans la contrainte et la violence. Pourtant, le ressentiment et la jalousie de Kada n'ont pas été contentés par la satisfaction de son désir et ont continué à nourrir d'autres actes terroristes d'une extrême violence. Chose que nous allons confirmer dans le passage suivant :

> Allal s'écroule devant le corps de sa femme. Sa main incertaine part caresser les cheveux éparpillés sur l'herbe.
>
> – Pourquoi ? gémit-il.
>
> Rahal se retourne. Il voit le policier se pencher sur sa femme, la prendre à bras le corps…
>
> – Nooon !
>
> Trop tard : une formidable explosion soulève Allal et Sarah à travers la clairière dans un tourbillon de flammes et de chair. Le cadavre était piégé, balbutie-t-il, le cadavre de la femme était piégé.[307]

N'ayant pas pu digérer l'échec sentimental, Kada Hilal, s'est complètement vengé de Allal en lui tendant un piège mortel. D'ailleurs, il a pu profiter de Sarah en la violant pour venger le refus qu'il n'a pas pu digérer. Cette pratique est très réputée dans les milieux terroristes notamment dans les montagnes où l'on profite sexuellement des femmes. Quant à Kada Hilal, après avoir abreuvé la soif de ses désirs, sa vengeance est allée plus loin. En effet, la déception amoureuse qu'il a vécue s'est transformée en des actes inhumains caractérisés par une extrême violence. Dépourvue de toute qualité humaine et pour mettre fin à sa souffrance psychique, Kada pense que Sarah devrait quitter ce monde. Sa jalousie devient pathologique au point de penser à piéger son corps et à le faire exploser devant son mari. L'échec sentimental a des répercussions négatives sur le comportement de l'être humain, à tel point qu'il peut entrainer la barbarie. Cet épisode, bien que douloureux et aussi insolite,

[307] *Ibid.*, p. 314.

n'a pas échappé au viseur de Yasmina Khadra qui, par son expérience dans l'armée nationale, a pu se faufiler dans les profondeurs d'une Algérie sous l'emprise terroriste. Dans ce qui va suivre, nous allons interroger un facteur qui suscite plusieurs interrogations dans le monde actuel : la religion et ses dérives. Plusieurs chercheurs tentent d'interroger le phénomène du terrorisme religieux et sa relation avec l'Islam. Nous citons à titre d'exemple Malek Chebel, Fethi Benslama ou Dounia Bouzar. Le premier s'intéresse à l'aspect historique, le deuxième examine la question sous un regard psychanalytique et la troisième l'analyse sous un angle anthropologique. Le facteur religieux est aussi présent de l'écriture de Yasmina Khadra en ceci qu'il constituerait un élément déclencheur de plusieurs actes terroristes.

5.Le facteur religieux.

On ne peut pas appréhender le terrorisme islamiste sans évoquer les dérives de la religion. Toute doctrine ou une religion atteinte par une substance de radicalité, tomberont forcément dans l'extrémisme. Elle devient, dès lors, une source de plusieurs actes barbares. Dernièrement, plusieurs terroristes justifient et puisent leurs actes du Coran. Selon eux, l'avis contraire et perçu comme une sorte de mécréance. Tuer demeure leur philosophie. Ils ne croient ni à la différence ni à l'échange. La religion islamique a reçu des coups de boutoir par plusieurs écrivains magrébins. Elle est perçue comme la première source du terrorisme. De Driss Charaibi à Kateb Yacine et en passant par Boualam Sansal et Salim Bachi, ces écrivains ont clairement exprimé leur désaccord viscéral avec la religion. Un écrivain comme Sansal écrit : *la religion fait peut-être aimer Dieu, mais rien n'est plus fort qu'elle pour faire détester l'homme et haïr l'humanité*[308].

[308] Boualam Sansal, *2084* : *La Fin du monde,* Paris, Gallimard, 2015, p.2

En dépit des écrivains magrébins, les sociologues aussi ont adressé des diatribes acerbes à tous les courants radicaux inspirés par la religion. Farhad Khsrokhavar un sociologue spécialiste de la question de la radicalisation traite lui aussi, avec un intérêt particulier, la question de la radicalisation sous plusieurs angles. L'élément religieux demeure un facteur phare dans ses analyses. Il écrit à ce propos :

> La religion [...] sert surtout à légitimer la haine contre la société et à sacraliser la victimisation, qui est comme un imaginaire obsidional. Ce dernier fait accroire à l'individu qu'il est la victime absolue d'un ordre social total, qui ne lui laisse aucune opportunité d'en sortir ni de se constituer en citoyen actif[309].

N'en déduisons seulement que l'aspect religieux demeure un facteur possiblement responsable de l'embrigadement djihadiste, mais participe également, selon le sociologue, à installer un sentiment de haine et de victimisation.

5.1. La Religion et le terrorisme : quelle relation ?

Tout candidat à l'acte terroriste passe par plusieurs étapes avant sa radicalisation complète. Yasmina Khadra a aussi examiné ce facteur avec prudence pour ne pas tomber dans l'amalgame. Il semble faire une nette distinction entre l'Islam comme religion et l'islamisme comme idéologie. Plusieurs spécialistes et académiciens français à l'instar de Gilles Kepel renvoient tout acte terroriste à une interprétation littéraliste de l'Islam. En effet, sa thèse *revient à établir un lien de causalité presque direct entre la lecture salafiste des textes coraniques et la mise en place de stratégies violentes aux finalités politiques déstabilisatrices pour l'ordre occidental*[310].

---

[309] Farhad Khosrokhavar, *Les Nouveaux Martyrs d'Allah*, Paris, Flammarion, 2002, p31.

[310] Op.Cit., Xavier Crettiez, Bilel Ainine , *Soldats de Dieu : Paroles de Djihadistes incarcérés*, p.11.

Pour rappel, la religion et la tradition musulmanes ont connu, comme les autres religions monothéistes, des courants de pensée parfois sectaires et extrémistes.

Il y a des courants qui veulent donner à l'Islam une dimension politique tout en voulant appliquer la théocratie. En transformant le message spirituel de la religion en un système politique inspiré du livre sacré du Coran, ces courants perdent le statut de religion. Et de là naquit le mot islamisme qui a été utilisé pour la première fois par le philosophe français Voltaire. Le suffixe « isme » renvoie toujours à un endoctrinement politique voire une idéologie. Cette dernière est forte au point d'influencer l'être humain. Comme le mentionne Jean-Philippe Delsol en disant : *l'idéologie se situe aussi à ce niveau de rupture où l'homme abandonne l'humain pour s'adonner à l'idée*[311].

La mouvance islamiste a connu ces dernières années un essor considérable qui demeure jusqu'à présent un ennemi dangereux sur le plan social et religieux. Nous axerons notre analyse sur le terrorisme islamiste parce que les romans de Khadra mettent l'accent sur l'instrumentalisation de la religion à des fins politicoreligieuses. Néanmoins, les terroristes puisant leurs convictions dans la religion ont un projet politicosocial et notamment « éthique ». Les dernières années, la scène internationale a connu une intensification du combat entre la mouvance islamiste et l'Occident.

Les balbutiements de ce conflit remontent à plusieurs générations, mais les massacres de 2001 et surtout les attentats du Bataclan en France, ont mis à nu les intentions des terroristes qui rejettent catégoriquement les valeurs de l'Occident. En France comme partout ailleurs, il existe des organisations secrètes qui visent à recruter des jeunes islamisés pour avoir

[311] Jean-Philippe Delsol, *Le Péril idéologique,* Paris, Nouvelles éditions latines, 1982, p.15

une influence et une légitimité considérables au sein de la société. Ces organisations partent d'un principe éthique à dimension politique visant à instaurer encore une fois un État islamique où le Coran sera la seule constitution infaillible. En d'autres termes, ces groupes aspirent à islamiser le monde en permettant de faire renaitre « l'Oumma » : la communauté des croyants.

Par conséquent, l'Occident présente une menace dangereuse à leur projet et il est considéré selon eux comme le plus grand ennemi susceptible de remettre en cause toute leurs valeurs. De ce fait, ils le pervertissent et tentent de mener une guerre à son encontre.

En ce qui concerne Yasmina Khadra, il a rassemblé toutes les approches possibles pour démontrer les motivations religieuses qui poussent les jeunes à s'endoctriner. La montée surprenante de l'Islam a subjugué plusieurs individus. L'islamisation de la société algérienne durant les années 90 tient origines de plusieurs causes entre autres l'importation des lectures littéralistes venant du Moyen-Orient et en l'occurrence de l'Arabie Saoudite.

Il nous semble nécessaire d'aborder le facteur religieux vu qu'il est déterminant et participe fortement à l'endoctrinement des jeunes. Aussi, il complète les autres facteurs que nous avons analysés, tels que la carence éducative, la ségrégation sociale, et les problèmes psychologiques. La dérive religieuse joue un rôle déterminant consistant à pousser les personnes victimes de ces situations à prendre des mesures radicales susceptibles de compenser leurs manques. De plus, le facteur religieux est, à nos yeux, crucial, parce qu'il examine aussi l'attitude et l'engagement de certaines personnes qui se livrent à la radicalisation en s'appuyant sur des motifs idéologiques.

Nous avons choisi de traiter ce facteur en axant notre analyse sur le monde musulman. Dans le cadre de cette problématique, nous nous sommes interrogés sur le rapport entre la religion musulmane et la nature des actes terroristes. En ce qui concerne les écrits de Yasmina Khadra, la radicalisation religieuse est largement abordée. Ses œuvres mettent en évidence les répercussions des dérives religieuses sur la société et sur le monde entier. En effet, le discours des imams radicaux vise à développer une haine contre toute personne qui ne se soumet pas aux recommandations et aux préceptes de la charia.

Cela favorise véritablement l'émergence de plusieurs actes terroristes qui menacent terriblement la vie des individus. Yasmina Khadra insiste sur la dérive religieuse qui est, sans doute, responsable de la plupart des actes terroristes. Ses romans retracent l'escalade de la violence opposant les radicaux et le reste du monde qualifié de « pervers ».

Dans le contexte algérien, depuis les années 1990, ses romans tirent au clair l'instrumentalisation de la religion et le désir des islamistes de vouloir instaurer un État théocratique. Ce phénomène a causé à l'Algérie l'un des drames les plus douloureux de son histoire. Les partis islamistes en Algérie ont en effet donné naissance à plusieurs terroristes qui ont tué plus de deux-cent-mille personnes. Les intellectuels ont été particulièrement atteints : assassinés, portés disparus, expatriés ou endoctrinés. Les conséquences de cette tragédie nationale se ressentent jusqu'à nos jours.

L'ex-soldat n'est pas resté confiné au sein de l'espace algérien. Il a aussi abordé le phénomène de la radicalisation religieuse en s'intéressant à l'Afghanistan avec son roman *Les hirondelles de Kaboul*, à la Belgique avec son œuvre *Khalil* et également à l'Irak avec *les Sirènes de Bagdad*. Néanmoins, le contexte algérien demeure fort présent dans l'écriture de

Y. Khadra parce que l'Algérie, comme on l'a mentionné, a également connu ce phénomène tout au long des années 1990.

À travers les personnages qu'il met en scène, radicaux ou éclairés, il présente une variété de visions du monde et essaie même de se projeter dans la mentalité d'un terroriste pour nous faire part des motivations religieuses qui incitent ces personnages à commettre des meurtres. Ces assassinats visent particulièrement les intellectuels, penseurs et plus particulièrement les femmes qui souffrent de plus en plus de la domination masculine et de la mentalité patriarcale. Ce qui mérite aussi notre analyse, c'est l'idéologie de la mort et du suicide qui est fortement présente dans l'esprit de ces terroristes. Ils aspirent à retrouver le paradis après leur mort. C'est sur ce point que nous allons concentrer notre analyse.

5.2. Le paradis et la mort : la promesse d'une récompense *post-mortem* comme motivation au passage à l'acte terroriste.

La mort n'est pas désirée par l'être humain. Ce dernier cherche toujours à la repousser. Mais celle-ci le surprend dans la plupart des cas. Cependant, il existe une mort qu'on pourra susciter et provoquer, c'est le suicide. Se suicider consiste à s'enlever volontairement la vie. Parfois l'être humain est contraint de se donner la mort à cause de ses peines ou de ses douleurs. Il y a ceux qui préfèrent se donner la mort volontairement pour mettre fin à leurs souffrances. Citons le cas de personnes atteintes des maladies incurables. De même, nous pouvons noter le cas de personnes qui témoignent d'un détachement social viscéral ou ceux qui traversent des crises existentielles insupportables.

Le processus du suicide consiste en premier lieu à effacer toutes les limites existantes entre l'individu et sa société. De ce fait, la personne refuse ce monde et sa composante sociale, jusqu'à perdre pied avec ses repères initiaux.

Néanmoins, il existe une catégorie qui préfère se donner la mort d'une manière volontaire pour aspirer à une vie meilleure. Elle dédaigne la terre pour tourner ses aspirations vers le paradis. Elle a d'ailleurs connu un essor considérable ces dernières années. La vie devient banale et l'existence dans ce monde n'a pas de sens. On appelle ces individus des kamikazes ou des terroristes. Ces derniers considèrent la mort comme un simple pincement. Un pincement qui transporte vers l'autre monde paradisiaque

Les attentats suicides se sont multipliés dernièrement et le recrutement djihadiste devient de plus en plus dangereux. Sa montée devient inquiétante, voire alarmante, dans la mesure où cet endoctrinement n'affecte pas l'idéologie de la personne, mais ses comportements qui deviennent dès lors une menace pour le monde entier :

> Qui, à Paris, à Tunis ou à Tombouctou, empruntant aujourd'hui les transports en commun ou fréquentant les lieux publics, pensant à lui-même et à ses proches, n'a pas éprouvé cette angoisse de vulnérabilité de se trouver peut-être au mauvais endroit, au mauvais moment, dans l'appréhension imminente d'une déflagration ?[312]

Nous avons précédemment évoqué les multiples motivations internes et externes de cet acte abject : politiques, familiales, psychologiques ou religieuses. D'ailleurs, on a pu démontrer que la radicalisation vient souvent au secours des personnes en situation de crise, d'exclusion ou d'échec qui, en réaction, embrassent le premier moyen leur permettant de s'affirmer au sein de la société qui les rejette. La radicalisation aide ces individus à s'affirmer par le canal de la terreur et de la violence. Ils veulent imposer leurs idéologies et leurs idées avec la force. Ce rôle qu'ils s'attribuent les aide à s'affirmer d'une part et à passer un message à la communauté ciblée d'autre part. Toutefois, la raison principale qui accélère cet acte est la promesse du paradis ; un monde sans interdits où

[312] *Op. cit.*, Fethi Bensalama, *Un furieux désir de sacrifice : le surmusulman*, p. 17.

tout individu digne pourra s'éterniser. La conception du paradis chez le croyant diffère de celle du terroriste. Chez ce dernier, il s'agit d'un idéal pour lequel il devra férocement lutter. Elle constitue la plus grande récompense qu'il puisse espérer. Pour la mériter, le terroriste doit mener croisade contre les mécréants et toute personne qui ne suivrait pas convenablement le chemin de Dieu, y compris si cette quête doit être menée au mépris de sa propre vie. La sacralité de la vie est à ses yeux peu de choses en comparaison de la promesse du paradis. Les terroristes ne se suicident pas par faiblesse ou à cause des contraintes de la vie, mais dans l'espoir d'une meilleure vie. Par ailleurs, cette sorte de rôle d'élu de Dieu qu'ils revendiquent leur confère un orgueil incommensurable et un sentiment de supériorité à l'égard du monde.

Cette promesse est la raison pour laquelle il se donne en spectacle en commettant des attentats terroristes. Il se tue en confisquant la vie de ceux qui ont besoin vivre. Le kamikaze est convaincu qu'il ne mérite pas d'appartenir à ce monde rempli de pervers, d'athées et d'incroyants. Il précipite spectaculairement sa mort pour rejoindre les prophètes et les saints. L'atteinte d'un tel degré de fanatisme et de détermination peut interpeler. L'idéologie du sacrifice englobe en elle plusieurs aspects psychologiques et idéologiques. Avant de passer à l'acte, le kamikaze est intimement convaincu de son acte en ceci qu'aucune autre volonté ne pourra le pousser à y renoncer. À partir du moment où les idées meurtrières sont incrustées en lui, toute limite existante entre la vie et la mort sera complètement effacée. Dès lors, il perd complètement possession de lui-même pour se consacrer à son action suicidaire comme l'indique Khalil dans le passage suivant :

> J'aurais aimé disparaitre sur-le-champ, comme ça, d'un claquement de doigts. Je n'avais pas peur de ne plus voir de couchers de soleil puisque j'en cueillerais par paniers entiers dans les vergers du Seigneur. Je n'avais pas à craindre de peiner les êtres qui m'étaient chers puisqu'ils finiraient tous par me rejoindre dans les prairies éternelles. Quand le moment de vérité arrive, le bien et le mal s'annulent.

> Ne reste que ce qu'il faudra accomplir les yeux fermés. On ne se pose plus aucune question. La seule et unique réponse qui s'impose est : « Je suis prêt ! »[313].

En gardant toujours la même technique du monologue, Khalil continue à se livrer et tente cette fois d'expliquer son acte. Son monologue s'ouvre sur le souhait en utilisant le conditionnel passé. Khalil voulait à tout prix mourir, ce qui révèle qu'il n'accepte plus sa situation actuelle. Les motivations et les ressources personnelles de cette idéologie sont multiples. On l'a notamment vu à l'occasion de notre analyse des problèmes politiques et psychologiques de Sihem. Mais les motivations religieuses restent les plus répandues et les plus convaincantes pour que n'importe quel terroriste passe à l'acte.

Le monologue de Khalil est porteur de plusieurs révélations. Son état psychologique est caractérisé par une profonde déception. Le fait de rester en vie ne veut rien dire selon lui parce qu'il est déjà parti. En effet, les Kamikazes à l'image de Khalil se voient déjà disloqués de leur corps même avant leurs actes. Ils entrent par l'autosacrifice, imaginairement, dans la jouissance absolue d'un corps mystique qui a un accès direct à Dieu, celui du martyr. Le corps de Khalil est en vie, mais son âme et ses pensées sont ailleurs. Khalil n'a plus besoin de vivre dans ce monde. Disparaitre était son rêve voire son idéal absolu. Le monde dans lequel il est « contraint » de vivre ne présente plus rien à ses yeux. Il n'a ni sens ni signification. Sa vie devrait être ailleurs à côté des saints et des prophètes et non pas dans une société occidentale qui a tourné le dos aux obligations de son seigneur.

De plus, l'imaginaire de Khalil est rempli de plusieurs utopies. D'ailleurs, pour qu'il ait accepté de commettre son acte, se convainc que l'autre monde est insurpassable. Khalil a accepté de renoncer à ce monde parce que dans l'autre il trouvera une beauté sans pareille. En effet,

---

[313] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Khalil*, p. 176.

l'utilisation de la phrase métaphorique : « *je n'avais pas peur de ne plus voir de couchers de soleil puisque j'en cueillerais par paniers entiers dans les vergers du Seigneur* » révèle son attachement anticipatoire à l'autre monde. Les couchers de soleil sont une personnification consistant à affirmer que tous les biens matériels et toutes les opportunités auxquels il renoncera dans ce monde seront à son entière disposition. Cette personnification est un procédé stylistique consistant à attribuer des qualités humaines à ce qui ne l'est pas. À faire d'une personne une chose inanimée. Or, ici, les couchers de soleil sont plutôt désignés comme des fruits, d'ailleurs très abondants comme l'indique « *paniers entiers* ». Ce passage est effectivement une métaphore qui met en opposition l'austérité du monde et la luxuriance des jardins du paradis.

La certitude, cette récompense l'exhorte à croire qu'il ne sera en aucun cas perdant. Au contraire, il obtiendra tout ce que la vie lui a confisqué. Parmi les autres motivations de Khalil, nous trouvons qu'il ne se soucie guère ni de ses proches ni de sa famille. Dans son livre, *Un furieux désir de sacrifice*, Fethi Benslama dit :

> Ce qui me frappe en écoutant le discours des jeunes qui veulent mourir dans le jihad, c'est qu'il est prononcé comme si la mort allait leur permettre de se réveiller de la vie. Celle-ci serait une illusion, un mensonge, un semblant qui les sépare de la vraie vie. Le jihad leur permet donc de rêver de la mort comme d'une vie plus vraie, une vie qui procurerait une jouissance au regard de laquelle celle de la vie.[314]

La réflexion de Fethi Benslama éclaire l'univers intérieur de Khalil qui a l'intime conviction que ses proches vont le rejoindre dans son meilleur monde. Notons également dans l'univers de croyances des terroristes que celui qui commet un attentat terroriste aura l'avantage d'amener soixante-treize personnes au paradis. C'est pour cette raison que tout est une question de temps chez Khalil. Perpétrer un attentat terroriste est, selon lui, un moment de vérité. Cette vérité consiste selon lui à aller

[314] *Op.cit.,* Fethi Benslama*, Un furieux désir de sacrifice: Le surmusulman,* p. 61.

rencontrer son seigneur qui l'accueillera à bras ouverts. Le caractère dogmatique de Khalil est bien apparent dans la mesure où il ne pose aucune question vis-à-vis de son acte et n'émet aucun doute sur l'issue qu'il lui prête. L'absence de négociation ou de réflexion à l'égard de cet acte semble fonder sa détermination. Il appliquera les consignes de son association et de son Cheikh qui attendent de lui son départ courageux et significatif.

Les attentats terroristes ne sont pas considérés seulement comme des gestes individuels ou personnels, mais ils sont vus comme un sacrifice destiné à une communauté entière :

> Un djihadiste ne désire la mort que parce qu'il est convaincu d'en triompher avec la perspective d'être un survivant éternel, jouissant d'une vie supérieure, celle du paradis. Il est absolument convaincu que telle sera sa destination[315]

parce que ses œuvres investiguent tous les facteurs possibles du terrorisme, Yasmina Khadra insiste — en mettant en scène Khalil dont la carence éducative a favorisé son adhésion à une idéologie meurtrière — sur le facteur religieux et notamment l'islamisme terroriste. D'où vient cette idéologie ?

En vérité, la religion musulmane a été submergée, comme on l'a rappelé, par plusieurs courants radicalistes qui développent une grande haine à l'égard des autres. Le terroriste se fie naïvement à toutes les recommandations des imams radicaux avant son acte terroriste. Il puise sa force dans leurs bénédictions. Souvent les terroristes ont une grande méconnaissance de la religion. Ils exécutent les ordres des autres sans réflexion et sans aucune remise en cause. Contester un ordre venant de l'imam relève de l'insoumission, surtout quand ces ordres prennent leur source dans des textes religieux. Une fois que les imams, avec leur

[315] *Op.cit.*, Fethi Bensalama, *L'idéal et la cruauté : subjectivité et politique de la radicalisation* ,p. 28.

rhétorique et leur pouvoir de persuasion, ont réussi à planter ces idées radicales, le suicide devient un acte légitime et béni.

Quant à Khalil, après l'échec de son attentat à Paris, il ne semble pas être heureux. Sa déception est remarquablement apparente parce qu'il a échoué à accéder au paradis. Il se sent coupable en exigeant à tout prix des explications au cheikh Sadek : le cerveau de cette opération. Avant de le rencontrer, il se pose mille-et-une questions en voulant comprendre les raisons principales qui l'empêchaient de partir « dans un monde meilleur ». Parce qu'il est djihadiste, il croit fermement que son attentat est béni par Dieu.

> Lorsque le malentendu serait dissipé, j'exigerais des explications. C'était à moi de décider du moment de ma mort. Pourquoi avait-on cherché à me fumer à distance ? L'imam Sadek attestait que, de tous les martyrs, les kamikazes étaient ceux que le Seigneur bénissait le plus. Mourir lors d'un accrochage pour la cause est un privilège, mais se sacrifier en kamikaze est l'acte de foi le plus prestigieux ; il vaut, à lui seul, mille batailles. J'étais destiné au Firdaous, où seuls les prophètes et les saints sont admis.[316]

En s'adressant à lui-même, Khalil nous fait part de son univers intérieur où il apparait comme un personnage attaché viscéralement et doublement à l'idéologie de la mort. Son mécontentement témoigne d'une vraie volonté de départ. Ce dernier constituait une question de croyance intime. Il a misé toutes ses convictions pour ce départ. L'échec de cet attentat entraine Khalil dans une crise existentielle intense.

À travers son monologue, on décèle que Khalil incarne le kamikaze fidèle à ses engagements et à ses principes. Il a un dévouement remarquable pour ses idées, au point d'en concevoir du mécontentement. L'idéologie meurtrière de Khalil tient sans doute ses origines aux préceptes de L'imam Sadek. Raison pour laquelle il associe automatiquement l'acte qu'il allait commettre aux recommandations de l'imam. Nous déduisons à travers cela que Khalil souffre non seulement d'une méconnaissance totale

[316] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Khalil*, p. 176.

de son statut, mais qu'il se fie « naïvement » aux paroles de l'imam Sadek qui semble être son directeur de conscience. Pour sacraliser le statut du Kamikaze et pour apaiser la douleur de la mort et de ce sacrifice, cet imam promet le haut degré du paradis à Khalil tant qu'il meurt au nom de la cause.

Khalil, en se référant au discours de l'Imam Sadek, nourrit ce désir de partir pour s'offrir une récompense divine le plaçant parmi les prophètes. Il est intimement persuadé que l'acte de foi le plus noble consiste principalement ôter sa vie et celle des autres. Khalil, en ayant ces convictions, témoigne d'un grand regret et d'une grande colère qui les incitent à voir en urgence l'imam. Nous le remarquons dans l'utilisation du verbe « exiger » qui connote d'une fermeté et une détermination certaines. Aussi, cette exigence sera adressée à un haut responsable ce qui reflète une affaire de plus haute importance.

Outre cela, Khalil insiste sur le terme « sacrifier » pour donner une dimension à la fois sacrée et profonde à sa mort. Ici, il veut dire que sa mort ne sera pas considérée comme une simple, Khalil ne va pas mourir au sens littéral du terme, mais il va faire un sacrifice qui sera surement récompensé par un accès réservé aux personnes saintes. Dans le même ordre d'idée, plusieurs psychanalystes spécialistes du domaine de la radicalisation, à l'instar de Benslama, tentent de comprendre la relation étroite qui unit le radicalisé et la mort. En effet, chaque individu candidat à l'acte terroriste efface toute limite existante entre la vie et la mort :

> Le discours des prédicateurs pénètre les fantasmes inconscients des adolescents au moment où ils vivent un remaniement des théories infantiles sur les limites de la vie et la mort. Ces prédicateurs les saturent par souffrance de la tombe (un genre de prédication terrifiant), souffrances qu'ils doivent s'épargner dès maintenant. Ces jeunes adolescents déclarent que la mort ce n'est rien, c'est comme un pincement, pincement qui transporte vers l'autre monde paradisiaque.[317]

[317] *Op.cit.,* Fethi Bensalama, *Un furieux désir de sacrifice : le surmusulman*, p. 59.

Le constat qui découle de la réflexion de Fethi Benslama démontre véritablement le début de la relation qui s'établit entre le jeune et la mort. Une relation qui se noue dès le jeune âge à cause des promesses et de la récompense qu'offrent tous les prédicateurs, en s'appuyant sur le texte sacré, à ces jeunes embrigadés qui commencent à banaliser la mort et à effacer tous les liens possibles avec la sacralité de la vie. Fethi Benslama, ajoute dans sa réflexion que le statut de martyr, aussi, participe à alimenter le désir de la mort chez le radicalisé. Ce dernier essaie toujours de précipiter la fin de sa vie pour quitter définitivement ce monde qui lui a causé tant de douleurs psychologiques. Tel est le cas chez Khalil qui semble être, après l'échec de son attentat terroriste, déçu de ne pas se retrouver dans ce monde. Dans le même ordre d'idée, le psychanalyste tunisien ajoute que :

> L'offre djihadiste correspond ainsi à une politique orientée par le triomphe de la mort : ce qu'on pourrait appeler une thanatopolitique. Mais la mort dont il s'agit ici recèle en elle une vie supérieure[318].

La déception de rester en vie se ressent à travers ses phrases principalement centrées sur l'exigence d'explications de la situation dans laquelle il se retrouve. Il dit qu'il est seul responsable de son destin et du moment de sa mort, et que nul n'a le droit d'entraver son départ vers « la vraie vie ». Cet enthousiasme vers la mort est expliqué par le psychanalyste Fethi Benslama qui affirme que tout individu, lorsqu'il se convainc d'être déjà mort, pense que rien ne peut plus lui arriver, sauf à s'attarder dans le monde actuel, considéré comme « immonde ». De l'autre côté, Gilles Kipel analyse la violence terroriste sous un regard purement religieux. Selon sa vision, *la violence est le fruit d'une lecture singulière des textes sacrés*

[318] *Ibid.*, p.60.

proposée, par divers canaux virtuels ou organisationnels au sein de mosquées radicalisées, à des jeunes désœuvrés et aisément manipulables[319].

5.3. De la répudiation de la vie à l'amour de la mort.

Mourir pour mieux vivre est un postulat phare dans la philosophie des terroristes islamistes. De ce qui précède, on a vu que la vie ne jouit d'aucune sacralité ni chez Khalil ni chez les terroristes qui commettent des attentats suicidaires. Nous avons aussi abordé les convictions intimes de chaque acteur intégriste et sa vision du monde. Cependant, le cas de Khalil pourra encore éclairer notre vision sur leurs pensées et leur idéologie par rapport au monde. En dépit du paradis qui constitue son fantasme, la suppression de toutes les frontières entre la vie et la mort remonte à une vision du monde propre à tous les radicaux. Pourquoi les radicaux et les extrémistes rejettent la vie ? pourquoi préfèrent-ils la mort à la vie ? Plusieurs hypothèses nous semblent aptes à répondre à ces interrogations.

Tout d'abord, il faut noter que les extrémistes religieux et les islamistes terroristes voient la vie comme une perversion, voire un détournement de la voie du seigneur. Pour eux, il s'agit d'une tentation que « Satan » essaie d'embellir pour nous faire tomber dans le piège de la débauche et de la mécréance. Ce postulat, ancré chez la majorité des radicaux, les pousse à se renfermer sur eux même et rejeter la vie dans sa globalité. Tous les moyens de divertissement sont à bannir parce qu'ils constituent un détournement du chemin de Dieu. La vie est à leurs yeux éphémère et elle ne mérite aucun sacrifice ni effort. Le seul effort qui doit se faire est de se vouer uniquement à Dieu. Khalil incarne cette vision du monde quand il nous fait part dans son monologue de sa conception du monde et le sens de son existence :

---

[319] *Op.cit.*, Xavier Crettiez, Bilel Ainine, *Soldats de Dieu : Paroles de Djihadistes incarcérés*, p.11.

> J'en voulais à Rayan ; je lui en voulais de se croire plus intelligent que les milliers de braves qui irriguaient de leur sang la voie du salut ; je lui en voulais de tourner le dos aux siens, de se faire passer pour ce qu'il ne serait jamais : un bon citoyen intégré, lui, un vulgaire assimilé. Il n'avait pas à juger, encore moins à condamner Driss. Rayan n'avait même pas de camp. Il n'était rien d'autre qu'un figurant relégué au fond des coulisses, sans idéal et sans cause. Que savait-il de la religion, du devoir sacré du croyant, du véritable exercice de la foi ? Il ne savait même pas pourquoi il était sur terre. Parce qu'il avait réussi à l'école, il était persuadé de triompher dans la vie. Trimer dans une entreprise ne lui suffisait pas, il devait en plus s'imposer des heures sup' pour joindre les deux bouts, sans se rendre compte qu'il n'était qu'un galérien banalisé. Son monde n'était qu'illusions, ses rêves des pièges mortels, ses ambitions des carottes en carton. Qu'est-ce que réussir une carrière lorsque la mort est au bout du parcours ? Celui qui veut s'en sortir vraiment doit investir dans ce qui dure, et non miser sur l'éphémère. Driss avait choisi l'éternité. J'étais sûr qu'il était comblé, là-haut, ange parmi les anges baignant dans la félicité.[320]

Pour mieux nous situer dans l'intrigue de l'histoire, nous rappelons que Khalil et Rayan sont des amis d'enfance. Le premier a pris le chemin de la radicalisation tandis que le deuxième devient informaticien ; érudit de la société. Rayan présente pour sa part une vision éclairée de la religion. Il se montre tolérant et participe au développement de la société par son intelligence alors que Khalil aspire à la destruction de toute la société occidentale à cause de sa « perversion ». Rayan a condamné fermement l'acte d'Idriss qui s'est sacrifié pour une cause terroriste. Cette condamnation a rendu Khalil furieux à l'égard de son ami d'enfance. De l'exemple qu'il était, il devient maintenant, aux yeux de Khalil, un citoyen égaré sans repères sans cause et surtout sans principes. Ce passage, bien qu'il soit long, résume parfaitement l'idéologie de l'islamisme radical. Il existe plusieurs dimensions qu'on essaiera de dégager.

---

[320] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Khalil*, p. 343.

Premièrement, Khalil rejette la haute idée qu'il avait de Rayan. Il le considérait comme un exemple qui a su réussir sa vie. Cependant, quand Rayan a mis en doute l'idéologie de Khalil, ce dernier a commencé à le critiquer sévèrement en remettant en cause tout le succès qu'il a réussi à bâtir et toute la place respectueuse dont il jouit au sein de la société belge. Ensuite, il considère Ryan comme orgueilleux parce qu'il a osé critiquer des personnes qui se sacrifient pour cette cause. Cela démontre que la réflexion de Rayan a dérangé Khalil. Ce dernier n'a pas essayé en premier lieu de déconstruire les arguments de Rayan, au contraire il se rassure et donne une légitimité à son idéologie par la quantité des terroristes qui meurent pour défendre la cause. D'une certaine manière, il s'en remet au sophisme de l'appel à la popularité pour se réassurer de la justesse et la justice de sa cause.

Deuxièmement, nous remarquons l'émergence d'un argument récurrent concernant l'assimilation. Khalil considère Ryan comme un individu assimilé[321], qui se caractérise par le fait de rompre avec sa culture d'origine en adoptant une nouvelle culture. Khalil préfère employer ce terme pour dire indirectement que Rayan est un traitre qui a préféré rejoindre l'Occident. En effet, on ressent aussi un sentiment de victimisation qui émane du discours de Khalil. Ce sentiment suggère que, pour Khalil, toutes les personnes dont les origines ne coïncident pas avec le pays de résidence et qui s'efforcent de s'intégrer se dénaturent et doivent renoncer à leurs principes de base. Cette idée est toujours présente dans

[321] Le cas de Khalil et ses semblables a été largement abordé dans les travaux de Fethi Benslama qui a — on le rappelle — analysé les mécanismes de la radicalisation sous un point de vue psychanalytique. En effet, l'intellectuel tunisien emploie le terme « surmusulman ». Selon lui : « le surmusulman a deux ennemis : l'ennemi extérieur, l'Occidental, et l'ennemi intérieur, l'Occidenté, qui le musulman définitivement disjoint du califat, celui qui refuse la soumission de la politique à la religion, qui se veut citoyen d'une nation. Le surmusulman le considère comme un islamoîde pire qu'un Occidental, un répliquant à débusquer, à éliminer ». *Op.cit.*, Fethi Benslama *Un furieux désir du sacrifice : le surmusulman*,P. 98.

les discours des recruteurs qui alimentent le désir de vengeance chez les jeunes. Cette jeunesse s'oppose complètement aux lois du pays « accueillant », mais ne désire pas partir revenir à son pays « d'origine » à cause de plusieurs problèmes à savoir, la crise économique, l'injustice et l'inégalité sociale. Cette jeunesse est pendue ne peut pas renoncer à son « confort » matériel. Raison pour laquelle elle veut s'imposer ailleurs.

Ces jeunes incriminent la société occidentale en la considérant comme raciste. De même, ils allèguent que toutes les tentatives d'intégration seront rejetées par cette société « islamophobe » exigeant à ces jeunes une soumission totale à ses principes, qualifiés de pervers, sous peine de n'être pas considérés comme des citoyens. C'est pourquoi Khalil accuse Rayan d'être soumis à la société. Il estime que son intelligence et son poste ne feront jamais de lui un citoyen à part entière, et qu'il ne sera jamais considéré comme égal aux Belges « de souche ».

Troisièmement, Khalil s'est mis à juger la conception de Rayan qui erre dans ce monde « éphémère » sans objectif, sans but et sans camp. La conception de Khalil part du principe selon lequel il faut vraiment avoir une cause à défendre ou faire partie d'un camp particulier. Son plaidoyer en faveur de la nécessité de faire partie d'un groupe dédié à une cause commune et noble témoigne de son besoin d'appartenance. La liberté et l'émancipation dont jouit Rayan sont la source de jugement de Khalil. En effet, Rayan n'appartient à aucune idéologie. Il vit sa vie librement sans que sa liberté empiète sur la liberté des autres. Chose que Khalil déplore complètement. Selon ce dernier, le sens de l'existence consiste à appartenir à une cause ou un camp particulier, notamment la cause djihadiste.

Quatrièmement, le regard que Khalil porte sur la vision de Rayan en ce qui concerne la religion est révélateur de plusieurs vérités. Khalil voit que Rayan, malgré son succès, ne dispose d'aucun savoir sur la religion. Il le considère comme ignorant. Sacrifier sa vie en tuant les autres est d'après

lui le plus grand acte de foi auquel Rayan ait tourné le dos. Les extrémistes à l'instar de Khalil réduisent leurs existences à la mort, ils réduisent toute la vie et ses avantages à la mort qui mettra fin à tout le succès terrestre, le rendant vain devant la promesse du paradis : *le discours djihadiste essaie de persuader le jeune que le monde où il vit est corrompu, injuste, enveloppé dans le mensonge : un monde immonde.* [322]

C'est pourquoi ils désirent précipiter leur départ en tant que martyrs. Le sens d'une existence tient forcément de la religion sinon la vie n'aurait servi à rien. Aussi la réussite, d'après eux, a une signification particulière. Réussir c'est renoncer à la vie et travailler pour le monde éternel. Réussir consiste à se priver des tentations de la vie en se sacrifiant pour obtenir la grande récompense divine : le paradis.

L'islamisme radical et le terrorisme ont causé l'assassinat de plusieurs victimes. Il existe des personnes qui ont souffert de ces idéologies radicales et d'autres qui en souffrent jusqu'à nos jours. Leur vie devient insupportable. En effet, les conséquences de cette idéologie ne s'arrêtent pas seulement à l'assassinat ou à la disparition, mais s'étendent à l'instauration d'un système culturel à la fois misogyne et dogmatique. Nous ne pouvons pas mettre terme à notre réflexion sans aborder cette question qui gravitera autour des victimes de l'islamisme à savoir la femme et l'intellectuel. Des éléments de réponse aux questions que nous nous sommes posées dans notre problématique trouveront leurs échos dans la partie suivante.

---

[322] *Op. cit.*, Fethi Bensalama, *Un furieux désir de sacrifice : le surmusulman*, p. 61

Partie III :
EXISTE-T-IL DES VICTIMES DE LA RELIGION ?

1. La femme afghane sous la férule des talibans.

La littérature algérienne a connu et connait jusqu'à présent des écrivains et des écrivaines qui dénoncent les mentalités patriarcales et le mauvais traitement à l'égard des femmes algériennes. Nous citons à titre d'exemple Assia Djabar et Malika Mokaddem. Dans la même lancée, Yasmina Khadra choisit de continuer le même combat, mais étend ses réflexions au-delà du contexte algérien. Ses œuvres interrogent tout le Moyen-Orient, notamment les sociétés musulmanes caractérisées par la domination de la mentalité patriarcale :

> Yasmina Khadra met toute son efficacité narrative au service d'un conte effrayant et sublime dont on jurerait qu'il lui fut inspiré par quelque antique génie. Il était une fois, sous le règne 25 des talibans... un geôlier qui s'abandonnait au renoncement, un avocat sans clientèle happé par la rhétorique des mollahs, deux femmes promises à un destin grandiose... Tous les thèmes de l'oppression sont ici célébrés : la banalité du mal, l'hystérie des foules, la puissance du sacrifice, l'ombre de la mort. Et surtout le règne de l'absurde. Car les personnages de Yasmina Khadra sont les petits-enfants de ceux d'Albert Camus.[323]

La femme occupe une place primordiale dans son l'écriture. Elle y est toujours présente. Il n'y a pas un roman sans que l'ex-militaire lui rende hommage, soit en évoquant son courage, soit en dénonçant ses souffrances dans les sociétés patriarcales. Le combat de notre auteur est très apparent dans la mesure où il choisit également le nom de sa femme pour écrire. Cette symbolique démontre véritablement son attachement et son dévouement pour la cause féminine. Force est de constater que la quasi-totalité de ses romans évoque les femmes. De l'Algérie profonde à l'Afghanistan, en passant par Bagdad, notre auteur transporte les cris de toutes les femmes musulmanes qui subissent toutes sortes de soumissions, pour les faire parvenir aux oreilles du monde entier. *Les Hirondelles de Kaboul* est une œuvre qui transporte les cris de ces femmes battues. Essayons d'analyser cette œuvre.

[323] François Busnel, in *L'Express*, 5 septembre 2002.

1.1. *Les hirondelles de Kaboul* : contexte général.

Les Hirondelles de Kaboul est l'œuvre la plus parlante de la souffrance des femmes sous la férule de l'extrémisme religieux. Cette œuvre est le premier roman qui compose la première trilogie de Yasmina Khadra. Elle est composée de cent-quarante-huit pages et de quinze chapitres. Il s'agit d'une représentation d'un quotidien infernal que vivent les femmes afghanes privées de tous ses droits, même les plus élémentaires.

Ce tableau réaliste est un reflet de l'extrémisme religieux en Afghanistan exercé par les talibans. Dans ce qui va suivre, nous allons examiner cette œuvre pour tenir compte des répercussions de l'extrémisme religieux sur la population et notamment sur les femmes. Avant de commencer notre analyse, il est opportun de procéder à une contextualisation sociohistorique de l'Afghanistan pour mieux situer l'œuvre et pouvoir l'analyser dans sa totalité.

D'abord, il faut noter que l'Afghanistan est un état théocratique depuis 2004 après plusieurs affrontements et conflits avec les moudjahidines. Durant cette année, les talibans ont officiellement pris le pouvoir en instaurant l'État islamique qui suit les lois de la charia. Les lois des talibans sont caractérisées par un fondamentalisme religieux rigoriste.

Leurs lois sont très controversées notamment sur le statut des femmes, qui en sont prisonnières. En effet, depuis l'arrivée des talibans, de nombreuses interdictions ont été imposées aux femmes dans les espaces publics, qui sont notamment obligées de porter le *Tchadri*, qui est le voile intégral.

De plus, les talibans obligent tous les citoyens qui se trouvent sur la voie publique à faire la prière. La refuser reviendrait à s'opposer à l'Appel de Dieu. Toute tentative de refus sera sévèrement sanctionnée. Cette

interprétation rigoriste et marginale de la charia a rendu l'Afghanistan invivable, en l'occurrence pour les femmes.

Le roman de Yasmina Khadra est une illustre incarnation de la vie en Afghanistan. Son livre nous transporte dans les recoins de Kaboul et nous fait part des tréfonds des cœurs des personnages profondément affectés par ses lois. Kaboul est une ville déserte noyée dans les décombres et submergée par un extrémisme opaque qui interdit à tout citoyen de vivre librement. Cependant, les femmes demeurent les actrices principales de cette œuvre. Yasmina Khadra a voulu rendre hommage au courage de ces femmes, victimes d'un radicalisme aberrant.

Considéré comme le premier composant de la trilogie khadraienne, *Les hirondelles de Kaboul* présente deux couples aux conditions sociales différentes. Le premier est obscurantiste et se compose d'Atiq, un taliban exerçant la fonction de geôlier, et de sa femme Mussrat. Il s'agit d'une grabataire atteinte d'une maladie incurable qui complique l'existence de son mari. Le deuxième est composé de Zunaira : une belle femme, avocate et militante pour les droits des femmes, et son mari Mohsen, un universitaire érudit de la société issu d'une famille noble. L'intrigue de l'histoire présente indépendamment ces couples dans leur quotidien, qui finissent par se rejoindre.

Le couple d'Atiq et Mussrat est caractérisé par une monotonie insupportable. La maladie de Mussrat devient un fardeau lourd à porter pour Atiq. Ce dernier refuse de la répudier, malgré les recommandations de ses amis, parce qu'elle l'a sauvé durant l'invasion soviétique.

De l'autre côté, Zunaira et Mohsen sont un couple éclairé, universitaire qui subit malheureusement le rigorisme des talibans. Tous deux s'insurgent radicalement contre leur mentalité, notamment Zunaira

qui condamne leurs actes abjects consistant à lapider, maltraiter ou imposer le port du voile aux femmes.

Cette ambivalence entre les couples traduit deux visions, deux mondes opposés. L'un intégriste et l'autre moderne. L'histoire prend un tournant majeur quand Mohsen et Zunaira décident de se promener dans les rues de Kaboul. Tandis qu'ils conversent, sa femme éclate de rire. Un taliban perçoit le rire de Zunaira et lui donne un coup de fouet qui atteint son visage, et sa dignité. Le regard impuissant de son mari intensifie la colère de Zunaira. Mohsen ne peut rien faire devant les talibans sauf respecter leurs ordres. La situation s'empire quand le taliban ordonne à Mohsen de faire la prière. De ce fait, son épouse est obligée de l'attendre sous une impitoyable canicule.

Après cette scène humiliante, Zunaira et Mohsen rentrent à la maison. Cette dernière n'a pas supporté ce qui lui était arrivé et commence à adresser des reproches à son mari. Une altercation qui éclate entre eux. Accidentellement, Zunaira tue son mari. Accusée de meurtre, elle est emprisonnée et est condamnée à la lapidation. L'avocate est alors confiée au geôlier Atiq. Ce dernier est ébloui par sa beauté, qui insuffle en lui le gout de la vie. Mussrat l'agonisante a remarqué un changement radical dans les comportements de son mari qui semble retrouver un intérêt à l'existence. Parce que ses jours sont comptés, Mussrat a fait le choix de remplacer Zunaira et de se sacrifier à sa place. Atiq a fini par accepter. Au moment de l'exécution, Atiq libère Zunaira qui disparait à jamais. Stupéfié, Atiq sombre dans la folie et enlève le tchador de toutes les passantes en nourrissant l'espoir absurde de retrouver Zunaira. Son comportement pousse les passants à le lyncher jusqu'à la mort parce qu'il a « osé » s'approcher de leurs femmes.

Après avoir rappelé brièvement l'intrigue de l'histoire, nous aimerions analyser le titre de l'œuvre qui est à la fois révélateur et

métaphorique. En effet, le terme « hirondelle » n'est pas aléatoirement choisi. Étant sous le joug des talibans, les femmes sont celles qui souffrent le plus de leur rigorisme et leur extrémisme religieux. La violence morale et physique que vivent les Afghanes semble repousser l'arrivée d'un printemps coloré mettant fin à tyrannie exercée par les talibans. Notre hypothèse est même confirmée par le passage de Yasmina Khadra qui donne implicitement une explication à son titre lorsqu'il décrit : *des nuées d'hirondelles en décrépitude, bleues ou jaunâtres, souvent décolorées, en retard de plusieurs saisons, et qui rendent un son morne lorsqu'elles passent proximité des hommes*[324]. Ce passage démontre d'une part le retard d'un printemps exprimé comme une forme d'oppression à l'égard des femmes afghanes et, d'autre part, augure d'une liberté imminente d'une femme qui se bat pour accélérer l'arrivée de ce printemps. C'est ce que Yasmina Khadra a voulu incarner et représenter à travers le personnage de Zunaira. De ce qui va suivre, nous allons examiner minutieusement la condition de la femme afghane sous la férule des talibans.

1.2. Le regard des talibans sur les femmes.

En Afghanistan, la femme possède un statut dégradant sur le plan social. Ses libertés sont très limitées. Son corps, sa beauté, sa féminité, et sa sensibilité posent un véritable problème aux acteurs talibans. Nonobstant, elle est souvent désirée en cachette, mais agonisée d'injures publiquement. Cette mentalité contradictoire complique l'existence de ces dernières qui demeure jusqu'à présent insupportable. Les talibans, en empruntant le chemin du rigorisme religieux, vouent les femmes aux gémonies en les privant de leurs droits, voire de leur existence. Quoi qu'elles fassent, elles resteront toujours « femmes » : les éternelles maudites. Sous l'égide des régimes totalitaires, les femmes constituent une

[324] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Les Hirondelles de Kaboul*, p. 26.

cible prioritaire de toutes les critiques. C'est ce que nous confirme Mizra[325] dans la citation suivante :

> Avec ces créatures viscéralement hypocrites et imprévisibles, plus tu crois les apprivoiser et moins tu as de chances de surmonter leurs méfiances. Tu réchaufferais une vipère contre ton sein que ça ne t'immuniserait pas contre leur venin[326].

Considérée comme une créature vicieuse et dépourvue même du statut de l'humanité, les régimes islamistes et radicaux critiquent toujours son être et son existence. Désigner l'hypocrisie comme un défaut qui nait avec les femmes témoigne véritablement de leur place dégradante au sein de cette société rigoriste. Mizra est loin d'être le seul à penser de la sorte. En effet, cette image est inscrite viscéralement dans l'inconscient afghan. Preuve en est, Mizra n'a pas hésité à utiliser une comparaison qui renvoie à son système de valeur misogyne, sexiste, rigoriste et extrémiste. Son imaginaire est rempli d'images stéréotypiques. *La poétique des valeurs* nous permet, grâce au plan sémantique, de nous emparer de la vision de Mizra. Ce dernier en usant d'un vocabulaire dévalorisant témoigne d'une haine et d'un mépris remarquables à l'égard des femmes. Au lieu d'être considérées comme des êtres humains, elles sont rabaissées au rang de créatures. Cette haine teintée de méfiance renforcée par l'idéologie intégriste est aussi confirmée dans la comparaison utilisée de sa part dans le même passage. En effet, quand il dit : *« tu réchaufferais une vipère contre ton sein que ça ne t'immuniserait pas contre leur venin* » il souligne combien les femmes seraient dangereuses, et perfides. L'utilisation de la vipère est significative dans la mesure où cette dernière est connue pour les douleurs qu'elle inflige qui peuvent entrainer la mort chez ses victimes. Selon Mizra,

---

[325] Mizra est un personnage secondaire au sein du roman. Il s'agit d'un taliban qui voue une grande haine à l'égard des femmes. Il échangeait avec Atiq sur leurs quotidiens.

[326] *Ibid.*, p. 21.

faire confiance à une vipère est moins grave que de faire confiance à une femme. Le discours de Miza suppose deux interprétations possibles.

Premièrement, le personnage fait l'analogie entre femmes et vipères en soulignant que la proximité bienveillante avec les femmes expose au danger au même titre que réchauffer une vipère contre son sein expose à une morsure. Dans ce cas la femme est ramenée à la vipère. Deuxièmement, le personnage fait une comparaison entre la nocivité des femmes et celle des vipères en concluant que celle des femmes est encore plus fatale. La dernière phrase suggèrerait alors que réchauffer une vipère près de soi dans l'idée de se faire mordre permettrait de s'immuniser contre le venin des vipères, mais pas de celui des femmes. Cette ambigüité est permise par l'expression : *« leur venin »* qui pourrait ici être autant celui des vipères — hypothèse de l'analogie — que celui des femmes — hypothèse de la comparaison. De plus, nous remarquons que Mizra n'a pas spécifié une catégorie particulière, mais a cité toutes les femmes, ce qui dénote d'une idéologie de haine absolue et arbitraire à leur encontre.

Nous avons précisé dans le résumé que l'existence d'Atiq se complique de plus en plus à cause de la maladie incurable de sa femme. Livré à lui-même et ayant perdu le gout de vivre, il confie sa peine et sa douleur à Mizra :

> Mon épouse est malade. Le médecin dit que son sang se décompose très vite. Mizra reste un instant perplexe [...] — Alors, qu'attends-tu pour la foutre à la porte ? Répudie-la et offre-toi une pucelle saine et robuste sachant se taire et servir son maitre sans faire de bruit[327].

Dans le même contexte, Mizra nous révèle ses pensées et nous dresse le tableau de la mentalité des talibans. Il s'agit d'une mentalité patriarcale mêlée d'un extrémisme religieux manifeste. Ce tableau est porteur de plusieurs vérités. C'est sur Mizra que nous allons nous concentrer parce

[327] *Ibid.*, p. 22.

qu'Atiq garde ici un ton perplexe et ne porte aucun jugement sur sa femme. Cependant, la perplexité de Mizra tiendrait origine de la patience d'Atiq et son absence de sa réaction. Tout d'abord, sans aucun respect de l'intimité de la situation, nous ressentons une réaction violente qui commence par l'adverbe « *alors* » dont l'utilisation témoigne d'une conséquence logique des faits. En effet, quand il lui dit : *« alors qu'attends-tu pour la foutre à la porte* », il veut dire que le destin de chaque femme souffrante sera forcément la répudiation. Comme si ce sort était mérité selon Mizra. La phrase interrogative employée par Mizra exprime son incrédulité à l'égard de l'indécision d'Atiq. À ce stade, nous remarquons que Mizra n'a témoigné d'aucune compassion ou de solidarité vis-à-vis de Mussrat. Il utilise ensuite le mode impératif pour donner à Atiq l'ordre de se remarier non pas avec une femme, mais avec une pucelle. Ce substantif est aussi révélateur de l'inconscient intégriste et taliban : le gage d'une bonne conduite chez une femme se situe dans sa virginité. De même, il parle de la soumission des femmes comme d'un principe évident. On déduit qu'une bonne femme pour les talibans serait celle qui se soumet complètement. En utilisant le mot « *maître* », Mizra ségrègue hommes et femmes sur la base d'un rapport de maitre à esclave, de dominant et de dominée. Chez les talibans, le mariage est loin d'être un projet de société ; la femme n'y exerce aucun droit. Elle se contente de servir soigneusement non pas son mari, mais son maitre.

À la souffrance psychologique de la femme afghane liée à son oppression s'ajoute la souffrance physique exercée à son égard. En effet, les violences physiques sont multiples, mais retenons celles qui sont les plus répandues : l'autoflagellation et la lapidation. Cette dernière fait partie des châtiments corporels qui existent dans l'histoire de la tradition musulmane. Pour rappel, la lapidation est le fait d'attaquer publiquement une femme avec des cailloux jusqu'à la mort. Cette pratique inhumaine est pratiquée dans les pays qui appliquent la charia à l'instar de l'Arabie Saoudite, de l'Iran et de l'Afghanistan. *Les Hirondelles de Kaboul* aborde

également cette thématique. Toute femme qui ose commettre une fornication sera l'objet d'une violence verbale et physique inhumaine. De ce fait, elle perdra indignement sa vi²&ée parce qu'elle a osé contrarier les prescriptions divines. C'est ce que nous rapporte le narrateur en décrivant la scène suivante :

> Des êtres ont choisi de patauger dans la fange comme des porcs. Pourtant ils ont eu connaissance du message [...] cette femme n'ignorait rien de ce qu'elle faisait. L'ivresse de la fornication l'a détournée de la voie du seigneur[328].

La thématique de la sexualité est très présente dans l'écriture de Yasmina Khadra. *Les hirondelles de Kaboul* illustre aussi une grande problématique qui secoue le monde musulman. Il s'agit de la liberté sexuelle. En effet, la sexualité reste encore un tabou et un sujet très controversé. Le sexe est un désir fort, parfois irrésistible. Néanmoins, le monde musulman veille à faire de lui un interdit majeur. Chacun le pratique, mais personne n'ose en parler. Tout le monde désire, mais personne n'ose l'exprimer. Cette schizophrénie caractérise le monde arabo-musulman. Cette interdiction radicale participe de son côté à créer des êtres frustrés, infamés. Avoir une relation sexuelle hors mariage est un péché capital à Kaboul conduisant à l'humiliation, l'indignité, voire la mort. Visiblement, d'après le contexte de la narration, cette femme n'a pas commis un crime méritant ce déshonneur et ce mépris. Le mollah qualifie cette femme de sanglier qui se salit avec la boue des péchés. Le mollah n'a aucune considération pour le choix de la femme. Il veut qu'elle se prive complètement de son désir. On remarque aussi que la femme est complètement dominée : ses choix, ses habits, même son corps qui appartient à tout le monde sauf à elle. Il existe d'autres scènes où les talibans manifestent visiblement haine et violence à l'encontre des femmes. En effet, ils se permettent de porter atteinte même aux passantes. Les femmes devraient marcher tête baissée et n'auraient droit ni à la parole

[328] *Ibid.*, p. 35.

ni aux rires. Même leur voix est muselée parce qu'elle est considérée comme une tentation. Les maitres de Kaboul se permettent même l'ingérence dans l'intimité d'un couple qui dont le seul tort est la bonne humeur :

> Mohsen perçoit le rire étouffé de son épouse. Il grogne un instant puis apaisé par la bonne humeur de Zunaira, il pouffe à son tour. Aussitôt, une trique s'abat sur son épaule : — vous vous croyez au cirque ? lui crie un taliban en exorbitant des yeux laiteux dans son visage brulé par les canicules. Mohsen tente de protester. La trique de pirouette dans l'air et l'atteint au visage. [...]. — Allons-nous-en, supplie Zunaira en tirant son époux par le bras. — Ne le touche pas, toi ; reste à ta place, lui hurle le sbire en lui cinglant la hanche. Et ne parle pas en présence d'un étranger[329].

Manifestement, la loi de Kaboul est très hostile envers les femmes. Syntaxiquement, en dépit des phrases courtes, nous remarquons que le discours du sbire est caractérisé par le mode de l'impératif : chaque phrase véhicule un ordre. Cela signifie qu'il possède une autorité incontestée vis-à-vis de tous les habitants. Notons que l'impératif n'était adressé qu'à Zunaira tandis que Mohsen subit « seulement » une remontrance formulée sous la forme d'une invective interrogative. Par comparaison, l'autorité semble donc plus absolue lorsqu'elle s'intéresse au sort des femmes.

Sur le plan sémantique, l'agressivité du sbire est rendue ostensible par l'utilisation de deux verbes : « *hurler* » et « *crier* ». Cette agressivité est probablement un moyen d'assoir la peur censée entretenir une forme de domination masculine. Celle-ci est manifeste lorsque Zunaira est rabrouée et violentée lorsqu'elle intervient sans que le sbire lui en ait donné l'autorisation. Les comportements de ce dernier et son agressivité à l'égard de Zunaira nous informent sur le statut d'infériorité des femmes imposé par les talibans, et qui est maintenu par la menace de rétorsions arbitraires lorsque les citoyens, et en particulier les citoyennes sont soupçonnées de méconduite. En effet, chaque initiative de la part de Zunaira est

[329] *Ibid.*, p. 51.

brutalement reléguée à l'interdit. Aussi, quand le taliban lui ordonne de ne pas parler en présence des étrangers, il véhicule une idée patriarcale selon laquelle l'initiative des femmes est indésirable, voire suspecte. Cette seule injonction dévalue à la fois la valeur de la parole et la liberté de choix des femmes.

Compte tenu de cette scène, nous pouvons avancer que la violence est une pratique récurrente qui caractérise le comportement des talibans. Cette violence, à la fois physique et morale, s'exprime autant par les sévices que par la négligence. C'est ce que traduit le passage suivant, à l'occasion duquel le narrateur détaille l'état psychologique de Zunaira lorsqu'elle attend son mari sous un soleil de plomb.

> Il doit être dix heures, et le soleil ne se retient plus. L'air est chargé de poussière. Momifiée dans son voile, Zunaira suffoque. La colère lui noue le ventre et lui obture la gorge. Une folle envie de soulever sa cagoule en quête d'une hypothétique bouffée de fraicheur redouble sa nervosité. Mais elle n'ose même pas s'essuyer la figure ruisselante dans un pan de son tchador. Telle une forcenée dans sa camisole, elle reste effondrée sur le perron, à dégouliner sous la chaleur et à écouter son halètement s'accélérer et le sang battre à ses tempes. Subitement, elle s'en veut d'être là, assise sur le seuil d'une ruine, semblable à un balluchon oublié, attirant tantôt l'œil intrigué des passantes tantôt le regard méprisant des talibans. Elle a le sentiment d'être un objet suspect exposé à toutes sortes d'interrogations, et cela la torture. La honte la gagne. Le besoin de s'enfuir, de retourner sur-le-champ à la maison et de claquer la porte derrière elle pour ne plus en ressortir lui taillade l'esprit[330].

La longueur de ce passage attire le lecteur à vivre pleinement cette scène. Nous remarquons que le narrateur s'est minutieusement concentré sur l'état psychologique de Zunaira. Aucune autre scène n'a détourné notre attention. Il a gardé le fil conducteur de sa description pour souligner la lenteur et la pénibilité du supplice de Zunaira. Aucun autre évènement n'a interféré au moment de la description sans qu'il s'ajoute à la peine de Zunaira et à l'impossibilité pour elle de s'extraire de cette situation.

[330] *Ibid.*, p. 72.

Avant de décrire l'état psychologique de Zunaira, le narrateur décrit le climat dominant. Il utilise cette technique pour faire converger les effets de cette chaleur insupportable et l'état mental du personnage : Zunaira étouffe. Par conséquent la première phrase sert à initier et à préparer le lecteur à une scène de suffocation longue et éprouvante. On notera ici une description d'un narrateur extradiégétique, c'est-à-dire qu'il raconte l'histoire sans y intervenir. Il connait la psychologie de tous les personnages, y compris les détails les plus intimes de leur caractère, raison pour laquelle il rapporte la vie intérieure de Zunaira en relation avec les évènements extérieurs qui lui sont imposés. Certains théoriciens Dorrit Cohen parlent de *psychorécit* pour désigner cette technique qui permet au narrateur d'accéder à l'esprit de ses personnages.

En premier lieu le narrateur décrit Zunaira comme un être abandonné dans une chaleur torride. Il la met dans une situation humiliante à cause des comportements des talibans qui ont contraint son mari d'aller faire la prière. Livrée à elle-même, Zunaira est prisonnière des lois des intégristes. Le narrateur semble prendre parti dans cette histoire quand il décrit son état physique en utilisant les registres de l'entrave et de l'asphyxie pour mettre en exergue l'ampleur de ses souffrances physiques et morales. Selon le narrateur Zunaira n'est pas voilée, mais elle est encagoulée contre sa volonté. Plusieurs termes décrivent l'état psychologique de l'ex-avocate : « *suffoque* », « *momifiée* », « *effondrée* ». Sur le plan psychologique, il y a aussi « la colère qui lui noue le ventre et lui obture la gorge ». Cet état influence même ses sensations physiques.

Par ailleurs, notons que cette oppression est mise en opposition avec l'état d'agitation dans laquelle Zunaira se trouve : elle veut se libérer de ces carcans vestimentaires et sociaux, veut s'éponger le front et s'enfuir. Mais la peur des représailles l'empêche de bouger. Elle est comme écrasée par les interdits. La promenade qu'elle faisait avec Mohsen s'est

transformée en une situation infernale. En rapportant, sa colère intérieure, le narrateur veut mettre en évidence sa souffrance avec l'utilisation de plusieurs métaphores et comparaisons : « *telle une forcenée dans sa camisole* ». Plus la citation avance, plus sa souffrance psychologique s'intensifie, notamment quand Zunaira se voit comme un objet attirant les soupçons. Plus spécifiquement, il montre que son apparente inertie dissimule une agitation puissante, mais réprimée.

Plus on avance, plus l'envie de fuir est manifeste, plus on comprend que la chaleur n'est pas la raison principale du supplice de Zunaira. C'est plutôt le fait qu'elle ne puisse pas y remédier et qu'elle ne soit pas libre qui l'abandonne au sentiment d'emprisonnement. Khadra associe constamment la pénibilité physique de Zunaira et sa détresse psychique. Il les met en relation pour pointer le fait qu'aucune souffrance n'est épargnée aux femmes.

Ce passage est problématique pour une autre raison : d'une certaine manière, c'est Zunaira qui s'inflige cette souffrance, de crainte que son départ ne soit perçu comme une faute. La pression sociale exercée par la présence des passants lui fait redouter le pire et l'incite à subir la situation sans mot dire.

Il souligne le fait que le jugement moral qui pèse sur les femmes est admis par tous et que la surveillance n'est pas que le fait d'une autorité, mais également de la complicité des citoyens.

Cette image est significative dans la mesure où les femmes sont réellement considérées comme des « créatures » pour reprendre les termes Mizra. Cette militante n'est pas libre : ni de ses choix vestimentaires ni de ses comportements, elle n'a même pas la liberté de se déplacer toute seule. Car dans la société afghane, une femme doit toujours marcher avec un tuteur.

L'espace public est un champ miné d'interdictions sur le plan physique et moral. Le seul espace où Zunaira peut espérer vivre sa « liberté » restera sa petite maison.

1.3. Zunaira et le voile.

Le sujet du voile est une thématique très controversée dans le monde entier. Certains y voient comme un signe de soumission à l'exemple de l'écrivain algérien Kamel Daoud, et d'autres à l'instar des salafistes, y voient comme une obligation religieuse pour toutes les femmes musulmanes. La thématique du voile est au cœur de l'actualité orientale et occidentale. Il existe même des chercheurs et des théologiens musulmans comme Malek Chebel qui renvoient le voile à une tradition orientale dépourvue de toute obligation religieuse. Les musulmanes dites éclairées refusent toute tentative de soumission au port du voile. Tel est l'exemple de Zunaira qui le voit comme un poids supplémentaire et qui le qualifie de maudit. C'est ce que nous confirment les propos suivants :

> Je refuse de porter le tchador [...] Avec ce voile maudit, je ne suis ni un être humain ni une bête, juste un affront ou un opprobre que l'on doit cacher telle une infirmité. C'est trop dur à assumer[331].

On assiste, à la lecture de cette œuvre, à une querelle entre deux mondes, deux visions, voire deux idéologies opposées. La première est obscurantiste et la deuxième est éclairée. Les talibans incarnent parfaitement des pratiques restrictives à l'égard des femmes tandis que le couple de Zunaira et Mohsen aspire à une vision éclairée et inclusive de la religion. Il s'agit d'un couple qui s'insurge radicalement contre l'islamisme radical. Zunaira est universitaire tandis que les intégristes sont des ignorants. Zunaira se voit comme un être humain ayant une âme, une sensibilité, une dignité. Alors que les talibans la voient comme une créature sexuelle qui doit se couvrir. Zunaira refuse le voile parce qu'elle n'a rien à

[331] *Ibid.*, p. 79.

cacher ; elle assume son corps, son être et ses cheveux. C'est pourquoi elle refuse catégoriquement de le porter parce qu'elle ne le considère pas comme une tenue vestimentaire, mais comme une insulte à son être. Il est maudit à ses yeux parce qu'il ne fait que compliquer son existence. Il s'agit d'un signe de soumission. Pour nous situer dans le contexte de la narration, Mohsen avait proposé, on le rappelle, à sa femme de faire une petite balade dans les rues de la capitale. Cependant, sa réponse était si furieuse :

> Je ne tiens pas à rentrer avec un cœur gros comme ça, Mohsen. Les choses de la rue gâcheront ma journée inutilement. Je suis incapable de passer devant une horreur et de faire comme si de rien n'était. D'un autre côté, je refuse de porter le tchador. De tous les bâts, il est le plus avilissant. Une tunique de Nessus ne causerait pas autant de dégâts à ma dignité que cet accoutrement funeste qui me chosifie en effaçant mon visage et en confisquant mon identité. Ici, au moins, je suis moi, Zunaira, épouse de Mohsen Ramat, trente-deux ans magistrat licencié par l'obscurantisme, sans procès et sans indemnités, mais avec suffisamment de présence d'esprit pour me peigner tous les jours et veiller sur mes toilettes comme sur la prunelle de mes yeux[332]

Zunaira nous livre un tableau réaliste teinté de regret et de colère. Cela confère aux lectures les convictions intimes de cette avocate qui vont aux antipodes de la mentalité des talibans. D'une certaine manière, le passage dégage une fermeté réfléchie. Le refus de Zunaira était accompagné par un ensemble d'arguments tenant origine d'une réalité vécue. Elle mentionne la différence viscérale entre son propre monde et le monde extérieur. La femme de Mohsen anticipe déjà ce qu'elle va vivre. Elle est au courant de ce qui se passe dans les rues de Kaboul qui deviennent une jungle. En employant le futur simple « *gâcheront* », elle a l'intime conviction que le quotidien amer de la capitale demeurera monotone ; Kaboul restera fidèle à ses habitudes. Nous assistons aussi à une progression thématique (marquée par le connecteur logique de l'autre côté) de type linéaire au sein de cette citation. Cette dernière aborde trois thématiques fondamentales : la colère de Zunaira qui est due à l'idéologie

[332] *Ibid.*, p.26.

des talibans, sa désapprobation catégorique vis-à-vis du voile et son regret à cause de la perte involontaire de son emploi. Le deuxième point nous parait crucial en ceci que l'avocate s'insurge encore une fois contre le tchador qui ne sert qu'à effacer son identité. Zunaira veut s'affirmer, elle s'assume en tant que femme. Elle dégage une certaine fierté à l'égard de son être refusant de se soumettre à loi des talibans. Les termes péjoratifs à l'égard du voile abondent ce passage (*avilissant*, *tunique de Nessus,* dégâts *à ma dignité*, cet *accoutrement funeste qui me chosifie en effaçant mon visage et en confisquant mon identité)*. On remarque que les critiques acerbes adressés au voile ne sont pas d'ordre physique, mais d'ordre moral. Nous voulons dire par cela que la douleur de Zunaira, en portant le voile, est d'ordre moral plus que physique. Ce faisant, elle annonce sans digression aucune que le tchador n'est pas seulement un tissu couvrant son corps, il sert plutôt à piétiner sa dignité et à effacer son identité. Zunaira ne veut pas entrer dans le troupeau des femmes momifiées dans leur Tachdor. Son ton est coléreux et témoigne une certaine révolution contre cette imposition vestimentaire qui comporte une dégradation morale d'une part et une acceptation de soi d'autre part.

Nous déduisons également que le refus du voile a une connotation très remarquable : celle de s'opposer totalement à la servilité. En effet, en qualifiant le voile de « *maudit* », et en refusant de le porter, une idée importante s'affiche en ce qui concerne l'univers de pensée de l'avocate qui réfute toute forme d'oppression.

1.4. Le parti-pris du narrateur au sein de l'histoire dans *Les hirondelles de Kaboul*.

Le narrateur, comme il a été mentionné précédemment, a également une position à prendre. Les évènements de l'histoire le poussent automatiquement à porter un jugement personnel par le biais de trois

fonctions : la fonction idéologique, la fonction de régie et enfin la fonction évaluative, qui dévoilent le point de vue du narrateur.

À la lecture d'un récit, le lecteur rencontre souvent des maximes employées par le narrateur qui dévoilent ses intentions. Le narrateur, par le biais de ces maximes, qualifiées selon V. Jouve comme intemporelles, essaie de faire passer sa vision du monde et d'afficher les valeurs qu'il cautionne. Ces maximes ont, toujours selon V. Jouve, une fonction d'instauration de vérité générale[333]. Roland Barthes, en affirmant le même point de vue, a trouvé une expression qui converge avec cette fonction en utilisant l'expression *les codes de référence*[334]. Par exemple, quand un auteur écrit une maxime telle que « L'argent ne fait pas le bonheur », le lecteur en comprend aisément le sens. C'est ce que V. Jouve a essayé d'expliquer en écrivant que : *[…] le narrateur se fait le plus clairement entendre par des jugements explicites qui prennent parfois la tournure de maximes intemporelles*[335]. Dans *Les Hirondelles de Kaboul*, plusieurs maximes sont employées par le narrateur ; elles reflètent indirectement ses prises de position. Le narrateur utilise le couple de Mohsen et Zunaira comme un canal consistant à transmettre son message d'une vision éclairée de la religion réfutant toutes sortes de rigorisme. En dénonçant, comme Mohsen et Zunaira, la mentalité des talibans, le narrateur a recouru à une panoplie de commentaires et de maximes qui confirme notre hypothèse :

> Il était un jeune homme sans histoire, pieux sans excès ; elle était musulmane éclairée, portait des robes décentes, quelquefois des sarouals bouffants, le foulard en exergue, et militait activement pour l'émancipation de la femme[336].

Le narrateur émet des jugements favorables à l'égard de ce couple tout au long de ce roman. La façon avec laquelle il décrit Zunaira et Mohsen est

---

[333] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, p. 93.
[334] Roland Barthe, *S/Z,* Paris, Seuil, coll. « Points », 1970, p. 25.
[335] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, p. 93.
[336] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Les Hirondelles de Kaboul,* p. 214.

visiblement différente de celle avec laquelle il décrit les talibans. Ce commentaire nous renseigne aussi sur la vision du narrateur qui préconise une religiosité éclairée sans extrémisme aucun. Il qualifie Mohsen de musulman avec modération et notamment sans histoire. Quant à l'avocate, il lui réserve de longues lignes dans le but de saluer son courage et sa manière de voir le monde. Les adjectifs qu'il emploie à son égard sont laudatifs :

ses yeux immenses, brillants comme des émeraudes, ont gardé intacte leur magie.[337]

Zunaira fronce ses magnifiques sourcils pour réfléchir[338]

Zunaira ne dit rien. Mais son sourire est éloquent.[339]

La profusion des adjectifs mélioratifs exprimés à l'égard de Zunaira, nous informe sur la fonction le narrateur perçoit l'ex-avocate. Ces éléments sont nécessaires en ceci qu'ils nous permettent de saisir ses préférences personnelles. Chaque acte fait par Zunaira contient un jugement appréciatif par le narrateur. La panoplie de ces adjectifs — *yeux immenses brillants comme des émeraudes*, *magie, magnifiques, éloquent* — ne renseignent pas seulement sur l'admiration physique, mais beaucoup plus sur l'admiration morale du narrateur sur le caractère de Zunaira qui incarne les idées qu'il cautionne. Cette description nous informe et nous intrigue à la fois. Elle nous informe sur les actions du personnage et nous intrigue concernant la position flagrante affichée par le narrateur. Pourquoi le narrateur apprécie autant Zunaira ? Est-ce qu'il veut s'efforcer

[337] *Ibid.,* p.*34*.

[338] *Ibid.,* p.*35*.

[339] *Ibid.,* p.*45*.

de transmettre cette impression au lecteur ? Nous pensons que Zunaira est l'exemple de la femme rebelle et militante. Une musulmane qui réfute la soumission. Elle s'écarte complètement de l'idéologie des talibans. Zunaira est perçue comme un exemple de la femme orientale qui a subi, dès son jeune âge, toute forme d'oppression et qui veut se révolter contre toute oppression. De même, le narrateur insiste, dans la citation, sur l'aspect vestimentaire qui demeure assez controversé dans le monde arabo-musulman. Il souligne en fait le caractère rebelle et militant de l'ancienne avocate qui, avant l'invasion des talibans, portait des robes et des pantalons sans que cela affecte sa pratique religieuse. Par conséquent, l'idéologie des talibans est perçue par le narrateur et par Zunaira comme une ingérence étrangère. Par conséquent l'islamisme et cette théocratie ont submergé illégalement non pas les rues de Kaboul, mais les esprits des citoyens. Le quotidien et les habitudes ont été bouleversés par cette invasion. Zunaira a perdu son travail et doit rester à la maison parce qu'elle n'a pas le droit de travailler. En dépit de la critique de cette idéologie, ce que Zunaira avançait dans la citation, rapporte les pensées du narrateur qui aspire à un Islam éclairé où toutes les femmes auraient le droit de mener librement leur vie et d'exprimer leur foi comme elles l'entendent.

Au cours de l'histoire, nous avons remarqué l'emploi de l'imparfait avait la valeur de la nostalgie. Le narrateur et Zunaira évoquent constamment le beau vieux temps où cette ex-militante croquait sa vie à pleines dents : *son zèle n'avait d'égal que les éloges qu'on lui consacrait. C'était une fille brillante. Sa beauté exaltait les esprits. Les jeunes gens ne se lassaient pas de la dévorer des yeux. Tous rêvaient de l'épouse*[340]

Dans le cas présent, nous pouvons déduire que le narrateur soutient visiblement les valeurs de Mohsen et Zunaira et rejette complètement

[340] *Ibid.,* p.*56*.

celles des talibans. La religion selon lui, ne doit en aucun cas entraver la liberté des femmes, qu'il s'agisse de leur manière de s'habiller ou de militer pour leur émancipation. Zunaira est présentée comme un exemple de femme libre. D'ailleurs, son caractère affirmé, sa tolérance et son courage semblent destinés à laisser des impressions positives chez le lecteur, en sorte qu'il finisse par adhérer à sa vision du monde. Force est de constater que tout au long de notre lecture du roman, Zunaira ne fait l'objet d'aucune critique ni d'aucun jugement négatif de la part du narrateur.

En dépit de la souffrance que subit la femme afghane, la femme algérienne n'a pas pu échapper à la mentalité patriarcale notamment dans la décennie noire algérienne. Elle subissait la torture, l'humiliation et même la mort. C'est ce que la partie suivante nous le confirmera par la suite.

2. La femme algérienne sous l'égide du terrorisme islamiste.

Ayant écrit les *Hirondelles de Kaboul*, Yasmina Khadra a voulu interroger la condition de la femme afghane d'une part et avait l'intention de démontrer à quoi aurait ressemblé l'Algérie si les islamistes avaient pris le pouvoir d'autre part. L'islamisme-en ancrant son idéologie au sein de l'Algérie — s'attache viscéralement à son obscurantisme dogmatique. L'intégrisme religieux fantasme toujours sur l'instauration d'un état islamique régie par la charia. La femme est dépourvue de ses droits mêmes les plus élémentaires. Quant à Khadra, nous tenons à mentionner qu'il aborde dans ses pages la condition de la femme algérienne qui est semblable à celle de l'Afghane. En Algérie, durant la guerre civile algérienne, la femme avait à affronter deux poids relativement lourds : la mentalité patriarcale et l'intégrisme qui s'est bien installé au sein de la population algérienne. La mentalité islamiste est devenue, à cette époque, dominante et l'on ne pardonnait rien à la femme algérienne. Sa condition souffrait d'une grande oppression sociale. En effet, cette persécution

trouve ses racines bien avant la guerre civile. Elle date de plusieurs siècles. Il s'agit d'une culture enracinée dans l'inconscient des pays arabo-musulmans.

2.1. Le phallocentrisme algérien : un phénomène récent ?

Yasmina Khadra a aussi abordé avec intérêt le statut des femmes algériennes qui souffrent elles aussi de l'extrémisme religieux et de la société patriarcale. Les œuvres de Yasmina Khadra traitent des thématiques diverses, mais celle des femmes est toujours présente, notamment durant les années 1990, lorsque l'islamisation de la société algérienne a atteint son apogée. Nous avons expliqué précédemment la genèse de l'islamisme et sa propagation en Algérie.

La femme et l'islamisme sont des ennemis de longue date. Les sociétés phallocentriques développent un discours haineux à son égard. Ces sociétés sont caractérisées par un sexisme remarquable. La culture patriarcale mélangée avec une idéologie islamiste puisant des idées du « sacré » met la femme face à un dilemme sans issue. On assiste à une restriction de la liberté féminine qui empiète même sur les droits les plus élémentaires de l'être humain. Le traitement exercé dans ces sociétés patriarcales, surtout en Algérie, est caractérisé par une violence verbale et physique. Ce traitement agressif se fait pratiquement à l'égard des femmes non voilées juger d'être habillée d'une manière indécente ou extravagante. Néanmoins, l'oppression de la femme n'est pas un fait récent dans la tradition arabo-musulmane. L'Empire ottoman a en effet pratiqué cette misogynie pendant plusieurs siècles où le Sultan est entouré par les odalisques qui s'occupent de lui. De même, la polygamie est exclusivement permise à l'homme. Ce dernier s'octroie le droit de se marier jusqu'à quatre fois. Le cas contraire est strictement interdit aux femmes.

La femme était même perçue durant les guerres comme un gain ou une captive. En effet, durant les batailles gagnées et le jihad classique, les

soldats pouvaient avoir ces captives de guerre pour devenir leurs esclaves ou leurs épouses. De même, il existe une notion qui mérite d'être soulignée pendant ce contexte historique. Il s'agit en fait du Djihad sexuel appelé en arabe *jihad Al-Nikah*. Cette pratique était très populaire et très répandue dans les moments de guerre. La femme vierge ou veuve peut s'offrir et épouser temporairement au soldat (comme un signe de récompense).

Un islamologue comme Malek Chebel souligne dans son ouvrage *l'inconscient de l'Islam* L'aspect sexuel féminin dans le monde arabo-musulman en postulant que la sexualité des femmes est donc encadrée, contrôlée et imposée. [341]

Eu égard à ce contexte historique qui nous confère une vision globale sur la stigmatisation féminine, la condition de la femme est encore loin même de s'inscrire dans le débat de l'égalité. À ce propos, F.Benslama examine la mentalité patriarcale en soulignant clairement les conséquences :

> Si la logique du patriarcat gouverne l'Islam à l'instar d'autres civilisations, elle revêt néanmoins, dans son système des caractéristiques, plus virulente, plus cruelle, plus difficile à ébranler. L'exclusion légalisée, l'inégalité instituée, le ravalement légitimé des femmes par la loi théologique sont des faits patents[342].

En partant de cette réflexion, il y a plusieurs constats qui s'imposent. Le premier constat comme mentionné plus haut, l'égalité demeure encore un souhait rangé dans le camp de l'impossible. Raison pour laquelle Fethi Benslama parle de l'inégalité instituée. Dans le même ordre d'idée, l'aspect corporel et sexuel jouit d'une grande importance. La virginité est vue comme un gage de bonne conduite, le voile intégral doit couvrir tout le

---

[341] Malek Chebel, *L'inconscient de l'Islam*, Paris, CNRS, 2016, p. 27.

[342] Fethi Benslama*, Déclaration d'insoumission : à l'usage des musulmans et de ceux qui ne le sont pas*, Paris, Flammation, 2005, p. 33.

corps de la femme pour que cette dernière n'attire pas l'homme. Par conséquent, celle-ci est perçue comme un objet sexuel. La femme ne doit en aucun cas s'assumer : ni son corps, ni son sexe, ni ses idées. De ce fait, elle doit toujours être accompagnée par un tuteur qui la contrôle et qui la protège par peur de tomber dans le « le péché » ou dans « la débauche ». Ces tabous sont au cœur de la mentalité islamiste et patriarcale. Benslama a même donné une conclusion affirmant qu'elle devient à leurs yeux *un tabou pour la communauté*[343].

Ce traitement constitue un malaise dans les sociétés théocratiques ou patriarcales. La question de l'émancipation femme devient urgente et cruciale en ceci que les extrémistes ont développé une grande haine à l'égard du corps féminin désiré secrètement et condamné publiquement. Notre réflexion ne se concrétisera que si l'on examine minutieusement les romans de Khadra pour illustrer la persécution de la femme dans les sociétés régies par le régime patriarcal et islamiste. C'est ce que nous allons examiner dans ce qui va suivre.

2.2. La femme algérienne entre le marteau de l'intégrisme et l'enclume du phallocentrisme.

Les partis islamistes n'ont pas pu gouverner l'Algérie sur le plan politique, mais ont réussi à s'infiltrer culturellement et idéologiquement. Cela a causé une dégradation intellectuelle considérable en Algérie qui a subi une guerre civile quelques décennies après son indépendance. Il existe plusieurs œuvres de Yasmina Khadra qui traduisent la misère des femmes en Algérie, contraintes de faire face à un extrémisme religieux et à une mentalité patriarcale. *À quoi Rêvent les loups* incarne ces oppressions.

---

[343] *Ibid.,* p.*34*.

Les extrémistes harcèlent les femmes pour toute raison. Selon eux, les femmes sont un fardeau supplémentaire sur les épaules de la société. Durant ces années, l'Algérie devient une société phallocrate et les insultes à l'égard des femmes se banalisent de plus en plus. C'est ce que nous verrons dans le passage suivant :

> Une jeune fille remontait la ruelle, un sac serré contre la poitrine. Nabil condamna la jupe qu'elle portait, et attendit qu'elle fût à sa hauteur pour lui crier.
>
> – Tu n'as pas honte ? Trainer dans les rues à moitié nue.
>
> La fille ne fit pas attention à lui. Visiblement fatiguée de subir ce genre de remontrances, elle rasa le mur et continua son chemin.
>
> – Espèce de dévergondée, lui lança Nabil. Va te rhabiller.
>
> Le pas stoïque et la nuque basse, la fille gravit les marches en silence et disparut.
>
> – Si ça ne tenait qu'à moi, je lui travaillerais volontiers les jambes au chalumeau, à cette pourriture[344].

Le passage est un échantillon de la mentalité violente et sexiste qui domine l'Algérie. Une fois encore, il s'agit d'une description conduite par un narrateur extradiégétique. Celui-ci alterne les descriptions entre la jeune femme et Nabil, un radicaliste adepte du FIS.

Premièrement, le narrateur ne se concentre pas sur son physique, car il ne la décrit pas du tout de ce point de vue. Mais il met l'accent sur ses habits et la manière avec laquelle elle serre son sac. Cette dernière nous informe sur la peur et l'insécurité ressenties par cette jeune femme. Ensuite, le narrateur décrit le comportement agressif de Nabil. Ce dernier s'est permis de condamner un choix vestimentaire personnel. Il croit intimement, en tant qu'homme, détenir une autorité sur la femme à et donc être légitime dans la condamnation de ses choix vestimentaires. En plus, il associe le fait de porter la jupe à la honte. Ce terme traduit les croyances de Nabil et de tous les extrémistes qui réduisent l'honneur des femmes et leur pudeur aux choix de leurs habits. Nous déduisons également que Nabil

[344] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups,* p. 82.

prône le port du voile et des habits qui doivent couvrir entièrement les femmes.

Le narrateur revient encore une fois à la jeune femme pour nous décrire son état psychique. Il décrit sa nonchalance, non pas parce que l'agressivité de Nabil ne l'atteint pas, mais parce qu'elle a pris l'habitude de subir ce genre d'agression verbale. Le narrateur préfère employer le mot « fatiguée » pour décrire la situation lamentable dans laquelle vivent les femmes algériennes. Nous argüons à cela que les femmes subissent quotidiennement des situations similaires dans cette société sexiste.

Nabil se permet également de lui dire qu'elle est « dévergondée ». En effet, selon Nabil, toute jeune femme porteuse de jupes a forcément pris le chemin de la débauche et porte atteinte à la pudeur publique. Ce qui est marquant dans cette scène est que Nabil se permette d'insulter la jeune fille devant tout le monde sans se soucier de quiconque. Cela veut dire que toutes les personnes qui l'entourent partagent son point de vue et son idéologie, ou à tout le moins qu'il est certain que personne ne contestera ses propos, raison pour laquelle il s'est permis de la traiter de la sorte. De plus, il termine son discours en traitant la jeune fille de « pourriture », puis en affirmant qu'il n'hésiterait absolument pas à bruler ses jambes au chalumeau pour la punir s'il en avait la possibilité.

Nabil ne se contente pas d'insulter et d'agresser les femmes qui portent des jupes. Son audace et son extrémisme touchent même les filles de sa famille. C'est notamment le cas de ses sœurs qui ont perdu, à cause de son idéologie, le gout de vivre. Il a transformé leurs vies en cauchemars. C'est le cas de sa sœur Hanane qui a suivi des études universitaires très poussées et a réussi, malgré la crise économique algérienne, à décrocher un travail de responsabilité digne de ses études. Cependant, Nabil a mis fin à son rêve, simplement parce qu'elle est une femme. C'est ce que nous allons constater dans le passage suivant :

> Hanane s'écroula sur un coussin, se mit à sangloter. Mme Raïs s'assit à côté d'elle [...]
>
> – Tu perds ton temps, dit la mère en apportant un plateau.
>
> Mme Raïs se leva pour embrasser la vieille femme.
>
> – Je suis une collègue de votre fille. Comme elle ne donnait pas signe de vie depuis quinze jours, notre directeur m'a demandé de m'enquérir la situation...
>
> Qu'est-il est arrivé à votre fille ?
>
> – Ce qui arrive tous les jours aux filles du pays soupira la mère
>
> [...]
>
> La mère expliqua à Mme Rais
>
> – Son monstre de frère la persécute. Les cheikhs lui ont sinistré l'esprit. Il ne parle que d'interdits et de sacrilèges. [...] À chaque fois que ses cicatrices se referment, il s'arrange pour les rouvrir. C'est sa façon à lui de la séquestrer, de l'empêcher de « filtrer' avec les hommes. [...]
>
> – Il a juré de m'égorger, explosa Hanane [345].

Les rêves de Hanane se sont brisés à cause de l'extrémisme de son frère. Au cœur d'une famille algérienne, le narrateur nous rapporte les cris inentendus d'une femme privée de liberté sous le despotisme de son frère. Ce dernier exerce un pouvoir rigoriste au sein de sa famille. Même sa mère ne pouvait en aucun cas négocier ses décisions parce qu'elle reste une femme. La jalousie et l'extrémisme de Nabil l'ont poussé à empirer la vie de sa sœur. La mère de Hanane a employé le terme « séquestrer » qui établit une analogie entre l'emprise de Nabil sur sa sœur et une détention où toutes les violences sont permises.

Quant à Hanane, on l'a vu plus haut, sa souffrance se traduit par de chaudes larmes qui reflètent autant son désespoir que sa peur. Elle est dans l'incapacité de réagir et elle n'est plus maitresse de son destin. Après tout, son sexe ne l'a pas empêchée d'obtenir son poste. La principale raison pour laquelle son destin lui échappe est le fait d'être femme dans ce contexte familial où le frère est endoctriné par des intégristes. Toute tentative de

[345] *Ibid.*, p. 84.

désobéissance ou de rébellion contre les « lois » de son frère l'expose à la menace de l'égorgement. Hanane vit dans la peur. Son rêve de devenir cadre et les études qu'elle a suivies en conséquence ont été rendus vains.

Parmi les raisons qui ont poussé Nabil à interdire à sa sœur d'exercer une activité professionnelle, c'est le risque de côtoyer les hommes au travail qui semble prédominer. Cette mentalité est très répandue dans les sociétés patriarcales : toute femme qui travaille avec des hommes sera susceptible de tomber dans la débauche. De même, dans les sociétés qui sont sous l'emprise islamiste, une femme qui côtoie un homme risquerait de salir la réputation de toute sa famille. Elle sera aussi susceptible de causer la honte à son frère. À ce propos Bilel Ainine dit :

> Ce qui semble récurrent dans le discours salafiste à ce sujet, c'est la nécessité de préserver la femme du regard, de la mixité, du risque sur son intégrité physique et du même coup, sur la perte de son honneur, de celui de son époux et de sa famille[346].

En apprenant la souffrance que traverse Hanane, Mme Raïs lui propose de participer à une marche contre les intégristes. C'est une manifestation contre l'oppression et les violences exercées à l'égard des femmes. Mme Raïs, incarne toute forme de militantisme pour les femmes, elle se bat toujours et fait face à toutes les insultes qu'elle reçoit. Elle veut s'imposer et s'affirmer au sein de cette société patriarcale.

> Foutaises ! je suis passée par là. Comme toutes les femmes. J'ai chancelé sous les gifles, fléchi sous les sommations, tremblé sans savoir pourquoi. Il m'arrivait de ne pas fermer l'œil de la nuit pour d'insignifiantes peccadilles. Mais j'ai fini par réagir. J'ai pris mes responsabilités. Résultat : Je suis libre [...] Le temps des bêtes de somme est révolu. [...] D'ailleurs, ça tombe bien. Jeudi, l'Association des femmes organise une marche de protestation contre le machisme et les exactions intégristes. Rejoins-nous. Nous irons hurler contre notre ras-le-bol à la face de la société[347].

Le narrateur présente Mme Raïs comme une personne rebelle qui s'oppose complètement à la mentalité masculine. Son discours

---

[346] *Op. cit.*, Ainine Bilel, *Islam politique et entrée en radicalité violente : Le cas des salafistes radicaux violents algériens*, p. 288.
[347] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups*, p. 112.

révolutionnaire tente d'alimenter le désir de Hanane de se réveiller et de se débarrasser de ses peurs causées par son frère. En effet, Mme Rais nous informe qu'elle a aussi traversé les situations que traverse Hanane actuellement. Elle tente de l'encourager pour prendre la vie en main et d'être maitresse de son destin. La dualité entre Hanane et Mme Raïs témoigne des deux réactions possibles au rapport de force imposé par le patriarcat algérien. Tandis que la peur de la première est sur le point de la faire céder à la soumission, la seconde embrasse le militantisme et l'affirmation de soi au sein de cette société patriarcale pour mettre en doute ce rapport de force. Mme Raïs est aussi une incarnation du courage et de la bravoure de la femme algérienne qui décide de rompre le silence. Elle insiste sur le droit à la liberté qui n'est ni négociable ni discutable. Aussi, elle critique implicitement la mentalité patriarcale en la qualifiant de « temps révolu ». Mme Rais est une femme et elle n'a pas honte de l'être. Au contraire, elle rend hommage aux femmes algériennes qui ont dû traverser le pire, mais qui se battent toujours pour se donner le droit d'exister. C'est ce que nous allons voir dans la citation suivante :

> Aiguise tes ongles, fais-en des griffes et crève-leur les yeux. Mords, cogne, hurle. Si leurs bras sont plus vigoureux et leurs coups plus vicieux, bats-toi avec ton cœur. Rappelle-toi combien de fois tu as courbé l'échine, femme vilipendée, ce que sont devenues tes jolies mains dans les rinçures, tes oreilles sous les injures. Tu es Femme, Hanane. Te rends-tu compte de ce que ça signifie ? Femme. Tu es tout : l'amante, la sœur, l'égérie, la chaleur de la terre et la mère [...] la mère qui a porté l'Homme dans son ventre[348].

Ce passage ressemble à un discours révolutionnaire. Il s'ouvre sur plusieurs phrases verbales. Le mode de l'impératif marque abondamment sa présence : *aiguise, fais, crève, mords, cogne, hurle*. Il s'agit des ordres que Mme Raîs donne à Hanane. Ces ordres prennent la formule des conseils consistant à inciter Hanane à se rebeller. À la suite de ce discours révolutionnaire, madame Rais tente de persuader Hanane de s'affirmer et

[348] *Ibid.*, p. 114.

de s'affranchir du joug de son frère. Un extrait rempli de métaphores significatives. En effet, lorsqu'elle dit *« Aiguise tes ongles, fais-en des griffes et crève-leur les yeux »* on ressentirait un fort désir poussant Hanane à quitter la passivité. Chaque phrase apporte avec elle une idée, un conseil, une motivation supplémentaire pour que Hanane s'insurge contre son frère. De même, on remarque que Mme Rais n'a pas personnifié son combat, elle n'a, à aucun moment, parlé de Nabil. Mais cette figure féminine a préféré utiliser le pluriel pour s'exprimer sur toutes les personnes qui partagent ce machisme aberrant. Ici, Mme Rais n'appelle pas à une violence physique, car ses termes sont à comprendre dans le deuxième sens : le sens de la protestation. Elle utilise cette image dans le but d'exhorter sa colère. Le narrateur préfère entrecouper la souffrance féminine par un tel discours véhément et enthousiaste. Un discours qui stimule le lecteur et les personnages. Par ces paroles, le narrateur tenterait de mettre en exergue le contremodèle de la femme soumise. Il veut transmettre par cette scène que Mme Rais et ses semblables ne cèdent plus à la pression sociale et à la mentalité patriarcale. Par conséquent, on assiste, dans le texte, à deux systèmes de valeur opposée : le premier se compose des femmes soumises acceptant, sans aucune négociation, leur ressort. Le deuxième est composé des femmes lettrées, rebelles, révolutionnaires qui font tout pour ne pas succomber à l'idéologie intégriste. Preuve-en est, malgré le contrôle des intégristes sur l'ordre social, elles n'ont pas eu peur de se protester contre la persécution dont elles font l'objet.

En Algérie, malgré son apogée, l'islamisme n'a pas réussi à freiner le désir naturel appelant les femmes à s'insurger contre ces intégristes. Une femme qui est l'exemple d'une rebelle rappelant notamment à Hanane son poids au sein de la société qui est d'une importance colossale. Hanane a fini par accepter la proposition de Mme Rais, mais son destin sera tragique :

> Nabil était hors de lui. [...]

- Où est-elle ? feula-t-il en attrapant sa mère par le bras.

- Maudit soit le jour qui t'a vu naitre, malheureux.

- Comment oses-tu porter ta main sur ta propre mère ?

Nabil la repoussa. Ses mâchoires roulèrent dans son visage haineux quand il aperçut le hijab de Hanane froissée dans un coin.

- Elle est allée à la marche des femmes. C'est ça. Je suis certain qu'elle est allée se donner en spectacle avec ces dévergondées. [...]

Il renversa une femme, bouscula des infirmières [...] il la vit. Hanane était là, debout devant lui, moulée dans cette jupe qu'il détestait. Elle le regardait venir... Il plongea la main dans l'échancrure de son kamis. Son poing se referma autour du couteau... salope, salope... frappa sous le sein, là où se terrait l'âme, ensuite dans le flanc, puis dans le ventre...[349].

La lecture de ce passage nous amène à établir un lien entre la première scène de la jeune femme insultée par Nabil et celle-ci. Pour rappel, Nabil affirmait que si cela ne tenait qu'à lui, il n'hésiterait absolument pas à la torturer en brulant ses jambes au chalumeau. Il confirme cette intention par la suite lorsqu'il tue sa sœur dans un élan de brutalité et de férocité destiné à la punir. Cette dernière a péri à cause de son idéologie extrémiste. Les raisons de cette tragédie demeurent multiples.

Premièrement, elles tiennent origine de l'embrigadement islamiste qui insuffle une grande haine à l'égard des femmes. Deuxièmement, comme on l'a rappelé, les femmes sont les premières victimes de cette idéologie radicale. Nabil n'a fait preuve d'aucun respect même à l'égard de sa mère. De même, nous constatons que sa colère s'est visiblement intensifiée quand Hanane a décidé d'abandonner son hijab. Cela signifie chez lui un signe clair d'apostasie. Par conséquent, il voit sa sœur comme une renégate qui a tourné le dos à une prescription divine. Elle a préféré, selon lui, la jupe des dévergondées au détriment du voile réservé aux vertueuses. Selon Nabil et les islamistes en Algérie, les femmes sont défendues de tout

[349] *Ibid.*, p. 134.

engagement et toute négociation des codes sociétaux devrait leur être impossible. En effet, dans la conception de la culture musulmane :

> la femme est intimement liée à l'inviolabilité de la Horma (pudeur féminine) [...] cette logique interdit d'exposer la femme au danger de mort ou de viol qui détruirait ainsi sa fonction principale dictée par la charia, l'éducation des enfants[350].

La violence de Nabil s'explique également par plusieurs facteurs religieux et sociohistoriques qui n'ont cessé de stigmatiser les femmes. Cette stigmatisation engendre de son côté une discrimination à l'égard des femmes et un dysfonctionnement au sein de la société. Cette idée est confirmée par le psychanalyste tunisien Fethi Benslama lorsqu'il dit que

> L'oppression des femmes ne dégrade pas seulement « la femme », mais organise dans l'ensemble de la société l'intégralité, la haine de l'altérité, la violence ordonnée par le pouvoir mâle[351].

L'inégalité entre les hommes et les femmes et la violence exercée à leur égard n'est pas une mentalité récente. Mais il s'agit d'un phénomène qui est viscéralement attaché à l'histoire de la tradition musulmane. Les femmes sont considérées comme des êtres de seconde zone. En vérité, plusieurs exemples tirés des hadiths[352] — qui ne sont pas toujours véridiques — appellent à développer une haine et une méfiance contre le genre féminin. Des Hadiths stipulent que la femme manque de raison et de religion, ce qui interdit à la femme de prendre n'importe quelle décision. Un autre dit que : *jamais le peuple qui confie ses affaires à une femme ne connaitre le succès*[353]. Ces paroles attribuées au prophète sont la véritable source de cette discrimination. C'est la raison pour laquelle Nabil et ses semblables ont l'intime conviction que leurs agissements sont véridiques, car ils les font au nom du sacré. Force est de constater que les lois fixées

[350] *Op. cit.*, Ainine Bilel, *Islam politique et entrée en radicalité violente, :Le cas des salafistes radicaux violents algériens*, p. 486.
[351] *Op. cit.*, Fethi Bensalama, *Déclaration d'insoumission : à l'usage des musulmans et de ceux qui ne le sont pas*, p. 33.
[352] *Idem ibidem.*
[353] *Idem ibidem.*

par la tradition musulmane ne sont en aucun cas négociables. C'est pour cela que les agissements de Nabil et de tous les islamistes sont caractérisés par une extrême violence. En insistant sur le rôle des femmes à l'épanouissement des sociétés orientales et arabo-musulmanes, Yasmina Khadra comme on l'a vu, met en scène plusieurs personnages féminins qui incarnent sa vision du monde. Nous avons constaté que les discours révolutionnaires de Mme Raïs, ainsi que le militantisme de Zunaira et le courage de Nora dans qu'*Attendent les Singes ?* Reflètent la vision de l'auteur qui se bat toujours à travers ses écrits pour les combats des femmes.

2.3. Un espoir que la femme s'émancipe un jour ?

Pour répondre à la question de l'origine de la souffrance féminine, nous pouvons avancer, suite aux différents constats que nous avons réalisés, que les femmes sont victimes d'une mentalité patriarcale et d'une lecture rigoriste de la religion. Selon Yasmina Khadra et à travers ses écrits, être musulmane ne veut absolument pas dire être soumise. Zunaira est une musulmane éclairée, mais elle refuse la soumission, qu'il s'agisse du port du voile ou des ordres des talibans. Elle s'assume complètement et se montre fière de son corps et de ses cheveux. Nous avons également pu remarquer que cette œuvre est un appel à l'optimisme. Yasmina Khadra passe implicitement un message de liberté et de prospérité dans son œuvre. Quand il décrit Atiq ; taliban et geôlier, il ne l'exclut pas pour autant de l'humanité. En d'autres termes, chaque être humain a une part d'humanisme cachée en lui, et il n'y a, dans ce contexte, que Zunaira qui a pu la susciter. Atiq était sombré dans une crise existentielle énorme jusqu'à ce que Zunaira, par sa beauté et son charme, ait réussi à lui procurer le gout de la vie. Ce faisant sa femme Mussrat, l'agonisante, a vu un changement radical dans les comportements de son mari et a décidé de remplacer Zunaira pendant l'exécution :

> Quand j'ai vu les larmes jaillir de tes yeux, j'ai cru voir le ciel s'ouvrir sur ce qu'il a de plus beau. Et je me suis dit que la femme qui est capable d'un tel bouleversement ne doit pas mourir. Après ton départ, j'ai tâté l'endroit où tu te tenais en quête d'une larme oubliée. Je voulais m'y baigner, me laver des afflictions de ce monde. Je suis allée plus loin dans la toilette, Atiq[354]

On assiste à une scène émouvante et utopique entre Atiq et sa femme. Cette dernière se dit prête même pour le sacrifice suprême rien que pour participer de près ou de loin au bonheur de son mari. Nous n'allons pas axer notre analyse sur les motivations personnelles de Mussrat qui demeurent discutables, mais sur ses sacrifices ayant un caractère inédit. Force est de constater que le narrateur insiste sur la puissance de la femme qui malgré le quotidien amer que traverse Atiq, a fini par lui insuffler le gout de la vie. Atiq renaissait quand il a vu Zunaira et a mis en œuvre son humanisme parce qu'il a su, à la fin, que la mentalité talibane à l'égard des femmes ne traduit pas ce qu'il y a au fond de lui. Atiq a fini par libérer Zunaira, mais derrière cet acte se cache un espoir consistant à ce que la femme se libère un jour quand ces êtres peuvent revenir à la raison un jour. Cette libération symbolique désigne une libération mentale. Pourquoi choisir un taliban qui donne la liberté à une femme ? Parce ces êtres savent que la femme peut être source de bonheur. Elle n'est guère une créature hypocrite. Elle peut donner le sens de la vie à quelqu'un (le cas de Zunaira) comme elle peut aller jusqu'au sacrifice suprême pour le bonheur de son mari (le cas de Mussrat) cette scène est symbolise la liberté féminine qui s'arrachera un jour.

Bien qu'elle soit parfois « utopique », l'écriture de Yasmina Khadra tente de sécher les larmes, redessiner les sourires et arroser les graines l'espoir par sa confiance et sa détermination. L'utopie quant à elle ne peut être réelle, mais pourrait exister, telle est la vocation de Khadra et de tous

---

[354]*Op. cit.,* Yasmina Khadra, *Les Hirondelles de Kaboul*, p. 29.

les écrivains d'une manière générale. C'est ce que Milan Kundera nous confie dans le passage suivant :

> Le roman n'examine pas la réalité, mais l'existence. Et l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence et le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable. Les romanciers la carte de l'existence en découvrant telle ou telle possibilité humaine[355].

À travers notre voyage dans ses œuvres, la fiction de Khadra aspire aussi à combler les manques affreux de la réalité pour nous offrir un monde complet. Tel est le pouvoir de sa fiction interrogeant l'humain avec tous ses défauts et toutes contradictions en se faufilant dans les tréfonds de sa psyché qui demeure très complexe et un univers à découvrir.

La mouvance islamiste n'a pas seulement touché les femmes. Elle a aussi ciblé les intellectuels qui ont payé un lourd tribut pour leurs prises de position et leur dénonciation des pratiques barbares des terroristes.

3. L'intellectuel : la cible prioritaire des terroristes.

Tout d'abord, il faut noter que l'intellectuel est un substantif qui se prête à la polysémie. L'apparition du terme est récente parce qu'elle a coïncidé avec l'affaire Dreyfus[356] vers les années 1900. En effet, nombreux sont ceux qui ont pris la plume pour dénoncer l'injustice commise à l'égard de Dreyfus qui a été accusé de haute trahison. Cette prise de position a favorisé, en quelque sorte, l'émergence du concept de l'intellectuel qui s'est défini par une prise de position éthicopolitique. Cependant, sa mission a longuement précédé sa définition.

Décidément dans les régimes totalitaires ainsi que théocratiques, il est devenu de bon aloi de tirer de tout feu sur les intellectuels et de les taxer de mécréance ou de trahison. Leurs souffrances ne sont pas un fait

[355] *Op. cit.*, Milan Kundera, *L'art du roman*, p. 57.

[356] Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »* 1880-1900, Paris, éditions de Minuit, 1990.

récent. Elles remontent à plusieurs siècles où l'obscurantisme et la pensée unique imposée par le gouvernement ou l'instance religieuse — ont régné longtemps. Auparavant l'église détenait d'une main de fer le système de pensée. Elle réprimait toutes les idées émergentes qui allaient aux antipodes de son dogme. Cette pratique médiévale a été combattue par les philosophes des lumières. La mission qui a été assignée à Diderot et Voltaire consistait à combattre le dogmatisme et avoir la liberté de penser. Le combat a été laborieux et long, mais a porté ces fruits. Depuis la nuit des temps, l'intellectuel fait l'objet de campagnes récurrentes de diabolisation, notamment de la part des régimes totalitaires. Ceux-ci ont développé depuis un certain temps une aversion à l'égard de ses prises de position.

Le travail de l'intellectuel ne se limite pas seulement à l'écriture ou à la publication. Les origines de cette diabolisation définissent sa mission comme consistant à désacraliser le sacré, tamiser les pensées et ne consommer, en aucun cas, ni les idées préconçues ni les dogmes. Il les critique, les interroge et les questionne. En effet, un intellectuel ne pourra jamais aller dans le sens du courant. Il innove, propose, surprend et étonne : l'intellectuel dérange ! Il ébranle la pensée dormante, éveille les consciences, l'intellectuel crie plus haut ce que les consciences pensent plus bas ou n'osent même pas penser. Il fragilise les intérêts politiques et l'hypocrisie idéologique. Il est toujours du côté des opprimés et critique l'oppresseur. À ce propos Yasmina Khadra dit :

> Moi je pense qu'un intellectuel peut changer beaucoup de choses dans la société [...] c'est la voix de l'intellectuel peut changer le sauver si ce dernier est sincère [le peuple] et s'il comprend parfaitement. Je vais te donner un exemple, ce qu'à apporte *Morituri* : *Morituri* a aidé beaucoup d'intellectuels à conjurer la peur. Avant

> *Morituri*, tous les livres parlaient de la peur, après *Morituri*, il y a eu la contestation.[358]

Cependant, tel est le cas en Algérie durant la guerre civile. Les terroristes aspiraient à un retour à l'esprit dogmatique en persécutant toute personne dotée d'un savoir livresque. De là, il nous incombe d'interroger le passé algérien et le traitement de cette problématique par Yasmina Khadra.

3.1. Considérations générales : le passé algérien.

Les terroristes sont allergiques à toute idée étrangère ou à l'Autre tout simplement. La remise en cause de la doxa est perçue comme une haute trahison qu'il faut toujours punir. Les lettrés sont considérés ainsi comme une menace qui perturbe la véracité de la parole divine. C'est ce que nous confirme Yasmina Khadra dans son roman *Morituri* :

> Traditionnellement, dans notre inculture séculaire, le lettré, ça a toujours été l'Autre, l'étranger ou le conquérant. Nous avons gardé de cette différence une rancune tenace. Nous sommes devenus viscéralement allergiques aux intellos. Et chez nous, à l'usure, il arrive que l'on pardonne la faute jamais la différence[359].

Compte tenu de cette citation, il apparait clairement que le lettré n'a pas échappé aux menaces intégristes. Notamment dans le contexte algérien, l'Algérie regrette jusqu'à présent la perte de ses intellectuels. Elle en paie le prix jusqu'à présent. Nombre d'avocats, écrivains, magistrats, instituteurs ont été assassinés. Ils auraient pu faire la différence pour que l'Algérie renaisse de ses cendres. Cette persécution a été longuement abordée dans l'écriture de notre romancier. Ce faisant, il nous semble

---

[358] Ali Ghanem, « *Boualem Sansal, Yasmina Khadra et Salim Bachi disent tout* », *Le Quotidien d'Oran*, 21 avril 2001.

[359] *Op., cit.*, Yasmina Khadra, *Morituri,* p.513.

judicieux d'interroger la situation de l'intellectuel dans le contexte algérien.

Pour rappel, l'Algérie a été libérée vers la fin des années 1980 du système du parti unique. Cela a ouvert le champ à tous les partis et à tous les intellectuels pour s'exprimer librement sur la condition culturelle, sociale et surtout politique. Cette ouverture a même permis aux partis islamistes de participer à la vie politique. Cela les a conduits à remporter largement les élections municipales. Par la suite, l'arrêt de ce processus électoral a divisé complètement la classe intellectuelle : il y a un camp considéré comme pro-islamiste et l'autre antiislamiste. Il existe aussi un parti médiateur qualifié de « dialoguiste ». Dans son livre *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*, Tristan Lepelier met en évidence cette inégalité en tirant au clair les motivations de chaque parti qui l'ont poussées à prendre une telle position :

> On peut distinguer parmi les écrivains deux positions politiques majeures dans la période, dont les termes, très connotés, sont délicats à choisir. Premièrement les anti-islamistes et les pro-islamistes [...] Plus largement, la guerre civile est l'occasion d'un conflit de leadership au sein du champ intellectuel algéro-français, opposant les écrivains d'une part, journalistes et chercheurs en sciences sociales d'autre part.[360]

Les intellectuels anti-islamistes sont ceux qui ont payé le prix de la violence des terroristes. Ils étaient lâchement assassinés, pourchassés et traqués pour ne pas éveiller la conscience algérienne. Certains ont dû s'exiler et d'autres ont, contre toute attente, renoncé à leur vocation rien que pour se protéger ou protéger leurs proches. Pour illustrer ces faits, mentionnons, parmi les victimes recensées, le chanteur rebelle Kabyle Maatoub Lounès, le chanteur Rai également Cheb Hasni, le journaliste Said Mekebl, l'écrivain Taher Djaout ou encore le sociologue Djilali Liabès. Toute la classe intellectuelle était scandalisée par l'assassinat de ce

[360] *Op. cit.*, Tristan Leperlier, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*, p. 73, 74.

dernier. Un érudit qui aurait pu participer par ses analyses au développement de l'Algérie. Le journal antiislamiste *El Watan* lui a consacré de longues pages en vue de lui rendre hommage. On lui a aussi réservé un titre révélateur : *l'intelligence qu'on tue*[361]. Un titre significatif qui traduit fidèlement la situation de l'époque.

Dans le même contexte, Rachid Mimouni a rédigé une sorte de témoignage avec des scènes réelles. En se concentrant, comme Boudjedra d'ailleurs, sur le statut de l'intellectuel, Rachid Mimouni expose comment ce dernier est menacé partout en étant considéré comme ennemi. Selon Mimouni, les intégristes voulaient forcer la population à ne s'intéresser qu'à l'étude du message divin. Les sciences, expérimentales, sociales ou humaines, ne doivent, en aucun cas, intervenir ou remplacer la religion parce qu'elles sont considérées comme profanes. Les intégristes sont connus par l'enfermement autour de leur religion dans la crainte que la moindre ouverture la rende fragile et vulnérable. Tout est alors interdit et chaque tentative de création est assimilée à de l'hérésie. Toute invention est répréhensible, car elle pourrait remettre en cause la créature de Dieu. C'est dans ce contexte que Mimouni écrit avec colère :

> Les intégristes professent qu'il faut refuser l'art au profit de la foi. Toute activité intellectuelle doit se consacrer à l'approfondissement de la connaissance du message divin. Toute forme de création est taxée d'hérétique parce qu'elle est perçue comme faisant une coupable concurrence à Dieu[362].

Selon R. Mimouni, l'art est diabolisé à un point tel par le FIS que celui-ci projette de l'interdire. Sous la forme d'une constatation aussi brève que sinistre, il ajoute :

---

[361] Reda Bekkat, *Assassinat de Djilali Liabès : L'intelligence qu'on tue* , *El watan*, 17 mars 1993, P.I.

[362] *Op. cit.*, Rachid Mimouni, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier,* p. 16

> Le projet islamique se propose donc explicitement d'étouffer toutes les formes d'expression artistique : littérature, théâtre, musique, et bien entendu peinture[363].

R. Mimouni a continué ses diatribes et sa description du projet islamiste qui refuse même, il faut le rappeler, de s'ouvrir sur les sciences. Les déclarations sur le projet islamiste s'étendent également aux sciences sociales qui sont considérées comme particulièrement profanes. Le milieu universitaire qui est censé être ouvert à toutes les disciplines est transformé en une mosquée où seule la religion est en droit de déterminer quels enseignements méritent d'être diffusés. Force est de constater que même le savoir est contrôlé, voire dénaturé. Cet enfermement consistera à produire des illettrés incapables de prendre en considération les contributions d'intellectuels importants à l'instar de Darwin, Karl Marx, ou d'autres. C'est ce qu'explique R. Mimouni dans les lignes suivantes :

> Les sciences humaines restent globalement suspectes à leurs yeux. À l'université, elles se sont transformées en cours de propagande islamique. Les étudiants qui se consacrent à ces disciplines, n'entendront jamais parler de Darwin, de Freud, d'Auguste Comte, encore moins de Marx, à moins qu'il ne s'agisse de pour fendre leurs théories. Ibn Khaldoun lui-même, père de la sociologie, n'y est guère en odeur de sainteté. La biologie, la médecine et surtout la chirurgie suscitent des réticences, parce que susceptibles d'ouvrir la porte aux démons du matérialisme[364].

Dans la même vision, l'historien Benjamin Stora a abordé dans son livre *La guerre invisible, Algérie 90* l'extermination des intellectuels et les journalistes qui furent une cible prioritaire des terroristes. Il écrit à ce propos :

> L'année 1993 apparait vraiment comme celle de l'embrasement. Elle restera dans les mémoires comme l'année des assassinats perpétrés par les nouveaux mouvements islamistes, les GIA, le FIDA ou le MEL. Ils revendiquent les assassinats, par balles ou égorgement (et même décapitation), contre des intellectuels et des personnalités politiques et syndicales. Périront ainsi l'universitaire Djilali Liabès le 16 mars, l'écrivain Tahar Djaout le 26 mai, le psychiatre Mahfoud Boucebci le 15 juin, l'universitaire M'Hamed Boukhobza égorgé chez lui devant sa famille le 21 juin, le 20 poète Youcef Sebti retrouvé assassiné dans sa chambre le 28 décembre. C'est encore l'année où le GIA débute sa campagne d'assassinats contre les étrangers avec l'enlèvement, puis le meurtre, de deux géomètres français près de Sidi Bel Abbes (21 septembre). [...] L'Algérie va se

[363] *Idem Ibidem*.
[364] *Idem ibidem*.

> refermer sur elle-même, d'autant que, comme nous le verrons plus loin, une série de lois et de décrets va interdire le regard extérieur et pousser les journalistes algériens au silence ou à l'autocensure[365].

Nous tenons à préciser que cette représentation ne s'arrête pas seulement sur les dégâts humains, mais surtout sur la dangerosité des répercussions désastreuses touchant la culture, la différence et la diversité idéologique. Cette situation regrettable a appauvri la culture algérienne qui était impuissamment spectatrice au départ de ses principaux acteurs. Taher Djaout explique la raison de ce départ désolant en disant que tous les intellectuels *sont partis parce qu'ils ont pris des positions politiques. Il n'y a pas les Mongols ou des Tatars qui tuent tous ceux qui tiennent un livre entre les mains.*[366]

3.2. L'intellectuel face à la dictature et à l'islamisme.

Dans le contexte algérien, les érudits subissent toujours des menaces soit politiques soit religieuses. Le pouvoir algérien mis en place, interdit toute réflexion critique qui va à son encontre tandis que les salafistes et les intégristes religieux traquent souvent les instruits, notamment francophones, et les accusent de vouloir propager les idées occidentales visant à combattre l'Islam. Il est toujours diabolisé, traqué, pourchassé et maudit. Il est bordé d'insultes, considéré comme la cause de la perversion du monde.

Chez les islamistes, toute personne dotée d'un esprit sagace est accusée de mécréance et de propagation d'idées hérétiques. Dans les régimes dictatoriaux, il est accusé de vouloir perturber la stabilité du pays. En effet, l'intellectuel, qu'il les fuie ou les affronte est sujette aux menaces. Cette diabolisation a, surtout durant la décennie noire algérienne,

---

[365] Benjamin Stora, *La guerre invisible, Algérie 90,* Paris, Presse des sciences Po, 2001, p. 18.

[366] M. Allouache M. Selim, « *Les provocations d'un écrivains politique dans le camp de la majorité* », art.cit

engendré une perte irremplaçable qui a laissé de gigantesques failles dans la conscience algérienne dont les répercussions se ressentent jusqu'à présent. Parallèlement, dans le contexte oriental, l'intellectuel n'est pas une voix entendue. Il s'agit d'une parole qu'on cherche, à tout prix, à réprimer. Les régimes totalitaires et théocratiques aspirent, par euphémisme, à éliminer son existence même qui menace leurs intérêts. Cela témoigne dans le contexte algérien et international d'une non-acceptation de la différence. Étouffer sa voix reviendrait, même indirectement, à empiéter sur la liberté d'expression qui est, à priori, un droit humain que chaque individu peut exercer. L'objectif de ces régimes consiste pratiquement à placer le penseur ou écrivain sous un confinement politique, économique, ou encore religieux. La différence est considérée, à leurs yeux, comme une trahison voire une tentative à commettre « l'irréparable ». Cette attitude a plongé l'Algérie dans le système de la pensée unique qui ne fera que raviver la sècheresse intellectuelle. Cette pensée unique mélangée avec le repli de soi devient une norme à laquelle il sera désormais strictement interdit de déroger. De même, la culture de « l'accaparement » est fortement présente sous l'égide des régimes dictatoriaux ou théocratiques. Ils accaparent le pouvoir dans tous ses états en ne laissant aucune marge à la différence ou à la remise en question. Par conséquent, il leur devient loisible d'en soumettre le fonctionnement à leur seul bon vouloir. Dès lors, en Algérie, il devient légal de taxer toute tête pensante de trahison. Ils seront désormais jetés sans preuve aucune en pâture à la vindicte populaire, coupable de crimes qui n'ont d'existence que dans l'imaginaire des commanditaires. Leur seul crime est d'éveiller la pensée dormante.

Tel est le cas de l'écrivain algérien Kamel Daoud qui a reçu une Fatwa appelant les autorités à l'exécuter à la suite de son passage dans l'émission *On n'est pas couché* en 2014 où il était invité à discuter son livre *Meursault contre-enquête*. Les propos de Kamel Daoud sur la question de Dieu et de la

religion musulmane en Algérie et dans le monde arabe, ont suscité la colère d'un imam Salafiste qui a appelé les autorités à l'exécuter pour crime d'apostasie. Il arrive au pouvoir algérien de ne pas intervenir directement dans l'élimination des intellectuels. Il profite de l'extrémisme de certains pour utiliser le canal de la religion afin d'incriminer « l'Autre ». Dans le même contexte, l'accusation portée à Kamel Daoud n'a pas seulement une dimension religieuse, mais aussi une dimension historique. Certains courants en Algérie n'accepteront jamais que la critique vienne de la France. Cette attitude agressive à l'égard des intellectuels n'est pas un fait récent en Algérie.

Nous allons examiner ce sujet, car il semble à nos yeux important dans la mesure où il nous aidera à saisir d'autres mécanismes et motivations religieuses et politiques sur lesquels sont fondées les convictions des radicalistes. L'explication du traitement de l'intellectuel durant la guerre civile algérienne, nécessite de notre part un appel à l'approche sociohistorique qui éclaircirait les causes réelles de ce traitement.

En vérité, l'intellectuel devait faire face à deux poids relativement lourds. Le premier poids est associé aux extrémistes religieux qui déclarent une guerre idéologique et physique à son encontre en le qualifiant de suppôt de Satan. La deuxième relève du système politique exercé durant cette période et qui incite les gouverneurs à fonder des clubs visant à tuer toute personne susceptible de remettre en cause leurs lois ou leurs décisions.

Dans le même ordre d'idée, les terroristes ne se sont pas seulement contentés d'exterminer les intellectuels, mais ont ciblé même les personnes dotées d'une certaine culture livresque ou qui manifestent d'un certain attachement à l'art d'une manière générale. Le livre est leur ennemi. Toute discipline qui s'écarte des sciences religieuses éveille fortement leurs

soupçons et renvoie forcément aux sciences profanes qui doivent être combattues. C'est ce qu'on trouve dans *À quoi rêvent les loups* où Nafa Walid tue un magistrat :

> J'ai tué mon premier homme le mercredi 12 janvier 1994 [...] C'était un magistrat. Il sortait de chez lui et se dirigeait vers sa voiture. Sa fille de six ans le devançait [...] Elle est passée à côté de chez moi sans me voir. Le magistrat lui rouait, mais son regard avait quelque chose de tragique [...] j'ai craint de me tromper sur la personne. « Khodja ? lui ai-je demandé. — Oui », m'a-t-il répondu d'une voix sans timbre [...] Je ne savais plus comment m'arrêter de tirer, ne percevais ni les détonations ni les cris de la petite fille[367]

Ayant agi de la sorte, cet acte barbare était assez répandu durant la guerre civile algérienne. En visant les érudits, les islamistes et les terroristes cherchaient à catéchiser la conscience algérienne en visant tout ce qui a un rapport avec l'art, la culture et la pensée. Préférant l'enfermement à l'ouverture, le dogme à la réflexion, ils mettent tout leur pouvoir à instaurer des frontières culturelles qui entrainent une inévitable régression dans tous les pays. Cet isolement culturel est pensé pour fonder une sorte de monopole du sens religieux permettant d'affermir le pouvoir en verrouillant autant que possible toute forme de contrepensée. Outre cela, les intégristes veulent, à tout prix, être les directeurs de conscience du peuple pour l'empêcher de remettre leurs politiques et leurs idéologies en cause. C'est ce que nous rapporte l'historien B. Stora dans les faits suivants :

> Les radicaux intégristes du groupe islamique armé (GIA) annoncent, le 6 aout 1994, qu'il est « interdit formellement » aux élèves et aux enseignants de fréquenter les établissements d'éducation sous peine de sanction « dissuasive ». L'allusion à la grève des cours, organisée par le FLN le 19 mai 1956, est claire. « Il est interdit à tout étudiant de fréquenter l'école secondaire ou l'université, tout contrevenant sera sanctionné sévèrement », dit le communiqué[368].

La pensée islamiste radicale réfute tout type de pensée tentant de questionner ou de s'écarter de la religion. Les intégristes crient toujours

---

[367] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups*, p.200.
[368] *Op. cit.*, Benjamin Stora, *La guerre invisible, Algérie 90*, p. 54.

au feu de la perversité dès qu'ils voient un soupçon de lumière visant la prospérité. Ayant affronté de près cette situation dans son combat contre le terroriste, les œuvres de notre auteur semblent avoir une certaine crédibilité quant au traitement de ces faits historiques. Être un militaire et en même temps un écrivain, Y. Khadra suscitait toutes les foudres et toutes les colères des terroristes. Ce vécu troublant confère à son œuvre plus de crédibilité mélangée d'une richesse historique et intellectuelle. Alors comment traite-t-il cette problématique ?

3.3. Quand Yasmina Khadra traduit la souffrance de l'intellectuel.

Restant fidèle à son analyse sociologique, notre romancier tente de rapporter à sa manière la souffrance abyssale des Lettrés en Algérie. Son œuvre bien qu'elle s'inscrive dans la fiction, elle ne s'est empêchée de jouer le rôle de documentaire face au silence dérangeant des médias. C'est ce que nous confirme Annie Collovald quand elle écrit à ce propos : *avec l'inscription de l'intrigue dans l'actualité,* [cela] *fait effectivement de l'auteur un sociologue souterrain, révélant la réalité dans les non-dits médiatiques ou officiels*[369]

En jetant la lumière, dans son quatuor, sur ces évènements, la fiction de Khadra s'est caractérisée par la mise en scène du commissaire Llob qui devait affronter seul les intégristes et la mafia politique. Llob est l'image de l'Algérien intègre. Le nationaliste prêt pour le sacrifice suprême pour son pays. Pour ce dernier, il s'est insufflé l'abnégation, le désintéressement, l'esprit de sacrifice et, surtout, l'amour de la Patrie. Les érudits qui furent traqués comme des évadés. De ce fait, il ressent leur peine et décide de défendre leur cause. Leur persécution trouve ses échos

[369] Annie Collovald Eric Neuveu, *Lire le noir : Enquête sur les lecteurs de récits politiques*, Paris, BPI centre Pompidou, 2004.

dans la citation :

C'est une lettre de menace, signée Abou Kalybse. Elle somme l'artiste de ne pas trainer ses guêtres du côté du théâtre, d'arrêter de fréquenter ces « suppôts de Satan »[370].

Si nous associons ce qu'on a avancé plus haut avec le contenu de la lettre d'Abou Kalybse[371], nous pourrions déduire que les terroristes ou ceux qui les manipulent ont plusieurs objectifs principaux. Premièrement, on constate leur désir ardent d'éliminer toute activité artistique ou intellectuelle. En d'autres termes, les intégristes croient que ces activités visent à éloigner « les croyants » du droit chemin.

La menace de Abou Kalybse nous renvoie aussi aux agissements des partis islamistes en Algérie qui ont brutalement attaqué tous les liens avec la culture en général et l'art en particulier : cinémas, les salles de théâtre et ainsi de suite. Toute activité artistique était à éliminer. Un écrivain comme Rachid Mimouni a relevé aussi les relations tumultueuses entre les intellectuels et les intégristes. Il dit à ce propos :

> Comme tous les mouvements populistes, l'intégrisme est ennemi des intellectuels et de la culture. Son discours fait appel à la passion plutôt qu'à la raison, à l'instinct plutôt qu'à l'intelligence[372].

Outre la négligence de l'art et de la culture durant cette période, les radicaux ont profité de cette situation pour croire en leur capacité d'atteindre leurs objectifs. C'est pourquoi ils ont accéléré ce processus

---

[370] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Le quatuor algérien : Les enquêtes du commissaire Llob*, p. 243.

[371] Abou Kalybse est le chef de la mafia politicofinancière qui ordonne l'assassinat des intellectuels. D'ailleurs le choix de ce pseudonyme est symbolique. En effet, il s'agit d'un jeu de mot dérivé de l'apocalypse. Pour désigner le désastre que cause ce personnage en tuant les intellectuels.

[372] *Op. cit.*, Rachid Mimouni, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, p. 187.

d'extermination et de diabolisation qui a touché toutes les classes culturelles.

Ce qui a accéléré également ce processus d'élimination de la majorité des intellectuels était la coopération indirecte avec le pouvoir mis en place, qui a voulu vider le pays de toute tête pensante pour préserver son existence. Les enquêtes du commissaire Llob retranscrivent parfaitement la détresse ressentie par l'intellectuel. En effet, dans un volume nommé *Le quatuor algérien* qui regroupe quatre romans : *La part du mort*, *Morituri*, *Double blanc*, *L'automne des chimères*, le commissaire Llob mène des enquêtes difficiles pour remonter à ceux qui donnent les ordres de tuer les intellectuels. Plongé dans une Algérie pessimiste le commissaire Llob est, on l'a dit, l'incarnation du courage et du sacrifice. En effet, on décèle les traces de l'autobiographie dans ce quatuor. Ibrahim Llob est le premier pseudonyme de Yasmina Khadra avant de choisir le nom et le prénom de sa femme. Il est placé dans une Algérie qui prépare sa décente aux enfers *:* Alger retourne en enfer. Ses saints patrons ne l'assistent plus. Ses veillées sont funèbres. Le moindre Friselis est perçu comme un cri d'agonie[373].

Brahim Llob est un personnage plein de dévouement qui aspire à défendre l'intérêt de son pays. Il occupe la fonction du commissaire consistant à traquer les terroristes et la mafia politicofinancière. L'originalité du personnage tient compte de la réalité. Ce que Llob subit est proche de la réalité si ce n'est le réel vécu par Yasmina Khadra. Raison pour laquelle ce quatuor est puissant parce qu'il reflète une réalité dissimulée par les médias. Une vérité qui ne trouve que le truchement de la fiction pour être entendue à l'oreille du monde entier. Les érudits furent malheureusement, et comme on l'a évoqué, la cible prioritaire de deux

[373] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Le quatuor algérien : Les enquêtes du commissaire Llob*, p.611.

camps de terroristes. Le premier est islamiste dogmatique n'acceptant pas la différence et le deuxième, despotique refusant que le peuple s'éveille de l'ignorance dans laquelle il patauge. Pour s'éterniser au pouvoir, on doit déraciner les penseurs et les instruits, on est allé jusqu'à former des clubs qui s'occupent de leur extermination : la barbarie dans toute sa splendeur.

4. L'intellectuel et la mafia politicofinancière.

4.1. Tuer pour mieux gouverner : le massacre des intellectuels comme instrument de pouvoir.

Durant la guerre civile algérienne, l'intellectuel comme on l'a mentionné, devait faire face à deux poids relativement lourds. L'islamisme radical et le pouvoir autoritaire. Il existe des hypothèses qui stipulent que le pouvoir a même encouragé indirectement l'assassinat de toute tête pensante qui dérangeait le pouvoir mis en place par ses idées. Beaucoup de journalistes avocats ou écrivains, faut-il le rappeler, sont tristement et « lâchement » partis ou exilés, car ils ont été empêchés d'exercer leurs activités. Ceci étant dit, l'intellectuel, d'une manière globale, ne doit en aucun cas éviter l'inévitable : l'assassinat. Il est placé entre le marteau de l'islamisme et l'enclume du régime totalitaire. L'Algérie était isolée du monde entier ; telle une arène où tout le monde s'exterminait sans merci. Le reste du monde ne savait pas ce qui s'y déroulait. Par conséquent, des milliers de têtes pensantes disparaissaient chaque jour. De même, dans le contexte de la littérature algérienne, tous les romanciers ont questionné cette problématique qui demeure toujours d'actualité.

Les premiers écrits de Khadra retraçaient la courbe ascendante de l'islamisme radical et la souffrance de l'intellectuel. Nous tenons, avant de commencer à analyser les récits de Khadra, à préciser que le terme « intellectuel » dans notre contexte est un mot générique qui regroupe toutes les têtes pensantes. Donc, il se peut qu'on soit amené à parler des érudits, journalistes, écrivains, avocats ou même une personne dotée d'un

savoir livresque qui ne s'inscrit pas forcément dans la logique radicaliste parce que durant cette période le pouvoir et les terroristes ont ravagé toute cette catégorie. C'est parce que personne n'a osé mettre en évidence cette condition et statut social dégradant de la classe des érudits, Khadra, en s'inspirant de son vécu, se devait et se doit toujours de lui rendre justice. Son quatuor incarné par Brahim Llob est à la fois un hommage aux instruits et une valorisation de leurs places et de leurs efforts. Notre écrivain n'a pas oublié de chanter les louanges de toute personne dotée d'un savoir livresque notamment son ami d'enfance Da Achour :

> Sa sérénité met de l'eau dans mon vin. C'est un visionnaire. Da Achour, un prophète peut-être. Il regarde le monde comme on regarde dans les yeux quelqu'un qu'on connait bien. Il sait toujours d'où vient le vent, où va l'orage, et il sait surtout qu'il n'y peut rien [...] Il a fait un tas de guerres, de la Normandie à Diên Biên Phu, de Guernica aux Djurjuras, et il ne comprend toujours pas pourquoi les hommes préfèrent se faire péter la gueule quand une simple cuite suffit à les rapprocher.[374]

Cette admiration témoignée à l'égard de Da Achour révèle les pensées du narrateur et de l'auteur concernant la classe intellectuelle en Algérie. Ainsi, les descriptions attribuées à la classe intellectuelle en Algérie reflètent l'admiration du narrateur. En revanche, leur assassinat a considérablement appauvri le paysage politicoculturel algérien. Cet appauvrissement demeure la première cause du sous-développement que l'Algérie est en train de subir. La pensée unique s'installe à laquelle chacun souscrit. La différence n'est pas tolérée et le repli de soi devient alarmant. Toutes les têtes pensantes, même actuellement, sont écartées et marginalisées. Chaque nouvelle pensée est rangée au rang de l'hérésie. Tel est le cas du penseur Mohamed Arkoun ; un penseur et intellectuel algérien et ancien professeur à la Sorbonne qui a créé la conception de l'Islam des lumières. Il a développé une nouvelle conception de l'Islam qui va aux antipodes du dogmatisme et de la radicalisation. Ses livres sont traduits

[374] *Ibid*, p, 499 500.

dans plusieurs langues. Dans son pays, Mohamed Arkoun était marginalisé alors que sa pensée aurait pu éclairer les esprits dogmatiques qui rongent actuellement l'Algérie. Le même cas s'applique pour Kamel Daoud et Malek Chebel, entre autres. La religiosité remplace la pensée et l'esprit critique devient un acte blasphématoire.

Cette attitude continue jusqu'à présent de causer « l'autocensure ». En d'autres termes, le peuple attaque même ses penseurs et ses intellectuels en se fiant naïvement aux idées dogmatiques importées de partout. De plus, le peuple algérien devient consommateur des idées obscurantistes. L'avis contraire est malheureusement perçu comme séditieux. Toute pensée qui aurait dû ou pu sortir l'Algérie de la fange dans laquelle elle pataugeait a systématiquement été avortée par les directeurs de conscience (religieux ou politique), qui invoquent l'outrecuidance, un défi à leur suprême autorité en tant que gardiens autoproclamés du temple.

4.2. Le commissaire Llob et son combat contre la mafia politicofinancière.

Yasmina Khadra, dans son polar, met en scène le commissaire Ibrahim Llob qui mène ses enquêtes dans l'Algérie profonde. Ce commissaire, bien qu'amoureux de sa patrie, doit combattre les terroristes islamistes qui rejoignent les maquis et aussi la main secrète qui ordonne l'assassinat de la classe intellectuelle. Celle-ci fut une cible prioritaire de la mafia politicofinancière qui voulait exterminer les penseurs pour repousser son existence au sein du pouvoir. *Morituri* est un roman qui incarne le combat d'Ibrahim Llob.

Pour rappeler l'intrigue du récit, les faits de l'histoire se déroulent à Alger. Toujours fidèle au roman policier, Yasmina Khadra met en scène Ibrahim Llob remplissant le rôle du commissaire à Alger. Llob n'est pas seulement un commissaire, mais aussi un romancier. Mais cela ne l'a jamais empêché de vouloir résoudre toutes les missions qu'on lui confie.

Gardant les personnages principaux qui bâtissent souvent son intrigue, Yasmina Khadra a écrit cette trilogie qui a connu un très grand succès en France et en Algérie vu l'originalité et la touche personnelle apportées au genre. Celui-ci est le premier roman qui compose sa trilogie *Morituri*. L'histoire se déroule dans une Alger hantée et submergée par les intégristes.

Le commissaire Llob se sent toujours concerné quand un malheur frappe son pays. Quand Alger la blanche verse du sang, elle devient sans émotion, perd ses enfants et l'obscurité règne.

La guerre se déclare, des innocents meurent, des enfants égorgées, des femmes décapitées et des personnes âgées enterrées vivantes : *des photos insoutenables montrant des enfants égorgés, des femmes violées, des vieillards décapités, des mères exhumées*[375].

Ce roman considéré comme le début chronologique du reste de la trilogie met en scène le héros à qui on confie la perte de la fille d'une grande personnalité algérienne Ghoul Malek. La mission parait, en premier lieu, banale comme toutes ses semblables. Or, le commissaire Llob ne savait pas qu'il évoluait dans un champ miné. Refusant toujours d'échouer ou de reculer, Brahim Llob ne se contente pas de rechercher cette femme. Petit à petit, il tire les ficelles en découvrant qu'il s'agit d'un réseau d'une mafia politicofinancière dont Ghoul Malek est le cerveau. Celui-ci se donnait le surnom Abou Kalybse chargé d'exterminer tout intellectuel sur le territoire algérien. Cette coterie politicofinancière décide du mauvais et du beau temps à sa guise.

[375] *Ibid.*, p. 214.

En poursuivant l'enquête, Llob risque sa peau. Les intégristes le visent à cause de son entêtement d'une part et de sa conscience d'autre part. Il revient de préciser que le commissaire est un intellectuel écrivant des romans. *Morituri*, il faut le signaler, est un témoignage de la condition de l'intellectuel et de l'artiste durant cette période. Leur existence est terriblement menacée et ils fuient les terroristes comme des fugitifs de prison. Ils sont traqués comme s'ils étaient responsables de la condition du pays. Leur tort, selon les intégristes, est de penser.

Persuadé que la peur n'écarte pas le danger, le commissaire Llob affronte, s'engage et risque sa vie pour que son pays renaisse de ses cendres : « je sais que je risquerai ma vie tous les jours ». Doté d'une pléthore de qualités à l'instar de la rigueur, l'honnêteté et le courage Llob ont toujours le dernier mot en s'emparant de ses ennemis. L'originalité de ce roman réside dans la multitude des intrigues qui se succèdent. *Morituri*, essaie d'exposer dénouer un crime causé par des criminels qui ont ravagé une nation : *Je suis dans mon fauteuil avachi [...] les coups de feu et les sirènes n'ont pas arrêté de s'invectiver de toute la nuit. Des flammes ont ingurgité un dépôt [...] Une bombe a pété derrière la colline*[376].

L'Algérie va mal. La guerre fratricide est en train de dévorer le pays, et le narrateur nous relate simultanément ce qu'il se passe à l'extérieur. Ses phrases déclaratives dépourvues de tout étonnement démontrent qu'à force d'entendre les bombes exploser, il est logique d'exprimer son inquiétude. De là, on ne peut qu'en tirer une seule conclusion L'Algérie est en train de se décomposer.

Ce qui est frappant dans ce passage c'est l'emploi de l'expression : « n'ont pas arrêté ». Ici, on a le sentiment que les explosions et les attentats

[376] *Ibid.*,p.690.

deviennent ordinaires : « il n'a pas arrêté de pleuvoir ». Réellement, il pleut des bombes et des balles ! De plus en plus, le roman n'a pas cessé de décrire la montée de l'intégrisme qui se déploie de jour en jour. Yasmina Khadra démontre à travers ce roman deux catégories de terroristes.

Ceux qui sont recrutés par la mafia économique profitent de la pauvreté de certains citoyens pour les charger de tuer. Avec un salaire alléchant, un citoyen issu de la misère se prostitue à n'importe quelle offre pouvant apaiser sa faim. La deuxième catégorie est celle qui veut se venger de l'état (Taghout).

En menant ses enquêtes avec un grand dévouement, le commissaire Llob a enfin découvert le donneur d'ordre qui a visé depuis toujours l'assassinat de toutes têtes pensantes : comédiens, artistes, intellectuels ou encore écrivains. Ici, il s'agit d'Abou Kalybse. Le narrateur nous décrit son bureau submergé par les photos de tous les intellectuels qui ont été assassinés. Cela suscite un sentiment de haine de mépris à l'égard de ces actes barbares qui ont causé la perte de personnes irremplaçables :

> Sur les murs sont accrochés les portraits des intellectuels assassinés récemment. Le tableau de chasse d'Abou Kalybse. Les trophées de sa sinistre gloire : Trois écrivains, quatre érudits, un théocrate, cinq journalistes, un comédien et un universitaire. Je m'attarde sur la grimace burlesque de feu mon ami Ait Méziane. Mon cœur se referme comme un poing[377].

En partant de cette citation qui contient l'illustration terrible de la persécution des intellectuels en Algérie, nous pouvons déduire que la mafia politicofinancière pratiquait cette politique d'assassinat pour protéger ses intérêts, comme on l'a dit plus haut, et pour installer une sècheresse intellectuelle qui empêche les citoyens de prendre conscience desdits intérêts. La stratégie de l'assassinat vise à installer un climat de peur chez les autres intellectuels pour qu'ils restreignent leurs activités culturelles.

377 *Ibid.*, p. 234.

Dans ce qui va suivre, nous allons citer les motivations personnelles qui ont poussé Abou Kalybse à les tuer :

> Tous ces jeunes qui s'américanisent, tous ces intellectuels qui s'évertuent à nous inculquer une culture qui n'est pas la nôtre en nous faisant croire dur comme fer qu'un Verlaine vaut dix Chawki, qu'un Pulitzer pèse cent Akkad, que Gide est dans le vrai et Tewfik el Hakim dans la nullité, que la transcendance occidentale et la régression arabisante, je fais exactement qu'aurait fait Goebbels devant Thomas Mann : je sors mon flingue[378].

À travers cette citation, nous remarquons que Abou Kalybse établit une comparaison entre les écrivains orientaux et occidentaux. Abou Kalybse cherche absolument à protéger sa culture en refusant toute tentative d'ouverture sur autrui. Ce qui est frappant dans cette citation est la première phrase où il accuse les jeunes de s'américaniser.

En effet, on remarque que Abou Kalybse est contre toute forme de modernité. Il développe une haine mêlée d'une jalousie extrême à l'encontre de l'Occident. Les signes de l'enfermement sont bien apparents à travers son discours. Au lieu de s'ouvrir aux autres cultures qui constituent une considérable richesse, il se met à les critiquer et à en martyriser les passeurs. Abou Kalybse rejette toute forme de culture susceptible d'ajouter une richesse à son pays. De plus, il accuse les intellectuels d'importer un autre modèle qui est contraire à la culture dominante.

Cet enfermement participe de son côté à développer un certain rejet extrémiste de toutes les cultures étrangères. Raison pour laquelle il a décidé de les exterminer. Selon lui, il faut toujours garder les anciennes références. Il considère que chaque culture étrangère est un poison violent qui pourrait influencer la culture natale.

---

378 *Ibid.*, p. 234.

La différence entre le terroriste et Abou Kabylbse est résumée par les propos de Brahim Llob dans le passage suivant :

> La seule différence qu'il y a entre vous et les terroristes c'est que les terroristes prennent des risques, et vous pas. Si leur témérité ne minimise pas leur lâcheté, elle vous rend, vous, indigne de mépris[379].

En s'adressant à Abou Kalybse, le commissaire Llob nous délivre que les décideurs et les gouverneurs politiques ne se démarquent pas des terroristes qui passent à l'acte. Durant la guerre civile algérienne, des hypothèses indiquent que la majorité des exactions subies par le peuple n'étaient que la décision du pouvoir mis en place. C'est l'idée véhiculée par le narrateur que le terrorisme ne se réduit pas à l'acte, mais provient aussi de la décision. Ce fut le travail de la Mafia politicofinancière qui a ravagé le pays durant la guerre civile :

> - Qui est derrière le grand bordel ?
>
> Dine gonfle les joues.
>
> - La mafia politicofinancière. Toute cette putain de guerre, c'est elle qui l'a provoquée et c'est elle qui entretient. Un ramassis d'anciens politiques qui n'ont pas pardonné d'avoir été évincés, d'anciens patrons cleptomanes qui ont fini de purger leur peine et qui reviennent sur scène se venger, des administrateurs destitués, des revanchards qui veulent prouver je ne sais quoi... toute une confrérie de responsables irresponsables dont les charniers d'aujourd'hui inspirent et titillent la vocation de charognards...[380]

D'un point de vue historique, ce passage est parmi les hypothèses qui incriminent le pouvoir algérien. Ordonner l'assassinat des intellectuels à des fins purement personnelles en soi un acte terroriste. La guerre civile demeure un mystère en Algérie. Les islamistes affirment que c'est le pouvoir qui a commis toutes ces exactions en les utilisant comme un épouvantail pour décrédibiliser leur parti. De l'autre côté, le pouvoir se dit innocent de toute la barbarie commise à leur égard. Cette dualité dans les

---

[379] *Ibid.,* p.780.

[380] *Ibid.,* p.456.

faits et les évènements est en soi révélatrice d'un dilemme historique ; le peuple était la seule victime de l'avidité politique et de l'extrémisme religieux. Les faits qui incriminent le pouvoir sont multiples. D'abord, l'assassinat du président Mohamed Boudiaf par les généraux de l'armée algérienne et la disparition de plusieurs têtes pensantes. Cette problématique est soulignée dans par B. Stora lorsqu'il dit :

> L'Algérie échappe au regard extérieur, et il est bien difficile de se retrouver dans l'histoire, le territoire, la géographie des lieux, le théâtre des opérations, militaires et politiques, et de situer les logiques d'affrontement[381].

Cependant, il serait illogique, de nier aussi les crimes des terroristes qui sont animés par leurs idéologies meurtrières. Après avoir mis en exergue la persécution du commissaire Llob et le danger auquel il devait faire face, il existe un détail important qu'on doit mentionner. Il s'agit de ses convictions religieuses et personnelles. En effet, Brahim Llob se montre très discret et réservé sur sa pratique religieuse. Il tente de représenter un « islam » pieux et spirituel qui n'empiète aucunement sur la liberté de l'autre. L'image qu'on a de ce personnage est une image exemplaire qui place l'Homme a dessus de toute considération religieuse. Il a la foi en l'Homme. En sanctifiant la vie, ce commissaire condamne fermement toute idéologie qui légitime le meurtre. Il fait allusion à l'idéologie terroriste qui puise ses convictions religieuses dans la religion pour ôter la vie aux humains. Il dit à ce propos : *quelle que soit la ferveur de ma foi, je m'interdis de faire allégeance aux prophéties qui légitiment le meurtre*[382]. Ce faisant, le commissaire Llob devient l'emblème de tous les croyants qui vivent leur religion sans vouloir l'imposer aux autres. Une religion prônant la différence et l'acceptation de l'autre. Il insiste sur la coexistence des

---

[381] *Op.cit.,* Benjamin Stora, *La guerre invisible, Algérie 90,* p. 23.

[382] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Le quatuor algérien : Les enquêtes du commissaire Llob*, p. 449.

religions en aspirant à ce que l'Algérie revienne à ses habitudes de la tolérance : *Les romans de Khadra dénoncent le fanatisme religieux, en prônant une Algérie traditionnelle, séculaire : l'Algérie de la coexistence des religions et des culture [...] ».*[383]

Après avoir vu comme l'intellectuel faisait face à la mafia politicofinancière, dans ce qui va suivre nous allons analyser le combat de l'intellectuel face aux terroristes islamistes.

4.3. *Les Agneaux du seigneur* : l'intellectuel face aux idées radicalistes.

Les Agneaux du Seigneur illustre également la guerre contre les intellectuels durant la décennie noire algérienne. Les islamistes visent souvent les intellectuels qui constituent un danger permanent. En effet, dans les pays majoritairement musulmans la voix de l'intellectuel est souvent contrôlée ou censurée. D'un autre côté, ses propos critiquant les dogmatismes incitent les islamistes à le diaboliser et à l'accuser de vouloir propager des idées occidentales décadentes qui déclarent la guerre à l'Islam.

Dactylo incarne dans le roman *Les Agneaux du Seigneur* la menace subie par les intellectuels. Ce dernier suscite beaucoup d'interrogations de la part des habitants de Ghachimat. Sa discrétion et sa solitude incitent ces habitants à le reconnaitre. Personne ne sait d'où il vient. Depuis l'indépendance de l'Algérie, il est le seul écrivain public du village ; tout le monde le sollicite. Ce qui est marquant chez Dactylo, c'est sa demeure inondée de livres de plusieurs genres. Il se montre féru de la lecture, d'art, et manifeste un attachement à toute forme d'expression culturelle.

---

[383] Sous la direction de Najib Redouane, *Les écrivains magrébins francophones et l'islam-Constance dans la diversité*, Paris, L'Harmattan, 2014, p,287.

Cependant, la montée puissante de la mouvance islamiste a participé à la diabolisation de toutes les formes culturelles. Nous ne pouvons pas aborder cette répression sans la lier avec ses origines idéologiques et religieuses. En effet, il faut à ce stade prendre en compte les textes ou les motivations sur lesquelles ces répressions sont fondées.

En dépit de l'interdiction des formes culturelles, nous ajoutons aussi les formes historiques qui ont été brutalement détruites durant les années 1990. Même récemment, l'État islamique a détruit de nombreux vestiges en Irak. Tous les temples historiques sont à détruire. Selon les intégristes, seules les mosquées doivent être construites et entretenues pour préserver la foi religieuse. En effet, ils ne se soucient pas de la nature de ces temples ni de leur richesse historique. C'est ce que nous allons constater de la citation suivante tirée du roman *Les Agneaux du Seigneur* :

> Dactylo doit patienter une heure avant d'être conduit auprès du cheikh.
>
> – Je t'écoute.
>
> – Cheikh, il faut arrêter la destruction du temple.
>
> – Pourquoi ?
>
> – Comment ça, pourquoi ? Il s'agit d'un site historique, d'un patrimoine…
>
> – Et quelle est donc son histoire ?
>
> – Je ne sais pas. Ce sont des ruines séculaires, probablement millénaires. Elles ont survécu aux guerres et aux érosions, et nous devons les préserver. Ce sont des repères inestimables. Elles portent une part de notre histoire.
>
> – Elles étaient là avant nous. Elles ne sont donc pas à nous.
>
> – Elles sont une part de l'Histoire.
>
> – Mythologie ! s'emporte le cheikh. L'Histoire, la vraie, commence avec l'avènement de l'Islam.
>
> – Il y a eu d'autres religions avant, d'autres prophètes. Les Saintes Lectures leur consacrent d'importants chapitres.
>
> – Je t'interdis de mêler le Livre à ta salive d'ivrogne !

Le cheikh retourne à ses lectures. L'entretien est clos[384].

La destruction des temples historiques fut récurrente durant la guerre civile algérienne. Ce dialogue mené entre Dactylo et le Cheikh démontre les enjeux islamistes liés à la destruction de toutes les formes culturelles et historiques. Si nous examinons la nature de ce dialogue, on observe deux personnages évoluant dans le même contexte. La confrontation entre eux est une dualité entre un instruit (Dactylo) et un ignorant (le cheikh). Avant d'entamer cette dualité, il y a un détail qui a attiré notre attention. Si l'on prend en considération la décision de Dactylo de s'adresser directement au cheikh, on s'aperçoit qu'elle n'est pas aléatoire.

En effet, ce choix suggère que cette destruction tient son origine des ordres du cheikh qui semblent avoir eu une influence décisive sur l'effectivité de cette démolition. On voit le caractère fervent de Dactylo qui essaie à tout prix de persuader le cheikh de cesser cette destruction compte tenu de la richesse historique que ces vestiges représentent.

Néanmoins, la réplique du cheikh nous renseigne sur son caractère dogmatique et extrémiste. Son enfermement démontre qu'il est convaincu que l'Histoire tout entière se réduit à l'Islam et que toutes les autres formes historiques sont à détruire. Cet enfermement favorise, sans doute, l'émergence de l'extrémisme.

À la lumière de cette citation, nous déduisons que Dactylo apparait comme un personnage instruit qui valorise la richesse de ces temples. Cependant, le cheikh rejette toute tentative de négociation. On remarque la fermeté de sa décision quand il refuse négocier avec Dactylo. Selon lui,

[384] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Les Agneaux du seigneur*, p. 342.

il n'y a que les mosquées qui doivent être construites, et toutes les ruines sont destinées à une disparition totale.

Ce dialogue souligne aussi l'incompatibilité entre islamisme radical et interculturalité, dogmatisme religieux et ouverture à l'autre, tout en démontrant que ces valeurs d'ouverture et d'interculturalité sont l'apanage des lecteurs qui s'approprient de multiples manières de penser. Comme on l'a mentionné précédemment, les intégristes considèrent toute forme culturelle, historique, ou artistique comme une menace qui vise à contrarier la religion.

À cause de ses livres et de son savoir remarquable, Dactylo suscite la jalousie des habitants d'une part et qui ont trouvé une excuse pour le tuer chez lui. Quand il s'apprêtait à dormir, les terroristes l'ont surpris chez lui et ont commencé à renverser tous les livres qui ornaient sa maison :

> Les bouquins sont les pires ennemis de l'homme, Dac. Ils te colonisent la tête. S'il y a vraiment un salut, c'est en toi qu'il faut le chercher. Celui des autres ne t'appartient pas. Il te devient péril dès que tu l'adoptes.
>
> D'un geste hargneux, il renverse les étagères. Les livres dégringolent et se répandent sur le sol.
>
> – Tes bouquins t'ont menti, pauvre crétin. Ils t'ont conté fleurette.
>
> Ensuite, il va contempler de près les portraits d'écrivains accrochés au mur.
>
> – Ces types ne sont que des charlatans. Ils inventent des histoires qu'ils sont incapables d'assumer et ils confient à leurs personnages les rôles qui leur font défaut… Les écrivains sont des faussaires, Dactylo, des charmeurs de nigauds. Ils sont les premiers à ne pas croire en leurs théories. Malheureusement, tant que les imbéciles continueront de prendre leurs élucubrations pour argent comptant, ils ne verront pas pourquoi se gêner[385].

Au regard de cette citation, nous remarquons le rejet viscéral manifesté par les terroristes qui témoignent également une sorte de jalousie à l'égard de Dactylo. Ils semblent pourtant bien certains que les livres sont des fariboles qui brouillent la quête personnelle de réponses.

[385] *Ibid.*, p. 300.

S'agit-il de haine ou de peur ? Dans ce cas, les livres et les lettrés seraient traités en menace. Zane, en particulier qualifie les livres et les histoires de faussaires. Ce rejet et cette haine à l'égard des livres traduisent la conscience endormie et le manque intellectuel énorme dont souffrait l'Algérie durant cette période. Ces terroristes associent les livres aux mensonges, et ils sont également voués aux gémonies parce qu'ils participeraient à égarer le croyant du droit chemin.

À quoi rêvent les loups met aussi en évidence l'assassinat des intellectuels par les terroristes qui ont déployé tous leurs moyens pour éliminer les têtes pensantes. Leur stratégie consiste à recruter les étudiants qui entretiennent des relations étroites avec les professeurs pour faciliter leur assassinat. Le choix de cette méthode s'explique par leur intention de vouloir en cibler le maximum. *À quoi rêvent les loups* nous renseigne sur toutes les catégories visées : professeurs, cinéastes, écrivains, chanteurs, magistrats, avocats, etc. Citons le cas du Rouget, un personnage secondaire qui lui aussi, a fini par rejoindre le FIS pour défendre leur cause. Mais avant d'adhérer à leur idéologie, il était connu par son intelligence et sa culture. Tous les professeurs lui ont prédit un avenir très prometteur. Néanmoins il a fini par devenir terroriste.

> À l'université, professeurs et étudiants s'accordaient à lui prédire une carrière exceptionnelle. Il était doué, un vrai génie. [...] Sa vie changea le jour où, à l'université, Farouk lui proposa de le seconder au Comité. Farouk était brillant, lui aussi, d'une famille riche et respectable. Il parlait français, mais pensait FIS. Le Rouget fut subjugué par la rhétorique de son copain de chambre [...] Il renonça donc au superficiel pour se consacrer aux choses essentielles. Déterminé à mettre son génie au service de la noble cause[386].

L'esprit intégriste s'est bien faufilé même dans les milieux universitaires. De ce fait, les terroristes n'ont épargné aucune catégorie et aucun milieu. Le rouget se fiait naïvement à son copain de chambre. Le processus de recrutement des djihadistes se base essentiellement sur la

[386] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups*, p. 65.

rhétorique. La puissance de leurs phrases facilite l'endoctrinement, même des instruits. En effet, en se basant sur les arguments purement religieux, certains finiront par renoncer à leur confort pour rejoindre les terroristes. Le discours des intégristes se veut toujours persuasif. Il vise l'émotion pour représenter le monde comme une étape éphémère où tout le confort matériel n'est qu'un outil qui éloigne le croyant du chemin de Dieu. Le Rouget a fini par renoncer à tout pour se consacrer à l'assassinat des éminences grises, notamment ses anciens professeurs. Ceux-ci sont visés par lui et par le groupe du FIS particulièrement à cause de leur idéologie communiste et leurs croyances religieuses.

> Sa première victime fut son professeur, docteur en mathématiques [...] Il l'invitait souvent, chez lui, pour partager son modeste souper. Ils passaient des soirées entières à vanter les mérites de tel ou tel savant, le talent des écrivains russes et la magnificence de la pensée marxiste. Le Rouget déplorait la dislocation de l'empire soviétique et ne cachait pas ses inquiétudes quant au devenir des communistes algériens qu'il comptait rallier. Ravi, le veuf le félicita de son état d'esprit, le rassura sur la bonne santé du communisme au pays et lui promit de lui ouvrir, toutes grandes, les portes de son parti. Ce fut ainsi que le Rouget put dresser la liste des professeurs « athées » avec, en tête, le nom souligné au rouge de son parrain qu'il exécuta, le soir de ses cinquante ans, en lui offrant, en guise de cadeau d'anniversaire, deux balles de gros calibre[387].

La méthode du Rouget figure parmi les méthodes classiques des terroristes. Nous pouvons déduire de ce passage que tous les terroristes envoyaient des « espions » pour récolter toutes les informations possibles et nécessaires sur les têtes pensantes en Algérie, notamment les adeptes de l'idéologie communiste. Cette dernière présente une menace à leur religion. Toute personne qui ne suit pas le chemin de Dieu est à assassiner, surtout lorsqu'elle est instruite. Après avoir examiné cette thématique, nous nous de devons rappeler encore une fois que la guerre civile algérienne a vraiment appauvri l'Algérie sur tous les plans. Nous disons cela, car l'assassinat des intellectuels est une perte irremplaçable. Ces assassinats ont malheureusement poussé l'Algérie à céder à la pensée

[387] *Ibid.*, p. 265.

radicale qui squatte jusqu'à présent dans les tréfonds du pays. Tous les instruits qui furent assassinés, tous les hommes de théâtre, toutes les femmes qui furent jadis des militantes, sont partis ou ont renoncé à leur rêve. Courageusement, elles ont refusé de faire partie de l'orchestre jouant la symphonie du dogmatisme et des louanges aux « directeurs de conscience » qui n'ont d'autre fin que celle de faire mouvoir le bal des égos. L'Algérie saigne depuis et la source de ce saignement n'a pas encore été suturée. Chaque tentative est rangée au rang de l'interdit. Les penseurs, en tant que source inépuisable d'idée, de création et de développement, sont soumis à un confinement intellectuel strict. Ils sont pourchassés comme des évadés dont le seul crime se résume en un mot : réfléchir ! par conséquent, l'Algérie a vraiment succombé à cette idéologie obscurantiste. Hélas !

CONCLUSION

Il n'y a pas de vrai sens d'un texte. Pas d'autorité de l'auteur. Une fois publié, un texte est comme un appareil dont chacun peut se servir à sa guise

Paul Valéry.

En somme et d'après ce que nous avons pu voir tout au long de notre travail, nous pouvons avancer que les facteurs de la radicalisation trouvent leurs échos dans l'œuvre de Yasmina Khadra. La décennie noire algérienne fut un élément inspirateur qui a donné naissance à un écrivain de renommée internationale.

Le terrorisme demeure un phénomène très abordé par les chercheurs jusqu'à présent. Nous avons vu de ce qui précède l'ensemble des facteurs possibles qui favorisent son émergence. Nous avons pu analyser la majorité de ses œuvres pour énumérer les facteurs susceptibles de mener l'individu à embrasser le terrorisme.

En dépit du drame algérien, le projet de notre auteur a pris un nouvel envol et s'est élargi au monde oriental vit toujours plusieurs perturbations d'ordre politique, social, religieux et économique. La contribution que nous avons faite était dans le but de faire un éclairage « littéraire » sur les facteurs de la radicalisation et le traitement de la femme dans le monde arabo-musulman.

Nous avons vu tout au long de cette recherche à quel point notre thématique est complexe, diversifiée et variée. Cependant, nous avons signalé que la complexité de notre thématique tient même origine de la définition et de la désignation. Nous avons évoqué plusieurs points de vue et avons mentionné que la désignation d'un terroriste diffère de chaque idéologie.

Concernant notre auteur et à travers les lectures que nous avions faites sur ses œuvres, nous avons découvert également que le problème de

la définition et de la désignation persiste encore. Les personnages principaux dont nous avons analysé le parcours sont-ils des terroristes ou des résistants ? En effet, nous avons remarqué tout au long de notre analyse que l'œuvre Khadra a dépassé le problème de la définition. Il ne jette pas la lumière sur l'acte terroriste en soi, mais il essaie de remonter aux causes qui l'ont engendrée. Autrement dit, il n'examine que rarement la conséquence, mais il s'attarde sur sa genèse.

Les voyages que nous avions effectués au sein de ses œuvres ont levé un certain malentendu et ont cassé des stéréotypes vis-à-vis de l'identité terroriste. En effet, on tient à rappeler que Khadra ne tente pas de justifier ou de défendre des actes purement condamnables. Mais ses œuvres nous poussent à réfléchir et à connaitre les raisons principales de la radicalisation. De même, nous avons vu que le polar de Khadra se démarque du polar classique par la diversité thématique et par l'approche généalogique qu'il entreprend. Il a redéfini la notion du crime et du coupable. De plus, le récit de Khadra se distingue par la profusion des monologues et dialogues au détriment des passages descriptifs. Cette technique s'inscrit exclusivement dans l'écriture de l'urgence. C'est pourquoi son polar est considéré comme un canal efficace consistant à dénoncer, expliquer, et interroger les phénomènes sociaux.

En s'inscrivant toujours dans l'analyse du malentendu entre l'Orient et l'Occident, Yasmina Khadra fait l'éloge dans ses interventions et dans ses écrits au monde arabe et rejette tout postulat disant que le terrorisme est une seconde nature chez les Arabes. De même, outre la condamnation de l'acte terroriste qui demeure abject, l'auteur appelle à négocier, comprendre et à venir au secours de ces personnes qui ont dû renoncer à leurs rêves pour venger une injustice commise à leur égard. L'*Attentat*, et *Les Sirènes de Bagdad* nous ont montré comment que ce facteur pourrait participer à provoquer la violence en invitant les individus à prendre des

mesures radicales qui vont parfois aux antipodes de leurs principes. Le héros des *Sirènes de Bagdad* est une incarnation de ce changement radical.

Ayant été l'invité de Laurent Requier dans son émission hebdomadaire on n'est pas couché, Yasmina Khadra a longuement parlé de ce phénomène généralement et de son œuvre les *Sirènes de Bagdad* spécialement. Il dit à ce propos :

> Quand on parle de terroriste toute de suite, on les met de l'autre côté on veut pas négocier avec eux, alors qu'il faut les écouter [...] peut-être il y a des gens qui sont irrémédiablement insecourables, mais il y a des jeunes qu'on peut sauver[388].

L'écriture de Khadra ne s'inscrit pas seulement dans une optique de dénonciation, mais elle vise à interroger le terrorisme d'une manière inédite en rompant avec l'ensemble des stéréotypes. Dans le même ordre d'idée, l'*Attentat* présente Sihem qui, en grandissant avec l'humiliation et l'injustice, a fini par mettre fin à ses blessures. Yasmina Khadra qualifie ces personnages de résistants, car pour lui, ce sont des : *résistants*[389] qui ont trouvé dans la violence un ultime recours pour abreuver la soif de la vengeance.

Khadra a même interrogé l'être humain à travers cette thématique. En effet, il nous démontre, à travers les *Sirènes de Bagdad*, que les anges de l'être humain finiront par mourir par les blessures d'autrui. Et ces anges deviendront des démons qui l'incitent à prendre des positions radicales. Néanmoins, si l'on négocie avec « ces terroristes » on finira par les raisonner.

L'élément familial a également marqué sa présence dans note travail. En tant que pilier essentiel de la composante sociale, nous avons vu à travers Khalil que la carence éducative peut engendrer des répercussions

[388] Laurent Ruquier (réalisateur), Yasmina Khadra- *On n'est pas couché*, 2006, [En ligne], https://www.youtube.com/watch?v=xycsKjgXF20&t=858s (consulté le 28 Mars 2020).
[389] *Idem ibidem*.

négatives en ceci qu'il sera une proie aux yeux des djihadistes. Khadra a insisté sur ce facteur au point de l'aborder dans deux œuvres à savoir *À quoi rêvent les loups* et *Khalil*. Raison pour laquelle notre écrivain y accorde une importance capitale parce que notre auteur juge que la famille participe au succès social. Si la famille veille à l'éducation de ses enfants, elle pourrait engendrer des ingénieurs qui participent à l'évolution sociale. De l'autre côté, nous avons vu la nonchalance subie de la part de Khalil a grandement participé à sa radicalisation.

Le facteur psychosocial est présent dans toutes les œuvres. Les personnages mis en scène recourent aussi à la violence soit pour s'affirmer dans une société qui les a rejetés, soit ils veulent se venger par le canal de la violence.

Cependant, Yasmina Khadra tente toujours de proposer deux univers de valeurs contradictoires. En effet, il présente une thèse et une antithèse. Chaque personnage véhicule une idée et une idéologie. Khadra met toujours en scène le héros et l'antihéros, l'ange et le démon, le terroriste et le pacifiste, le musulman et l'islamiste. De même, il vise à casser les stéréotypes affirmant que « l'arabe » est barbare de nature ou le « musulman » est un terroriste. Si Khalil est un terroriste, Rayan de son côté est un éclairé. Si Musrat dans *Les Hirondelles de Kaboul* est soumise, Zunaira est militante. Si Sihem est une terroriste, Amine son mari est un pacifiste par exemple.

Dans le roman *Khalil*, Yasmina Khadra choisit Rayan comme son porte-parole pour véhiculer son idéologie. Il condamne fermement l'attitude des terroristes qui entachent, d'après lui, le message de l'Islam. En apprenant que Driss s'est donné la mort, ce dernier a réagi violemment à son acte abject :

> Dieu n'est pas un chef de guerre, encore moins le parrain d'une organisation criminelle. Il est écrit dans le Coran que celui qui tue un être aura tué l'humanité

> entière. Alors, à quoi riment ces massacres gratuits ? Pourquoi faut-il faire croire que lorsque le muezzin appelle à la prière, c'est l'appel à l'agonie que l'on doit entendre ?[390].

La conception de Dieu de Rayan est différente de celle de Khalil. Ce dernier voit la religion comme un texte de guerre appelant les gens à s'entretuer. Mais de l'autre côté, Rayan insiste aussi sur la sacralité de la vie en évoquant à Khalil un verset coranique qui interdit catégoriquement toute atteinte à la vie de l'autre. Si Khalil se fie naïvement aux ordres du Cheikh, Rayan quant à lui témoigne d'un savoir religieux.

Notre auteur ne s'est pas arrêté à ces trois facteurs, il a même déployé les tentacules de son analyse en évoquant la ségrégation économique. En effet, à la lumière de la pauvreté et de la crise financière qui ont touché l'Algérie durant la décennie noire, les partis extrémistes ont en profité pour entrainer les jeunes à la dérive. Nafa Walid incarne cette représentation.

Les voyages que nous avons effectués dans les œuvres de Khadra nous ont permis de vivre avec ses personnages. Cela nous a aussi permis de les accompagner dans leur parcours et d'assister de près à leurs changements. Nous avons pénétré leurs âmes et avons saisi leur vision. Ils nous parlaient en nous faisant des confidences les plus intimes. Ce voyage était accompagné par des émotions fortes. Tous les sentiments confondus y étaient : suspens, compassion, ou encore tristesse.

Pour avoir pu analyser leur parcours, nous devions emprunter la poétique des valeurs de Vincent Jouve qui nous a été d'une grande utilité. Encore une fois, nous tenons à préciser que ce choix coïncide avec le contenu. Cette théorie, on l'a vu, se base sur les paroles et les actes des personnages. Ce qui va en harmonie avec l'écriture de Khadra qui, comme on l'a mentionné, se caractérise par une abondance de dialogues et de

[390] *Op. cit.*, Yasmina Khadra, *Khalil*, p. 342.

monologues : *toute théorie se juge par son application*[391]. De même, la théorie de Jouve nous a permis de déceler le point de vue du narrateur qui se confond souvent avec celui de l'auteur. En d'autres termes, cette théorie nous a permis de déceler l'opinion de l'auteur qui est exprimé par l'entremise de ses personnages.

La thématique de la condition des femmes n'a pas déserté notre corpus. En tant que première victime de l'idéologie islamiste, Yasmina Khadra leur rend toujours hommage. Qu'elle soit algérienne ou afghane, Yasmina Khadra a montré qu'elle peut participer à l'évolution de la société. En outre, le regard perçant posé sur les sociétés patriarcales sous-entend que la disqualification des femmes ne peut engendrer qu'une dégradation sociale. En tant que fervent défenseur des droits des femmes notamment de celles qui vivent sous le joug des régimes théocratiques, notre écrivain ne cesse de vouer aux gémonies ces régimes qui les réduisent à un objet sexuel ou à une créature dépourvue de droits.

L'imaginaire Khadraien s'est penché sur l'inconscient du monde arabo-musulman. Il a mis sous en lumière les différents tabous et problématiques sociales qui y existent à savoir les frustrations sexuelles et le rapport au corps des femmes. Il a également osé relever une certaine schizophrénie qui consiste à les désirer secrètement, mais à les maudire publiquement. Cette haine est justifiée au nom d'une tradition culturelle caractérisée un phallocentrisme héréditaire et au nom du sacré submergé par un extrémisme politicoreligieux.

Au final, nous pouvons dire que la fiction généralement et celle de Khadra particulièrement a grandement participé à la compréhension de ce phénomène. En utilisant l'imagination, et en convoquant les différentes

[391] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Pouvoir de la fiction,* p. 12.

approches, elle nous offre, avec ses artifices et sa magie, une lecture cassant quelques clichés sur le portrait du terroriste.

Outre son pouvoir émotionnel, l'imaginaire de Khadra a aussi un pouvoir intellectuel. Il pousse le lecteur à réfléchir sur sa condition en essayant de l'inviter à remettre en cause ses idées et ses convictions. Yasmina Khadra combat le dogmatisme en recourant à la fiction pour essayer de commenter le réel selon sa vision du monde. Mais ce pouvoir n'est pas réservé à toutes les œuvres. D'une manière générale, grâce à la fiction de Khadra, nous avons pu *identifier — sur les plans culturel et anthropologique — ce que l'œuvre exprime sur l'humain, en faisant la part de ce qui était attendu à l'époque, inédit à l'époque, voire encore nouveau aujourd'hui. S'il est vrai que, dans la fiction, la structure*[392].

Le terrorisme et la radicalisation ont existé depuis toujours. L'humain a tendance à pencher vers tous les extrémismes. On pourra partir de l'hypothèse que les idées « extrêmes » sont minoritaires. Cependant, elles peuvent constituer une menace, soit par leur propagation soit par leur mise en œuvre.

En ce qui concerne le terrorisme, l'islamisme radical et surtout le phallocentrisme dans le monde oriental, nous avons vu que le problème jouit d'une profondeur non négligeable. Les œuvres de Yasmina Khadra nous ont montré qu'il s'agit d'un ensemble de causes et de processus complexes qui ne peuvent pas être réduits à un acte violent. L'ancien militaire, avec son travail généalogique, a examiné l'existence humaine et son fatalisme. Il s'est distingué nettement du travail de l'historien — qui relate des faits — en se concentrant sur « les possibles » : *qui sont bel et bien présents en l'homme, même s'il n'est pas certain qu'il les actualisera*[393].

[392] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Pourquoi étudier la littérature*, p. 225.
[393] *Op. cit.*, Vincent Jouve, *Pouvoir de la fiction : pourquoi aime-t-on les histoires ?*, p. 152.

Dans ses œuvres, les causes de la radicalisation sont présentes. Il en est de même pour les conséquences. Mais que dit-il sur les solutions ? A-t-il pu donner des amorces à travers ses écrits ?

Yasmina Khadra n'a pas tendance à donner des réponses directes. Mais à la lecture de ses œuvres, nous pouvons déceler des pistes de réflexion qui contiennent des éléments de réponses. De même, l'éclairage sur les causes réelles est en soi, d'après notre humble avis, une solution implicite. Chaque facteur apporte avec lui sa solution. En effet, parler de la perturbation familiale et du manque de reconnaissance peut nous inciter à réfléchir sur la relation « directe » entre l'individu et la radicalisation. Dans *Khalil*, l'exemple de Rayan est l'incarnation d'une éducation soignée engendrant un citoyen « modèle ». En revanche, la carence éducative de Khalil a produit un terroriste. De ce fait, Yasmina Khadra insiste longuement sur le rôle de la famille. Selon lui, les premières graines de la radicalisation s'aspergent avec la nonchalance familiale.

Quant au facteur religieux qui demeure une cause principale d'endoctrinement, Yasmina Khadra comme suit la ligne de conduite de plusieurs intellectuels à l'instar de Malek Chebel et Mohamed Arkoun. Ces penseurs ont travaillé pour éclairer les esprits dogmatiques en décrédibilisant la pensée rigoriste régie par des radicaux qui ne veulent que semer la haine. La figure du cheikh Marwan dans *Khalil* est une représentation de la pensée extrémiste qui « vend du rêve » à des jeunes égarés sans repères. Par conséquent, Yasmina Khadra préconise implicitement de « négocier » avec ces jeunes et d'éclairer leurs esprits.

La négociation avec ces « êtres » est — selon notre auteur — fondamentale. Les marginaliser reviendrait à raviver le problème. Chaque terroriste a une part d'humanisme enterré en lui. L'exemple de Atiq dans *Les Hirondelles de Kaboul,* et le jeune bédouin dans *Les Sirènes de Baghdad* constituent des exemples concrets. De l'autre côté, il existe aussi une partie

sombre de démence qui peut se déclencher quand l'humain subit des injustices sociales ou familiales. Le passage d'un extrême à un autre est fortement probable. Cette idée est représentée par Nafa Walid, de l'artiste qu'il est au terroriste qu'il est devenu. En d'autres termes, l'injustice sociale et la ségrégation socioéconomique peuvent conduire l'être humain à agir même contre sa nature. Bien que ces éléments de réponses ne soient pas clairement exposés, ils demeurent une piste parmi mille d'autres pour déraciner cette substance cancéreuse qui ronge l'humanité.

Bibliographie

Corpus d'étude :

– KHADRA Yasmina, *Khalil*, Paris, Julliard, 2018.

– KHADRA Yasmina, *Les Agneaux du Seigneur*, Paris, Julliard, 2010.

– KHADRA Yasmina*, Le Quatuor algérien : Les enquêtes du Commissaire Llob*, Paris, Gallimard, 2008.

– KHADRA Yasmina, *Les Sirènes de Bagdad*, Paris, Julliard, 2006.

– KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, Paris, Julliard, 2005.

– KHADRA Yasmina, *La part du mort*, Paris, Julliard, 2004.

– KHADRA Yasmina, *Les Hirondelles de Kaboul*, Paris, Julliard, 2002.

– KHADRA Yasmina, *À quoi rêvent les loups*, Paris, Julliard, 1999.

– KHADRA Yasmina, *Morituri*, Paris, Julliard, 1997.

– KHADRA Yasmina, *Double Blanc*, Paris, Folio policier, 1995.

Romans annexes de Yasmina Khadra :

- KHADRA Yasmina, *Le baiser et la morsure*, Paris, Bayard Culture, 2018.

- KHADRA Yasmina*, La dernière nuit du Raïs*, Paris, Julliard, 2015.

- KHADRA Yasmina, *Qu'attendent les singes*, Paris, Julliard, 2014.

- KHADRA Yasmina, *Œuvres TI*, Paris, Julliard, 2011.

– KHADRA Yasmina, *L'équation Africaine*, Paris, Julliard, 2011.

- KHADRA Yasmina, *Ce que le jour doit à la nuit*, Paris, Julliard, 2008.

Articles et travaux consacrés entièrement à Yasmina Khadra :

- ABOUALI Youcef, *Yasmina Khadra ou la recherche de la vérité : étude de la trilogie sur le malentendu entre l'Orient et l'Occident*, Paris, L'Harmattan, 2013.

- BELAGHOUEG Zoubida, « *Le roman policier de Yasmina Khadra, de la paralittérature à l'intergénérécité* », communication pour le colloque Paralittératures du Maghreb, Université de Mostaganem, 19-20/4/2006.

- BELKHIRI Farida, *« Algérie : Yasmina Khadra ou le devoir d'écrire »*, in *La Tribune*, 18 Octobre 2006.

- DROUIN Jean-Luc, *« Yasmina Khadra se démasque »*, in *Le Monde* du 11 janv 2001.

- GHALEM Ali « *Yasmina Khadra dit tout au quotidien d'Oran* », in *Le Quotidien d'Oran* du 1/02/2001.

- HASSINA A, « *L'espoir de l'Algérie, c'est le livre* », in *La Nouvelle République*, 25 septembre 2002.

- KHERIF Nadia, « Françoise Naudillon : *Yasmina Khadra est dans l'entre-polar* », in *Le Matin*, 15 février 2003.

- LAHOURI Besma, "*L'étrange monsieur Khadra*" in *Lire* mars 2002. (www.lire.fr/entretien)

– SIMON Catherine, « *Yasmina Khadra : l'inévitable universalité du roman policier* », Le monde 6 octobre 2000. (https://www.lemonde.fr/archives/article/2000/10/06/yasmina-khadra-l-inevitable-universalite-du-roman-policier_3715007_1819218.html)

- PERAS Delphine, *« Yasmina Khadra autopsie le phénomène kamikaze »*, in *Lire*, septembre 2005

- KHADRA Yasmina, « *Réponses de Yasmina Khadra aux questions des abonnés de Mauvais genres* », (source Internet : www.mauvaisgenres.com), 18 avril 2002.

- KHADRA Yasmina, *in L'Ivresco, par Nadia Sebkhi*, N° 4 janvier/février, 2010. 7.

- KHADRA Yasmina in *Le Quotidien d'Oran*, 1er février 2001.

- KHADRA Yasmina, *Propos recueillis par Christine Rousseau*, in Le Monde, 29 septembre 2006

- GARAND Dominique, *Que peut la fiction ? Yasmina Khadra, le terrorisme et le conflit israélo-palestinien, revue Etudes françaises*, Volume 44, n° 1, 2008

- AARON Paul*, Yasmina Khadra et Franck Pavloff, Roman noir et réalité* politique, festival 2005. P, .2

- Yasmina Khadra, in L'Ivresco, par Nadia Sebkhi, N° 4 janvier/février, 2010.

- CANU Claudia, "*Le roman policier en Algérie : le cas de Yasmina Khadra*" in Francophonia, n 16, 2007.

- KADARI Louisa, *De l'utopie littéraire aux œuvres de Yasmina Khadra, approches des violences intégristes*, paris, L'Harmattan, 2007.

- SAUTEL Nadine, « *Yasmina Khadra, l'engrenage de la violence* », in le magazine littéraire, n 457, octobre 2006.

Interviews de Yasmina Khadra en ligne :

– LAURE Marie, *Rue des livres – Yasmina KHADRA, in Rue des livres*, interview 2007. Disponible sur le site : www.yasmina-khadra.com/index.php?Link=artic

– François Busnel« *Khalil », Lorsque Yasmina Khadra se glisse dans la tête d'un terroriste*, 2018, [en ligne], https://www.youtube.com/watch?v=RmDXkje-s5U&t=606s, 15min, son, couleur.

- RUQUIER, Laurent (réalisateur). Yasmina Khadra - On n'est pas couché, 2006, [En ligne], https://www.youtube.com/watch?v=xycsKjgXF20&t=858s, 27 min, son, couleur.

- LAURE Marie, *Rue des livres — Yasmina KHADRA, in Rue des livres*, interview 2007. Disponible sur le site : www.yasmina-khadra.com/index.php? Link=artic

- Interview de Yasmina Khadra, in le Matin, 13 Mars 2001

- RUQUIER, Laurent (réalisateur). Yasmina Khadra - On n'est pas couché, 2006, [En ligne], https://www.youtube.com/watch?v=xycsKjgXF20&t=858s, 27 min, son, couleur.

Romans algériens sur le terrorisme islamiste :

- BOUDJEDRA Rachid, *Fis de la haine*, Paris, Gallimard, 1994.

- MOKEDDEM Malika, *L'interdite*, Paris, Le Livre De Poche, 1995.

- SANSAL Boualem, *Le serment des barbares*, Paris, Gallimard, 1999.

Travaux sur le terrorisme islamiste :

- BENSLAMA Fethi, *L'idéal et la cruauté : subjectivité et politique de la radicalisation*, Paris, Nouvelles Editions Lignes, 2015.

- BENSLAMA Fethi, *Un furieux désir de sacrifice le surmusulman*, Paris, Seuil, 2016.

– BENSLAMA Fethi, *« L'islamisme comme symptôme », Intégrismes, Algérie, jusqu'où peut-on comprendre* ?, Paris, l'Aube, « Nouveaux cahiers du Sud », 1996.

- BENCHIKH Ghaleb, *Alors c'est quoi l'Islam ?*, Paris, Presses Renaiss, 2001.

- BOUZAR Dounia, *Désamorcer l'Islam radical*, Paris, Les éditions de l'atelier, 2014.

– BURGAT François, L'islamisme au Maghreb, La voix du Sud, Paris, Payot, 2008.

- BOUMEZBAR Abdelhamid Azine Djamila, *L'islamisme algérien : De la genèse au terrorisme*. Alger, Chihab, 2002.

- BOUKRA Liess, Hervé Bourges, *Algérie* : *la terreur sacrée, Lausann*e, Favre, 2002.

- CARILIER Omar, *Entre Nation et Jihad : Histoire sociale des radicalismes algériens*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1995.

- CHALIAND Gérard, BLIN Arnaud, *L'histoire du terrorisme de l'antiquité à Daech*, Paris, Fayard, 2015.

– CHEBEL Malek, *L'Islam expliqué par Malek Chebel*, Paris, Tempus, 2009.

– CRETTIEZ, Xavier AININE Bilel, *Soldats de Dieu : Paroles de Djihadistes incarcérés*, Paris, L'Aube, 2017.

- DENAUD Patrick, *Algérie, FIS : Sa direction parle*, Paris, L'Harmattan, 1997.

- FATES Youcef, « *L'islamisme algérien et le sport : entre rhétorique et action* ». *Confluences* Méditerranée 50 (2004) : 79–92.

- RAFLIK Jenny, *Terrorisme et mondialisation* : *Approches historiques,* Paris, Gallimard, 2016.

- ROUADJI Ahmed, *Les Frères et la mosquée : Enquête sur le mouvement islamique en Algérie*, Paris, Karthala, 1990.

- SANSAL Boualam, *Gouverner au nom d'Allah : islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe*, Paris, Gallimard, 2013.

– MIMOUNI Rachid, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, Paris, Pocket, 1993.

– KEPPEL Gilles, *Fitna* : *Guerre au cœur de l'Islam*, Paris, Gallimard, 2004.

– LAMCHICHI Abderrahim, *Islam et contestation au Maghreb*, Paris, L'Harmattan, 1989.

– LAMCHICHI Abderrahim, *L'islamisme politique,* Paris*,* L'Harmattan, 2001.

– LAMCHICHI Abderrahim, *Islam, islamisme et modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

Essais sur la littérature algérienne d'expression française :

– ACHOUR CHAULET, Christiane, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, Paris, Enap/ Bordas, 1990.

– ARNAUD Jaqueline, *Recherches sur la littérature magrébine de langue française. Le cas de Kateb, tomes I et II*, Paris, L'Harmattan, 1982.

– BOUHDIBA Abdelghani, *L'imaginaire maghrébin*, Paris, Seuil, 1996.

– BONN Charles, *Anthologie de la littérature algérienne (1950-1987)*, Paris, Librairie générale française, 1990.

– BONN Charles et Farida BOUALIT, *Paysages littéraires algériens des années 90 : témoigner d'une tragédie*, Paris, Le Harmattan, 1999.

– DÉJEUX Jean, *La littérature magrébine d'expression française*, PUF, Paris, 1992.

– DÉJEUX Jean, *Le sentiment religieux dans la littérature magrébine de langue française*, Paris, L'Harmattan, 1986.

– MEDHAR Slimane, *La violence sociale en Algérie*, Alger, Thala Editions, 1997.

- RIDHA Mohamed SABIHA Bouguerra, *Histoire de la Littérature au Maghreb : Littérature Francophone*, Paris, Ellipses, 2010.

Ouvrages critiques et théoriques :

- BARTHE Roland, S/Z, Paris, Seuil, coll. « Points », 1970.

- BAKHTINE Michaël, « *L'auteur et le héros* » in Esthétique de la création verbale, pp. 25 - 210, Paris, Gallimard, 1984.

- EVRARD Franck, *Lire le roman policier*, Paris, Dunod, 1996.

- GENETTE GERRARD, *Nouveau Discours du récit,* Paris, Seuil, 1983.

- GREIMAS, Algirdas Julien, *Du sens II : essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 2012.

- Halsall, Albert W, *L'art de convaincre : le récit pragmatique, rhétorique, idéologie, propagande*, Toronto, Paratexte, 1988.

- HAMON Philipe, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, 1984.

– JOUVE Vincent. *Pouvoirs de la fiction : Pourquoi aime-t-on les histoires ?*, Armand Colin, 2019.

- JOUVE Vincent, *Pourquoi étudier la littérature*, Paris, Armand Colin, 2010.

- JOUVE Vincent, *Valeurs littéraires et valeurs morales : la critique éthique en question, [sans année],* [En ligne] https://f.hypotheses.org/wpcontent/blogs.dir/1449/files/2014/03/LitVal_Jouve.pdf

- JOUVE Vincent, Poétique des valeurs, Paris, PUF, 2001.

- KUNDERA Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986.

- PROUST Marcel, *Contre Saint-Beuve,* Paris*,* Gallimard, 1971.

- LEPERLIER Tristan, *Algérie*, *les écrivains dans la décennie noire*, Paris, CNRS, 2018.

- SULEIMAN SUSAN Rubain, *Le Roman à Thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, 1983.

- SCHAEFFER Jean-Marie*, Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, 1999.

Sitographie :

– https://www.universalis.fr
- https ://www.yasminakhadra.com
– http://www.humanite.fr/
— https://www.lemonde.fr
— https://fr.Wikipedia.org
– https://www.Youtube.com
– https://www.fabula.org
– https:/www.gip-recherche-justice.fr

Mohamed Zakaria Badis

Terrorisme, extrémisme religieux et phallocentrisme dans l'écriture de Yasmina Khadra

Résumé :

Ce travail traite la question du terrorisme islamiste et ses causes principales. La fiction de Yasmina Khadra examine le champ des possibles de la radicalisation, compte tenu de plusieurs facteurs. Il explore le moi intime du terroriste ainsi que ses convictions intimes qui le pousse à se radicaliser complètement. L'émergence de l'acte terroriste est loin de se résumer à un seul facteur ; il s'agit d'un processus complexe par lequel passe tout individu susceptible d'être endoctriné. Ce processus est exprimé, par Yasmina Khadra, à travers plusieurs facteurs à savoir : la famille, la société, l'injustice sociale, la psychologie, la politique et la religion. Cette étude ne s'est pas arrêtée à l'étude des facteurs, mais nous avons aussi jeté la lumière sur les victimes les plus touchées de l'idéologie islamiste. Cela concerne la femme d'une manière générale et aussi l'intellectuel qui combat les idées radicalistes et dogmatiques.

Mots-clés : Terrorisme, facteurs, religion, politique, psychologie, la Femme, l'intellectuel, le dogmatisme.

Abstract :

Our work deals with the issue of Islamist terrorism and its main causes. Yasmina Khadra's fiction examines the realm of possibilities whilst considering several factors of radicalization. He explores the terrorist's inner self as well as his convictions that push him to embrace this radical position. The emergence of the terrorist act is far from being summarized to one factor; it is a complex process that any individual goes through who may be indoctrinated. This process is expressed, by Yasmina Khadra, through several factors, namely, family, society, social injustice, psychology, politics and religion. Our study did not stop at the investigation of the factors but we also shed light on the most affected victims of the Islamist ideology. This concerns women in general and also the intellectual category who fight radicalist and dogmatic ideas.

Keywords: Terrorism, factors, religion, politics, psychology, Women, intellectuals, dogmatism.Keywords: Terrorism, factors, religion, politics, psychology, Woman, intellectual, dogmatism.